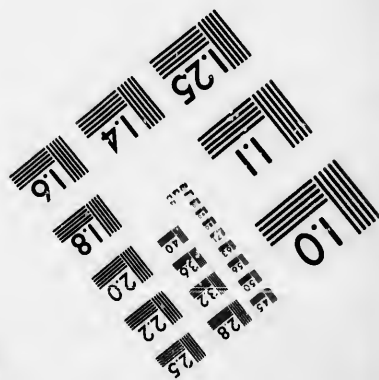
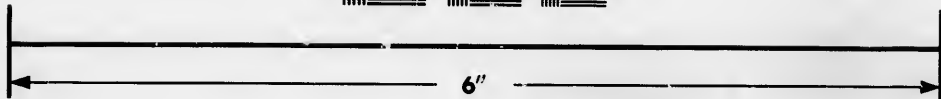
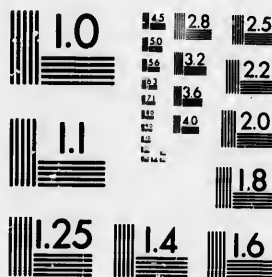


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

**© 1986**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur  |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:<br>Commentaires supplémentaires: <b>Pagination irrégulière : [i]- x, [1]- 341, 352-353, 344-479 p.</b>   |   |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

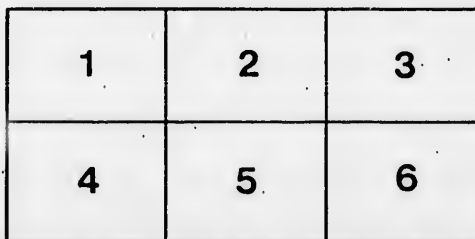
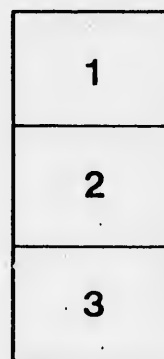
Seminary of Quebec  
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec  
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

e  
étails  
s du  
modifier  
r une  
Image

rrata  
to

pelure,  
n à

32X



DISSERTATION  
SUR  
L'AMÉRIQUE  
ET LES  
AMÉRICAINS,  
CONTRE LES  
RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

DE MR. DE P.

PAR DOM PERNETY,

*Abbé de l'Abbaye de Bürgel, des Académies Royales de Prusse & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.*



THE  
LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF NATURAL HISTORY

AMERICAN MUSEUM OF NATURAL HISTORY  
CENTRAL AVENUE  
NEW YORK, N. Y.



268

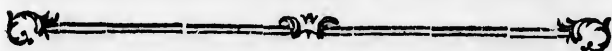
RECHERCHES  
PHILOSOPHIQUES  
SUR LES  
AMÉRICAINS,

OU

*Mémoires intéressants pour servir à  
l'Histoire de l'Espece Humaine.*

PAR MR. DE P\*\*\* *auw.*

Avec une Differtation sur l'Amérique & les  
Américains, par DOM PERNETY.



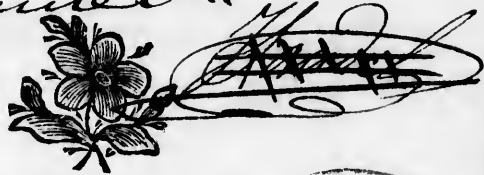
*Studio disposita fideli.*

LU CREGE.



TOME TROISIEME.

*Ed. Haute*



LONDRES.

M. DCC. LXXI.





Bibliothèque,  
Le Séminaire de Québec,  
3, rue de l'Université,  
Québec 4, QUE.



## P R E F A C E.

**O**N m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de M. de P. qui a pour titre : *Recherches Philosophiques sur les Américains*. Je me le procurai ; je le lus une première fois avec précipitation , & j'y trouvai bien des recherches , beaucoup de réflexions très - sensées , mais aussi beaucoup d'affertions très-hazardées , pour ne rien dire de plus , avancées en même - temps d'un ton affirmatif , un style vif , & une confiance qui devoient en imposer aux Lecteurs peu au fait

*iv* P R É F A C E.

des matieres qu'il traite. Je relus cet Ouvrage avec attention, & je me confirmai dans ma premiere idée. Je reconnus que Mr. de P. ou connoît peu l'Amérique & ce qu'elle contient, ou que, pour appuyer l'opinion d'un Auteur, qu'il avoit adoptée, sans une connoissance de cause, assez fondée, il s'étoit fait un devoir de décrier tout le nouveau Monde & ses productions. J'avois lu & relu quantité de relations de l'Amérique; j'avois vu de mes propres yeux la plupart des choses qui y sont rapportées. Etonné de les voir contredites, ou travesties par Mr. de P. je me contentai de faire quelques notes sur les endroits les moins exacts. Mon dessein étoit de les communiquer à Mr. de Franche-

C E.

e. Je relus  
ention, &  
a premiere  
Mr. de P.  
que & ce  
que, pour  
Auteur,  
s une con-  
fondée,  
le décrier  
ses pro-  
lu quan-  
nérique;  
s yeux la  
font rap-  
oir con-  
Mr. de  
re quel-  
es moins  
de les  
ranche-

P R É F A C E. v

ville, pour les insérer dans sa Gazette littéraire. Ces Notes m'ayant ensuite paru trop nombreuses pour en faire l'usage que je m'étois proposé, je leur donnai un certain ordre, & je crus pouvoir en composer une Dissertation où l'Amérique & ce qu'elle contient seroient appréciés à leur juste valeur. J'en lus la premiere partie à l'assemblée de l'Académie du 7 de Septembre 1769, & j'eus la satisfaction de voir qu'on n'y désapprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de Mr. de P., qui auroit pu induire le public en erreur à cet égard. La vérité me sera toujours chere, elle doit l'être à Mr. de P. & l'emporter sur tout autre motif. J'espère que M. de P. la

vj **P R E F A C E.**  
reconnoîtra dans ma Disserta-  
tion , & qu'il n'emploiera que  
pour elle ses talents , qui méritent  
des éloges.



C E.  
Disserta-  
iéra que  
méritent



# T A B L E

## G É N É R A L E

### DU TOME TROISIEME.

<i>D</i> issertation sur l'Amérique & les Naturels de cette partie du nouveau Monde.	pag. 1
Seconde Partie, §. I. Du sol de l'Amérique.	32
§. II. Des qualités physiques des Américains.	49
§. III. Des qualités du cœur & de l'esprit des Américains.	88
DÉFENSE des Recherches historiques des Américains.	167
CHAP. I. Observations Préliminaires.	ibid.
CHAP. II. De la dégénération des Européens établis en Amérique.	173
CHAP. III. Continuation.	175
CHAP. IV. Caractères de l'abâtardissement des Indigènes de l'Amérique.	177
CHAP. V. De la tiédeur en amour des Américains.	181
CHAP. VI. De la dépopulation du nouveau Monde.	185

CHAP. VII. <i>De la facilité à enfanter en Amérique, du terme de la vie parmi les Américains &amp; les Créoles, &amp; du petit nombre d'hommes contrefaits qu'on rencontre chez le Sauvages.</i>	191
CHAP. VIII. <i>Du portrait des Américains.</i>	199
CHAP. IX. <i>Continuation.</i>	203
CHAP. X. <i>De la dispute entre les Missionnaires par rapport aux Sauvages du Nord de l'Amérique.</i>	209
CHAP. XI. <i>De la lâcheté des Américains.</i>	217
CHAP. XII. <i>De l'état de l'Amérique au moment de la découverte, &amp; de son état actuel.</i>	228
CHAP. XIII. <i>Du Climat de l'Amérique.</i>	233
CHAP. XIV. <i>Du degré du froid plus grand dans le nouveau continent que dans l'ancien.</i>	237
CHAP. XV. <i>De la famine qu'essuyèrent les premiers Européens qui pénétrèrent en Amérique.</i>	244
CHAP. XVI. <i>De la qualité des terres au nouveau Monde.</i>	248
CHAP. XVII. <i>De la Louisiane en particulier.</i>	255
CHAP. XVIII. <i>De la dégénération des animaux transplantés en Amérique.</i>	258
CHAP. XIX. <i>Du Puma ou du Lion de l'Amérique.</i>	267
CHAP. XX. <i>Du Jaguar &amp; du Cougarar.</i>	273
CHAP. XXI. <i>Du Tapir.</i>	282

## GÉNÉRALE. ix

CHAP. XXII. De la multiplication & de la grandeur des Insectes au nouveau Monde.	291
CHAP. XXIII. Des Végétaux transplantés en Amérique.	298
CHAP. XXIV. De la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique.	308
CHAP. XXV. Du défaut des monnoies chez les peuples de l'Amérique avant la décou- verte.	325
CHAP. XXVI. De l'Hospitalité chez les Sauvages.	331
CHAP. XXVII. Du défaut des mots numé- riques chez les Américains.	336
CHAP. XXVIII. De l'état des arts chez les Péruviens, au temps de la découverte de leur pays.	344
CHAP. XXIX. Des ruines d'Atun-Cannar, & de la forteresse de Cusco.	357
CHAP. XXX. Des Ponts de Cordes qu'on voit dans le Pérou.	362
CHAP. XXXI. De la peinture des Mexi- cains. Des ouvrages des Caraïbes, &c.	367
CHAP. XXXII. Des Apalachites.	371
CHAP. XXXIII. Des Patagons.	382
CHAP. XXXIV. Des animaux rares ame- nés, en différents temps, en Europe.	387
CHAP. XXXV. Observations sur les préten- dus Géants de Magellanique.	393
CHAP. XXXVI. Observations sur les Vo- yageurs.	406
CHAP. XXXVII. Examen des motifs que peut avoir eus l'Auteur des Recherches	



✱ T A B L E.

Philosophiques pour nier l'existence des prétendus Géants de la Magellanique.	412
CHAP. XXXVIII. De l'Organisation de la matiere.	419
CHAP. XXXIX. Des plus anciens peuples de notre continent.	425
CHAP. XL. De l'augmentation du froid vers le pole antarctique.	434
CHAP. XLI. De la supériorité de l'ancien continent sur le nouveau.	440.
CHAP. XLII. Inadvertance du Critique.	451
CHAP. XLIII. Observations sur quelques usages des peuples policés & des peuples Sauvages.	470
CHAP. XLIV. Conclusion.	458

Fin de la Table du Tome troisieme.

DI



Il s  
fava  
ses l  
ave  
tion  
parl

existence des  
Magellanique.

412

sation de la

419

ens peuples

425

n du froid

434

de l'ancien

440.

ritique. 451

er quelques

des peuples

470

458

sieme.



# DISSERTATION

SUR

# L'AMERIQUE

ET

# LES NATURELS

## DE CETTE PARTIE DU MONDE.



MONSIEUR de P. vient de  
mettre au jour un Ouvrage  
sous ce titre: *Recherches phi-  
losophiques sur les Américains.*  
Il s'efforce d'y donner l'idée la plus dé-  
savantageuse du nouveau Monde & de  
ses habitants. Le ton affirmatif & décidé  
avec lequel il propose & résoud ses ques-  
tions ; le ton d'assurance avec lequel il  
parle du sol & des productions de l'Amé-

Tome III.

A

## 2 DISSERTATION

rique , de sa température , de la constitution corporelle & spirituelle de ses habitants , de leurs mœurs & de leurs usages , enfin des animaux , pourroient faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaste étendue de la terre ; qu'il a vécu assez long - temps avec tous les peuples qui l'habitent. On seroit tenté de soupçonner , que , parmi les Voyageurs, qui y ont fait de longs séjours , les uns nous ont conté des fables, ont travesti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice ( a ). Les autres, étourdis par le vertige de leur enthousiasme , ont si mal vu les choses , qu'ils auroient dû par respect pour la raison , s'abstenir de le décrire. Il est fâcheux pour nous qu'ils n'aient pas eu le respect pour la vérité , & les yeux de M. de P.

L'Amérique , dit cet Auteur dans son Discours Préliminaire , l'Amérique plus que tout autre pays , offre des phénomènes singuliers & nombreux ; mais ils ont été si mal observés , plus mal décrits , & si confusément assemblés , qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions vicieuses des Voyageurs , à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes.

---

(a) Discours Préliminaire.

ION

de la consti-  
le de ses ha-  
de leurs usa-  
pourroient  
é dans tous  
ndue de la  
long - temps  
habitent. On  
que , parmi  
de longs fé-  
é des fables,  
écillité, ou  
Les autres,  
eur enthous-  
moses, qu'ils  
r la raison,  
est fâcheux  
eu le respect  
de M. de P.  
eur dans son  
Amérique plus  
es phénome-  
mais ils ont  
mal décrits,  
s, qu'ils ne  
le. Il a fallu  
e frayer une  
dictions vi-  
les extrava-  
au reste des

## SUR L'AMÉRIQUE. 3

Le nouveau Monde est , suivant Mr. de P. (a) une terre absolument ingrate, & comme en horreur à la Nature. Entre les végétaux exotiques importés en Amérique, les arbres à Noyaux , comme les Amandiers, les Pruniers, les Cérifiers, les Noyers, y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Isle de Juan Fernandez: ils ont dégénéré ailleurs; notre seigle & notre froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le Climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupèdes, & sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une force étonnante. La terre ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers aventuriers qui y firent des établissemens, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la disette. Dans les parties méridionales, & dans la plupart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes, & même mortelles.

---

(a) Tome I. p. 13. 14.

## 4 DISSERTATION

Ce terrain fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres venimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre Globe---la surface de la terre frappée de putréfaction y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpents, de Reptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison. Enfin une abâtardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupedes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération. (a) C'est sans doute un spectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P. de voir que la Nature ait tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y soit dégénéré ou monstrueux. Un sol aride dans ses montagnes, marécageux dans ses plaines, stérile par la Nature dans toute sa surface, trompant toujours l'espérance de ses cultivateurs les plus laborieux. Tout, jusqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a essuyé sans exception (b) une altération sensible, soit dans leurs forces, soit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tous rabougris; leur taille s'est dégradée, (c) & par un

---

(a) Tome I. p. 7.

(b) Tome I. p. 12. Tom. II. p. 155.

(c) Tome I. p. 12.

ageux faisoit  
 eux qu'il n'en  
 parties de  
 la terre frap-  
 inondée de  
 e Serpents,  
 nstrueux par  
 leur poison.  
 général avoit  
 du monde,  
 ux premiers  
 la généra-  
 n spectacle  
 Ir. de P. de  
 donné à no-  
 utre, & que  
 égénéré ou  
 ns ses mon-  
 ses plaines,  
 ute la surfa-  
 rance de ses  
 eux. Tout,  
 imaux con-  
 ns le nou-  
 on (b) ure  
 s leurs for-  
 Comme les  
 rabougris;  
 ) & par un

## SUR L'AMÉRIQUE. 5

contrafte singulier, les Ours, les Tigres, les Lions Américains font entièrement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de Afrique.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qualités essentielles, & fait dégénérer la nature humaine. (a) Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeunesse, ainsi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adolescence: ils deviennent hébétés, nonchalants, inappliqués, & n'atteignent à la perfection d'aucune science, ni d'aucun art. Aussi dit-on par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent, (a) continue cet Auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens, & leurs organes; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un Hémis-

(a) Tome II. p. 157.

(b) Tome II. p. 141.

## 6 DISSERTATION

phère de ce Globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfans, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractère de tous les Américains ; leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions, aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européens : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage, où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir---Les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent point leurs idées : ils ne méditent point & manquent de mémoire. (a).

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore M. de P. comme une race d'hommes, qui ont tous les défauts des enfans, comme une espece dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force

---

(a) Tome II. p. 144.

ON

donner à  
 érique que  
 re pu faire  
 ait le fond  
 éricains ;  
 re attentifs  
 assion n'a  
 leur ame,  
 ème. Supé-  
 ilsonst l'u-  
 e, ils font  
 indre des  
 ntelligen-  
 n'obéissent  
 inct : au-  
 t pénétrer  
 mpardon-  
 vage, où  
 a vie fau-  
 ourage de  
 cidentaux  
 es : ils ne  
 le mémoi-  
 ricains, dit  
 ce d'hom-  
 es enfants,  
 e du genre  
 sans force

SUR L'AMÉRIQUE. 7

physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, quelque révoltante & hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait (a) qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne pense. Enfin l'Amérique est aux yeux de Mr. de P. une terre que la Nature semble avoir faite dans sa colere ; pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre, & sur laquelle elle a versé avec complaisance tous les maux, toutes les amertumes de la boîte de Pandore, sans y laisser échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle est l'esquisse du portrait de l'Amérique & de ses habitants que Mr. de P. nous présente. Il a puisé ses couleurs, dit-il, autant qu'il a été possible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eût été entièrement bouleversé par la cruauté, l'avarice & l'insatiabilité des Européens.

A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie & délayé ses couleurs dans le fiel de l'envie ; dont tous les traits semblent avoir

---

(a) Discours Préliminaire.



## 8 DISSERTATION

été placés & conduits, non par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage, mais par un amour propre offensé, par un parti pris d'humilier la nature humaine ; me seroit-il permis, Messieurs, de vous en présenter un des mêmes objets, qui pour être plus riant & plus flatteur, n'en fera pas moins ressemblant.

Si Mr. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en personne, il l'auroit vraisemblablement considérée & observée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait son livre, à moins que ce ne fût un parti pris de déguiser le vrai, de le trahir quelquefois, & de le contredire par-tout où il le trouveroit. Oseroit-on faire ce reproche à Mr. de P. ? à lui, dont l'Ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles, de lectures & de réflexions ? non, je n'oserois le penser ; mais ne pourroit-on pas le soupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées, d'avoir lu & vu les choses avec des yeux mal prévenus, mal affectés ; de n'avoir extrait & ramassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothèse enfantée par une imagination un peu trop enivrée de tendresse pour notre Hémisphère & pour ses habitants. Il ne doit pas se croire assez privilégié pour être exempt des préjugés de l'éducation, qui présentent tant d'obstacles à la vraie philoso-

## SUR L'AMERIQUE. 9

phie. La prévention croît avec l'âge ; l'éducation nous inspire des erreurs ; elle nous donne des goûts , qui se fortifient de plus en plus ; nous nous habituons à des usages ; ils nous plaisent , & influent tellement sur notre façon de voir & de penser ; que nous croyons voir par les yeux de la philosophie , lorsque nous ne voyons que par ceux de l'éducation : nous ne trouvons bons & beaux les usages des autres pays , que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin, nos mets & leurs apprêts sont de si bonnes choses ! n'est-ce pas être imbécille, stupide que de s'en tenir à la cassave, au chica, à des fruits, à des patates, à des chairs d'animaux, & de poissons boucanés ? Nous faisons parler ainsi notre éducation sous le nom de la philosophie. Cependant à considérer notre Hémisphère, ou tout ce qui renferme ce que nous appelons l'ancien Monde, avec des yeux vraiment philosophiques, Mr. de P. y auroit vu que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vu dans celui-ci des Lapons, des Samoyedes, des Tartares, occupés de la chasse des animaux pour trouver leur nourriture & leurs vêtements ; un climat livré au froid le plus vif & le plus vigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres mêmes ne peuvent germer ;

## 10 DISSERTATION

où les hommes mille fois plus misérables, à notre façon de penser, que ne le sont les trois quarts & demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le spectacle effrayant d'une terre maudite, & la nature humaine ainsi que l'animale absolument dégradée. D'un autre côté les déserts sablonneux & brûlants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être par leur couleur, la victime & la proie du feu que la Nature y entretient toujours allumé.

Si je considère nos climats tempérés, j'y trouve des montagnes arides, toujours ou brûlées par les rayons du Soleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs sommets menacer le ciel, & se plaindre de n'avoir pas encore vu leurs têtes altières débarrassées de l'immense fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

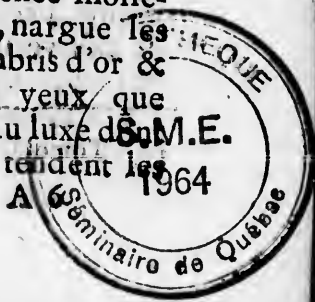
J'y vois à la vérité des plaines riantes & agréables, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ravissant des oiseaux pour flatter notre ouïe, pendant que notre odorat est charmé & nos yeux enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux. Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes? des ronces & des épines, quelques fruits agrestes, dont la saveur révoltante les

## SUR L'AMÉRIQUE II

feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces pays de l'Amérique exposés sous les mêmes parallèles que les nôtres, ces pays où les fleurs les plus suaves naissent sans cesse sous vos pas, & où les fruits les plus excellents croissent dans la plus grande abondance, & sans culture?

Quel privilege a donc notre continent sur celui de l'Amérique? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail sans relâche; obligés pour satisfaire leurs besoins les plus pressants, de manger le pain même le moins ragoûtant, d'arroser sans cesse de leur sueur & de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconstant, cette terre qui ne trompe que trop souvent leurs espérances, & dont la beauté riante est l'effet non d'une nature empressée, comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfans; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive, dont notre orgueil & notre amour propre ont su nous apprendre à nous contenter, qui plus est, à la trouver belle.

Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence mollement étendue sur le duvet, nargue les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe d'Am.E. ils sont environnés, & ne tendent les



mains qu'à des mets apprêtés pour irriter  
 leur appétit émouffé, ou pour satisfaire  
 leur sensualité, aux dépens de la vie &  
 du travail de ces hommes qui gémissent  
 sous le poids de leur cruelle tyrannie;  
 ce sont ceux-ci qu'il faut consulter: à eux  
 appartient de comparer l'état du sol de  
 l'Amérique & de ses habitants avec l'é-  
 tat & la valeur de notre Continent. Cro-  
 yez-vous, Messieurs, que s'ils en étoient  
 parfaitement instruits, ils diroient avec  
 Mr. de P. que la Nature les a privilégiés;  
 qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le  
 donner à la terre qu'ils habitent? Le  
 penserez-vous vous-mêmes sur le por-  
 trait naïf, sincère que je vous en trace-  
 rai ci-après sur le rapport d'Auteurs  
 vrais, & sur ce que j'ai vu moi-même?  
 Vous pourrez dire ensuite avec moi du  
 tableau prétendu philosophique de Mr.  
 de P. ce qu'il dit (a) des Historiens Espa-  
 gnols au sujet du Pérou; malheureuse-  
 ment tout ce tableau, lorsqu'on l'exa-  
 mine avec attention, n'est qu'une fiction,  
 un tissu de faussetés & d'exagérations,  
 que nous avons entrepris de réfuter,  
 pour nous conformer aux loix de l'histoi-  
 re, qui veut que l'on détruise toutes les  
 erreurs spécieuses, qui pourroient deve-  
 nir des vérités historiques, si l'on con-

---

(a) Tome II. p. 162. 163.

## SUR L'AMERIQUE. 13

tinuoit de les adopter aveuglement

Il n'est pas surprenant de trouver des relations différentes entre elles sur le même pays, & sur les mêmes peuples : elles ont été écrites en différents temps ; les usages avoient pu changer, ainsi que la superficie du sol, par la fréquentation des Européens, qui s'y sont établis. Les Naturels du pays se sont souvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes ; ils ont ou quitté tout-à-fait leurs anciens usages, ou les ont changés en partie : ainsi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, & leur donner la préférence sur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requises pour une bonne histoire ; qu'elles aient été composées par des Auteurs désintéressés dans leurs récits ; que ces Auteurs n'ont point voulu se jouer de la vérité ; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient assez d'intelligence & d'esprit pour bien raconter ce qu'ils ont vu. Ceux que je citerai sont exempts de reproches à cet égard ; on peut compter sur les extraits qui formeront le contraste du tableau de l'Amérique, que nous a présenté Mr. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de l'exagération dans quelques récits des Historiens Espagnols au sujet de l'Amérique, que si tout ce qu'ils disent

## 14 DISSERTATION

de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro, étoit vrai, on seroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes spacieuses, ornées d'édifices superbes, de campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs, plongés dans l'abondance, des loix admirables, & ce qui est plus rare encore, des loix respectées; que si l'on en croyoit à tous ces écrivains, à peine eût-on trouvé un peuple qui eût joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens, sous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il soit pour l'amour propre, & la vanité des Européens, de trouver dans un nouveau Monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards; faut-il que parce qu'ils se croient les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus spirituels & les plus raisonnables des hommes, ce préjugé les aveugle au point de nier tout: & de dire contre l'évidence avec Mr. de P. (a) Si les Espagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce pays-là, il en resteroit les noms, mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas--- quant à Cusco leur résidence ordinaire, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade

---

(a) Tome II. p. 173.

## SUR L'AMÉRIQUE. 15

dans le temps de sa plus grande splendeur--- le reste de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparées qui n'avoient point de demeure fixe, & qui dans les hordes composées de quelques cabanes, traînoient la vie la plus misérable.

Lorsque Mr. de P. s'exprimoit à-peu-près dans les termes ci-dessus, il avoit lu le mémoire de Mr. de la Condamine sur quelques anciens monuments du Pérou, inséré dans les mémoires de cette Académie de l'année 1746. Mr. de P. le cite. (a) Mais il s'est bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop opposé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique & ses habitants. Vous en jugerez, Messieurs, par le court extrait de ce mémoire que je vais vous lire.

„ Sans s'arrêter à un récit, dont les  
 „ circonstances peuvent être exagérées,  
 „ dit Mr. de la Condamine, on ne peut  
 „ nier à la vue des ruines différentes  
 „ qu'on rencontre encore aujourd'hui en  
 „ différents endroits du Pérou, que ces  
 „ peuples, quoiqu'ils n'eussent ni l'usa-  
 „ ge du fer, ni aucunes connoissances  
 „ des mécaniques, de l'aveu de tous les  
 „ Historiens, n'eussent trouvé le moyen  
 „ de transporter, d'élever & d'assembler,  
 „ avec beaucoup d'art, des pierres d'une

---

(a) Tome II. p. 175.



## 16 DISSERTATION

„ grosseur prodigieuse, & souvent de  
 „ figure irrégulière. Le P. Acoſta, té-  
 „ moin oculaire, assure que ces masses  
 „ ne peuvent être vues sans étonnement ;  
 „ & dit avoir mesuré lui-même dans  
 „ les ruines de Traganaco, une pierre  
 „ de 38 pieds de long, sur 18 de large  
 „ & 6 d'épaisseur, & qu'il y en avoit de  
 „ beaucoup plus grandes „ Dire qu'ils  
 ont fait tout cela avec *beaucoup d'art*,  
 c'est à mon avis, avouer que les Péru-  
 viens avoient quelques connoissances des  
 mécaniques. Les preuves que Mr. de la  
 Condamine donne ensuite de leur ha-  
 bileté dans les arts, de leur adresse dans  
 l'exécution des pieces de sculpture, d'or-  
 févrerie, &c. ne détruisent pas moins l'i-  
 dée que Mr. de P. s'efforce en vain de  
 nous inspirer de l'ignorance crasse, de  
 la mal-adresse, de l'ineptie & de l'in-  
 dolence étrange des Américains. C'est  
 d'après ses propres yeux que Mr. de la  
 Condamine va vous parler. Je crois de-  
 voir prévenir le lecteur, dit ce sçavant,  
 dont la sincérité égale les vastes con-  
 noissances ; Je crois devoir prévenir le  
 lecteur que la description que je vais  
 faire des ruines voisines de Cannar, peut  
 bien donner une idée de la nature, de  
 la forme & peut-être de la solidité des  
 Palais & des temples bâtis par les Incas,  
 mais non de leur étendue ni de leur  
 magnificence.

## SUR L'AMÉRIQUE. 17

Il y avoit donc au Pérou, des Villes, des Palais, des Temples, dont les matériaux avoient été transportés, élevés, assemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples de la magnificence desquels la description de Mr. de la Condamine même ne peut donner l'idée, des cités d'une vaste étendue, dont les noms & les ruines subsistent en partie, dont une extrémité est encore occupée par les Indiens, suivant le rapport du Pere Feuillée, & de Frézier; je ne donnerai pas ici la description de Mr. de la Condamine, on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que Mr. de P. est un peu trop difficile; & que plus des trois quarts & demi des grandes Villes du monde ne feroient au sentiment de Mr. de P. qu'un assemblage de misérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vues sans doute au microscope; car comment des hommes stupides, indolents, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en restoit que la figure, & à qui la Nature par grace & par pitié avoit bien voulu laisser l'instinct; comment ces animaux qui n'étoient que supérieurs aux autres que par l'usage de la langue & des mains, auroient-ils pu avoir l'idée de se bâtir d'autres habitations que des tanières, ou tout au plus des caba-

18 DISSERTATION

nes, pour se mettre à l'abri des injurés de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces? aussi Mr. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été taisis d'admiration à la vue des productions de cet instinct, qui avoit d'aussi belles choses que l'industrie & l'adresse de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité régulière & uniforme à toutes ces pierres, dit Mr. de la Condamine, & pour polir si parfaitement les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû suppléer à nos instruments, chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les aplatis qu'en les usant mutuellement par le frottement? Ces pierres sont une espèce de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer & de l'acier a dû souvent les arrêter --- Ils ont heureusement surmonté ces obstacles --- Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelque adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe & régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous les secours de l'art & les meilleurs instruments de fer & d'acier: à plus forte raison sera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réus-

i des injurés  
 ruelle des bê-  
 Condamine  
 aisis d'admi-  
 ctions de cet  
 belles choses  
 de nos meil-  
 lonner cette  
 rme à toutes  
 Condamine,  
 nt les faces  
 uchent, quel  
 dû suppléer  
 peuples qui  
 , & qui ne  
 plus dures  
 haches de  
 en les usant  
 ement? Ces  
 granit, & il  
 joints. On  
 t de l'acier  
 -- Ils ont  
 bstacles---  
 erre d'Eu-  
 lui suppo-  
 barrassé à  
 e & régu-  
 ranit avec  
 meilleurs  
 plus forte  
 iner com-  
 pu y réus-

## SUR L'AMERIQUE. 19

fir avec leurs haches de pierre ou de  
 cuivre, telles qu'on en a trouvé dans les  
 anciens tombeaux, ou avec d'autres  
 outils équivalents, & sans équerre ni  
 compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions  
 croire Mr. de P. n'avoit pas même mon-  
 tré aux Américains à faire de la brique,  
 & à en bâtir leurs maisons. Cependant  
 dans le Pérou & dans le Chili les maté-  
 riaux ordinaires des bâtimens particu-  
 liers étoient faits de ce qu'ils appellent  
 des *Adoves*, c'est-à-dire, des briques  
 d'environ deux pieds de long sur un  
 de large, & de quatre pouces d'épais-  
 seur pour le Chili: celles du Pérou  
 étoient formées dans un plus petit moule,  
 à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut ja-  
 mais.

Il est vrai que quelques ruines des  
 édifices bâtis par les Indiens présent-  
 ent des murs bâtis avec de la terre  
 battue entre deux planches en forme de  
 grandes briques, maniere d'élever des  
 murs qui n'étoit point en usage dans  
 l'Amérique seule, puisque Vitruve nous  
 apprend que les Romains bâtissoient  
 ainsi. C'est encore la pratique de plu-  
 sieurs provinces de France, où l'on ap-  
 pelle ces murs, des murs de *Piset*. On  
 y a recours aussi dans beaucoup d'au-  
 tres pays de l'Europe, lorsque la pierre

## 26 DISSERTATION

& la brique y sont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de frais.

Frézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique, (a) ces hommes stupides aux yeux de Mr. de P. étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il, extrêmement industrieux à conduire les eaux des rivières à leurs habitations. On voit encore (en 1713.) des aqueducs de pierres seches, & de terre, menés & détournés fort ingénieusement le long des coteaux, par une infinité de replis & de détours; ce qui fait voir que ces peuples tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & M. Ulloa disent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des anciens Auteurs Espagnols, Mr. de P. récuseroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en fasse de même de celui de Mr. Bristock, Gentilhomme Anglois. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains connus sous le nom d'Apalachites n'étoient pas plus abrutis, ni plus stupides que ceux du Pérou.

---

(a) P. 131.

ou que l'on y

moins cet inf-  
anciens peu-  
es hommes  
le P. étoient  
, dit-il, ex-  
conduire les  
itations. On  
queducs de  
enés & dé-  
le long des  
le replis &  
ue ces peu-  
nt, enten-  
vement.  
e P. Feuill-  
uines des

ves les re-  
spagnols,  
noignage.  
fasse de  
k, Gentil-  
e nation  
s leurs re-  
us le nom  
lus abru-  
du Pérou.

## SUR L'AMERIQUE. 21

Mr. de P. eût admiré, dit-il, le gou-  
vernement, les loix des Incas & la fé-  
licité des Péruviens, si tout cela eût  
existé; qu'il l'admire donc chez les Apa-  
lachites. Mr. Bristock étoit dans leur  
pays en 1653, & y est resté assez long-  
temps pour se mettre au fait de leurs  
anciens & de leurs nouveaux usages. Sa  
relation forme les chapitres 7 & 8 du  
second livre de l'histoire naturelle &  
morale des Isles Antilles par le Cheva-  
lier de Rochefort. Il nous apprend que  
le Pérou & le Mexique n'étoient pas les  
seuls pays du nouveau Continent, où il  
y eût anciennement des villes. Celui des  
Apalachites étoit habité par un peuple  
civilisé. Il étoit alors partagé en six pro-  
vinces, dans chacune desquelles il y  
avoit rarement plus d'une grande ville,  
mais beaucoup de petites. Du temps de  
Mr. de Bristock, les choses étoient en-  
core sur le même pied. Quelques-unes,  
dit-il, le sont composées de plus de huit  
cents maisons. Celle de Mélilot, qui en  
est la capitale, en a plus de deux mille.  
Le Roi des Apalachites y fait encore sa  
résidence. Le Temple où les Jouas Sa-  
cificateurs du soleil font leurs cérémo-  
nies, est une grande & spacieuse caver-  
ne, ovale, longue d'environ deux cents  
pieds, large à proportion, située à l'O-  
rient de la montagne d'Olaimy, en la  
province de *Bémarin*, à une lieue de

22 DISSERTATION

Mélilot. Au milieu est une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voûte est parfaitement blanche, ainsi que le dedans. Le pavé est uni comme du marbre poli, tout d'une piece; le tout ayant été creusé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette montagne, les tombeaux de plusieurs de leurs Rois taillés dans le roc, au devant de chacun s'éleve un beau cédre, pour en indiquer la place.

Les maisons des Apalachites sont toutes bâties de poutres, ou pieces de bois très-bien assemblées, & liées les unes aux autres. Les couvertures sont de feuilles de roseaux, ou de jonc, comme le sont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des chefs, & des principaux sont enduites & encroûtées d'un mastic, qui résiste à la pluie. Le pavé est fait du même ciment. Ils y mêlent un sable doré qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartements sont tapissés de nattes tissues de feuilles de palmier & de jonc, teints de diverses couleurs, & arrangés par compartiments. Les chambres des chefs sont tapissées de fourrures, ou de peaux de cerfs peintes, & représentant diverses figures. Quelques-unes sont décorées de plumes d'oiseaux très-industrieusement arrangées en forme de broderie.

e grande lan-  
our. La voûte  
ainsi que le  
omme du mar-  
le tout ayant

hui au pied  
ombreaux de  
s dans le roc,  
e un beau ce-  
lace.

ites sont tou-  
pieces de bois  
s les unes aux  
t de feuilles  
omme le font  
ucoup d'en-  
les chefs, &  
es & encroû-  
e à la pluie.  
iment. Ils y  
produit un  
ne un éclat  
ents sont ta-  
illes de pal-  
iverses cou-  
partiments.  
tapissées de  
ers peintes,  
ures. Quel-  
olumes d'oi-  
rrangées en

## SUR L'AMERIQUE. 23

Voilà donc au moins trois pays très-  
considérables de l'Amérique, où les na-  
turels ne vivoient pas par hordes de  
familles éparfés & vagabondes. Une  
colonie françoise fut s'établir chez les  
Apalachites, sous la conduite du Capi-  
taine Ribaud & sous les auspices de  
Charles IX. C'est pourquoi elle nomma  
Caroline l'espece de forteresse qu'elle  
y éleva. Ribaud donna au port & aux  
rivieres de ce pays-là, les noms des ports  
& des rivieres de France, qu'ils ont en-  
core aujourd'hui. Cette colonie trouva  
les Apalachites tels que va vous les dé-  
peindre M. Bristock.

Tout ce pays est divisé en six provin-  
ces, dont trois, *Bémarin*, *Amani* & *Ma-  
qué*, occupent une des plus belles &  
spacieuses vallées entourée des monta-  
gnes d'Apalates. Les trois autres sont  
*Schama*, *Meraco* & *Achalaques*, qui s'é-  
tendent dans les montagnes. Les habi-  
tants de celles-ci ne vivent presque que  
de chasse. La vallée a soixante lieues de  
long & dix de large. Les villes & villages  
sont bâtis sur les petites éminences; le  
pays abonde en bois de toutes sortes,  
en fruits, légumes, herbes potagères,  
mil, mays, lentilles, pois, &c. Qua-  
drupedes, oiseaux de toutes sortes. Les  
hommes y sont de grande stature, bien  
faits, ils composent un peuple, dont les  
mœurs sont douces, vivant en société



## 24 DISSERTATION

dans des villes & des bourgades & dans la plus grande union. Tous les immeubles sont communs parmi eux, excepté leurs maisons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoir déposés dans des greniers publics placés au milieu de chaque ville & village. Ceux qui sont préposés pour la distribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille, suivant le nombre des personnes dont elle est composée, autant qu'il en faut pour son nécessaire.

L'union est si grande parmi eux, qu'on voit dans la même maison, un vieillard avec ses enfants, & les petits enfants, jusqu'à la quatrième génération, au nombre de cent personnes & quelquefois davantage. Ils sont d'un naturel fort aimable, ne sachant quelles caresses faire aux étrangers, quand ils les reconnoissent pour amis, & présentant tout ce qu'ils ont, à la manière des grands Tartares, & des Circassiens, pour le seul plaisir d'obliger. On trouve le même esprit d'hospitalité chez presque toutes les autres nations de l'Amérique, même chez les Brésiliens, qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe ;  
**car nous n'avons que le masque très-**  
**imparfait**

gades & dans  
s les immeu-  
eux, excepté  
dins. Comme  
en commun,  
près les avoir  
publics pla-  
le & village.  
r la distribu-  
ment de cha-  
que famille,  
sonnes dont  
qu'il en faut

parmi eux,  
maison, un  
es petits en-  
génération,  
& quelque-  
naturel fort  
es caresses  
s les recon-  
tant tout  
des grands  
s, pour le  
uve le mê-  
refque tou-  
Amérique,  
ont passé  
C'est enco-  
pas ôtée à  
l'Europe ;  
sque très-  
imparfait

## SUR L'AMERIQUE. 25

imparfait de la véritable hospitalité, & les Américains en ont la réalité dans toute son étendue.

Les Apalachites aiment passionné-ment la musique & les instruments, qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flûte, & d'une espèce de haut-bois. Ils sont éperdument amoureux de la danse, & y prennent mille postures singulières, dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs, leur donne une grande souplesse pour la chasse, & beaucoup d'agilité pour la course.

Leur voix est douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux & y réussissent parfaitement. Leur langage est doux, leurs expressions énergiques & précises, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chansons composées par les Jouas en l'honneur du soleil, comme pere de la Nature & y font entrer le récit des exploits de leurs chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Plusieurs familles Espagnoles & Angloises se sont établies parmi les Apalachites; mais quoiqu'ils se fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur manière de vivre, de leurs usages, ni de la forme de leurs habillements. Leurs lits sont élevés d'un pied & demi de terre, couverts de

peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des grotesques, réhaussées de couleurs si vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute lisse. Les chefs couchent sur des matelas faits d'une espece de duvet aussi doux que de la soie : ils le tirent d'une plante. Les lits du commun sont faits de feuilles de fougere, parce qu'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délasser le corps, & de réparer ses forces épuisées par la chasse, ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nuds de la ceinture en haut pendant l'Eté, & portoient des manteaux fourrés pendant l'Hyver. Aujourd'hui la plupart ont en Eté, des habits d'une toile légère de coton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une casaque sans manches, sur un petit habit de chamois très-fin. Cette casaque descend jusqu'au gras de la jambe aux hommes, & jusqu'à la cheville du pied des femmes. Elle est assujettie sur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit ouvrage en forme de broderie. Les chefs de famille mettent par dessus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bras ; mais qui aboutit par derrière en une

me un cha-  
rs, des fruits  
es de cou-  
endroit de  
e lisse. Les  
atelas faits  
i doux que  
une plante.  
s de feuilles  
ndent qu'el-  
er le corps,  
isées par la

vallées al-  
e la ceintu-  
& portoient  
nt l'Hyver.  
en Été, des  
cotton, ou  
e comme le  
mes & les  
asaque sans  
de chamois  
d jusqu'au  
nes, & jus-  
es femmes.  
ns par une  
ravaillée &  
n forme de  
le mettent  
e leur cou-  
& les bras;  
re en une

pointe alongée jusqu'à terre, & fait à-peu-près l'effet des écharpes que nos Dames françoises portoient encore au commencement de ce siècle. On leur a fait succéder les cappes dans quelques pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous sont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment tressée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande sur le sommet de la tête; les hommes se couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luisantes, découpés en pointe sur le devant, ornés par derrière de belles plumes d'oiseaux, arrangées de maniere qu'une partie de cette panache descend sur les épaules. Les femmes se percent les oreilles, & y mettent des pendants de crystal, ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font aussi des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouissance, ainsi que de corail & d'ambre jaune dont elles font aujourd'hui grands cas.

Pour se garantir de la vermine, ils s'oignent souvent tout le corps avec le suc d'une racine, dont l'odeur est aussi suave que l'est celle de l'Iris de Florence. Ce suc a encore la propriété de donner de la souplesse aux nerfs & aux muscles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres.

## 28 DISSERTATION

L'exercice & ces onctions jointes à une grande sobriété, leur procurent une santé ferme & vigoureuse, qui dément la prétendue dégradation que Mr. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croisse naturellement chez les Apalachites, leur boisson ordinaire est de l'eau pure; mais dans les festins de pompes & de réjouissances, ils boivent d'une espece de biere faite avec le mays, ou d'un hydromel si bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Espagne. Quelques peuples de l'Amérique Septentrionale ont la réputation d'être fort paresseux; mais les Apalachites ont en horreur l'oïveté: le travail y produit l'abondance. Le temps des semailles & des moissons est-il passé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du coton, de la laine, ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles, & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverses couleurs, & des vases de bois, qu'ils peignent joyeusement; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers & plusieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuse.

Outre les Châtaigners & les Noyers, qui croissent naturellement dans ce pays-là, on y voit des Orangers, des Citronniers; diverses especes de pommes, des Cerises, des Abricots, que les Anglois y ont portés, & qui s'y font tellement

jointes à une  
ocurent une  
qui dément  
que Mr. de  
cains.

se naturelle-  
, leur boif-  
pure ; mais  
& de réjouif-  
ce de bierre  
hydromel si  
pour du vin  
es de l'Amé-  
réputation  
les Apala-  
eté : le tra-  
. Le temps  
est-il passé,  
'occupent à  
ou l'herbe  
t des toiles,  
e la poterie  
couleurs,  
ignent jo-  
les corbeil-  
ouvrages  
se.

es Noyers,  
ns ce pays-  
des Citro-  
nmes, des  
es Anglois  
tellement

## SUR L'AMERIQUE. 29

multipliés, qu'ils y foisonnent, pour prouver, ce me semble, à M. de P. que tout ne dégénere pas dans le sol de l'Amérique, & qu'il n'est pas si ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François revenus de la Louisiane lui prouveroient aussi par leur propre expérience, que ce pays-là est des plus sains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'est le témoignage que nombre d'entr'eux m'ont rendu, en gémissant de ce que la France l'a cédée à l'Espagne. Ces regrets sont vraisemblablement un des motifs qui ont déterminé les François, qui y sont restés, à faire tous leurs efforts pour secouer le joug de la domination Espagnole, & rentrer sous celle de la France.

Voilà donc, Messieurs, un peuple civilisé en Amérique, vivant dans des villes & dans des villages avant l'arrivée des Européens ; des villes dont on a non-seulement conservé les noms, mais qui existoient encore en 1653, lorsque Briftock y faisoit son séjour. J'aurois mieux croire que M. de P. n'ayant pas tout lu, ni tout vu en a ignoré l'existence, que de penser qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir jusqu'à la mémoire. Celles du Mexique & du Pérou, sont disparues à ses yeux : il n'a vu dans leurs ruines que des chaumières. Le Pere Feuillée ou avoit de meilleurs

## 30 DISSERTATION

yeux , ou n'avoit pas le talent de M. de P. pour les faire disparaître à son approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de son temps ( en 1709. ) sur le chemin de Callao à Lima , dans les belles plaines qui le bordent , des vestiges d'une ancienne ville Indienne , que les Espagnols ont détruite , & qui avoit jusqu'à cinq lieues de longueur : qu'un petit nombre d'Indiens occupoit encore une des extrémités. Si un terrain de cinq lieues de long , couvert de maisons , mérite à peine le nom de bourgade , au sentiment de M. de P. , Nanquin , qui , dit - on , occupe près de quinze lieues , fera donc peut-être la seule , à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

Le portrait que nous venons de faire des Apalachites , & de leur pays , est bien capable de faire revenir de l'idée défavantageuse , que cet auteur a tenté de donner de l'Amérique & de ses habitans naturels. Cette espèce de République ou de Royaume des Apalachites , où regne une entière liberté , paroît même bien supérieure à celle des Indiens asservis par les Jésuites au Paraguai : & n'en paroîtra que plus chimérique à M. de P. Dira-t-il pour soutenir son assertion , que la relation de M. Bristock est une fable , un tissu de faussetés , comme il l'a dit des relations Espagnoles ? alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-

ION

ent de M. de  
à son appro-  
avoit encore  
ur le chemin  
s belles plai-  
stiges d'une  
ue les Espa-  
voit jusqu'à  
qu'un petit  
encore une  
ein de cinq  
e maisons,  
urgade, au  
quin, qui,  
inze lieues,  
à qui il fera  
e Ville.  
ons de faire  
r pays, est  
ir de l'idée  
eur a tenté  
de ses habi-  
de Républi-  
palachites,  
paroît mê-  
des Indiens  
araguay: &  
Amérique à  
venir son af-  
M. Bristock  
étés, com-  
spagnoles?  
il dit lui-

## SUR L'AMÉRIQUE. 31

même (a) : nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques ou les moins suspectes, des Atac-apas de la Louisiane, des anciens Caraïbes des Isles, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Péguanchez, des Moxes, ce seroit établir un Pyrrhonisme historique insensé.

Après un tel aveu ceux qui ont vu ces relations n'ont-ils pas lieu d'être surpris de les voir traitées de chimères & de faussetés, dans tout l'Ouvrage de cet Auteur.

Permettez, Messieurs, que je mette devant vós yeux quelques extraits succints de ces relations non suspectes. Pour y mettre un certain ordre, je les distribueraïen quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du sol de l'Amérique; le second les qualités personnelles physiques; le troisieme les qualités morales de ses habitans; & le quatrieme celles des animaux, soit naturels au pays, soit transportés d'Europe.

---

(a) Tome I. p. 285.







## SECONDE PARTIE.

## §. I.

*Du Sol de l'Amérique.*

CE pays que la Nature a pris en aversion, à qui elle ne dispense qu'à regret quelques-uns de ses dons, si nous en voulions croire Mr. de P. est le même dont le Pere Feuillée parle dans les termes suivans (a).

Une disposition si admirable du terrain me fit faire plusieurs réflexions sur les avantages que cette partie du monde a sur les autres. Il semble que la Nature se soit étudiée à la rendre la plus parfaite, & que c'est là où elle a voulu faire ses chefs-d'œuvres. Avouons, Messieurs, que c'est en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a Mr. de P. J'ai vu au Pérou, ajoute le Pere Feuillée, & je n'ai pas vu sans étonnement, des oranges mûres & encôre sur l'arbre, renfermer des semences, qui avoient ger-

---

a) P. 578.



ue.

pris en aver-  
qu'à regret  
nous en vou-  
même dont  
s les termes

de du terrain  
ions sur les  
u monde a  
e la Nature  
a plus par-  
voulu faire  
Messieurs,  
n bien dif-  
de P. J'ai  
e Feuillée,  
ement, des  
arbre, ren-  
voient ger-

## SUR L'AMERIQUE. 33

mé & dont le germe avoit deux pouces  
fix lignes de longueur. (a) J'ai vu, Mes-  
sieurs au Paraguai ce que le Pere Feuill-  
lée dit avoir vu au Pérou (b), j'ai vu  
dans la maison de campagne du Gou-  
verneur de Monte-video, un Verger,  
qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieue  
de longueur, tout planté de Pommiers,  
Poiriers, Pêchers & autres arbres frui-  
tiers à Noyaux, transportés d'Europe.  
Ces arbres y avoient si bien réussi que  
tous y étoient surchargés de fruits,  
au point que la plupart des branches  
étoient rompues pour n'avoir pas eu la  
force d'en supporter le poids. Fâché de  
voir perdre une si grande quantité de  
fruits excellents, je conseillai au Gou-  
verneur, d'en étayer les branches, ou  
de retrancher une partie de ces fruits  
dans la saison où ils commencent à gros-  
sir, pour favoriser la conservation & la  
maturité des autres. Peine superflue,  
me dit-il, il en reste encore une si gran-  
de quantité tous les ans, que ce bois en  
fournit abondamment à toute la ville,  
pour en manger dans la saison & pour  
en conserver de secs, & de confits au  
sucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la

---

(a) P. 490.

(b) P. 573.

cour de sa maison de ville, une treille, où les raisins venoient en abondance & très-bons. Il avoit essayé de planter une vigne dans sa campagne: mais les fourmis s'y rendoient en si grande abondance, dans le temps qu'elle étoit en fleurs, & en maturité, qu'il n'avoit pu réussir à recueillir assez de vin pour le dédommager tant soit peu des peines de la culture.

Le froment & le seigle y venoient si bien, que nous y avons mangé du pain à un prix aussi modique qu'en France, dans les meilleures années; & nous y fimes une copieuse provision d'excellente farine, à très-bon marché. Mr. de P. est-il croyable quand il nous assure que le froment & le seigle n'ont pu réussir qu'en quelques cantons de l'Amérique Septentrionale & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont prospéré que dans l'Isle de Juan Fernandez? J'ai vu aussi de mes propres yeux, dans le jardin du Gouverneur de l'Isle Ste. Catherine, au Brezil, des Amandiers surchargés de fruits. Frézier, témoin oculaire par un séjour de deux ans, parle du Chili dans ces termes: les arbres qu'on y a transportés de l'Europe (aux environs de Valparaiso) réussissent parfaitement dans ces contrées. Le Climat y est si fertile, quand la terre y est arrosée, que les fruits y poussent toute l'année. J'ai vu sur le

une treille,  
abondance &  
planter une  
mais les four-  
de abondan-  
oit en fleurs,  
t pu réussir à  
r le dédom-  
peines de la

venaient si  
ngé du pain  
en France,  
& nous y  
d'excellen-  
é. Mr. de P.  
s assure que  
t pu réussir  
l'Amérique.  
res fruitiers  
e dans l'Isle  
aussi de mes  
n du Gou-  
ne, au Bre-  
és de fruits.  
r un séjour  
li dans ces  
transportés  
de Valpa-  
nt dans ces  
ile, quand  
es fruits y  
vu sur le

## SUR L'AMERIQUE. 35

même Pommier ce que l'on voit ici (en France) sur les Orangers, du fruit de tous les âges en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi grosses, & des pommes en maturité tout ensemble. (a) J'étois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits, qui y viennent à merveille, particulièrement des pêches, dont il se trouve des petits bois, qu'on ne cultive pas; & où l'on ne prend d'autres soins que celui de faire couler de petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environs de la Ville de Moquaquos, dans un terrain très-petit on recueille tous les ans 100000 botiches de vin qui font plus de trois millions deux cents pintes, mesure de Paris, qui, à vingt-cinq réaux la botiche, donnent quatre cents mille piaftres, c'est-à-dire, à présent un million six cents mille livrés, monnoie de France.

Mr. de P. avoit lu les relations du Père Feuillée, & de Mr. Frézier, puisqu'il les cite; mais il n'a pas vu les pays dont ils parlent, avec des yeux aussi désintéressés. Ses réflexions qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lu dans les relations de ces Auteurs, & l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

---

(a) P. 105.

## 36 DISSERTATION

Que Mr. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les pays dont ces Auteurs font la description. Enchanté & dans une espece d'enthousiasme, il changera d'opinion, il dira avec Frézier : (a) ce seroit peu pour un si bon pays, si la terre étoit cultivée : elle est très-fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite, le plus souvent, d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs : & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend gueres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin... Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet *heureux climat* des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluie, qui puisse y troubler la promenade, ni les plaisirs de la vie. Ils s'abaissent seulement quelquefois en brouillards, pour rafraichir

---

(a) P. 70.

la surface de la terre ; de sorte que l'on y est toujours assuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaisir de vivre dans un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par les fréquents tremblements de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terrestre ; car la terre y est encore fertile en toutes sortes de fruits (a).

Voilà, Messieurs, un des cantons de ce pays si abandonné de la Nature, & si peu favorisé d'elle ; & de combien d'autres pourroit-on avec raison, faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus ? écoutons encore Frézier, lorsqu'il parle de *Coquimbo*, ou la *Serena*, éloigné de Lima d'une très-grande distance.

On y jouit toujours d'un ciel doux & serein, dit cet Auteur. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les Hivers y sont tièdes ; les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais ; l'ardeur de l'Été y est toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air, vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux Hymen du Printemps & de l'automne, qui semblent se donner la main pour y

---

(a) P. 208.

### 38 DISSERTATION

régner ensemble, & joindre les fleurs avec les fruits : de sorte qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autrefois d'une province d'Italie.

*Hic ver assiduum, atque alienis mensibus Æstas,*

*Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbos.*

*At rabidæ Tigres absunt & sæva Leonum*

*semina (a).*

GEORG. L. 2.

Ces extraits pourroient suffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus, & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas assez contre son assertion. Voyons donc si Mr. de P. est mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau Continent.

En parlant du terrain des isles Antilles, le Chevalier de Rochefort qui nous en donne une relation très-circonscrite, sous le titre d'*Histoire Naturelle* &

---

(a) Ce dernier article convient seulement aux pays les plus méridionaux, & les plus septentrionaux de l'Amérique.

ON  
re les fleurs  
qu'on peut  
que Virgi-  
nce d'Italie.

*lienis mensf-*

*Pomis utilis*

*sæva Leo-*

*ca (a).*

ORG. L. 2.

ffire pour  
qu'il a eu  
e il l'a fait.  
insister là-  
que quel-  
prouvent  
n. Voyons  
x fondé à  
veau Con-

les Antil-  
t qui nous  
irconstan-  
naturelle &

lement aux  
plus septen-

SUR L'AMERIQUE. 39

*morale* de ces isles, nous assure (a) que sans vouloir faire tort aux autres pays du monde, les Antilles possèdent sans contredit (b) tous les rares avantages des autres pays, elles ne fournissent pas simplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poissons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitants, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remedes. La racine de maniot, dont on y fait la cassave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que sixensemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet auteur, y est aussi belle, aussi riche & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient fort bien en ces Isles & donne d'excellents raisins; mais le vin qu'on en feroit ne seroit pas de garde. Le froment qui demande à être hiverné n'y forme que des épis; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous

---

(a) P. 76.

(b) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à M. de P. d'assurer le contraire.



40 DISSERTATION

ces grains y viendroient en parfaite maturité, les habitants qui ont presque sans peine le maniot, les patates, le mays & diverses especes de légumes, ne voudroient pas prendre la peine & le soïn qu'il faut pour cultiver les grains. L'air y est tempéré; les chaleurs n'y sont pas plus grandes qu'en France; & depuis huit heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir, il y regne un vent doux & frais, qui tempere la chaleur & la rend très-supportable.

*Et jamais en ces bords de verdure embellis.*

*L'hiver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.*

Cette terre si ingrate dans l'opinion de Mr. de P. a cependant sur la nôtre l'avantage de produire le *Papayer*, les *Coqs* & beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année, (a) & d'un goût exquis. Avons-nous dans nos climats des arbres naturels au pays, qui exhalent une odeur aussi suave que les feuilles du bois d'Inde, que le *sassafras* & tant d'autres? Les feuilles du bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on les fait cuire, un goût si relevé, qu'on l'attribueroit plutôt à un

---

(a) Hist. Nar. des Antilles, p. 59.

ON

parfaite ma-  
nt presque  
tes, le mays  
es, ne vou-  
& le foin  
rains. L'air  
n'y font pas  
& depuis  
qu'à quatre  
vent doux  
aleur & la

verdure em-

ent la neige

opinion de  
a nôtre l'a-  
er, les Coqs  
onnent des  
e, (a) &  
s dans nos  
au pays,  
suave que  
ue le fassa-  
feuilles du  
ande avec  
n goût si  
lutôt à un

SUR L'AMERIQUE. 41

mélange de plusieurs sortes d'épices ,  
qu'à une simple feuille d'arbre. Je suis  
toujours surpris qu'on ne s'avise pas  
d'en transporter en Europe , pour sup-  
pléer aux épices des Indes orientales  
( a ).

A la Cayenne & à la Guyanne la terre  
est très-bonne, facile à cultiver , & si  
fertile, dit Biet ( b ) que les végétaux &  
les arbres , qu'on y a transportés , y  
pouffent en six mois autant que nos bois  
taillis en six ou sept ans. Les fruits de  
toutes especes se succedent toute l'an-  
née. ( c ) La chasse est si facile & si abon-  
dante que , fournissant aux naturels du  
pays , tout ce qui leur est nécessaire  
à la vie, ils ne veulent s'affujettir à ap-  
privoiser aucune espece d'animaux -- on  
y trouve une quantité prodigieuse d'oi-  
seaux ; presquetous ont le plumage d'une  
beauté ravissante. Les perdrix y sont  
grises, mais grosses comme de bons cha-  
pons , bien charnues & de bon goût.  
Ceux qui révoquent tout en doute , au-  
ront de la peine à croire ce que je dirai  
de la pêche , si prodigieuse dans ce pays-

---

( a ) L'écorce de Winter du détroit de Magel-  
lan y suppléeroit également.

( b ) Voyage de la France équinoxiale par Biet,

P. 334.

( c ) Ib. 337.

## 42 DISSERTATION

là, qu'il faut le voir pour le croire. Le poisson y est si excellent, ajoute cet auteur, que je puis dire avec vérité, qu'il surpasse de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France (a). Jugez donc, dit Biet, si ce pays est si mauvais, & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien subsister.

Biet avoit fait un long séjour dans ce pays-là, lorsqu'il en parloit ainsi, si M. de P. l'eût vu autrement que dans les Cartes, il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même au Brésil, la terre produire sans culture toutes sortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vu ses habitants passer leurs jours, par cette raison, dans la plus grande oisiveté, ne se croyant pas sans doute issus d'Adam, & condamnés avec sa race, à manger leur pain à la sueur de leur front.

Si nous consultons l'Atlas historique de Guedeville nous trouverons, T. VI. p. 86. que si la navigation pouvoit être libre depuis Québec jusqu'au lac Erié, qui a deux cents trente lieues de tour, on en feroit le plus fertile Royaume du monde; parce que, outre les beautés naturelles qui y sont, on trouve aussi des

---

(a) Ib. p. 346. 351.

le croire. Le  
ajoute cet au-  
vérité, qu'il  
onté celui de  
Jugez donc,  
mauvais, &  
bien vivre &

jour dans ce  
loit ainsi, si  
nt que dans  
le même ré-  
me au Brésil,  
re toutes for-  
les plus ex-  
passer leurs  
dans la plus  
ant pas sans  
damnés avec  
n à la sueur

s historique  
ons, T. VI.  
pouvoit être  
du lac Erié,  
es de tour,  
oyaume du  
les beautés  
ve aussi des

SUR L'AMERIQUE. 43

mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en est très-beau, ajoute cet Auteur, les bords de ce lac sont plantés par-tout de chênes, d'ormeaux, de châtaigniers, de noyers, de pommiers & de treilles, qui portent leurs grappes jusqu'au sommet des arbres, sur un terrain agréable & uni. Les bois & les vastes prairies qu'on découvre du côté du Sud, sont remplis d'une quantité prodigieuse de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs sauvages se trouvent sur les bords de deux belles rivières, qui se déchargent au fond du lac.

L'Acadie, suivant le même auteur, est un pays fertile, très-beau, son climat assez tempéré; l'air y est pur & sain, les eaux claires & légères.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maquéi ou Maguai, qui vaut lui seul une petite métairie; puisqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles & du bois propre à bâtir & à brûler. Il ne lui manque que le pain, auquel les habitants suppléent par le cacao, le mays, & mille autres grains ou fruits. Les brebis, les truyes, les chevres, multiplient deux fois l'an dans ce beau pays, & tous les quadrupèdes y foisonnent en si grande quantité, qu'on est obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux, & des cuirs, &

#### 44 DISSERTATION

l'on y abandonne comme au Paraguai, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiseaux de proie (a).

Je pourrois ajoûter ici, ce que Margraf, Pison & tant d'autres ont dit du Mexique, du Brésil, de la Louisiane & des autres pays de l'Amérique septentrionale; mais ces témoignages, quoique non suspects, deviendroient superflus. Je laisse aux personnes instruites des qualités du terrain de ces différents pays, à en faire la comparaison avec ce qu'en a dit Mr. de P.

Est-il mieux fondé à nous présenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine ? Est-il plus croyable, lorsqu'il parle des animaux ? peut-être dirait-il que les exemples que je citerai, sont tout au plus une exception à la règle, qu'il a voulu établir, pour preuve de la supériorité des trois autres parties du Monde, sur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe, que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes pigeons y sont jusqu'à six à sept pontes en autant de jours de suite, les couvent, &

---

(a) Ib. p. 102.

au Paraguai,  
 & aux bêtes & aux

ce que Marg-  
 es ont dit du  
 i Louifiane &  
 érique fepten-  
 gnages, quoi-  
 roient super-  
 instruites des  
 fférents pays,  
 avec ce qu'en

ous présenter  
 e race d'hom-  
 de la nature  
 oyable, lorf-  
 ut-être dira-  
 je citerai,  
 tion à la re-  
 pour preuve  
 utres parties  
 l'Amérique.  
 au nombre  
 pour notre  
 y pendent  
 chaque fois,  
 mêmes pi-  
 pt pontes en  
 ouvent, &

qu'il en naît autant de petits qu'il y  
 avoit d'œufs (a). Ne feroit-ce pas auffi  
 par un femblable privilege, que nos ra-  
 ves ne croiffent en Europe que de la  
 groffeur du pouce, ou environ, tandis  
 qu'au Pérou elles viennent groffes comme  
 la jambe (b) ?

Mr. de P. est-il plus heureux dans les  
 conféquences qu'il tire de fes réflexions  
 philofophiques ? on en pourra juger par  
 celle-ci. La plupart, dit-il, (c) des végé-  
 taux qui ne font que tendres & herbabés  
 dans nos climats, ont été trouvés en  
 Amérique, fous la forme ligneufe des  
 fous-arbustes. Les chenilles, les papil-  
 lons, les mille-pieds, les fcarabées, les  
 araignées, les grenouilles, les chauve-  
 fouris, y étoient pour la plupart d'une  
 taille gigantesque dans leur efpece, &  
 multipliés au delà de l'imagination.  
 Mr. Dumont dit dans fes mémoires fur  
 la Louifiane, qu'on y voit des grenouil-  
 les, qui pefent jufqu'à trente-cinq livres,  
 & dont les cris imitent le beuglement  
 des veaux. Mr. de P. en conclut l'ingra-  
 titude de leur terre natale & un abâtar-  
 diffement général, qui avoit atteint juf-  
 qu'au premier principe de l'exiftence &

(a) Feuillée, p. 439.

(b) Ib. p. 441.

(c) Tome I. p. 5.

## 46 DISSERTATION

de la génération, (a) je me ferois donc bien trompé, en tirant une conséquence toute opposée. J'aurois cru raisonner philosophiquement en concluant de cette quantité prodigieuse d'êtres vivants, & qui plus est d'une taille gigantesque, que le principe de vie est dans ce pays-là, bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce semble, à l'égard de ceux de l'Amérique, de la même espece, qu'une demi vie, & des corps à demi perfectionnés, puisqu'on les trouve ailleurs bien supérieurs en grosseur & en qualités. Il me semble cependant que raisonner ainsi, c'est raisonner conséquemment aux idées que nous avons adoptées, de la perfection des êtres, de penser qu'un végétal, qui au lieu de continuer de ramper, de garder la foiblesse de sa nature molle, tendre, herbacée, s'éleve à celle d'arbruste: qu'un arbre gros, droit, bien venu & qui élevant sa tête altiere au dessus des arbres petits, menus, foibles & rabougris de même espece; qu'un géant enfin, ou un Européen bien fait & de la plus grande taille, ont un degré de perfection au dessus des Lapons, des Groënlandois, & des Nains, à qui la

---

(a) Tome I. p. 8.

je me ferois  
 rant une con-  
 aurois cru rai-  
 t en concluant  
 use d'êtres vi-  
 e taille gigan-  
 e vie est dans  
 ond & beau-  
 le nôtre, où  
 ce semble, à  
 rrique, de la  
 ni vie, & des  
 és, puisqu'on  
 supérieurs en  
 ne semble ce-  
 si, c'est rai-  
 ux idées que  
 la perfection  
 végétal, qui  
 mper, de gar-  
 e molle, ten-  
 elle d'arbuf-  
 , bien venu  
 re au dessus  
 foibles & ra-  
 qu'un géant  
 n fait & de  
 un degré de  
 Lapons, des  
 s, à qui la

Nature semble avoir regretté la matière & la forme. Heureusement Mr. de P. n'est pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées sur l'Amérique & ses habitants, ni pour exprimer nos sentiments de gratitude envers le nouveau Monde. Si on l'en croyoit sur sa parole, il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devoit abandonner à son malheureux sort. Mais la conduite journalière des Européens dément tout ce qu'en débite Mr. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre, le Cacao & le Café, pour flatter notre goût, & satisfaire notre sensualité, la Cochenille, les bois de teinture & de placage pour notre luxe & nos fantaisies; les baumes du Pérou, de Copahiba, le Quinquina, le Gayac, le Sassafras, l'Hypécacuana & mille autres drogues pour guérir nos maladies; l'or, l'argent, ces Dieux des Chrétiens, comme le disent très-bien les Sauvages; les pierres, les pelleteries & le cotton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre si riche, si fertile, si abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tant d'autres choses, qu'elle ne trouve pas dans son propre terrain.

**La situation de l'Amérique sous trois**



## 48 DISSERTATION

Zones différentes, y cause une grande diversité de climat; suivant les contrées l'air y est chaud ou froid, on peut cependant dire en général avec Mr. Gueville (a) que le nouveau Monde est extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choses que l'on ne trouve pas en Europe; que les originaires du pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon chez eux prévaut sur le mauvais. Ces peuples le sentent parfaitement, ils savoient bien dire aux Espagnols dans le temps de leur invasion: il faut que votre pays soit bien stérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de risques & de dangers pour venir envahir le nôtre, ou que vous soyez des hommes bien méchants pour venir nous persécuter de gaieté de cœur, & nous en chasser (a). Ce raisonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme si stupide que Mr. de P. le donne à penser. Je lui fournirai de quoi se guérir de sa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'est pas une race sans force & sans vigueur, une race énervée & viciée jus-

---

(a) Atlas Hist. Tome VI. p. 81.

(b) Feuillée, p. 386.

ION

une grande  
les contrées  
on peut ce-  
avec Mr. Gue-  
le Monde est  
tout ce que  
plus en beau-  
moses que l'on  
que les ori-  
quent ni de  
ilité, & que  
r le mauvais.  
faitement, ils  
agnols dans  
il faut que  
& bien mau-  
à courir tant  
pour venir  
vous soyez  
s pour venir  
é de cœur,  
raisonnement  
ui d'un hom-  
P. le donne à  
uoi se guérir  
d, après lui  
ce d'hommes  
e & sans vi-  
c viciée jus-

ques

## SUR L'AMERIQUE. 49

ques dans les principes mêmes du physi-  
que & du moral.

### §. II.

#### *Des qualités physiques des Américains.*

En lisant l'Ouvrage de Mr. de P. il me semble entendre parler les peuples du Tyrol, & des pays montagneux circonvoisins, qui trouvent un trait de beauté dans leurs goûtes énormes, & se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Européen, le plus imbécille est très-supérieur à tous les Américains, même créoles, au sentiment de cet Auteur. (a) Enervés, hébétés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, & qui n'obéissent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités essentielles & dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossus, ni boiteux, ni borgnes, sinon par accident; & qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Mr. de P. a eu sans doute des mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les

---

(a) Tome II. p. 158. & 142.  
Tome III.

## 50 DISSERTATION

dépeint. Ecoutons ce qu'elles en disent ; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lu quelques histoires du Canada, dit le Baron de la Hontan, (a) les Religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples, & assez exactes des pays qui leur étoient connus ; mais ils se sont grossièrement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manieres des sauvages. Les Recollets & les Jésuites en ont parlé d'une maniere toute opposée ; ils avoient leurs raisons pour en agir ainsi. Si je n'avois pas entendu la langue des sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit ; mais depuis que j'ai raisonné avec ces peuples, je me suis entièrement désabusé. Ceux qui ont dépeint les sauvages velus comme des Ours n'en avoient jamais vu ; (b) car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils sont généralement bien faits, de belle taille & mieux proportionnés pour les Américaines, que les Européens.

Les Iroquois sont plus grands, plus vaillants & plus rusés que les autres ; mais moins agiles, & moins adroits à la

---

(a) Tome II. p. 91.

(b) Tome II. p. 63.

ION

es en disent ;  
 'avoient au-  
 é, pour flat-  
 J'ai lu quel-  
 dit le Baron  
 eligieux qui  
 quelques des-  
 ssez exactes  
 nt connus ;  
 ent trompés  
 mœurs, des  
 Recollets &  
 une maniere  
 leurs raisons  
 vois pas en-  
 ges, j'aurois  
 écrit ; mais  
 ces peuples,  
 abusé. Ceux  
 velus com-  
 mais vu ; (b)  
 rbe, ni poil  
 sont généra-  
 ille & mieux  
 ricaines, que  
 grands, plus  
 les autres ;  
 s adroits à la

SUR L'AMERIQUE. 51

guerre qu'à la chasse, où ils ne vont ja-  
 mais qu'en grand nombre. Les Illinois,  
 les Oumanis, les Outagamis & quelques  
 autres nations sont d'une taille médio-  
 cre, courant comme des lievres, s'il m'est  
 permis de faire cette comparaison. Les  
 Outaouas & la plupart des sauvages du  
 Nord, à la réserve des Sauteurs & des  
 Clifinos, sont poltrons, laids & mal-  
 faits. Les Hurons sont braves, entre-  
 prenans & spirituels : ils ressemblent  
 aux Iroquois pour la taille & le visage.  
 Les sauvages sont tous sanguins, & de  
 couleur presque olivâtre ; sont beaux en  
 général, aussi bien que leur taille. Il est  
 très-rare d'en voir de boiteux, de bor-  
 gnes, de bossus, d'aveugles, de muets :  
 s'il y en a quelqu'un, c'est par accident.  
 Ne seroit-ce pas encore une faveur de  
 la Nature pour l'Europe d'y trouver si  
 communément des personnes affectées de  
 quelqu'une de ces infirmités ? mais con-  
 tinuons le portrait de cette race d'hom-  
 mes, le rebut de la Nature au senti-  
 ment de Mr. de P. bien différens cepen-  
 dant aux yeux du Baron de la Hontan,  
 de Mr. de Bougainville, la Ronde de  
 St. Simon, qui a été élevé parmi eux,  
 & y a vécu vingt ans, & de plusieurs  
 autres Officiers François, qui ont fait  
 la dernière guerre avec eux.

Les sauvages ont les yeux gros, noirs,  
 ainsi que les cheveux, les dents bien

## 52 DISSERTATION

fournies, blanches comme l'ivoire; & l'air qui sort de leur bouche est aussi pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils respirent, quoiqu'ils ne mangent presque jamais de pain. Ils ne sont ni si forts, ni si vigoureux que quelques-uns de nos François pour porter de grosses charges, ou pour lever un fardeau & le charger sur les épaules; mais en récompense, ils sont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, sans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chasse, ou à la pêche, toujours dansant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes sont fort nécessaires.

Les femmes sont d'une taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on le puisse imaginer; mais si grasses, si pesantes & si mal faites qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, soit par la constitution de leur tempérament, ils sont fort sains, exempts de paralysie, d'hydropisie, de goutte, d'éritisie, d'asthme, de gravelle, de pierre; maladies dont la Nature qui a tant donné à notre continent, a bien encore voulu nous favoriser. Elle avoit cependant laissé la pleurésie au Canada; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange & de Commerce.

l'ivoire, &  
est aussi pur,  
que celui  
ne mangent  
ne font ni si  
quelques-uns  
er de grosses  
fardeau &  
mais en ré-  
bles, endur-  
& le chaud,  
étant tou-  
sse, ou à la  
jouant à cer-  
jambes font

lle qui passe  
u'on le puit-  
, si pelantes  
peuvent ten-  
par l'exerci-  
de leur tem-  
exempts de  
goutte, d'é-  
e, de pier-  
e qui a tant  
bien encore  
voit cepen-  
Canada; &  
etite vérole.  
muniqué la  
& de Cont-

## SUR L'AMERIQUE. 53

Quand un sauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique septentrionale jusqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement jusqu'à quatre-vingt & cent ans. On en voit même plusieurs qui passent ce terme. Où est donc ce vice si essentiellement répandu sur toute la race humaine du nouveau Monde, de maniere que la dégénération ait atteint les sens, les organes, & toutes les facultés physiques? M. de P. trouvera-t-il chez les autres peuples du nouveau continent cette dégradation, qu'il assure y être, à chaque page de son Ouvrage? non, & il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne & dans la Guyane les naturels ont tous une très-belle disposition de corps (a), les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau visage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau basanée, mais douce au toucher comme le satin. Les femmes y sont très-bien faites, & l'on y en voit d'aussi belles qu'en Europe. Bristock dit des Apalachites, ce que Biet vient de vous rapporter des naturels de Cayenne. Le

---

(a) Voyage de la France équinoxiale par Biet, P. 351.

## 54 DISSERTATION

Chevalier de Rochefort rend le même témoignage sur les habitants de la Floride, de la Caroline & sur les Caraïbes, tant des Isles que de la terre ferme, non quant à la beauté du visage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils sont, dit-il, bien faits (a), ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges & tous communément assez d'embonpoint. Leur bouche est médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très-serrées. On n'y voit aucun borgne, ni bossu, ni chauve, ou défectueux par quelque autre difformité, si non par accident.

Si la plupart de ces peuples ont quelque chose de difforme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front; il ne faut pas rejeter la faute sur la Nature; elle ne les a pas faits tels; mais sur le caprice & le préjugé des meres, qui les leur applatissent, après les avoir mis au monde, & continuent de les leur presser pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par-là un trait de beauté à leurs enfants.

On peut faire ce reproche aux peuples de notre continent sur des préjugés de cette espece. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des usages des Américains.

---

(a) Ib. p. 382.

d le même  
de la Flo-  
s Caraïbes,  
rre ferme,  
âge, mais  
corps, & à  
en faits (a),  
e, les épau-  
us commu-  
Leur bou-  
e, meublée  
ées. On n'y  
ni chauve,  
atre diffor-

es ont quel-  
eux, le nez  
ront; il ne  
la Nature;  
mais sur le  
es, qui les  
voir mis au  
leur presser  
es les allai-  
ent donner  
urs enfants.  
ux peuples  
préjugés de  
nots, quand  
usages des

## SUR L'AMERIQUE. 55

Si nous remontons du septentrion jus-  
qu'à l'extrémité méridionale du nouveau  
Continent, tous les peuples que nous  
rencontrerons sur notre route, offrent  
des hommes bien constitués. Tels sont,  
si nous en croyons Vincent le blanc &  
les autres Voyageurs, les Mexicains, les  
Brésiliens, les Péruviens, ceux du Pa-  
raguai, du Chili & enfin les Patagons.  
Rapporter ici les rémoignages de Marg-  
grat, de Pison & des autres Auteurs non  
suspects, ce seroit tomber dans des répé-  
titions déjà trop ennuyeuses, M. de P.  
les a cités lui-même; mais il n'en a ex-  
trait que ce qu'il a cru pouvoir étayer  
sa fausse hypothèse. Je dirai seulement  
d'après Frézier (a) que ceux du Chili,  
& les autres peuples de l'Amérique mé-  
ridionale sont de bonne taille, ont les  
membres gros, l'estomac, la poitrine &  
le visage larges: que malgré leurs dé-  
bauches, ils vivent des Siècles sans in-  
firmités, tant ils sont robustes & faits  
aux injures de l'air, supportent long-  
temps la faim, la soif, dans la guerre  
& dans les voyages, & que personne  
n'en approche pour soutenir la fatigue.

Quand M. de P. auroit eu quelques  
mémoires sur des Cantons particuliers  
inconnus aux Auteurs des relations ré-  
pandues dans le public, auroit-il dû en

---

(a) P. 56.



## 56. DISSERTATION :

faire la base de son Ouvrage & conclure du particulier au général, contre toutes les regles ? qu'il me permette de lui dire, ce qu'il a dit du célèbre M. le Cat de Rouen (a) : quel que soit le respect que nous avons pour les vastes connoissances de M. de P. nous osons lui marquer notre surprise de ce qu'il lui ait pris envie de ressusciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de nouveaux; qu'il ait adopté une opinion, & soutenu une hypothèse aussi contraire à ses lumieres, & à la vérité, pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé son zele, & protesté qu'il a entrepris de réfuter les faussetés & les exagérations des Historiens Espagnols (b).

Je ne conçois pas comment M. de P. a entrepris d'anéantir l'existence des Paragons Géants. En raisonnant suivant sa méthode philosophique, rien n'étoit plus capable que cette existence, de prouver à ses yeux, la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la stérilité & l'ingratitude du sol, ainsi que la dégradation des végétaux dans le nouveau Monde, il dit que les plantes tendres, molles & herbacées de notre Continent, ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes,

---

(a) Tome I. p. 441.

(b) Tome II. p. 162.

ge & conclure  
 contre toutes  
 tte de lui dire,  
 M. le Cat de  
 le respect que  
 connoissances  
 lui marquer  
 ui ait pris en-  
 paradoxes ou  
 u'il ait adopté  
 ne hypothese  
 es, & à la vé-  
 diroit qu'il a  
 té qu'il a en-  
 tés & les exa-  
 pagnols (b).  
 ent M. de P.  
 tence des Pa-  
 ant suivant sa  
 en n'étoit plus  
 de prouver  
 n & la dégé-  
 ne en Améri-  
 té & l'ingra-  
 dégradation  
 eau Monde,  
 es, molles &  
 nt, ont été  
 ucoup plus  
 plus fortes,

## SUR L'AMERIQUE. 57

sous la forme de sous-arbustes, c'est-à-dire, des Géants dans leurs especes parmi les végétaux.

Je rends justice à M. de P.: il ne s'étaye pas toujours de preuves de cette espece. Il a très-bien senti que l'existence des Patagons Géants étoit capable de détruire son assertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. Aussi a-t-il fait tous ses efforts pour les anéantir. Mais pour réussir à détruire des Géants, il faut les foudres de Jupiter, & M. de P. ne les avoit pas en sa disposition. Ces Colosses ont peut-être disparu aux yeux éblouis par le spécieux de ses raisonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire, sont avec celles dont il s'étaye, un cahos, mais un cahos, qui n'est difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont pas lu les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près, c'est un nuage d'autant plus aisé à dissiper, que la vérité triomphera toujours, lorsqu'on ne la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles sont celles qu'apporte M. de P. & qui sont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent sans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit M. de P. éblouit les observateurs prévenus, & l'amour propre leur fait défendre leurs

illusions avec opiniâtreté. Cet Auteur seroit-il lui-même dans ce cas là? c'est au lecteur à le décider. Mais je ne pense pas que l'on puisse avec raison, faire le même reproche à Mrs. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage assez long pour avoir le temps de les bien connoître, je les ai reconnu ennemis de ce merveilleux éblouissant; je les ai trouvé capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la dernière franchise, les choses comme ils les ont vues.

Frézier ne dit pas comme les deux Navigateurs dont je viens de parler, qu'il a vu, & mangé avec ces Géants; mais Mr. de P. étant le seul qui l'accuse d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce savant Professeur; puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du Ministère, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Frézier dit, (a) que pendant son séjour au Chili, les Indiens des environs de Chiloe, qui se nomment *Chonos*, lui confirmèrent l'existence des Géants Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues*; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec

---

(a) P. 78.

Cet Auteur  
 cas là? c'est  
 is je ne pense  
 son, faire le  
 enard de la  
 Guyot, dont  
 n témoignage  
 voyage assez  
 de les bien  
 ennemis de  
 ; je les ai  
 avec de bons  
 c la dernière  
 e ils les ont

ne les deux  
 de parler,  
 ces Géants;  
 qui l'accuse  
 je puis em-  
 favant Pro-  
 son voyage  
 e du Minis-  
 de faire de  
 er dit, (a)  
 Chili, les  
 iloé, qui se  
 rmerent l'e-  
 ns, qu'ils ap-  
 en étoient  
 quefois avec

eux jusqu'aux habitations Espagnoles du  
 Chiloe. Dom Pedro Molina, ci-devant  
 Gouverneur de cette Isle & quelques  
 autres témoins oculaires, ajoute Frézier,  
 m'ont dit que ces Géants étoient appro-  
 chant de quatre varres de haut, c'est-  
 à-dire, de neuf à dix pieds: ce sont ceux  
 que l'on appelle *Patagons* qui habitent  
 la côte de l'Est de la terre déserte, dont  
 les anciennes relations ont parlé: ce que  
 l'on a ensuite traité de fables, parce  
 que l'on a vu dans le détroit de Magel-  
 lan des Indiens d'une taille ordinaire à  
 celle des autres hommes.

Ce récit de Frézier s'accorde parfait-  
 tement avec ce qui est rapporté dans les  
 journaux des deux Capitaines François,  
 que j'ai nommés. Quand ils descendi-  
 rent en 1766 à la Baye Boucaut, vers  
 l'est du détroit de Magellan, ils igno-  
 roient si le Capitaine Biron Anglois, y  
 avoit vu l'année précédente des hom-  
 mes d'une taille gigantesque. Leur esprit  
 étoit d'autant moins prévenu & moins  
 susceptible d'illusion à cet égard, qu'a-  
 vec tant d'autres, ils regardoient peut-  
 être l'existence des Géants comme une  
 fable. Mr. de la Gyraudais devoit être  
 d'autant mieux fondé dans cette opi-  
 nion, que Mr. Guyot n'avoit vu l'an-  
 née d'auparavant, sur la côte méridio-  
 nale du détroit, que des hommes de la  
 taille ordinaire des Européens. Ces deux

navigateurs arrivent dans cette Baye, voient sur la côte des hommes à cheval, qui leur font signe de venir à eux: ils abordent, descendent & trouvent des hommes dont la grandeur & la grosseur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette visite, qui dura près de cinq heures, cette première fois; & il suffit de les lire sans prévention, pour juger que la vérité seule a dicté leur récit. J'ai lu, j'ai copié mot pour mot, ces journaux en original écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidèle à la fin du journal du voyage, que j'ai fait avec eux, aux Isles Malouines, & je puis assurer n'y avoir rien ajouté. Je n'y ai point vu ces mots que Mr. de P. cite (a) d'après le journal des savants de 1767. *Il y rencontra des habitans du pays, dont plusieurs avoient environ six pieds de haut.* Je ne pense même pas que l'on trouve dans ces journaux rien d'équivalent; Mr. de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un discours aussi vague, pour asseoir son jugement, & décider aussi affirmativement qu'il le fait, la non-existence de ces Patagons. L'Auteur du journal des savants aura déterminé de son chef, cette prétendue hauteur d'environ six pieds.

---

(a) Tome I. p. 384.

cette Baye,  
 mes à che-  
 venir à eux:  
 rouvent des  
 la grosseur  
 nement. Ils  
 x le détail  
 ès de cinq  
 & il suffit  
 pour juger  
 ur récit. J'ai  
 t, ces jour-  
 nmuniqués  
 donné un  
 journal du  
 x, aux Isles  
 r n'y avoir  
 vu ces mots  
 s le journal  
 contra des  
 urs avoient  
 e ne pense  
 ns ces jour-  
 e P. auroit  
 cours aussi  
 ement, &  
 qu'il le fait,  
 ons. L'Au-  
 tura déter-  
 ndue hau-

SUR L'AMERIQUE. 61

Mr. Guyot s'étant avancé dans le dé-  
 troit plus que Mr. de la Gyraudais, & y  
 ayant séjourné près de trois semaines de  
 plus, trouva les Patagons de taille or-  
 dinaire, qu'il avoit vu l'année précé-  
 dente, sur l'Isle Ste. Anne, & aux en-  
 virons : mais il a soin de faire remar-  
 quer la différence qu'il y a entre ceux-  
 ci, & ceux de la Baye Boucaut & du  
 Cap Grégoire (a). Les sept qui se pré-  
 senterent à eux, la première fois qu'ils  
 y aborderent, dont le plus petit avoit  
*au moins cinq pieds sept pouces* du pied  
 de Roi François, n'étoient qu'un échan-  
 tillon de ceux que Mr. de la Gyraudais  
 y vit un mois après.

A ceux de l'Isle Ste. Anne peut con-  
 venir la qualification de *peuple plus que  
 miserable* que leur donne Mr. de P., ils  
 vivent de coquillages, boivent de l'hui-  
 le de Loups marins pour régal, & se  
 vêtissent de la peau de ces Amphibies.  
 Réunis vraisemblablement par familles,  
 dans de méchantes cabanes, on peut  
 dire sans se tromper, qu'ils affichent la  
 misere. Mais ceux du Cap Grégoire ne  
 parurent pas tels à nos deux Capitaines.  
 A la vérité vêtus de peaux, mais de  
 peaux de Guanacos & de Vigognes, dont  
 nous sommes si curieux, que nous al-

---

(a) Journal du voyage aux Isles malouines,  
 p. 660.

## 62 DISSERTATION

lons les chercher chez eux pour servir à notre luxe ; vivant & de la chair de ces animaux & de fruits.

Ces grands Patagons se présentèrent à Mr. de la Gyraudais au nombre d'environ trois cents, y compris les femmes & les enfants. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on sur la parole de Mr. de P., que c'est un peuple peu nombreux, errant dans les sables Magellaniques, où la misere les harcele & les poursuit sans relâche ?

Les récits de nos deux Capitaines François prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à Mr. Frézier dans l'Isle de Chiloé. Il paroît, dit Mr. Guyot (a), qu'ils ont traité avec les Espagnols ; car ils ont une espece de sabre ou grand couteau à deux tranchants, très-minces, & leurs guêtres sont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcèrent quelques mots Espagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroissoit être leur Chef, ils le nommerent *Capitan*. Pour demander du Tabac à fumer, ils ont dit *Chupan*. Ils fument aussi à la Chilienne, rendant la fumée par les narines. En fumant ils se frappaient doucement la poitrine & di-

---

(a) Ib. p. 662.

x pour servir  
e la chair de

présenterent à  
ombre d'en-  
pris les fem-  
re augmenta

A cette éri-  
role de Mr.  
e peu nom-  
es Magella-  
arcele & les

x Capitaines  
de ce qu'on  
ns l'Isle de  
Guyot (a),  
Espagnols ;  
ore ou grand  
très-minces,  
omme celles  
rononcerent  
ou qui tien-  
ontrant ce-  
Chef, ils le  
demander du  
Chupan. Ils  
e, rendant  
umant ils se  
itrine & di-

## SUR L'AMERIQUE. 63

soient *buenos*, ils paroissoient rusés & hardis.

Mr. de la Gyraudais nous les dépeint (a) d'une quarrure plus que de proportion ; ayant les membres gros & nerveux, la taille fort au-dessus de celles des plus grands Européens, la face large, le front épais, le nez épatté, les joues grosses, les dents très-blanches, & bien fournies, les cheveux noirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de haut, les mêmes avec lesquels les équipages des Navires François ont mangé & couché, n'est pas une race de Géants, au moins prouve-t-elle que la race humaine n'est pas si dégénérée en Amérique, que Mr. de P. voudroit nous le persuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'existence des Patagons Géants, se réduisent à dire ; que les Navigateurs, qu'il cite à son avantage, ne les ayant pas vus, lorsqu'ils ont été au détroit de Magellan, ceux qui disent les y avoir vus, nous ont conté des fables & des fausserés ; conséquemment que cette race d'hommes gigantesque n'existe pas & n'a pas existé.

La Logique de Mr. de P. me paroît en défaut sur cet article, comme elle l'est sur sur bien d'autres. Mr. de Bougainville ne vit pas ces Colosses au pre-

(a) Ib. 693.



## 64 DISSERTATION

mier voyage qu'il fit au détroit de Magellan en 1765, lorsqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron, qui assure les y avoir vus; donc celui-ci nous en impose. Le même Navire & le même équipage de Mr. de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766, avec un autre Navire François, ignorant l'un & l'autre l'existence de ces Patagons Géants. Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura Mr. de P. ? qu'ils ont rêvé & qu'ils se sont imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vus qu'en songe; ou qu'ils sont des fourbes, que l'idée du merveilleux a éblouis, & qui s'opiniâtrent à soutenir leur illusion (a).

Mr. de P. eût eu bien beau jeu, si, (ce qui pouvoit aisément arriver) Mr. Guyot avoit continué sa route au lieu de mouiller dans la Baye Boucaut avec Mr. de la Gyraudais, & qu'au retour il eût également passé devant, comme il le fit, sans s'y arrêter. Mr. de la Gyraudais auroit plus qu'inutilement assuré avoir vu, bu & mangé avec ces Titans; Mr. Guyot auroit été en droit, au sentiment de Mr. de P., de lui dire vous avez rêvé. Vous nous contez une fable: J'y étois avec vous; j'ai passé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé,

(a) Discours Préliminaire.

j'y ai vu de loin des hommes montés sur des chevaux; mais dois-je en conclure que ce sont des Géants? c'est une illusion de votre part.

Examinons les relations des autres Navigateurs, qui disent avoir vu, ou n'avoir pas vu cette race gigantesque: voyons en quoi elles sont d'accord, & en quoi elles se contredisent. Je n'examinerai que celle dont parle Mr. de P.

Pigafetta monté sur le vaisseau la Victoire commandé par Magellan, dit avoir vu en 1519, au port St. Julien, sur la côte orientale des Patagons, des hommes hauts de huit pieds; qu'ils en emmenerent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refusé de prendre aucune nourriture, & l'autre périt du scorbut, sur la côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vêtus de peaux, & portoient des especes de guêtres ou brodequins faits aussi de peaux de bêtes avec leur poil; & Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoutrement rendoit leurs pieds semblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta Mr. de P. conclut que ce seroit faire tort à ses propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossieres (a). Ce qui les rend cependant vraisemblables, c'est que les habitants du port St. Julien

---

(a) Tome I. p. 359.

## 66 DISSERTATION

& de toute cette contrée sont encore aujourd'hui connus sous le nom de *Patagons* que Magellan leur donna alors.

Quiros navigea aux terres Magellaniques en 1524, & n'y vit point de Géants. Dans trois voyages faits au détroit de Magellan, par les Espagnols, depuis 1525, jusqu'en 1540, ils n'y trouverent pas cette race de Colosses, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hiverner dans le port de Las-Zoras. Drake n'y en vit point en 1578, non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de son Escadre. Sarmiento, au rapport de son Historien Argensola, trouva en 1579, à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds, & bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du détroit de Magellan, connu sous le nom de *Baye famine*. La relation faite par Pretty, du voyage de Candisch, au même détroit en 1586, ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un second entrepris en 1562, Knivet dit avoir trouvé au Port désiré, sur la côte de l'Est, non loin du port St. Julien, des Patagons, dont la taille équivaloit à seize palmes. Il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de quatorze em-pans. Il ajoute avoir vu au Brésil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port St. Julien : & quoiqu'il fût en-

ont encore att  
nom de *Patag*  
onna alors.  
res Magella-  
int de Géants,  
au détroit de  
gnols, depuis  
y trouverent  
, quoique l'é-  
ontraint d'hi-  
Zoras. Drake  
non plus que  
commandoit  
e. Sarmiento,  
n Argensola,  
méridionale  
es hauts de  
de-Ville dans  
ellan, connu  
e. La relation  
age de Can-  
1586, ne dit  
ds Patagons,  
pris en 1562,  
Port désiré,  
oin du port  
ont la taille  
mesura deux  
terrés sur le  
atorze em-  
Brésil un de  
as avoit pris  
u'il fût en-

core jeune, il avoit déjà treize palmes de haut. Mais, ajoute Mr. de P. il est impossible que la relation de Knivet puisse faire impression, même sur des lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590, sur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire, qui assommerent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au port St. Julien, en 1593, nombre d'Américains de si grande taille, qu'on les prit pour des Géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes, rencontrèrent à la Baye verte, des sauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuerent quelques-uns. Mais Jantzsoon, auteur de cette relation, auroit dû se cacher de honte, dit Mr. de P., d'avoir écrit des fables si insipides. La relation du voyage du fameux Olivier de Nort, nous apprend que les gens de son équipage apperçurent au Port désiré des hommes de grande stature; qu'ils tuerent ensuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire; & qu'ayant enlevé de l'Isle Nassau deux filles & quatre jeunes garçons, dont les proportions ne paroïssent pas gigantesques, l'un de ces garçons, après avoir appris la langue Hollandoise... leur dit, que dans un pays nommé *Coin* il existoit une race de Géant qu'il appelloit *Tirimenen*, hauts de douze pieds.

Y a-t-il une faute d'impression dans l'Ouvrage de M. de P. ou avoit-il oublié son objet, lorsqu'il ajoute : *ceux qui étudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus vrai, ni plus réel que ce pays de Coïn, & ces Géants Tiremenen?*

Spilberg, suivant Corneille de Maye, ne vit en 1614, que des hommes de taille ordinaire, sur la terre Delfuego. En 1615, le Maire & Schouten ne virent point de Géants vivans sur les côtes Magellaniques; mais en creusant vis-à-vis l'Isle du Roi, on déterra des ossements, qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur retour ces deux Navigateurs qui avoient fait le voyage ensemble, se reprocherent mutuellement d'avoir fait insérer dans la relation de leurs commis Aris, des faits controuvés; mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des ossements exhumés, dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal envoyé par l'Espagne en 1618, pour apprendre la route du détroit découvert par le Maire, raconte dans sa relation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la côte des Patagons, qui sont de toute la tête plus hauts que nos Européens. Decker Capitaine sur un des vaisseaux confié par

les  
fair  
l'Hi  
déta  
trêr  
mot  
V  
poi  
de l  
avo  
Nor  
hon  
M  
Gou  
ce d  
ord  
le vi  
que  
four  
M  
Il d  
ai ra  
se d  
gon  
à la  
habi  
bou  
de P  
extr  
crai  
fiere

(a)

pression dans  
avoit-il oublié  
: ceux qui étu-  
judicieux Dic-  
y verront que  
réel que ce pays  
remenen ?

lle de Maye,  
mmes de tail-  
Delfuego. En  
ten ne virent  
les côtes Ma-  
sant vis-à-vis  
es offemens,  
les habitants  
nze pieds de  
s deux Navi-  
voyage en-  
tuellement  
relation de  
controuvés;  
ce nombre  
és, dont je

Garcias de  
e en 1618,  
détroit dé-  
te dans sa  
avoit com-  
de la côte  
oute la tête.  
ns. Decker  
x confié par

les Hollandois à Jacques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'Histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitants de l'extrémité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Titans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, si nous en croyons Mr. de P. Mais ils disent dans leurs relations, avoir vu à huit ou dix degrés plus au Nord que le détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Messieurs de Gennes & Beauchêne-Gouin, en 1696 & 1699, ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui se peignoient de rouge le visage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

Mr. Frézier se trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons Géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. Mr. de P. l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la côte Orientale de l'Amérique à la côte d'Occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit; (a) mais si Mr. de P. n'est pas plus fidele dans ses autres extraits, qu'il l'est dans celui-ci, il est à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront, ne l'accusent lui-même de n'a-

(a) P. 78.

voir pas toujours eu la vérité assez à cœur. Quant à l'article présent, Mr. Frézier dit expressément que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons Géants avec lesquels ils communiquent, faisoient leur séjour ordinaire sur la côte orientale de la terre déserte des Patagons : & que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur séjour entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyriméniens de la terre de Coin, que le jeune Patagon enlevé par les gens de l'équipage de Noort leur dit être des Géants? je n'ai pas le judicieux Dictionnaire de la Martinière, pour vérifier la position de cette terre.

Mr. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autres relations rapportées par Mr. Frézier. Quelques vaisseaux, ajoute celui-ci, ont vu les Patagons de taille ordinaire, & les Patagons Géants. En 1704, au mois de Juillet les gens du Jacques de S. Malo, que commandoit Harinton, virent sept de ces Géants dans la Baye Grégoire. L'équipage du St. Pierre de Marseille, commandé par Carman de St. Malo, en virent six, parmi lesquels un portoit quelques marques de distinction. Ses cheveux étoient ramassés sous une coiffe de filers, faits de boyaux d'oiseaux, & orné de plumes tout

été assez à cœur  
 t, Mr. Frézier  
 x de Chiloe lui  
 ns Géants avec  
 ent, faisoient  
 la côte orienta-  
 s Patagons : &  
 s les nomment  
 un mot de leur  
 loé & l'embou-  
 ellan.

que les Tyrime-  
 , que le jeune  
 gens de l'équi-  
 re des Géants  
 Dictionnaire de  
 nier la position

à propos de ci-  
 portées par Mr.  
 eaux , ajoute  
 gons de taille  
 ns Géants. En  
 es gens du Jac-  
 andoit Harin-  
 éants dans la  
 e du St. Pierre  
 é par Carman  
 ix , parmi les  
 es marques de  
 oient ramassés  
 faits de bo-  
 e plumes tout

autour de la tête. Leur habit étoit de  
 peaux, le poil en dedans. On leur offrit  
 du pain, du vin & de l'eau de vie qu'ils  
 refuserent; mais ils firent en revanche  
 présent de leurs carquois garnis de fle-  
 ches. Le lendemain on en vit d'abord  
 plus de deux cents attroupés sur le riva-  
 ge.

Le Capitaine Shelvosk est le dernier  
 Auteur, qui parle des Patagons, dans  
 la relation de son voyage autour du  
 Monde en 1719. Enfin l'Auteur de la  
 lettre au Docteur Maty, dit qu'en passant  
 à Manille, un vieux Capitaine de vais-  
 seaux marchands, nommé Reinaud l'a  
 assuré avoir vu en 1712, sur une côte  
 voisine du détroit de Magellan, des  
 hommes d'environ neuf pieds de haut;  
 qu'il les avoit mesurés lui-même.

En 1741, le fameux Chef d'escadre  
 Anson relâcha aux côtes des Patagons  
 tant à l'Orient qu'à l'Occident, sans y  
 découvrir le moindre indice qu'elles  
 soient habitées par une race d'hommes  
 de taille colossale. Huit Marelots du vais-  
 seau le *Wager* de l'escadre de cet Ami-  
 ral, abandonnés sur la rivage, y furent  
 pris par des Patagons, qu'ils dépei-  
 gnent de taille ordinaire. Sur quoi Mr.  
 de P. conclut ainsi: (a) on peut juger  
 après cela du crédit que mérite le jour-

---

(a) Tome I. p. 379.



nal du Commodor Biron , dont le moindre Matelot n'auroit pas osé publier la relation.

Ce Capitaine , ajoute Mr. de P. , dit que son vaisseau relâcha à la terre Delfuego ; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros , hauts de plus de neuf pieds , montés sur des chevaux défaits , décharnés & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

Mr. de P. n'est pas heureux dans ses citations ; il a lu sans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite & ne s'est pas donné la peine ni le temps de faire sur ses lectures , des réflexions aussi philosophiques qu'il voudroit nous le persuader. Il se trouve encore ici en défaut ; la relation du Capitaine Biron non - seulement ne dit pas qu'il relâcha à la terre Delfuego ; mais qu'étant dans le détroit , il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de distance. (a) A huit heures , dit l'Auteur de cette relation , nous découvrîmes de la fumée , qui s'élevoit de différents endroits ; & en approchant de plus près , nous vîmes distinctement un certain nombre de personnes à cheval. A dix heures nous jetâmes l'ancre sur la côte septentrionale du détroit , à quatorze brasses d'eau ; nous étions à environ un mille de terre ;

---

(a) P. 72.

n, dont le  
pas osé pu-

. de P., dit  
la terre Del-  
des hommes  
de plus de  
chevaux dé-  
avoient pas

ux dans ses  
trop préci-  
il cite & ne  
le temps de  
flexions aussi  
roit nous le  
re ici en dé-  
taine Biron  
qu'il relâcha  
u'étant dans  
re à quatre  
(a) A huit  
te relation,  
fumée, qui  
roits; & en  
nous vîmes  
mbre de per-  
es nous jet-  
ptentrionale  
asses d'eau;  
le de terre;

&

## SUR L'AMERIQUE. 75

& nous n'y eumes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vu sur la côte, nous firent des signes avec leurs mains. Sur le champ nous mîmes dehors nos canots, & nous les arrimames.

En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifestèrent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse --- Nous voyions le Cap de la Virge à l'Est-Nord-Est, & la pointe de possession à l'Ouest quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquames qu'un grand nombre de ces Géants environnoient la plage, & rémoignoient par leur contenance, un grand desir de nous voir descendre à terre. Dès que nous y fumes descendus, les Sauvages accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cents, nous regardant avec l'air de la plus grande surprise, & souriant à ce qu'il paroïssoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur est si extraordinaire que, même assis, ils étoient presque aussi hauts que le Commodor debout, (le Commodor a six pieds de haut.) Il leur distribua des colliers de grains, des rubans & autres colifichets. Ces Patagons furent si charmés de ces petits présents, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodor eut beaucoup de pe-

ne à se dérober à leurs caresses, sur-tout à celles des femmes, dont les traits du visage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes aussi quelques enfants dans les bras de leurs meres, & leurs traits relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidèlement extraite, que Mr. de P. l'a considérablement altérée, & qu'il fait dire à ce Capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même pensé. Pour qu'on ne m'accuse pas de faire à tort ce reproche à M. de P. on en jugera sur ses propres expressions; les voici (a) on peut les comparer avec la relation ci-dessus.

„ Aussi-tôt que ces Géants montés sur  
 „ des chevaux nains, eurent apperçu le  
 „ Commodor & son escorte, ils mirent  
 „ pied à terre, vinrent au devant de lui,  
 „ l'enleverent dans leurs bras énormes,  
 „ & le caresserent beaucoup en lui don-  
 „ nant des baisers âcres; les femmes  
 „ lui firent, de leur côté, essuyer des  
 „ politesses encore plus expressives: elles  
 „ badinerent si sérieusement avec lui, que  
 „ j'eus, dit-il, beaucoup de peine à m'en

(a) Tome I. p. 379.

esses, sur-tout  
les traits du  
ment à l'énor-  
os. Leur taille  
d'environ huit  
le neuf pieds.  
aussi étonnante  
ous vîmes aussi  
s bras de leurs  
ivement à leur  
pportion.

tion abrégée,  
que Mr. de P.  
rée, & qu'il  
qu'il n'a peut-  
Pour qu'on ne  
ort ce repro-  
era sur ses pro-  
(a) on peut les  
ci-dessus.

nts montés sur  
ent aperçu le  
te, ils mirent  
devant de lui,  
bras énormes,  
p en lui don-  
; les femmes  
, essuyer des  
pressives : elles  
avec lui, qui  
de peine à m'en

## SUR L'AMERIQUE. 75

„débarrasser. Elle firent aussi amitié au  
„Lieutenant *Cumens*, & lui mirent la  
„main sur l'épaule pour le flatter, ce  
„qui le fit tellement souffrir, qu'il en  
„ressentit pendant huit jours des dou-  
„leurs aiguës dans cette partie blessée  
„par le poids de la main robuste des  
„sauvageſſes. Ce conte de Gargantua,  
„ajoute M. de P., fut débité à Londres  
„en 1766. Le Docteur Maty, si connu  
„par sa petite taille & par son journal  
„britannique, se hâta extrêmement d'y  
„ajouter foi, & de divulguer cette fa-  
„ble dans les pays étrangers. Voici  
„comme il s'exprime dans sa lettre à Mr.  
„de la Lande.

„L'existence des Patagons est donc  
„confirmée, on en a vu & *manié* plu-  
„sieurs centaines. Le terroir de l'Amé-  
„rique peut donc produire des Colosses;  
„& la puissance génératrice n'y est donc  
„pas dans l'enfance „

Si Mr. de P. en écrivant ainsi, a eu  
simplement dessein d'égayer son lecteur  
après s'être égayé lui-même, on pourroit  
le lui pardonner. Il pouvoit le faire aux  
dépens de l'existence des Patagons  
Géants : à lui permis de contredire l'é-  
vidence même, d'exercer son talent &  
d'étaler toute sa vaste érudition pour  
mieux réussir dans son objet. Mais le  
public qu'il n'en a pas prévenu, lui par-

## 76 DISSERTATION

donnera-t-il de faire parler les Auteurs, qu'il donne pour ses garants, autrement qu'ils ne parlent ? Je doute que quelqu'amateur que l'on soit de critique & de raillerie, on soit d'humeur à lui passer ce ton railleur & méprisant, avec ce ridicule dont il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui sont contraires.

Mais loin que Mr. de P. ait voulu que le public prit tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce positivement, qu'il ne parle que d'après les Auteurs, & les cite. Malheureusement pour lui on trouve dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être, & l'on n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que Mr. de P. moins timide que Mr. de Buffon, veuille soutenir avec lui, que la Nature ne s'est organisée que depuis peu au nouveau Monde; que l'organisation n'y est pas encore achevée de nos jours, c'est une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira; on ne sera pas obligé de l'en croire sur sa parole, puisque les faits déposent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur Mr. de Buffon, qui ne comprend dans son hypothèse que les plantes & les animaux, & que Mr. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de

les Auteurs, rants, autre- le doute que soit de criti- t d'humeur à méprisant, force de cou- lui sont con- ait voulu que l dit pour un positivement, les Auteurs, ment pour lui, ce qu'il dit voit pas ce mide que Mr. aveclui, que e que depuis que l'organi- hevée de nos il peut s'opi- 'il lui plaira; en croire sur its déposent érisse sur Mr. nd dans son s & les ani- ille l'érendre es en général urra dire de

lui ce qu'il dit du docteur Maty : (a.) vos réflexions ne sont pas heureuses ; on pourra même ajouter : vos arguments sont bien foibles ; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence , & de vouloir s'appuyer de phénomènes incontestablement faux.

Mr. de P. n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux Capitaines françois Mrs. de la Gyraudais & Guyot. Il donne le change à ses lecteurs , en supprimant du journal de ce dernier , tout ce qu'il y dit des Patagons Géants qu'il a vu au détroit de Magellan. Il substitue à cette relation une partie seulement de ce que Mr. Guyot y rapporte des Patagons , de taille ordinaire , avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. Mr. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement : *ce n'étoit donc pas des Géants comparables à ceux du Commodor Biron.* Mais Mr. de P. avoit dessein d'induire le lecteur en erreur , en faisant contrafter la relation de Mr. Guyot avec celles du Commodor Biron & de M. de la Gyraudais : en donnant à entendre que Mr. Guyot n'a vu d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire , & que Mr. de la Gyraudais nous en a imposé , ainsi que Mr. Biron ; puisque les deux

---

(a) lb. p. 380.

## 78 DISSERTATION

Capitaines François étoient ensemble dans le Détroit. " N'est-il pas surprenant, ajoute Mr. de P. , que deux observateurs, qui se trouvent dans le même lieu, la même année, & au même mois, varient d'un demi-pied sur la taille des Patagons? „ Il me paroît encore plus surprenant, que Mr. de P. ou l'Auteur du journal des savants, qu'il donne pour son garant, aient imaginé cette différence. Qu'on lise les relations de ces deux Capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près qui confirment même l'existence des Patagons Géants.

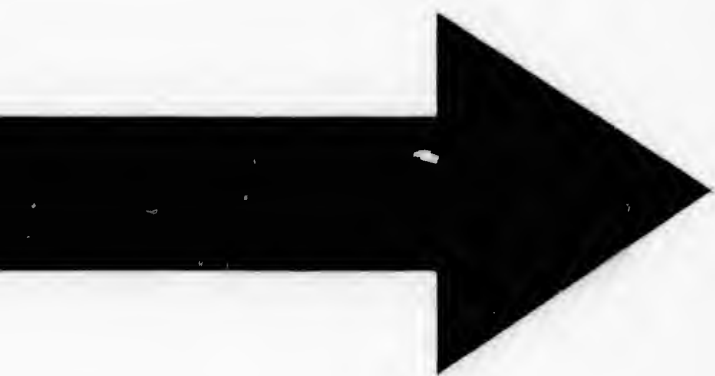
De toutes ces relations que j'ai citées, quelques-unes disent n'avoir pas vu cette race de Titans, ou n'en font aucune mention; toutes les autres assurent les avoir vus, & leur avoir parlé. Dire avec M. de P. aux Auteurs des derniers temps, qu'ils nous ont conté des fables, qu'ils nous en ont imposé; l'assertion paroît un peu hasardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux relations qui disent n'avoir pas vu ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas prépondérante avec la preuve affirmative des autres; il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes gigantesque a été vue au Port St. Julien par les uns, au Port désiré par d'autres, au Cap Gregoire & à la Baye Boucaut,

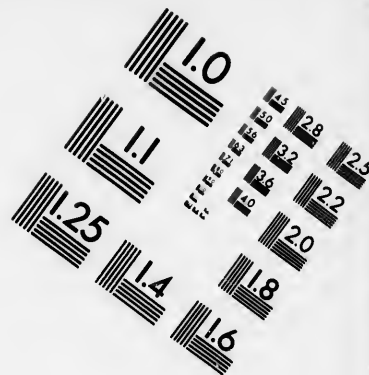
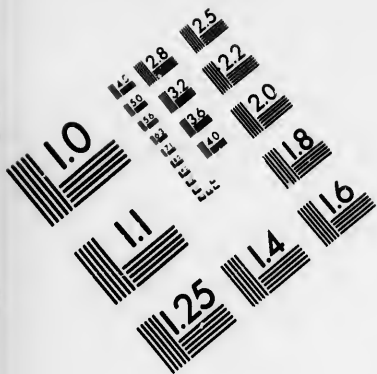
t ensemble  
pas surpré-  
que deux  
ent dans le  
née, & au  
demi-pied  
s? „ Il me  
nt, que Mr.  
des savants,  
aient ima-  
lifie les rela-  
es, on les  
formes, à  
confirmat  
ons Géants,  
e j'ai citées,  
pas vu cette  
ucune men-  
ent les avoir  
e avec M. de  
emps, qu'ils  
qu'ils nous  
roît un peu  
oliment des  
i disent n'a  
outre que  
ur existence  
c la preuve  
très-aisé de  
hommes gi-  
t St. Julien  
ar d'autres,  
e Boucaut,

& ailleurs, encore par d'autres Navi-  
gateurs. On a descendu dans ces mêmes  
lieux & on ne les y a pas trouvés. Fau-  
dra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas?  
non, la conséquence n'est pas philoso-  
phique. Vous avez une, deux, ou trois  
maisons à la ville, & à la campagne,  
j'ai été & même plus d'une fois pour  
vous y voir; je n'ai jamais eu le bon-  
heur de vous y trouver; d'autres ont  
été plus heureux que moi; j'en conclurai  
que votre existence n'est pas un conte,  
que les plaisirs, que vous avez procurés  
à ceux qui vous ont vu, le détail des  
fêtes que vous leur avez données ne  
sont pas des fables: j'en conclurai que  
vous ne faites pas votre demeure habi-  
tuelle dans une de ces maisons; que vous  
en changez suivant les saisons, & que  
j'ai mal pris mon temps pour vous y trou-  
ver. L'homme sage, le philosophe dou-  
te, quand il ne pense pas avoir des preu-  
ves suffisantes pour admettre une chose,  
sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire;  
mais il ne nie pas. Une seconde espece  
d'hommes nient tout ce qui a un air de  
merveilleux, pour se donner un relief  
de philosophie. Il est du bel air de n'être  
pas si crédule. On ne veut pas être con-  
fondu avec le peuple ignorant, tou-  
jours enthousiasmé du nouveau, toujours  
disposé à adopter les choses les plus  
extraordinaires.

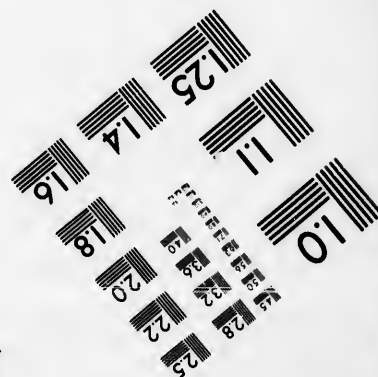
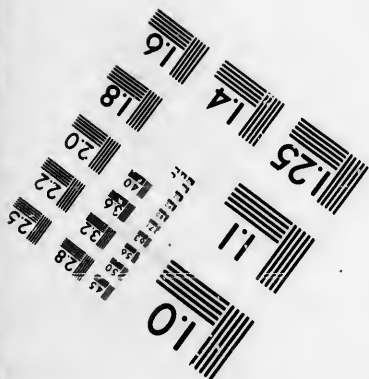
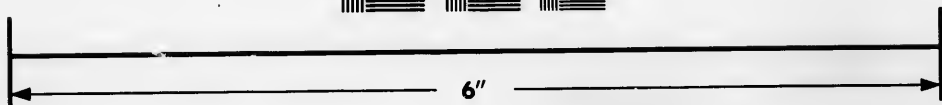
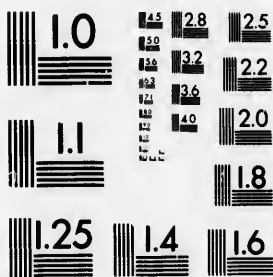








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 2.8  
2.0 3.2  
3.6 4.0  
4.5 5.0  
5.6 6.3  
7.1 8.0  
9.0 10.0  
11.8

11  
10  
5.0  
5.6  
6.3

## 30 DISSERTATION

L'existence d'une race humaine gigantesque est de ce nombre. Depuis le commencement du seizième siècle on nous débite l'avoir trouvée, vers le détroit de Magellan: des Navigateurs nous racontent avoir vu ces Géants, leur avoir parlé, avoir bu & mangé avec eux, font le description de leurs vêtements, de leur figure, de leurs armes, qu'il ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages se font renouvelés successivement depuis 1519 jusqu'à nos jours, que Mrs. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces Colosses; ont fait présent de quelques-uns à Mr. Darboulin, fermier général des Postes de France, chez qui je les ai vus & mesurés; & chez lequel vraisemblablement on peut encore les voir. L'existence de ces Patagons Géants est cependant encore un problème pour beaucoup de personnes. Comment le résoudre? La solution n'est pas difficile. Que quelques Philosophes accrédités de nos jours se transportent sur les lieux: qu'ils parcourent le pays, & y fassent un séjour assez long, pour le visiter dans les différentes saisons; qu'ils s'informent des habitants du Chiloe & des environs, du terrain qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chaucahués*, avec lesquels ils communiquent de temps à autre. Si ces

umaine gi-  
 Depuis le  
 siècle on  
 vers le dé-  
 bateurs nous  
 leur avoir  
 c eux, font  
 ments, de  
 s, qu'il ont  
 eux qui ont  
 témoignage  
 cessivement  
 s, que Mrs.  
 ont porté à  
 de ces Co-  
 quelques-uns  
 général des  
 je les ai  
 el vraisem-  
 voir. L'e-  
 ants est ce-  
 pour beau-  
 e résoudre?  
 Que quel-  
 e nos jours  
 qu'ils par-  
 un séjour  
 ans les dif-  
 orment des  
 vrons, du  
 mmes qu'ils  
 lesquels ils  
 tre. Si ces

## SUR L'AMÉRIQUE 81

philosophes, à leur retour, nous disent que toutes leurs recherches ont été vaines, l'existence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteuse : on sera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui subsistent du contraire, que l'on trouve dans les relations des plus célèbres Navigateurs. En attendant le retour de ces Philosophes d'un voyage au moins aussi intéressant que tant d'autres, on peut, ce me semble croire, sans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-dessus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné & qu'ils conservent encore parmi nous ; toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractère de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire & prouver à Mr. de P. que la race humaine n'est pas si dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le persuader. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans les mesures de la taille de ces Colosses ; mais si l'on doit les regarder comme estimées, & non prises à la rigueur ; on verra qu'elles different peu entr'elles.

Pour nous convaincre de cette exist-

tence, Mr. de P. dit qu'on auroit dû nous en amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques squelettes de ces Géants; M. Guyot que j'ai cité, ainsi qu'un autre Capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Isles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre dernière, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres Magellaniques; qu'il y trouva un squelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce squelette devoit avoir eu dans son vivant, au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce squelette dans une caisse, l'avoit porté à son bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après, son vaisseau ayant été assailli d'une nouvelle tempête plus violente que la première, l'Archevêque de Lima, passager sur son Navire, pour retourner en Espagne, persuada l'équipage que les offenses de ce Païen, que M. Guyot avoit mis dans son vaisseau, étoient cause que Dieu les punissoit par cette tempête, & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jeter à la mer: ce qui fut exécuté malgré toutes les raisons de M. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade, mourut presque subitement, & fut aussi jetté à la mer. Mr.

n auroit dû  
 ns , ou du  
 pe quelques  
 l. Guyot que  
 e Capitaine  
 courant de  
 uines, qu'en  
 eu avant la  
 ère l'obligea  
 res Magella-  
 squelette en-  
 on jugea que  
 squelette de-  
 t, au moins  
 t. Qu'étonné  
 il avoit mis  
 sse , l'avoit  
 montrer en  
 jours après,  
 i d'une nou-  
 que la pre-  
 na , passager  
 urner en Es-  
 e que les of-  
 M. Guyot  
 étoient cau-  
 r cette tem-  
 indré le Ca-  
 r: ce qui fut  
 aisons de M.  
 Archevêque  
 resque subi.  
 la mer. Mr.

Guyot prit occasion de cette mort, qu'il dit aux Espagnols être une punition du ciel, de ce que l'Archevêque avoit soulevé, contre lui Capitaine, l'équipage du Navire, pour un squelette, qu'il n'y avoit mis que pour satisfaire la curiosité des Européens, & convaincre les incrédules de l'existence de cette race gigantesque. Ce fait prouve encore contre M. de P. non-seulement la réalité des Patagons Géants; mais que les Espagnols ne sont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un squelette humain, gardé dans un navire traîne avec lui la tempête & le mauvais temps.

Mais quand Mr. Guyot, ou quelque autre Navigateur auroit apporté un ou deux squelettes entiers de Géants, ou même en eussent amené de vivants, en auroit-on été moins incrédules sur l'existence d'une race composée d'hommes de cette espece? non, on auroit dit en les voyant, ce sont des Géants; mais tels que la Nature en fait naître quelquefois en Europe; & dont l'existence ne prouve pas une race d'hommes gigantesque dans notre Continent.

Quelque convaincante que puisse être une race d'hommes plus grands, plus gros, & plus robustes que ceux de notre Continent, pour prouver que la nature humaine n'est pas dégradée, ni dégénérée en Amérique, les incrédules à cet



égard exigent d'autres preuves que celles de l'existence de ces Géants; puisqu'elle est encore au moins un problème pour eux. Ces preuves seront fondées sur le rapport, je puis dire unanime, des Auteurs qui nous ont donné des relations des peuples du nouveau Monde.

En montrant contre Mr. de P. la bonté, la beauté & la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons suivi du Nord au Sud; retournons sur nos pas, & voyons si les Voyageurs ont vu les peuples de ce pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont trouvé la race humaine essentiellement viciée dans toutes ses facultés physiques; si la dégénération avoit atteint les sens & les organes des hommes; si ces hommes sont encore aujourd'hui une espèce dégénérée, lâche, impuissante, sans force, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, sans mémoire, incapable d'enchaîner ses idées & supérieure enfin aux animaux, mais seulement par l'usage de la langue & des mains; inférieures au plus foible, & au moins spirituel des Européens.

Les Américains du Chili sont de bonne taille, dit Frézier; (a) ils ont les membres gros, l'estomac & le visage.

---

(a) P. 61. & suiv.

es que ces-  
ants ; puis-  
un problè-  
feront fon-  
dire unani-  
ont donné  
u nouveau.

e P: la bon-  
ité du Sol  
s suivi du  
ur nos pas ,  
ont vu les  
es yeux de  
la race hu-  
e dans tou-  
la dégéné-  
& les orga-  
ommes font  
pece dégé-  
sans force ,  
n dans l'es-  
le d'enchaî-  
fin aux ani-  
usage de la  
ures au plus  
el des Euro-

font de bon-  
ils ont les  
& le visage

larges, sans barbe ; les cheveux gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit gueres d'hommes dans les autres parties du monde, qui en approchent pour la légéreté, pour la force à soutenir la fatigue, & pour l'adresse à monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débauches, ils vivent des siècles sans infirmités, tant ils sont robustes.

Leur couleur naturelle est basanée, tirant sur celle du cuivre rouge. Cette couleur est générale dans toute l'Amérique, tant méridionale que septentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'est point un effet de la qualité de l'air qu'on y respire, mais d'une affection particulière du sang, car les descendants des Espagnols, qui s'y sont établis & mariés avec des Européennes, & conservés sans mélange avec les Chiliennes, sont d'un blanc & d'un sang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même manière & ordinairement allaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge basanée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puisqu'elle est commune à tous les habitants des deux extrémités du nouveau Monde, & à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en

## 86 DISSERTATION

rien, & les observations de Mr. de P. portent par conséquent à faux.

Sont elles plus exactes par rapport au degré de chaud & de froid si différent en Amérique en deçà de l'Equateur, & sous le même parallèle dans notre Continent (a) ? il l'ignore. Mais je fais qu'il n'est pas vrai que le froid soit plus vif dans l'Hémisphere Austral, au même degré qu'en deçà de l'Equateur. Les deux freres Pierre Duclos, & Alexandre Guyot ont doublé deux fois le Cap Horn au cinquante-sixieme degré de latitude Australe, au milieu de l'Hiver du pays ; & même pour éviter les courants violents, & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils furent obligés de s'élever jusqu'au soixantieme degré, ou environ. Ils m'ont assuré n'y avoir pas senti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante-huitieme.

Les François que nous avons établis aux Isles Malouines, sous le cinquante-deuxieme parallèle, y ont passé trois Hivers consécutifs. Mrs. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hiver au détroit de Magellan. Ils m'ont également assuré que le froid y avoit été très-moderé & même si doux aux Isles Malouines que sur les eaux dormantes,

---

(a) Tome I. p. 10.

la glace n'avoit pas été assez forte pour porter sans se fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

Au Chili comme dans presque toute l'Amérique, le Sexe a une si bonne constitution de corps, qu'il ne semble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandise & la désobéissance de la première mère du genre humain. Les Américaines se délivrent du fardeau naturel sans le secours des sages-femmes, & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européennes auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours (a). Si c'est là une preuve de la dégradation de la race humaine; les infirmités & la foiblesse seroient donc une perfection: alors Mr. de P. aura raison d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élèvent leurs enfants de manière qu'on les voit marcher sans appui dès l'âge de six mois; & l'on ne trouve gueres parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre si communément chez nous. La durée de leur vie passe ordinairement le terme de la nôtre; leur vieillesse est extrêmement vigoureuse; (b) à

---

(a) La Hontan, p. 138.

(b) Hist. nat. des Antilles.

quatre-vingt-dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous assure même avoir vu des sauvagesse fécondes encore à quatre-vingts ans.

Les Caraïbes vivent cent cinquante ans & quelquefois davantage. Mr. de Laudonniere & les sept François qui échapperent dans la Floride, aux cruautés des Espagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova* âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ses petits-fils jusqu'à la cinquieme génération inclusivement. (a) Vincent le Blanc donne une vie aussi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume Casubi. Pirard dit la même chose des Brésiliens, d'autres des Péruviens, & des autres peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'est pas une preuve d'une bonne constitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à Mr. de P. pour l'en convaincre.

### §. III.

#### *Des qualités du cœur & de l'esprit des Américains.*

Le sentiment des Auteurs n'est pas moins unanime sur les qualités du génie, de

---

(a) Ibid.

l'esprit & du cœur des naturels del'Amérique, qu'il l'est sur la bonne constitution de leurs corps. Nous avons vu qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille & d'une constitution si robuste qu'elle est à l'épreuve de tout. Mr. de P. nous les avoit cependant présentés comme une race d'homme énérvée, & viciée jusques dans ses principes. Il nous dit avec la même assurance, mais avec aussi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le sont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec les Espagnols ou dans leur voisinage, mais il se seroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'est qu'ils ne sont pas moins ivrognes, ni moins adonnés aux femmes, (a) & qu'ils vivent néanmoins des siècles. Ils sont également sans ambition pour les richesses, qu'ils tirent des entrailles de la terre, pour satisfaire notre cupidité. Mais ils en different beaucoup quant à la bravoure & la hardiesse.

Les Péruviens d'aujourd'hui sont timides, pusillamines, au reste malins, dissimulés & furnois; c'est l'appanage de

---

(a) Frezier, p. 56, & 76.

la foiblesse, & des ames subjuguées. Les Espagnols en ont toujours agi, & agissent encore avec ces Indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre lesquels on emploie la force supérieure que l'on a sur eux, & avec une barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours soutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en essuyent, les rend craintifs: la timidité est toujours lâche & sans cœur. Mais les peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyanne & du Mexique ont conservé leur ancienne bravoure qui les a soustraits jusqu'à présent à la domination Espagnole.

Mr. de P. l'ignoroit peut-être, ainsi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouissent encore tous les peuples de l'Amérique septentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorsqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'opposer à l'esclavage, ni celui de travailler à s'y soustraire.

On ne doit pas être surpris s'il y a aujourd'hui si peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitants de ce grand Empire avant la conquête qu'en firent les Espagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voisines, qui

gués. Les  
 i, & agif-  
 comme avec  
 re lesquels  
 re que l'on  
 arié tyrann-  
 ande inhu-  
 rs soutenue  
 que les Pé-  
 craitifs :  
 he & fans  
 Andes, du  
 ranne & du  
 cienne bra-  
 u'à présent

être, ainfi  
 & la liber-  
 es peuples  
 , & d'une  
 qu'il a dit  
 ge de s'op-  
 de travail-

s'il y a au-  
 au Pérou,  
 d'habitants  
 la conquête  
 Le travail  
 ordinaire-  
 s des Curés  
 gagé beau-  
 ifines, qui

ne font pas conquises.... Ceux-ci favent  
 très-bien s'accorder sur leurs intérêts  
 communs. C'est par leur bravoure, &  
 leur bonne conduite qu'ils ont autrefois  
 empêché les Incas du Pérou de pénétrer  
 chez eux, & qu'ils ont borné les con-  
 quêtes des Espagnols à la rivière de *Bio-*  
*bio* & aux montagnes de la Cordiliere,  
 où l'on trouve une infinité de mines de  
 toutes sortes de métaux & de minéraux,  
 le fer excepté. Mais on y supplée dans  
 ce pays-là par la fonte (a) & le cuivre.  
 Ce dernier s'y trouve même pur, & en  
 masses si considérables, qu'on y a vu des  
*Pepites*, ou morceaux de plus de cent  
 quintaux. Don Juan de Mélandes a don-  
 né le nom de St. Joseph à la montagne  
 d'où on le tire. Il en montra à Mr. *Frézier*  
 un morceau du poids de quarante quin-  
 taux, qu'il employoit pendant mon sé-  
 jour à la Conception, dit cet Auteur,  
 (b) à faire six Canons de campagne de  
 six livres de balle.

Ces montagnes me rappellent d'avoir  
 lu dans l'Ouvrage de Mr. de P. (c) que  
 l'élévation du terrain de la Tartarie  
 orientale forme la bosse la plus élevée,  
 & la plus énorme de notre Globe. Il  
 avoit oublié sans doute, que depuis qu'on

---

(a) *Frézier*, ib.

(b) *Ibid.*

(c) Tome II. p. 389.



92 DISSERTATION

a mesuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilleres, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les observations de Mrs. de la Condamine & Bouguer. Ce seroit donc en Amérique, & non en Tartarie, suivant son système, qu'il faudroit chercher les plus anciens peuples de l'Univers: il traite cependant les Américains de peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothese M. de P. nous les représente comme des hommes dont les facultés sont encore tellement engourdies qu'on n'a pu, jusqu'à présent, les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu long-temps avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, & il n'a besoin que de culture. (a) Ils raisonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y aient mûrement pensé. Ils consultent toujours entr'eux, avant que d'entreprendre quoi que ce soit, prennent l'avis des anciens, auquel ils déferent beaucoup, à cause de leur expérience.

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit, dit le Baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, &

---

(a) Voyage de la France équinoxiale, p. 359. & suiv.

sur-  
font  
qu'il  
qu'il  
men  
qui l  
paro  
pend  
entre  
les j  
les m  
goût.

Lo  
moin  
autan  
dans  
dinai  
noiffé  
de Sa  
tudes  
la Na  
à des  
trois h  
res, &  
regre  
avec

Les  
côté d  
la mu

(a)  
(b)

mboraco,  
 Andes ou  
 reconnues  
 agnes les  
 Il l'avoit  
 rervations  
 Bouguer.  
 & non en  
 ne, qu'il  
 iens peu-  
 ndant les  
 & encore  
 cette hy-  
 ente com-  
 ltés sont  
 qu'on n'a  
 per pour  
 n croyons  
 ng-temps  
 d'esprit,  
 a) Ils rai-  
 rien qu'ils  
 s consul-  
 e d'entre-  
 ent l'avis  
 ent beau-  
 ce.  
 e de leur  
 an, dans  
 nous, &

sur-tout dans leurs ruses de guerre. Ils  
 sont même dissimulés; & souvent lors-  
 qu'ils vous caressent le plus, c'est alors  
 qu'il faut s'en défier. Ils ont naturelle-  
 ment du penchant pour la gravité, ce  
 qui les rend très-circonspects dans leurs  
 paroles & dans leurs actions; (a) ce-  
 pendant ils gardent un certain milieu  
 entre la gaieté & la mélancolie; mais  
 les jeunes gens sont gais, & trouvent  
 les manières françoises assez de leur  
 goût.

Lorsqu'ils sont avec des amis sans té-  
 moins, ils raisonnent très-bien, & avec  
 autant de hardiesse que lorsqu'ils sont  
 dans le conseil. Ce qui paroîtra extraor-  
 dinaire aux personnes qui ne les con-  
 noissent pas sous d'autres idées que celles  
 de *Sauvages*, c'est que n'ayant pas d'é-  
 tudes, & suivant les pures lumieres de  
 la Nature, ils soient capables de fournir  
 à des conversations souvent de plus de  
 trois heures, sur toutes sortes de matie-  
 res, & dont ils se tirent si bien qu'on ne  
 regrette jamais le temps que l'on a passé  
 avec ces philosophes rustiques.

Les Mexicains sont bien partagés du  
 côté de l'esprit, (b) ont du génie pour  
 la musique instrumentale, & pour la

(a) P. 303 & suiv.

(b) Atlas & Dissert. de Guedeville, Tome VI,  
 p. 102 & suiv.

## 94 DISSERTATION

peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiseau *Cincon* ; & ils excellent en ciselure d'orfèvrerie , comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent : leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs.

Quoique les Sauvages n'aient pas appris la Géographie , ils font les Cartes les plus exactes des pays qu'ils connoissent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord , suivant l'étoile polaire , les ports , les havres , les anses , les rivières , les côtes des lacs , les montagnes , les bois , les marais , les chemins , les prairies , &c. en comptant les distances par journées , demi-journées de guerriers ; chaque journée valant cinq lieues. Ces Cartes chorographiques particulières sont sur des écorces d'arbres. (a) Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée , ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience ; & par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieues sans s'égarer ; & connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit , lors même que le temps est couvert à ne voir ni le soleil , ni les étoiles. Leur vue est si bonne & leur odorat si fin qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe &

(a) La Hontan, p. 203.

jolis tableaux  
admirable oi-  
nt en ciselure  
s Chiliens en  
eurs ouvrages  
eurs.

aient pas ap-  
ont les Cartes  
qu'ils connois-  
latitude & la  
r marquent le  
de polaire, les  
es, les rivie-  
s montagnes,  
chemins, les  
t les distances  
s de guerriers;  
nq lieues. Ces  
particulieres  
es. (a) Ils ont  
tout ce qui est  
uis leurs con-  
e expérience;  
on les voit tra-  
lieues sans s'é-  
tement l'heure  
ors même que  
oir ni le soleil,  
est si bonne &  
ivent la piste  
sur l'herbe &

sur les feuilles. On ne sauroit donc dis-  
convenir, continue *la Hontan*, que les  
Sauvages n'aient beaucoup d'esprit, &  
qu'ils n'entendent parfaitement bien  
leurs intérêts & ceux de leurs nations (a).

Sans avoir de Licurgues pour Législa-  
teurs, les Caraïbes, & en général tous  
les Américains, respectent infiniment les  
vieillards, les écoutent avec attention,  
déferent aux sentiments des anciens, &  
se reglent sur leurs volontés. Ils sont na-  
turellement francs, véridiques, & ont  
donné dans tous les temps des marques  
de candeur, de courtoisie, d'amitié,  
de générosité, & de gratitude. Ceux qui  
les ont pratiqué long-temps leur ren-  
dent plus de justice que Mr. de P. Si l'on  
trouve aujourd'hui chez eux le menson-  
ge, la perfidie, la trahison, le liberti-  
nage, & plusieurs autres vices, on doit  
s'en prendre aux pernacieux exemples  
des Européens, & aux mauvais traite-  
ments que ceux ci ont exercés contre  
eux. A chaque page des relations, on  
voit combien ceux de l'ancien Continent  
ont fait valoir dans le nouveau, l'art  
qu'ils savent si bien, de tromper vi-  
lainement. On y voit la foi promise,  
faussée lâchement dans toutes les oc-  
casions; les Européens toujours pillant,  
brûlant impitoyablement les maisons

---

(a) *Ib.* p. 112.

96 DISSERTATION

& les villages des Américains, violant leurs femmes & leurs filles, & se laissant emporter à mille autres excès inconnus à ces peuples avant que les Européens les eussent fréquentés.

Mr. de P. accuse les naturels du nouveau Monde d'une indifférence hébétée à l'égard de tout, & d'une insensibilité stupide, qui font, dit-il, le fond de leur caractère, au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux, pour ébranler leur ame, (a) que c'est un vice de Nature, une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croira-t-on plutôt que ceux qui les ont fréquentés long-temps? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux, & se moquent des Européens à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle, que nous appellons amour. Leur amitié, leur tendresse, quoique vive & animée, ne les entraîne jamais dans ces emportemens & ne les portent pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont sages & les maris aussi: non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer, quand ils veulent, le lien du mariage. Les filles sont libres, maîtresses de leurs corps & de leurs volontés;

(a) Tome II. p. 142.

ainsi

ainsi  
cette  
sans  
aient  
à ce t

Ma  
diffère  
même  
a parl  
roit le  
leur v  
toutes

L'av  
bien q  
sibles  
le terr  
côuter  
cette l  
vieille  
misère

„ nonc  
„ levan  
„ jetta  
„ gorg  
„ le in  
„ lédic  
„ est t  
„ cruat  
„ avoi  
„ leurs

(a) L  
(b) P  
T

ainsi que les garçons, elles usent de cette liberté, comme bon leur semble, sans que pere, mere, frere ni sœur aient droit de leur faire des reproches à ce sujet (a).

Mais les Américains ne sont pas indifférents sur la gloire; ils se piquent même de valeur. Quand Mr. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait, il ignoroit leur amour pour la gloire, & que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure du Pere Feuillée prouve bien que ces peuples ne sont pas si insensibles que le dit Mr. de P. un seul mot, le terme de *pauvre femme* manqua à lui coûter la vie. Recevez, *pauvre femme*, cette Piastre, dit le Pere Feuillée à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la misere. "Je n'eus pas achevé de prononcer ces paroles, dit-il, (a) que s'élevant de rage sur ses pieds, elle se jetta sur moi avec furie, prête à m'égorger; de plus elle m'accabla de mille injures, & de mille différentes malédictions, dont la langue Indienne est toute remplie; me reprocha les cruautés atroces que les Européens avoient exercées sur eux, en ravissant leurs biens & leurs trésors; elle me fit

(a) La Hontan, p. 131.

(b) P. 386.

„ sentir que je ne devois pas la traiter  
 „ de *pauvre femme*, disant que je n'étois  
 „ moi-même qu'un gueux, contraint d'ab-  
 „ bandonner mon pays, & d'entreprendre  
 „ de si longs & de si pénibles voyages  
 „ pour venir enlever leurs trésors ;  
 „ qu'au reste les Indiens possédoient plus  
 „ de richesses dans un petit coin de leur  
 „ Empire, que les Européens dans toute  
 „ l'étendue de leurs plus grands Royau-  
 „ mes... Les deux Indiens qui étoient  
 „ avec elle, se contenterent de me chas-  
 „ ser de cette cabane, par ordre de cette  
 „ mégere, qui ne voulut jamais enten-  
 „ dre raison ; & me jetta ma piastre au  
 „ nez. Je la ramassai, quoiqu'assez mor-  
 „ tifié d'avoir donné de l'argent pour  
 „ me faire accabler d'injures, & me voir  
 „ même exposé à perdre la vie, Je me  
 „ trouvai fort heureux d'être échappé de  
 „ leurs mains à si bon marché „

Cet exemple entre mille autres prouve  
 combien Mr. de P. a tort, de dire que  
 rien n'est capable d'émouvoir leur ame,  
 D'ailleurs ils sont très-jaloux de passer  
 pour vaillants & courageux. Cette am-  
 bition les porte à souffrir les plus cruels  
 tourments sans se plaindre. Aussi les na-  
 turels des Isles Antilles & de la terre  
 ferme qui les avoisine, aiment à être ap-  
 pellés *Caraiibes*, parce qu'en leur lan-  
 gue ce terme signifie *brave & belliqueux*.  
 Ils ne sont cruels qu'envers leurs enne-

mi  
 ne  
 Ja  
 ég  
 qu  
 n'e  
 rap  
 des  
 do  
 hor  
 fen  
 de  
 tou  
 Ne  
 qui  
 forc  
 info  
 roit  
 bier  
 don  
 de b

N  
 hom  
 sent  
 bien  
 dès  
 com  
 de r  
 par  
 nois  
 L  
 n'on  
 l'or

la traiter  
 e je n'étois  
 traint d'a-  
 entrepren-  
 bles voya-  
 s trésors ;  
 oient plus  
 in de leur  
 dans toute  
 s Royau-  
 ui étoient  
 e me chaf-  
 e de cette  
 ais enten-  
 piastre au  
 ssez mor-  
 gent pour  
 & me voir  
 ie, Je me  
 chappé de

res prouve  
 e dire que  
 leur ame,  
 de passer  
 Cette am-  
 lus cruels  
 ussi les na-  
 e la terre  
 à être ap-  
 leur lan-  
 belliqueux.  
 urs enne-

mis reconnus ; par la douceur & les bon-  
 nes manieres on gagne tout sur eux.  
 J'admire la réflexion de Mr. de P. à cet  
 égard. Est-elle bien philosophique,  
 quand il en conclut que les Américains  
 n'en sont que plus stupides, & par-là se  
 rapprochent davantage des enfans &  
 des animaux que l'on apprivoise par la  
 douceur? Pense-t-il donc que pour être  
 homme, on doit être inaccessible aux  
 sentimens d'honneur, aux impressions  
 de la douceur & de l'humanité ; ou que  
 tous les hommes sont du caractère des  
 Negres & de quelques autres nations,  
 qui veulent être menés rudement & à  
 force de coups, sans quoi ils deviennent  
 insolens, paresseux & infideles? Ce se-  
 roit par-là même qu'ils ressembleroient  
 bien mieux aux ânes & autres animaux  
 domestiques qu'on ne fait obéir qu'à coups  
 de bâton.

Non, non les Américains sont des  
 hommes, & des hommes susceptibles de  
 sentimens de gratitude. Ils sentent le  
 bien qu'on leur fait, ne l'oublie pas  
 dès qu'ils n'ont plus besoin de vous,  
 comme la plupart des peuples civilisés  
 de notre Continent ; & ils se conduisent  
 par principes d'honneur & de recon-  
 noissance.

Les richesses ne les tentent pas ; ils  
 n'ont pas l'ambition d'accumuler de  
 l'or & de l'argent, mais si en conséquen-



## 100 DISSERTATION

ce de leur indifférence à cet égard, M. de P. a raison de les traiter de stupides, nous avons donc été jusqu'à présent des fots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *sages* & de *philosophes*. Ceux-ci méprisoient les richesses, & ceux qui avoient l'ambition d'en amasser. Les Américains reprochent à tous propos aux Européens leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouissent pas, & pour leurs enfants, qui les prodiguent ensuite. Ils se moquent de nous, dit l'Auteur de l'Histoire naturelle & morale des Antilles, ils se moquent de nous, & disent que, puisque la terre est si capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper simplement de sa culture. Aussi, ajoute le Chevalier de Rochefort, sont-ils libres des soucis des choses qui appartiennent à la vie & incomparablement plus robustes, plus sains, plus gras que les Européens. Ils vivent sans chagrin, sans inquiétudes, méprisant l'or & l'argent, comme les Lacédémoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la dernière misère; mais ils sont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curiosités & les commodités superflues, qui deviennent des besoins pour nous, & que l'on

rech  
& d  
réfle  
trou  
des  
cette  
meu  
riter  
flatt  
sans  
qui  
Fréz  
bonh  
de l'  
Il  
fierté  
orgu  
souffr  
veule  
parm  
Sauve  
bonne  
éclair  
vont à  
tent c  
ou cl  
par d  
nourr  
rantir  
ne per  
leur c  
péens  
le ver

recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en passent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'est point troublée par les subsides & l'inégalité des conditions. Ils ne souhaitent pas cette magnificence de logement, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition sans la satisfaire, & flattent quelques moments la vanité, sans rendre l'homme plus heureux. Ce qui est encore plus remarquable, dit Frézier, c'est qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voient chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de chose pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils sont fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples que nous appellons *Sauvages*, autant de police, & plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chasse ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clore un jardin, ils le font autant par divertissement que par le besoin de nourriture, & par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur cause la préférence que les Européens donnent à l'or & à l'argent sur le verre & le crystal, qui ont, disent-

ils , bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux Chrétiens une piece d'or en leur disant : voilà le Dieu des Chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs pays ; pour ceci ils viennent nous persécuter , nous chasser de nos habitations ; pour ceci ils se tuent ; pour ceci ils sont toujours dans l'inquiétude & les soucis. Quand ils voient un Européen triste & pensif , ils lui en font doucement la guerre , & lui disent : Compere ( terme d'amitié ) Compere , tu es bien misérable d'exposer ta personne à de si pénibles voyages , de te laisser ronger à tant de soucis. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays , ou dans celui-ci , ou que tes marchandises ne soient englouties par la mer ; ainsi tu vieillis en peu de temps ; tes cheveux blanchissent , ton front se ride , mille incommodités te tourmentent ; & au lieu d'être gai & content , ton cœur rongé par le chagrin te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre pays , & tu nous menaces sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste : que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe ? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poisons ? ta terre est donc bien mauvaise , puisque tu la quittes pour venir prendre la mienne ;

ou tu  
de g  
Ces  
ils d'u  
mand  
son op  
leçon  
effet b  
& du  
Ou  
ont b  
leur p  
ils tor  
Europ  
confen  
objet  
fages  
de qui  
forti d  
aveug  
jamais  
ne, ni  
Nos  
chesses  
culté  
taxent  
de foib  
vroient  
verru ?  
chez le  
qu'ils l

(a) H

ou tu as bien de la malice de venir ainsi de gaieté de cœur me persécuter (a).

Cette plainte, ce doux reproche font-ils d'un stupide & d'un hébété ? je le demande à M. de P. & à ceux qui adoptent son opinion : ou plutôt n'est-ce pas une leçon donnée à des gens, qui ont en effet besoin d'aller à l'école de la raison & du bon sens ?

Oui, les naturels de l'Amérique en ont beaucoup. Ils aiment & estiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort ? que viendroient-ils chercher en Europe pour les besoins de la vie, & la conservation de leur existence, unique objet de leurs desirs ? plus sages, plus sages que nous ; ils sont comme Socrate, de qui Platon disoit, qu'il étoit moins sorti d'Athènes pour voyager, que les aveugles & les boiteux ; qu'il ne desira jamais de voir d'autres villes que la sienne, ni de vivre sous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la passion des richesses tourne la tête, & leur ôte la faculté de réfléchir philosophiquement, taxent, avec M. de P. cette indifférence de foiblesse d'esprit & de corps. Ne devroient-ils pas la regarder comme une vertu ? elle est d'autant moins étonnante chez les Américains, que le Sol des pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-même

---

(a) Hist. Nat. & morale des Isles Antilles.

me, non-seulement tout ce qui est de nécessité, mais encore mille agréments, dont nous ne jouissons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulyssé, le plus sage des Grecs, dit Cicéron (a), préféra Ithaque à l'immortalité.

Ces peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriser, sont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *rien* & le *mien*, ces deux mots si funestes à la Société, & desquels ont pris naissance toutes les divisions, toutes les querelles qui s'élevèrent parmi les hommes. L'intérêt ne cause point de procès parmi eux. Tout ce qui est à l'un est à l'autre; & les secours mutuels qu'ils se prêtent en toutes occasions, font voir que, si leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plaît d'appeler du beau nom de *politesse*, les principes naturels d'humanité sont encore plus entiers parmi eux, que chez les peuples civilisés, qui les méprisent. Cette indifférence des Américains pour les richesses n'a pas la religion pour principe, puisqu'on convient presque unanimement qu'ils n'ont aucun culte, & que l'on ne trouve pas même dans leurs langues un terme pour exprimer la Divinité. C'est

---

(a) Tanta vis patriæ est, ut Ithacam illam in asperrimis Saxulis tanquam nidulum affixum sapientissimus vir immortalitati anteponeret. Cic. Lib. I. de Orat.

ON

qui est de  
agrément,  
nous qu'à  
Ulyffe, le  
Ceron (a),  
lité.

il fort mal  
nt heureux  
nt le rien &  
tes à la So-  
ance toutes  
es qui s'éle-  
rêt ne cause  
ut ce qui est  
urs mutuels  
asions, font  
anquent de  
it d'appel-  
les princi-  
encore plus  
les peuples.  
Celle indif-  
les riches-  
principe,  
niment  
ue l'on ne  
angues un  
nité. C'est

cam illam in  
n affixum fa-  
oneret. Cic.

## SUR L'AMERIQUE. 105

une vraie philosophie naturelle, & non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire, quand il faut aller à la guerre, les chefs les exhortent tous à se bien comporter. Ils leur remontrent la gloire qu'ils recevront, s'ils se font remarquer par des actions de courage & de bravoure; & au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils sont lâches & poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être respecté comme anciens à cause de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à son courage, sa bravoure, sa bonne conduite & ses belles actions. Anciennement celui qui aspirait à cette dignité étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrépide: il devoit tout endurer, sans faire paroître le moindre signe de douleur. On peut voir le détail de ces épreuves dans les relations de Laet, de Lery, de Biet, dans les dissertations de Guedeville; &c. aujourd'hui presque toutes les nations du nouveau Monde choisissent pour chefs, ceux qui se sont acquis beaucoup de réputation de force, de bravoure, & de courage dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de

Les camarades pour le temps de la guerre; d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée; de prescrire les jours de pompe & de réjouissance: mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la nation.

Ces peuples idiots, suivant nous, conservent cependant un tel sentiment de liberté qu'ils traitent les Européens de vils esclaves sur ce qu'ils se soumettent aveuglément aux volontés d'un seul homme, qui dispose d'eux comme d'un troupeau de moutons & de marionnettes qu'il fait mouvoir à son gré.

Où M. de P. trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains? en ce qu'ils font la guerre par surprise: comme si parmi les Européens on ne se fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Ignorait-il l'axiome, *virtus an dolus quis in hoste requirat*? La ruse & la surprise ne sont donc pas toujours des preuves de lâcheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il est vrai, la guerre par surprise; mais tout le monde fait qu'ils sont braves, (a) courageux, qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir, & se font plutôt hacher en pièces que de se laisser prendre. Ils se jettent même avec fureur au milieu des ennemis, pour cul-

---

(a) Hist. Nat. des Antilles.

buter  
pour a  
leurs  
Les I  
si, lon  
leurs e  
de leu  
de pre  
dre.

Les  
ple bel  
les Esp  
être lu  
guerre  
*vor dan*  
de mên  
Presqu  
& la b  
dation  
les sent  
nesse,  
retour c  
pas com  
point d  
fer. Un  
& des se  
filiens i  
mis, &  
usage e  
ques Ca

---

(a) Ga

## SUR L'AMERIQUE. 107

buter tout ce qui leur fait résistance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades blessés ou prisonniers. Les Icaques s'estimeroient deshonorés, si, lorsqu'ils arrivent sur le territoire de leurs ennemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée (a) & ne les sommoient de prendre les armes pour se défendre.

Les Américains voisins du Chili, peuple belliqueux, qui ont souvent vaincu les Espagnols, & n'en ont pu encore être subjugués, leur font déclarer la guerre & leur dire : *nous irons te trouver dans tant de lunes*. Les Incas faisoient de même avant l'invasion des Espagnols. Presque tous ces peuples ont la gloire & la bravoure en si grande recommandation, que pour en réveiller & nourrir les sentimens dans le cœur de la jeunesse, ils ne peuvent se marier qu'au retour de la guerre. Ceux qui ne s'y sont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles, qui veuillent les épouser. Une femme est le prix du courage & des sentimens généreux. Chez les Brésiliens il faut avoir tué quelques ennemis, & en montrer les dépouilles : cet usage est encore en vigueur dans quelques Cantons de la Tartarie & de la

---

(a) Garcilasso. Liv. 5. Chap. 12.



Carmanie (a). Qui ne fait que Saül exigea de David les têtes de cent Philistins, comme une condition préalable pour lui accorder sa fille en mariage?

Non, il n'est pas vrai que les naturels de l'Amérique soient tous une race d'hommes lâches, pusillanimes, sans force & sans vigueur de corps & d'esprit. Les Anglois en firent une triste expérience dans la dernière guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edoward, ne purent résister à l'assaut qu'y donnerent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois. M. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux François qu'il commandoit, & laisser les Sauvages pour le camp de réserve. Ceux-ci l'ayant appris, sentirent leur amour propre très-mortifié: leur orgueil se réveilla, ils se crurent méprisés. Dans cette idée ils vont trouver M. de Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'assaut, ou qu'ils se retireroient chez eux. Pour ne pas les rebuter M. de Moncalm y consentit, les Iroquois donnerent l'assaut & emportèrent le Fort, malgré la vigoureuse résistance des Anglois.

---

(a) Vincent le Blanc, I. Part. Chap. 30.  
& Alexandre d'Alexandrie, Liv. I. Chap. 24.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains se sont laissés subjugués par une poignée d'Espagnols ? j'ai de la peine à le croire d'après les relations des Espagnols mêmes. Ceux-ci employèrent tout ce que la fourberie, la trahison & l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des peuples remplis de bonne foi ; qui loin de se défer des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais ; leur firent l'accueil le plus gracieux, leur donnerent des présents, comme à des amis ; leur montrèrent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus superbe ; & ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'instrumens qui imitent les éclairs & le tonnerre, & en produisent les tristes effets. Le ciel & la terre paroissent avoir conjuré leur perte. Avec la même simplicité des Américains quel Européen n'eût pas été saisi de la même admiration & de la même crainte ? M. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ils se sont plongés dans

## 110 DISSERTATION

l'esclavage! (a) ceux qui n'ont pas subi le joug des Européens, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts, enfants de notre ambition, de notre convoitise, de notre méchanceté de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familières aux nations civilisées, aient été saisis d'étonnement à la vue d'objets extraordinaires, & de mille choses dont ils n'avoient point d'idées. La simplicité dans laquelle ils étoient, & dont ils ont encore été élevés, en est la véritable cause. Lorsque M. de P. nous la donne pour une vraie stupidité, y avoit-il bien réfléchi? la simplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon sens.

L'imagination en est, il est vrai, moins féconde, moins variée, faute d'une mémoire exercée & meublée d'images infiniment différentes, d'où pululent une prodigieuse quantité d'idées; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a?

Les idées des peuples du nouveau

---

(a) Tome II, p. 143.

Mon  
Com  
qu'ils  
buer  
leur  
fualit  
suite,  
prit n  
ce pa  
re des  
font d  
l'habi  
tion.

Il y  
Amér  
miere  
comb  
de no  
que to  
Amér.

Par  
suivre  
biner  
peche  
nent,  
quel M  
rance  
prive  
de pla  
de be  
peines  
à prop  
notre

## SUR L'AMERIQUE. III

Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre, parce qu'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être; l'ambition, l'avarice, la sensualité, le luxe & tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'essor & ne s'exerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, & qui ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité; par la première ils sont étonnés, ils admirent; hé! combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique?

Par la stupidité on est incapable de suivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'est pas par où pechent les naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel Mr. de P. nous l'assure. Si l'ignorance de nos sciences & de nos arts les prive de beaucoup de commodités & de plaisirs; ils sont en revanche exempts de beaucoup de soucis, de beaucoup de peines, qui se multiplient chez nous à proportion de nos connoissances, & de notre ambition. Nous sentons très-bien

112 DISSERTATION

quel bonheur ce seroit de nous rapprocher de cette simplicité, puisque nous nous plaignons sans cesse de ce que notre état & nos besoins fictices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons sans relâche ce bonheur que nous reconnoissons dans la médiocrité; nous sommes des hypocrites, avouons-*e* de bonne foi, nous sommes des fourbes qui agissons en Européens & pensons en Américains. N'y a-t-il pas plus de stupidité à se tourmenter l'esprit & le corps, pour satisfaire des besoins fictices; fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainsi que l'art & l'industrie de les satisfaire? la misère, la gêne donnent de l'industrie & de l'esprit. *Vexatio dat intellectum*. Voilà où en sont réduits les Européens; & ils ont la folie de se croire au milieu de la misère plus heureux que les Américains. Il me semble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Espagnol à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & méprisant, croire & dire que toute la terre est à lui, & ne reconnoître au-dessus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous estimerions mieux les choses ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'est que ne connoissant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas besoin de pla-

cer de  
tes de  
compr  
astres  
nomie  
la rou  
envah  
quelle  
sons te  
& cue  
leur m  
pays  
ni cur  
ni affe  
gers &  
bles de  
pour y  
dans  
peaux  
fomme  
desire  
foucis  
insépa  
lesse,  
loin de  
à ces p  
le, éb  
bres, p  
sentent  
& les d  
ce que  
forgés  
vanité

## SUR L'AMERIQUE. 113

cer des bornes pour marquer les limites des usurpations. Ils savent très-bien compter les années & les mois par les astres, sans le secours de cette Astronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaisseaux, pour aller envahir un or qu'ils méprisent, & sans laquelle ils prennent comme nous les saisons telles qu'elles se présentent; sement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainsi, contents de leur pays & de ses productions, ils ne sont ni curieux d'envahir celui des autres, ni assez fous pour aller courir les dangers & les risques de la vie, inséparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus sur des peaux d'animaux, ou sur des nattes, le sommeil vient à eux aussi-tôt qu'ils le desirent, pendant qu'ennemi juré des soucis & des inquiétudes, compagnons inséparables de l'ambition, de la mollesse, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces philosophes rustiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la Nature sentent mieux que nous les prérogatives & les droits de l'humanité, ils ne savent ce que c'est que de se donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité & stupidement portés par la

foiblesse. Ces idiots Américains savent défendre leur vie, sans avoir l'idée d'arracher les hommes du sein de leur famille, & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entretuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition sommeille, des esclaves fainéants dans certain pays, & dans d'autres des marionnettes misérables.

Autre preuve de la stupidité des peuples de l'Amérique, suivant M. de P., mais aussi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne sauroient, dit-il, compter au delà de vingt; & sont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce sentiment est celui de quelques Auteurs & adopté un peu trop légèrement par M. de P. lui qui réfléchit si philosophiquement, a-t-il pu se persuader que ces Peuples ne sauroient réellement compter au delà du nombre vingtième? ils se trouvent souvent dans le cas de faire des calculs plus étendus: ils le font; comment donc s'y prennent-ils? ils ont donc une manière de les faire, une Arithmétique inconnue à M. de P. & aux Auteurs qu'il cite pour ses garants.

Quand les Caraïbes se proposent de faire une chose au bout d'un temps dont le terme est très-éloigné, ils mettent

S  
dans un  
ou de  
nombre  
doivent  
fin de  
la Cal  
font ce  
D'ar  
autant  
autant  
jours j  
les jou  
cent u  
ils par  
jet de  
toient  
Dar  
bonne  
noisson  
des no  
ce qu'i  
nous e  
chez  
des ter  
dix et  
nous n  
des m  
roit fo  
compr  
nous p  
dix ou  
nomb  
Pou

dans une callebasse la quantité de pois ou de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout desquels ils doivent faire la chose proposée ; à la fin de chaque jour , ils ôtent un pois de la Callebasse ; le dernier pois ôté , ils font ce qu'ils avoient dessein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant de nœuds, ou sur un petit bâton, autant de crans qu'il doit s'écouler de jours jusqu'à celui qu'ils ont en vue. Tous les jours ils dénouent un nœud ou effacent un cran , jusqu'au dernier : alors ils partent pour la guerre , si c'étoit l'objet de leur calcul , ou font ce qu'ils s'étoient proposé.

Dans leurs langues , je l'avoue sur la bonne foi des Auteurs , nous ne connoissons point de termes qui expriment des nombres au delà de vingt : mais parce qu'ils nous sont inconnus , devons-nous en conclure qu'il n'y en a pas ? chez nous deux fois dix ou vingt sont des termes équivalents comme trois fois dix est le synonyme de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt , trente , on en concluroit fort mal que nous ne savons pas compter jusqu'à ces nombres , puisque nous pourrions y suppléer par deux fois dix ou trois fois dix , & ainsi des autres nombres supérieurs.

Pour calculer jusqu'à dix , les Amé-



ricains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main : ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix ; ils connoissoient donc également les nombres depuis un jusqu'à dix ; savoient en faire l'addition, & même le répéter comme nous pour compter jusqu'à vingt ; pourquoi ne l'auroient-ils pas su faire jusqu'à trente & au delà ?

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européens qui ne savent pas écrire. Les doigts sont pour les uns & pour les autres des signes distinctifs, les caracteres mémoratifs, dont le nombre est déterminé comme celui de nos caracteres arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq, & l'expriment en montrant tous les doigts des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq & en expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais, dira-t-on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sauroient donc exprimer tel nombre supérieur à celui-là. Pour quo

ne le fer  
neuf ch  
bien av  
bles : ex  
plant, &  
par la r  
racteres  
idées de  
mémori  
idées à  
notre C  
les dix d  
muniqu  
trente ;  
n'en pu  
l'emplo  
cisé de  
prouve  
nombre  
se ving  
lesquels  
que cho  
deux ou  
constan  
soixante  
vingt-ou  
cul jusq  
qu'ils l  
leur A  
& qu'e  
Quel  
noëuds  
leurs, &

mbres cinq  
ls avoient  
mbre cinq,  
former ce-  
onc égale-  
n jusqu'à  
on, & mê-  
r compter  
uroient-ils  
c au delà  
riture, ils  
comme le  
àvent pas  
les uns &  
inctifs, les  
e nombre  
nos carac-

ont voulu  
e dix, ils  
doigts de  
de leurs  
par exem-  
fois cinq,  
les doigts  
pied. Ils  
e de cinq  
s ont du  
tous les

que vingt  
exprimer  
Pourquo

ne le feroient-ils pas ? nous n'avons que neuf chiffres & le zero : nous exprimons bien avec eux, tous les nombres possibles : en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caractères ; & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de mémorial, soit pour communiquer ces idées à nos semblables. Les muets de notre Continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente ; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant ? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquels ils se proposent de faire quelque chose, équivaut souvent à celui de deux ou trois de nos mois ; il est donc constant, qu'ils ont l'idée des nombres soixante & quatre-vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils savent pousser leur calcul jusques-là, j'ai droit d'en conclure qu'ils le poussent bien plus loin, que leur Arithmétique nous est inconnue, & qu'elle leur suffit pour leur usage.

Quelques-uns de ces peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, & font à chaque ficelle le nom

bre de nœuds nécessaires pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes ? ne seroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différents de ceux qui sont exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a sa valeur déterminée ? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités, les nœuds de la rouge signifieroient des dizaines ; à la bleue seroient des centaines & ainsi des autres. L'Arithmétique palpable de M. Anderson, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes grosseur & longueur, fichées dans une table, sur différentes lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de pate-nôtres ; & ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoie. Parmi nous on calcule bien avec des jetons.

Mais sans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espece, on ne sauroit nier que puisque les naturels de l'Amérique sont dans le cas de faire des calculs déterminés fort au dessus de vingt & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'assurer qu'ils ne sauroient pousser le leur au delà.

En l  
Boulan  
leur ca  
Sauvag  
de trois  
le seco  
leur ca  
raison  
ne saur

M. d  
de stup  
ce qu'i  
forgé,  
de la m  
qu'actu  
presque  
noyés.  
les Eur  
qui em  
ronge  
duit p  
s'ensuit  
que les  
inférieu  
aux na  
Contine

Lorsq  
réflexio

(a) To

(b) Act

P. 86.

## SUR L'AMERIQUE. 119

En France & dans d'autres pays, les Boulangers & Bouchers, emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches ou crans de trois fortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils poufferoient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclure de leur usage, qu'ils ne sauroient compter au delà de vingt ?

M. de P. (a) trouve une autre preuve de stupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas su faire usage du ser forgé, & ils n'en avoient point ; & celui de la monnoie, qui leur étoit si inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent presque pas toucher les métaux monnoyés. C'est, disent-ils, un serpent que les Européens nourrissent dans leur sein ; qui empoisonne tous les plaisirs, leur ronge le cœur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau (b). Il s'ensuit de cette preuve, dit M. de P. que les peuples du nouveau Monde sont inférieurs en sagacité & en industrie aux nations les plus grossières de notre Continent.

Lorsqu'il s'exprimoit ainsi, avoit-il fait réflexion que la terre leur fournissant

---

(a) Tome II. p. 182.

(b) Atlas historique de Guedeville, Tome VI, p. 86.

d'elle-même les grains & les fruits, & la chasse les animaux pour se nourrir & se vêtir: la monnoie leur étoit plus que superflue, puisqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire, & qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les pays où le tien & le mien causent tant de désordres, où les hommes sacrifient à l'ambition & à la fortune jusqu'à leur propre repos; où la soif des richesses altere jusqu'à ceux qui sont préposés pour maintenir l'ordre dans la société; leur ferme les yeux sur le crime, & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non usage de la monnoie met les Américains au niveau des Circassiens & des Tartares, qui les avoient. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, bûvant le lait aigri de leurs juments, ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Il vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont, du cœur le plus généreux, & sans rétribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur font plaisir, ou dont ils ont besoin, sans faire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les reçoivent avec actions de grâce; & si vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie, & les emploient

S  
à faire  
(a). En  
res & l  
plus str

Tous  
l'hospit  
que les  
les adm  
préten  
parade  
reufeme  
l'usage  
peut-êtr  
& auss  
péens.  
gler par  
traiter  
duite e  
ration.  
tinent n  
des idio  
quel titr

Dès q  
on peut  
América  
une cour  
notre e  
nous fai  
roit-on à  
veillanc

(a) V  
raye.

Ton

à faire des crochets ou des agraphes (a). En conclura-t-on que les Tartares & les Circaffiens font les peuples les plus stupides de l'univers ?

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circaffiens & les Tartares. Nous les admirons ; & avec notre urbanité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie, ils deviendroient peut-être aussi intéressés, aussi avarés, & aussi peu généreux que nos Européens. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour propre, au point de traiter de stupides, ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut-il nous donner ?

Dès qu'on n'est pas ennemi déclaré, on peut être assuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance, & une courtoisie dont la comparaison avec notre empressement intéressé, devoit nous faire rougir. En vain se présenteroit-on à eux sous les dehors de la bienveillance & de l'amitié, si l'on est du

---

(a) Vincent le Blanc, Carpin, & la Mo-  
traye.

nombre de leurs ennemis. La perfection de leurs sens les garantit des pièges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On assure que les Péruviens, les Brésiliens & ceux du Canada ont l'odorat si fin, qu'au flair ils distinguent un François d'avec un Espagnol & d'avec un Anglois. Les Caraïbes connoissent un François à sa voix, & le distinguent d'un Anglois & d'un Hollandois. Etes-vous reconnu pour ami, on vous aborde, (a) on vous conduit au *Carbet*; chacun s'empresse de vous faire la bien-venue. Le vieillard complimente le vieillard; le jeune homme & la jeune fille font toutes sortes de caresses aux hôtes de leur sexe & de leur âge; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la satisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom & vous disent le leur. En témoignage d'affection, il se nomment eux-mêmes du nom de leur hôte, & on les flatte beaucoup, quand on se nomme du leur.

Leur mémoire est si heureuse à retenir les noms des amis qui les ont visités, qu'au bout de dix ans ils s'en souviennent même sans équivoque, & récitent quelques circonstances de ce qui s'est passé de remarquable dans leur dernière

---

(a) Hist. nat. des Isles Antilles, p. 458. & suiv.

entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque présent, ils vous le rappelleront: & s'il étoit de nature à être conservé, ils vous le montreront en témoignage de gratitude & de reconnoissance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur *Carbet* (lieu d'assemblée) un *Niouakaiti* ou Sauvage chargé d'accueillir, de recevoir les passants & de donner avis de leur arrivée.

Où M. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, & qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur ame?

Je laisse aux gens sages à comparer nos auberges avec les carbets, & la conduite des Européens à cet égard, avec celle des peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les sentiments d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable noblesse. Dans la nôtre je n'en vois que l'image grossière, avilie ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en présentant à nos yeux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à notre avantage, à nous, qui nous piquons si mal à propos de raisonner & d'agir philosophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les peuples du nouveau monde font à leurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu suivant les Nations. Mais tous vous servent à man-



ger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gaiement qu'ils peuvent, tout le temps que vous restez avec eux. Ils vous sollicitent, ils vous pressent amicalement, & vous les désobligeriez, de ne pas emporter ce qui reste après que votre appétit a été satisfait.

Cet usage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs remplissent leur mouchoir & quelquefois les manches de leur robe des morceaux de viande & de pain du repas qu'on leur a servi & les emportent chez eux. (a) Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été présentée, donnent le reste à leurs domestiques. (b) Parmi les Chinois, les domestiques du convié emportent chez lui les mets qui sont restés sur la table.

Notre avarice introduira sans doute, cet usage parmi nous. La sensualité des Dames l'a déjà introduit en plusieurs endroits, à l'égard des sucreries & des autres friandises du dessert. Encore un pas nous voilà Turcs, Chinois & Tartares. Mais chez les Américains la générosité en est le principe. Chez nous quel est-il ? je le laisse à deviner.

Plus vous restez chez les peuples du

---

(a) Buchequins, Liv. IV.

(b) Rubruquis, voyage de Tartarie.

nou  
plus  
le  
ress  
fage  
ils n  
la s  
par  
de t  
à le  
les  
Eur  
libé  
geoi  
en c  
nobl  
les A  
coup  
dispo  
leurs  
de c  
mani  
l'amb  
qui se  
elles  
dus  
n'a-t  
mara  
être p  
chacu

(a  
mands

nouveau Continent que vous vifitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ le chagrin fuccede au plaisir ; la trifteffe de leur cœur eft peinte fur leur vifage. Lorsqu'après bien des follicitations, ils n'efperent plus pouvoir vous retenir , la fincérité de leurs difcours eft fcellée par les effets ; ils vous font des préfents de fruits & des autres chofes qu'ils ont à leur difpofition. Tacite dit (a) que les anciens Allemands régaloient les Européens , & leur faifoient quelques libéralités ; mais il ajoute, qu'ils exigeoient auffi quelque chofe de leur part : en cela bien moins généreux & moins nobles que les peuples de l'Amérique : les Allemands d'aujourd'hui , & beaucoup d'autres ne me paroiffent gueres difpofés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus ; de combien de grands fentiments d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt , les Nations qui fe difent civilifées , ne trouveroient-elles pas les modèles chez ces prétendus ftupides Américains ? un Sauvage n'a-t-il pas réuffi à la chaffe , fes camarades le fecourent , même fans en être priés. Si fon fusil fe creve , fe brife , chacun s'emprefle à lui en procurer un

---

(a) Livre des mœurs des anciens Allemands.

126 DISSERTATION

autre. Si les enfants sont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Ils ne se querellent, se battent, ni ne se volent, & ne médisent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des sciences & des arts, tout le cas que nous en faisons, c'est qu'ils prétendent que leur contentement d'esprit surpasse de beaucoup notre luxe & nos richesses, & que toutes nos sciences ne valent pas une tranquillité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices superbes, & si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siècles & faire disputer la durée de leurs ouvrages avec celles du Monde. Les Chinois nous taxent en conséquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de folie. Ils ne mesurent la durée de leurs logements qu'à la brièveté de leur vie, & la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles & solides dans le goût des nôtres, est que quand la place leur déplaît, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un; parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les

enfa  
de n  
sent  
men  
nous  
chos  
sure  
& sur  
les si  
d'or  
hom  
cour  
adro  
fusil,  
la gu  
forêts  
banes  
les b  
que s  
On  
de P.  
manq  
scienc  
fort d  
dans  
nous  
que &  
ment  
nous  
de ch  
de M  
cité à  
oserio

enfants d'un luxe qu'ils méprisent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils, on mesure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une fleche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connoître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire des cabanes, & savoir faire cent lieues dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc & ses fleches.

On auroit cependant tort avec Mr. de P. d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts & les sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraïbes dans son histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les relations du Mexique & du Pérou, prouvent bien clairement le contraire: ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses; j'en appelle au témoignage de M. de la Condamine que j'ai déjà cité à ce sujet. Je ne fais en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont

tel que celui qu'ils ont construit auprès d'Andaguélais, connu sous le nom du fameux pont d'*Apurima*. Il s'étend en longueur sur une coupure de montagne d'environ cent vingt brasses de large, & d'une profondeur affreuse, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une rivière. Cette rivière roule ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle entraîne de fort grosses pierres; & qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt - cinq, ou trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, jointe à la nécessité de passer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ six pieds. Ces cordes sont entrelacées de traverses de bois. On passe dessus même avec des Mules chargées, non sans crainte à la vérité; comme on peut le voir dans les relations de M. de la Condamine & de Frésier; car vers le milieu on sent un balancement capable de causer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de six à sept journées, pour passer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandises de Lima à Cusco, & dans le haut Pérou, passe dessus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Espagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge; ce qui lui produit des sommes considérables.

Com  
adress  
l'Amé  
ouvra  
sonnes  
plus b  
les pa  
couleu  
Mexic  
poli d  
ches,  
boire d  
vés de  
en or d  
Chili;  
confid  
nouvea  
té de  
reté d  
l'adres  
caillou  
ble, le  
& de d  
sur leu  
sont me  
queleu  
nous ra  
sots, p  
ou M.  
de gen  
Ayar  
avec le  
bois &

Comment M. de P. accordera-t-il la maladresse, dont il taxe tous les peuples de l'Amérique, avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'esprit des personnes mêmes accoutumées à voir les plus belles choses? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverses couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les sieges, les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs fleches, & leurs carquois: les vases pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille grotesques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili; les ciselures des Péruviens. Nous considérons toujours ces choses avec un nouveau plaisir; nous admirons la beauté de ces vases, la délicatesse, la légèreté de leurs arcs & de leurs fleches, l'adresse à y ajouter des plumes & des cailloux travaillés avec un poli admirable, les incrustations d'os de poissons, & de différents bois distribués avec goût sur leurs carquois, & dont les couleurs sont ménagées, & disposées de maniere, que leur symmétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous sommes de grands sots, plus stupides que ces Américains; ou M. de P. a grand tort de les traiter de gens hébétés.

Avant qu'ils eussent communication avec les Européens, ils creusoient le bois & faisoient tous leurs ouvrages avec

des pierres dures aiguifées, & emmanchées à peu près comme le sont nos haches & nos outils: le travail étoit long & pénible; mais ils venoient à bout de faire sans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donné, ils en font usage sans avoir appris à s'en servir, de manière cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils seroient capables dans les arts, s'ils étoient instruits par de bons maîtres (a). Le Chevalier de Rochefort & Bristock, ne sont pas les seuls qui rendent témoignage à l'industrie des peuples de l'Amérique. J'ai déjà cité M. de la Condamine & je rapporterai encore ici ses termes; parce que cet Auteur ne sera pas suspect à Mr. de P.

Le défaut de fer & d'acier les a souvent arrêté, dit ce Savant, (a) quelquefois ils ont heureusement surmonté ces obstacles. Mais souvent leur industrie s'est arrêtée, où finissoient leurs besoins. Ils ont réussi à fondre l'or & l'argent, & à les jeter en moule...

(a) Hist. Nat. des Atilles, p. 454.

(b) Mémoires sur quelques anciens monuments du Pérou. Dans les Mémoires de cette Académie de 1746.

„ Le plus habile tailleur de pierre d'Eu-  
 „ rope, quelqu'adresse qu'on lui suppose,  
 „ seroit sans doute fort embarrassé à  
 „ creuser ainsi un canal courbe & régu-  
 „ lier, dans l'épaisseur d'un granit, avec  
 „ tous les secours de l'art, & les meil-  
 „ leurs instruments de fer & d'acier. A  
 „ plus forte raison sera-t-il difficile d'i-  
 „ maginer comment les anciens Péru-  
 „ viens ont pu réussir avec des haches  
 „ de pierres dures, ou de cuivre, telles  
 „ qu'on en trouve dans leurs anciens  
 „ tombeaux ou avec d'autres outils équi-  
 „ valents, sans équerre ni compas---les  
 „ vases & la vaisselle d'or & d'argent,  
 „ les habillements couverts de petits  
 „ grains d'or plus fin que la semence  
 „ de perles, & dont les Orfevres de  
 „ Séville ne pouvoient concevoir le tra-  
 „ vail, sont une grande preuve de leur  
 „ industrie. J'ai vu plusieurs de ces beaux  
 „ vases, ajoute le même Auteur, j'en  
 „ ai même encore quelques-uns entre les  
 „ mains, d'une grande délicatesse; &  
 „ je regrette la perte d'un grand nom-  
 „ bre d'autres.

„ Il paroît par l'usage que les Espa-  
 „ gnols ont fait de ces richesses, qu'ils  
 „ estimoient beaucoup plus la matiere  
 „ que l'ouvrage. Il ne faut cependant  
 „ pas en conclure, qu'aucun ne méritât  
 „ d'être conservé: quelques morceaux  
 „ précieux par leur matiere, échappés



„ depuis deux siècles au danger de chan-  
 „ ger de forme par l'ignorance & l'avi-  
 „ dité des propriétaires, peuvent servir  
 „ de preuve & de monument, si-non de  
 „ l'habileté des Indiens dans la sculpu-  
 „ re, du moins d'une *rare industrie*, par  
 „ laquelle ils ont suppléé aux machines  
 „ & aux outils.

„ Dans mon voyage de Lima, conti-  
 „ nue M. de la Condamine, j'avois fait  
 „ acquisition de diverses petites Idoles  
 „ d'or & d'argent, & d'un vase cylin-  
 „ drique du même métal, de huit à neuf  
 „ pouces de haut, & de plus de trois de  
 „ large, avec des masques ciselés en  
 „ relief. A en juger par ces ouvrages,  
 „ les Péruviens n'avoient pas fait de  
 „ grands progrès dans le dessein; celui  
 „ de ces pieces étoit grossier, & peu  
 „ correct, mais l'adresse de l'ouvrier y  
 „ brilloit par la délicatesse du travail.

„ Ce vase étoit sur-tout singulier par son  
 „ peu d'épaisseur. Ce ne peut être la ra-  
 „ reté de l'argent, qui y avoit fait épar-  
 „ gner la matiere; il étoit aussi mince  
 „ que deux feuilles de papier collées  
 „ ensemble; & les côtés du vase étoient  
 „ entés d'équerre sur le fond à vive arrê-  
 „ te, sans aucun vestige de soudure.

„ J'ai saisi l'occasion de faire voir le  
 „ prix de cette antiquité à ceux entre les  
 „ mains de qui ce vase peut être tombé;  
 „ le peu de poids de la matiere pouvant

„ av  
 „ Su  
 vu,  
 P., &  
 que l  
 ter e  
 celle  
 qu'ils  
 qu'el  
 ce. S  
 dami  
 au m  
 pins,  
 pents  
 les H

Ce  
 d'hui  
 rope.  
 Parag  
 en a  
 Chili  
 se fer  
 seph  
 Ville  
 espec  
 piastr  
 vaillc

Por  
 roit-i  
 peup  
 uns d  
 regar  
 cité

## SUR L'AMÉRIQUE. 133

„ avoir préservé le vase de la fonte „.

Sur ce que M. de la Condamine avoit vu, il fut moins incrédule que M. de P., & paroît croire avec Pietro Ciéca, que les Péruviens savoient très-bien imiter en or de relief, les plantes, sur-tout celles qui croissent sur les murailles, & qu'ils les y plaçoient avec tant d'art, qu'elles sembloient y avoir pris naissance. Sans doute, conclut M. de la Condamine, que les Péruviens les jetoient au moule, ainsi que les figures de Lapons, de Souris, de Lézards, de Serpents, de Papillons, &c. dont parlent les Historiens.

Ces vases, ces figures ornent aujourd'hui les cabinets des Curieux de l'Europe. J'ai vu à Monte-Video dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles Brodeurs se feroient honneur. Don Joachim Joseph de Viana, Gouverneur de cette Ville-là, nous montra un *Puncho* de cette espece, qu'il nous dit avoir payé mille piastres, & nous assura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver sa these, M. de P. oseroit-il se prévaloir de la simplicité des peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs usages, qu'il nous plaît de regarder comme bizarres? si la simplicité de quelques Caraïbes leur a fait

## 134 DISSERTATION

penfer que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a pouffé à en demander pour en fermer, on a vu une marchande de St. Malo, correspondante d'une Dame de la Martinique, lui demander de semer beaucoup de Càret (écaille de tortue, dont on fait les tabatieres & autres ouvrages;) parce que ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne se pourriffoit pas dans le vaisseau pendant la traversée. (a) N'avons-nous pas vu des Magistrats d'une Nation Européenne, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des Marionnettes. Comus, le célèbre Comus, si connu à Paris & à Londres par des expériences physiques, qui ont étonné les Savants, n'oseroit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'un enthousiasme inquisitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne même lavante, parce qu'il redouteroit les fuites de leur admiration.

Sur quoi donc M. de P. se fonde-t-il pour établir son paradoxe, que tous les peuples du nouveau Continent sont inférieurs en tout au moindre des Européens? nous avons vu qu'en général les

---

(a) Hist. des Antilles.

Amé  
mes  
ture  
rise  
bien  
aveu  
mités  
nent  
vie q  
de la  
éclair  
vraim  
comm  
ducat  
un co  
il dor  
ritabl  
qu'un  
d'idio  
dont  
droit  
nos ad  
ou du  
le gu  
d'être  
Bel  
de la  
habita  
aband  
ceinte  
les p  
raison  
reuse

## SUR L'AMERIQUE. 135

Américains, loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractérise la perfection; belle taille, corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveugle, muet ou affecté d'autres infirmités, si communes dans notre Continent; une santé ferme, vigoureuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de la nôtre; un esprit sain, instruit, éclairé & guidé par une philosophie vraiment naturelle, & non subordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation; une ame noble, courageuse, un cœur généreux, obligeant: que faut-il donc de plus à M. de P. pour être véritablement homme? aussi ces hommes qu'une vanité si mal fondée, fait traiter d'idiots, disent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendrait mieux qu'à eux; puisqu'en effet nos actions sont contraires à l'humanité, ou du moins à la sagesse qui devrait être le guide des hommes, qui se piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumières de la pure raison, plus saines dans ces habitants de vastes forêts, ou de pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuse de nos Villes, où les passions autorisées obscurcissent la raison; & où la société est plus dangereuse que le séjour des déserts & des bois.

## 136 DISSERTATION

où nos sciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille, où nos besoins se multiplient dans notre abondance même; & où cette abondance ne sert qu'à nous rendre plus pauvres & plus malheureux.

J'avoue que nous sommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle résulte tout l'avantage de la société. Mais la première intention de cette union, ou Contrat Social, a été d'obliger tous les contractants à se prêter des secours mutuels, & non de laisser tout usurper aux uns; de les autoriser même dans leurs usurpations & de laisser manquer de tout aux autres.

Les Sauvages Américains sentent trop bien ce que c'est que l'homme pour se conduire suivant des principes qui heurtent ainsi la raison & le bon sens. La plupart au moins d'entre eux ne vivent point seuls; mais contents du commerce des hommes qui leur ressemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les regardent comme très-inférieurs à eux. Prompts à se secourir dans tous leurs besoins, ils refusent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croient ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs sont éloignées de celles des peuples que nous appellons civilisés, plus elles paroissent conformes à la loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de

S  
tous le  
sous le  
en app  
flexion  
les fau  
née, &  
vicieus

En e  
Philoso  
& si ric  
Sauvag  
ceux q  
de pitie  
leur sp  
l'envie  
guerres  
pour la  
ce que  
discord  
querelle  
peste d

Ne va  
tants de  
tous les  
qu'en on  
il pas p  
voir lai  
les entra  
en avoir  
de tant  
la cupid  
trouver  
cherche

## SUR L'AMERIQUE. 137

tous les hommes. Accoutumés au joug sous lequel nous succombons sans nous en appercevoir, nous ne faisons pas réflexion que nous substituons à cette loi les fausses idées d'une raison enchaînée, & corrompue par une éducation vicieuse.

En effet, que font aux yeux d'un vrai Philosophe ces Royaumes si florissans, & si riches? ce qu'ils font aux yeux des Sauvages; des objets de mépris, & ceux qui les composent, des objets de pitié; parce que leurs richesses, & leur splendeur, ne servent qu'à exciter l'envie d'un voisin ambitieux, & des guerres cruelles dans le sein des Etats; pour la destruction de l'humanité: parce que ces richesses font une pomme de discorde toujours présente, sources de querelles & de divisions, qui font la peste de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitans de notre continent eussent eu dans tous les temps, la même idée de l'or, qu'en ont encore les Sauvages? ne seroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laissé l'or & l'argent ensevelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, sacrifiés à la cupidité de leurs semblables, pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peines & de sou-

cis, que la source funeste des maux dont nous sommes inondés?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raisonnemens soient un jeu d'esprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage même, les sentimens des Sauvages, que divers Auteurs célèbres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ces discours aux différens peuples du nouveau Continent, avec lesquels ils ont vécu. Ils sont d'autant moins suspects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchise, ce qu'ils y ont remarqué de reprehensible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque chose à ces Voyageurs, c'est d'avoir observé certains usages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conséquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir assez réfléchi sur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifiés de travers d'esprit; mais voyons si nous pensons mieux que les Américains. On pourra en juger sur le parallèle de leurs mœurs & de leur caractère avec ceux des Nations Européennes, & par la comparaison de quelques-uns de leurs usages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur généreux & de cet esprit calme, qui voit les objets sans se passionner,

& qui de  
les peup  
faillants,  
aux Eur  
leurs Na  
pendent  
les en pr  
offensés  
n'est pas  
ne soup  
de leur  
leur bon  
titude,  
offensés,  
sent leur  
aller. Ce  
goût de  
le motif  
devenir

On a v  
re contre  
& mord  
fés. D'ai  
uns des  
que pour  
fournisse  
tie de le

La m  
chez les  
fons n'on  
bres de l

(a) Voy

& qui donne aux choses leur juste valeur, les peuples du nouveau Monde sont bien-faisants, officieux, prévenants, rendant aux Européens amis, comme à ceux de leurs Nations, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croient pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas reconnu d'eux pour ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi, qu'on les paie d'ingratitude, & qu'ils se croient réellement offensés, ils ne pardonnent jamais & poussent leur vengeance aussi loin qu'elle peut aller. Cette passion furieuse, & non le goût décidé pour la chair humaine, est le motif qui pousse quelques Nations à devenir Anthropophages.

On a vu des Brésiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les fleches qui les avoient blessés. D'ailleurs vivant sans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chasse des animaux, qui leur fournissent leurs vêtements & d'une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que, comme chez les grands Tartares, (a) leurs maisons n'ont ni portes ni fenêtres closes. Libres de leurs volontés & de leurs actions,

---

(a) Voyage de Carpin & de la Mottraye.



ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir assez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & presque de penser autrement qu'il ne lui plaît. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richesses & les titres d'honneurs, dont ils ignorent presque les noms. Ils se laissent aller tranquillement dans les bras du sommeil, sans souci & sans inquiétude pour le lendemain, & voient enfin arriver le terme de leurs jours sans crainte de la mort, & sans regret pour la vie.

Que penseroit un Sauvage des Européens, & quelle idée ne seroit-il pas fondé à avoir des Nations même de notre Continent, qui se prétendent les plus civilisées, si au milieu d'une Religion qu'il a fallu établir, pour leur persuader que tous les hommes sont frères, il voyoit la misère incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de sueur du misérable à qui il le refuse? s'il se voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice seroient à chaque instant un motif suffisant pour lui nuire; d'hommes qui vivent de manière à obliger de les conduire par des loix, à la honte de l'humanité, les

font rega  
nêtes fér  
ours être  
Avons  
procher l  
nouveau  
ement c  
leur ég  
dus Sauv  
blessés &  
gner, m  
empress  
blessures  
olaies, &  
l'une hu  
rien de p  
péen? je  
ctes de  
onsle ric  
& passon  
ont cap  
Démocri  
On l'a  
a moitié  
quement  
ment pou  
sentiment  
ne nous  
conformi  
& d'agir.  
qu'ils ha  
de se pass

ir comment  
z d'autorité  
de parler &  
r autrement  
de peu, ils  
ue pauvreté  
rouvons pas  
& les titres  
ent presque  
ranquille-  
nneil, sans  
ur le lende-  
er le terme  
la mort, &

e des Euro-  
feroit-il pas  
même de  
tendent les  
d'une Reli-  
ur leur per-  
font freres,  
mendier un  
de celui-là  
luxe & l'a-  
ots de fueur  
use? s'il se  
d'hommes  
caprice se-  
if suffisant  
vivent de  
nduire par  
anité, les

font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre lesquels il faut toujours être en garde.

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du nouveau Monde? agissent-ils plus cruellement que les Espagnols ne l'ont fait à leur égard? Que diroient ces prétendus Sauvages, s'ils voyoient des Anglois blessés & vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les François, qui s'empressoient à étancher le sang de leurs blessures, à verser du baume dans leurs plaies, & à leur donner tous les secours d'une humanité bienfaisante? y a-t-il rien de plus cruel que le soldat Européen? je rougirois d'en rapporter les actes de cruautés & de scélératesse. Tirons le rideau sur des paralleles si odieux & passons à d'autres objets, qui ne seroient capables que d'exciter le rire des Démocrites de nos jours.

On l'a dit, & on le dira long-temps: la moitié du monde se moque réciproquement de l'autre. On se passionne aisément pour les usages, comme pour les sentimens que l'on a adoptés; & rien ne nous plaît qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penser & d'agir. Les Européens dont les climats qu'ils habitent, ne leur ont pas permis de se passer de vêtements, blâment les

peuples de l'Amérique qui vont nus, parce que les habits leur seroient plus à charge qu'avantageux.

La plupart des Sauvages se peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une seule couleur, d'autres y emploient le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & représentent sur leurs corps diverses figures de fleurs & d'animaux: d'autres s'oignent d'une espece de colle gluante, sur laquelle ils font souffler du duvet de diverses couleurs, par compartiment. Ils trouvent cet usage admirable, non seulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantissent des insectes, les rendent plus souples, & plus agiles: ils ont donc raison de les faire. Nous nous en moquons cependant, sans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent, des Pélerins Turcs vêtus de robes longues, faites d'un millier de pieces de toutes couleurs, sans pouvoir en apporter une bonne raison. On voit des hommes & des femmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, & contraints de se vêtir, se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs,

de papi  
vent au  
Sauvage

En le  
diens y  
par la N  
leur exist  
employa  
farder le  
du corp  
d'autres  
de cache  
ture, ou  
une hyp  
ble.

Les A  
noirs, ai  
oignent  
pour leu

La plu  
Italienne  
ment de  
seconde,  
ardent,  
d'or. Au  
terre, e  
pays du  
racher la  
le reste e  
elles im  
qui se fo  
yeux ave

Au re

## SUR L'AMERIQUE. 143

de papillons, d'insectes, distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau, les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conservation de leur existence; mais nos Européennes en employant le blanc & le rouge pour se farder le visage, la gorge, & les parties du corps qu'elles portent nués, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimés par l'âge; ce qui est une hypocrisie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois; & se les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plupart des Dames Espagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de soufre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire en France, en Angleterre, en Allemagne & dans tous les pays du Nord, on voit des femmes s'arracher la moitié des sourcils, & peindre le reste en noir pour paroître plus belles, elles imitent en cela les Sauvageffes, qui se font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Junipa*.

Au reste la mode de se peindre tout

le corps ou quelques parties seulement, fut celle de tous les temps & de tous les pays. Le Prophete Jérémie l'a reproché aux Juives, Tacite le dit des Allemands, (a) Pline, (b) Hérodiens, (c) nous apprennent que certains peuples de la grande Bretagne, n'ayant l'usage d'aucuns vêtements, se peignoient le corps de diverses couleurs, & y représentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommés *Pictes*. Les Goths se rougissoient le visage avec du cinabre; & les premiers Romains, si nous en croyons Pline, (d) se peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit aussi le visage de Jupiter. Les Européennes faisoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & sur-tout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie s'en rougissoient tout le corps, & même les statues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des especes de bonnets ou couronnes de plumes d'oiseaux très-bien tissues & arrangées avec goût: les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent

(a) Livre des mœurs des anciens Allemands.

(b) Liv. 22. Ch. I.

(c) Vie de Severe.

(d) Liv. 33. Ch. 7.

leurs  
mes a  
trelac  
cielles  
de l'A  
mettre  
de cor  
vienn  
pur d  
quefoi  
crysta  
ainsi c  
péenn  
en por  
de dia  
leur d  
choire  
porten  
Améri  
se pei  
me les  
que tou  
nent &  
si le C  
mettoir  
nes se  
goût &  
prifero  
lequel  
une plu  
aux au  
latives  
ment &  
Te

SUR L'AMERIQUE. 145

leurs chapeaux de plumets, & les femmes arborent aussi des aigrettes, & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'Amérique se percent les oreilles & y mettent des pendants d'os ou de pierres de couleur travaillés & polis. Les Péruviennes & les Brésilienues en ont d'or pur d'une grandeur démesurée, quelquefois décorés de pierres fines ou de crystal, ou d'ambre jaune, ou de corail, ainsi que les Apalachites. Nos Européennes les imitent encore à cet égard, en portant des pendeloques de perles, de diamants ou d'autres pierres, qui leur descendent jusqu'au bas de la mâchoire. Les Dames de notre Continent portent aussi des bracelets comme les Américaines; vraisemblablement elles se peindroient aussi tout le corps, comme les Caraïbes, les Brésilienues, presque tous les peuples du nouveau Continent & de plusieurs Cantons de l'Afrique, si le Climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas se vêtir. Nos Européennes se flattent cependant d'avoir du goût & de l'esprit: pourquoi donc mépriseroient-elles les Américaines, sur lesquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres usages, & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté, chaque Nation les attache

N  
 eulement,  
 de tous les  
 reproché  
 Allemands,  
 nous ap-  
 de la gran-  
 d'aucuns  
 corps de  
 ésentoi-  
 ils furent  
 ugiſſoient  
 & les pre-  
 vons Pline,  
 z les jours  
 amille. Les  
 t aussi le  
 éennes fai-  
 e cas qu'en  
 & sur-tout  
 d'Ethiopie  
 , & même  
  
 portent des  
 es de plu-  
 s & arran-  
 portent des  
 mes orment  
  
 cians Alle-  
  
 leurs

## 146 DISSERTATION

che à diverses choses suivant le caprice, & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à mesure qu'elle croît. On assure même qu'ils ont le secret d'empêcher le poil de revenir, quand ils l'ont arraché. Ils pensent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chevres. Tous les peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroit jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européens occidentaux d'aujourd'hui pensent comme les Américains sur l'usage de porter la barbe; ils laissent aux militaires & aux cochers le plaisir de porter des moustaches & coupent la barbe le plus ras possible, pour se donner sans doute un air plus efféminé, tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil, pour des raisons que l'on sait. Ainsi varient les opinions sur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois plus un corps est velu, plus il paroît beau. Ce seroit parmi nous, comme chez les peuples de l'Amérique, la beauté d'un Ours & non celle d'un homme. Par la même raison les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent, ou se coupent presque tous les cheveux, pour n'en laisser croître qu'un toupet au som-

met d'  
occid  
confe  
prunt  
peuve

De  
beaut  
nez ex  
ver l'  
guent  
nez é  
Caléc  
des o  
épaul  
aux le  
pléent  
Elles  
aquilin  
femme  
leur ra

Les  
épaisse  
peau l  
fambig  
rues; i  
se don  
les Ma  
ges, d  
Betel  
ment q  
rifices  
que no

met de la tête, tandis que les peuples occidentaux de l'Europe non seulement conservent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaisie.

De très-petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainsi qu'un nez extrêmement camard. Pour en relever l'éclat les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment aussi les nez écrasés & les grandes ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles alongées jusques sur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos Dames Européennes y suppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin & les Européens aiment dans les femmes un petit nez retrouffé; il ont leur raison pour cela.

Les Ethiopiens préfèrent les levres épaisses & saillantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Negres de la Mosambique aiment les dents aiguës & pointues; ils emploient même la lime pour se donner ce trait de beauté; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Betel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des



Chirurgiens Dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font consister la beauté de la tête à l'avoir alongée & aplatie par les deux côtés. Dès la naissance les meres la pressent à leurs enfans pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au dessus du mollet, & les serrent au-dessus de la cheville pour les faire enfler, parce qu'ils les aiment grosses. Les Européens, si l'on en excepte les Espagnols, préfèrent les jambes fines & les mollets d'une grosseur proportionnée.

Chez quelques Asiaticques, & dans plusieurs Cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux femmes d'avoir des manelles pendantes, & assez alongées pour être jetées par dessus l'épaule, nos Européennes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit possible, les Chinoises s'estropient au point de ne pouvoir presque se soutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer seulement le bout du pied, & découvrent aisément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'isle de Chio, les femmes se couvrent exactement la gorge jusqu'au menton, & portent des jupons si courts qu'à peine descendent-ils jütqu'au genou.

Mais si les Chinoises s'estropient les

5  
pieds,  
nez po  
appas,  
les pas  
une be  
réussiff  
de prêt  
tié de

Je n  
tres us  
beauté  
dépend  
Climat  
que l'o  
dre l'in  
d'opini  
préjug  
nous.  
dont l'  
clairem  
dre plu  
sur les  
bon se  
ner qu  
désavan  
truction  
de se p  
n'en tr  
front ?

Dans  
Contine  
pays-or  
prit, c

pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des agréments & des appas, nos Européennes ne se mettent-elles pas le corps à la torture, pour se former une belle taille ? à quoi néanmoins elles réussissent si mal, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usages de l'Europe ; le goût pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent, comme ailleurs, des loix, du Climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible que de vouloir fixer tant d'opinions différentes ; de détruire des préjugés identifiés, pour ainsi dire, avec nous. *Tot capita, tot sensus*. Ce proverbe dont l'expérience journalière prouve si clairement la vérité, devrait nous rendre plus circonspects dans nos jugemens sur les usages des Nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels, qui tendent à sa destruction, ou ceux dont la Nature a lieu de se plaindre. Hé ! parmi nous combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front ?

Dans la plupart des cantons du vaste Continent de l'Amérique les naturels du pays ont, suivant nous, des travers d'esprit, d'inclination & de conduite. Mais

## 150 DISSERTATION

si nous étions assez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, ne trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, & raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux ? des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en seroient que plus philosophiques ; nous verrions les objets dans leur véritable point de vue, & nous les estimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom seul de *Sauvage*, nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que M. de P. nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui ne connoissant presque aucun excès, ne connoit presque aucune des maladies qui en sont une suite, & portent jusqu'à l'esprit la foiblesse qu'elles donnent au corps ; comme un homme dont l'esprit sain, calme & tranquille, marche sûrement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend son corps déjà bien constitué, fort, vigoureux, robuste ; vivant de peu, mais vivant un siècle ; parce que endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intempérie des saisons : comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une confiance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve

de to  
de m  
lâche  
là de  
Amér  
Ma  
ver d  
tre d  
turell  
dont  
peu d  
ques  
la mè  
père  
s'est f  
dra si  
on lu  
ne vau  
sans  
arrivé  
Ple  
nature  
beau  
ne fan  
droit  
ignora  
le leu  
répug  
notre  
n'est p  
Le  
diens  
teurs

de tout; fermeré qu'il a plu à M. de P. de métamorphoser en indolence & en lâcheté, qui auroient leur source dans la dégradation physique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abatre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce degré de Philosophie, dont les Stoïciens se vantoient avec si peu de fondement. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un père de famille Américaine que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement, *voilà qui est bien*. Vient-on lui dire: *vos enfants ont été tués, cela ne vaut rien*, dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumière naturelle inspire, ils goûtent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit; mais ils ne saisissent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parce qu'ils ignorent le génie de leur langue, ou le leur explique mal, soit parce qu'ils répugnent à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aisé de se défaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'autres rapportent des autres Peuples du

nouveau Monde, des raisonnements si justes & si abstraits sur l'Être souverain, sous le nom du *grand Esprit*, qu'on les diroit puisés dans les écrits des Philosophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'aient ni culte, ni religion, ils disent que ce grand esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoît est lui, qu'il subsiste sans bornes, sans limites, sans figures; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnements que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'Abbé Prevost, sont-ils ceux de gens hébétés & stupides? Les Bracmanes des Indes raisonnent à-peu-près dans le même goût. Apollonius de Thiane fut autrefois chez eux, pour s'instruire de la philosophie.

Non, je ne saurois me persuader que M. de P. eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit sur le nouveau Continent, lorsqu'il nous en a tracé un portrait si différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vu que la Louisiane, la Virginie, &c. jouissent du plus beau climat du monde; (a) que tout y vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même sans le se-

---

(a) Differt. de Guedeville. Tome VI. p. 91. & suiv.

S  
cours  
diverti  
suffisoi  
lorsque  
le ils p  
par l'a  
glois,  
que po  
frire p  
Il auro  
favoris  
beaux  
droits  
bras &  
veilleu  
perfe  
tes les  
beauté  
traits  
charm  
qu'elle  
gaies,  
rire a  
Pou  
mériq  
forme  
beauc  
que n  
gnes  
temps  
la rig  
imagi  
jugés

cours d'une pénible industrie ; que le divertissement seul des naturels du pays fuffisoit pour suppléer à leurs besoins, lorsque la douce tranquillité dans laquelle ils passoient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Espagnols & des Anglois, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent passer de l'âge d'or à l'âge de fer ? Il auroit vu que la Nature n'a pas moins favorisé les hommes qui habitent ces beaux climats, puisqu'en général, ils sont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuse & n'ont pas la moindre imperfection sur le corps ; que presque toutes les femmes y sont d'une grande beauté ; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint ; qu'elles sont pleines d'esprit, toujours gaies, de bonne humeur, & que leur rire a même beaucoup d'agrémens.

Pour donner enfin des peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit se la former, je croirois sans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils sont plus hommes que nous dans toutes leurs manières dignes de la simplicité primitive du vieux temps, qu'ils ne sont sauvages, suivant la rigueur du terme, que dans notre imagination & relativement aux préjugés des peuples ambitieux, avares,

adonnés au luxe & à la mollesse, & que la misere ou les soucis poignent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorsque j'entre dans les tabagies Angloises, Hollandoises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me semble être transporté dans un Carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, est à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un esprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oisif, phlegmatique, & sérieux, ils fument paisiblement leur calumet; mais on y lit en même temps l'affection mutuelle qui les rassemble, la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunis.

Dans les tabagies de notre Continent on voit des gens assemblés pour passer des journées entières appuyés nonchalamment sur le bout d'une table couverte de vases pleins de thé ou de biere, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche; regardant les autres avec des sourcils rabattus, les étudiant dans un morne silence, examinant jusqu'à leurs moindres gestes, avec des yeux obscurcis par les vapeurs noires de la biere & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifester la défiance qu'ils ont de leurs voisins, avec les soucis & inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joie & le plaisir s'y

S  
rencon  
nés qu  
nit la  
corde,  
nestes  
ples civ  
de nou  
de Sau

Il ne  
justifier  
de M.  
naturel  
transpo  
(a) par  
ces, les  
sont eng  
l'animes  
que cer  
animau  
devenu  
gradée  
leur for

Le P  
à cet ég  
Murato  
toire du  
plus gr  
d'Afrique  
que j'ai  
aussi b  
grandes

(a) To

rencontrent quelquefois, ils n'y sont amenés que par l'ivresse, qui alors en bannit la raison, pour y introduire la discorde, les querelles, & toutes leurs funestes suites. Voilà cependant ces Peuples civilisés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juste titre le nom de Sauvages ?

Il ne me seroit pas plus difficile de justifier l'Amérique des fausses assertions de M. de P. au sujet des quadrupèdes naturels à ce Continent là, ou qu'on y a transporté du nôtre. Suivant cet Auteur, (a) par un contraste singulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains sont entièrement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux, mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européenne y sont devenus rabougris; leur taille s'est dégradée, & ils y ont perdu une partie de leur force, de leur instinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout à fait pensé à cet égard, comme M. de P., & M. Muratori nous assure dans sa petite histoire du Paraguay, que les Tigres y sont plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de Tigres que j'ai vues à Monte-Video étoient aussi belles, & pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte

---

(a) Tome I. p. 6. 7. & 12. 13.



de notre Continent. Quant à ces animaux vivants, je n'y en ai vu qu'un seul, dont le Gouverneur de Monte-Video fit présent à M. de Bougainville, qui le fit porter à bord de notre Frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la Cour du Gouvernement; & quoiqu'il n'eût alors que quatre mois au plus, sa hauteur étoit déjà de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise, si on lui eût permis de croître jusqu'à sa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'Isle Ste Catherine, & ceux de la côte de la terre ferme nous exhortoient à ne pas nous exposer dans l'intérieur des terres, & n'osoient eux-mêmes aller à la chasse sur la lisière des forêts; parce qu'ils regardent les Onces, les Tigres, les Léopards & les Lions de ce pays-là comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les Ours de l'Amérique septentrionale, loin d'y être rabougris, y sont d'une grandeur effroyable.

Mr. de P. a sans doute confondu les Lions du Brésil, du Paraguai, du Mexique & de la Guyane avec un animal du Pérou & des frontières du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, & qui n'a pas la figure du Lion; mais auquel les Péruviens ont donné le nom de

S  
ce Roi  
qu'on  
qu'on  
A l'  
transp  
rique,  
elle a  
Cantor  
tous ce  
natura  
pas mo  
triculie  
sur le  
Taure  
plus g  
font o  
que d  
l'on y  
ter en  
verts,  
dix pi  
march  
font au  
ce Esp  
admir  
le corp  
Chien  
Cath  
grand  
le Da  
Il nou  
quatre

cé Roi des animaux quadrupedes, nom qu'on lui a conservé dans les relations qu'on nous a données de ce pays-là.

A l'égard des quadrupedes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains Cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais M. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du particulier au général. J'ai vu au Brésil & sur le rivage de Rio de la Plata, des Taureaux aussi gros & aussi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils sont ordinairement plus grands; puisque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *Cuir* *verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchands. Les Chevres & les brebis y sont aussi de la plus grande taille. La race Espagnole des Chiens de chasse y est admirable & y a si peu dégénéré pour le corps, l'instinct & le génie, que les Chiens d'arrêt du gouverneur de l'Isle Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands Chiens qu'en France on appelle Danois, & gros comme des Limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déjà naturel-

## 158 DISSERTATION

lement, & que M. de Bougainville con-  
duisit en France.

Les Chevaux Espagnols qui se font ex-  
trêmement multipliés en Amérique,  
loin des'y être abâtardis, y ont acquis  
un degré de bonté si supérieur à ceux  
d'Espagne même, qu'ils font jusqu'à  
soixante lieues de suite, sans prendre au-  
cune nourriture, & font pour l'ordinaire  
à Buenos Aires, & à Monte-Video, trois  
jours de suite sans boire ni manger. Ils  
font malgré cela d'une vigueur, d'une  
légereté & d'une allure au-dessus de  
toute imagination. J'en ai rapporté les  
preuves, dans le journal de mon Voya-  
ge aux Isles Malouines, après en avoir  
été témoin oculaire.

Plus je réfléchis sur l'idée que M. de  
P. s'est efforcé de nous donner de l'Amé-  
rique, moins je la trouve conforme à  
celle que nous en avons. Cette partie du  
Globe est depuis sa découverte, le grand,  
le puissant, le riche aimant des Euro-  
péens. L'Europe, la moindre partie de  
la terre dans le partage qu'il a plu aux  
hommes d'en faire, vise depuis ce temps-  
là à se dédommager de son peu d'étend-  
ue, & de ce qui lui manque, en cher-  
chant ardemment les biens que la Natu-  
re lui a refusés, & dont cette mere com-  
mune, qui n'aime pas également ses en-  
fants, a été prodigue à certains pays.

SU

En e  
comme  
lation  
s'établir  
tes les p  
rils, les  
rebuté.

Quoi  
fait par  
rien en  
Depuis  
nent, a  
râché de  
peut dir  
venu de  
les gen  
aux nat  
malheur  
s'est pas  
violence  
roient v  
on a ôté  
de tous  
encore e  
horribles  
tout le c  
sans le f  
éprouver  
l'injustic  
employe  
défendre  
vasion d  
que la q

## SUR L'AMERIQUE. 159

En effet, si les Européens pensoient comme M. de P., verroit-on cette émulation si vive, si empressée pour aller s'établir en Amérique & y chercher toutes les productions ? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rebute.

Quoique l'avarice & la cupidité aient fait parcourir l'Asie & l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'Amérique. Depuis qu'on connoît ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ses dépouilles ? on peut dire sans exagération, qu'il en est venu des richesses immenses dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'est pas contenté de les dépouiller avec violence, des choses dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contre eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépositaires, sans le savoir, des trésors de la Nature, éprouverent les effets les plus criants de l'injustice & de la violence ; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invasion des usurpateurs. Il ne leur restoit que la qualité d'hommes, falloit-il que

M. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller?

Non, tout le spécieux de ses raisonnemens ne sauroit tenir contre la conduite des Européens. Elle prouve plus que tous les arguments ; parce que le raisonnement est toujours en défaut quand l'expérience est contre lui.

Si je m'étois proposé de relever toutes les autres propositions hazardées des réflexions philosophiques de M. de P. ces dissertations formeroient un volume presque aussi considérable que l'ouvrage même. J'ai de la peine à me persuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait pensé & débité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire presque général qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, M. de P. s'est laissé sans doute, emporter à la manie qui regne d'inonder le public de sarcasmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux. (a) L'ordre des Bénédictins, ou plutôt les richesses dont ils jouissent avec des titres qu'on ne peut leur contester, ont réveillé la jalousie & l'envie : la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagemens, & ne laisse aucune équivoque

---

(a) Recherches philosophiques sur les Américains, Tom. II. p. 364. 365.

S  
sur la n  
Ils se m  
richesse  
mille ex  
des bi  
charmé  
entend  
été occ  
Monaf  
les titre  
revend  
de fam  
les Bé  
peu de  
vrage  
phes,  
ou abs  
vent pe  
di au p  
dans le  
d'Etat  
taire m  
nédicti  
ce & s  
rendus  
& à l'E  
gagner  
rendan  
ques tr

(a) M  
lement d  
(b) A  
Roi de

sur la nature des motifs qui les animent. Ils se montrent à découvert. La soif des richesses les dévore, & leur fait exhaler mille extravagances contre les possesseurs des biens des Abbayes, qu'ils seroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leurs ancêtres n'ont été occupés que du soin de doter des Monasteres; & Dieu fait quels seroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres, comme un bien de famille! M. de P. connoît bien peu les Bénédictins, puisqu'il leur rend si peu de justice. Trop occupé de son ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou absorbé dans ses réflexions trop souvent peu philosophiques, il s'est étourdi au point d'oublier que les Magistrats dans leurs plaidoyers, (a) les Ministres d'Etat, (b) tous les Savants, Mr. de Voltaire même, n'ont jamais parlé des Bénédictins, sans faire l'éloge de leur science & sans exalter les services qu'ils ont rendus & qu'ils rendent encore à l'Eglise & à l'Etat. Si M. de P. a donc pensé qu'il gagneroit des applaudissements en se rendant l'Echo des sons bruyants de quelques trompettes méprisables, je laisse à

(a) M. Joly de Fleury, Avocat général du Parlement de Paris.

(b) Arrêt du Conseil d'Etat & Déclaration du Roi de 1765 & 1766.

162 DISSERTATION, &c.

penfer le cas qu'il doit faire de ces applaudissements. S'il rectifie au contraire son erreur à cet égard comme sur tant d'autres, il nous prouvera que ses réflexions font quelquefois philosophiques.

F I N.



D  
R E  
P H  
A N

, &c.

ces ap-  
contraire  
sur tant  
les réflé-  
tives.

DÉFENSE  
DES  
RECHERCHES  
PHILOSOPHIQUES  
SUR LES  
AMÉRICAINS,  
PAR MR. DE P\*\*\*.





P

**S**I P  
*Recher*  
une C  
l'Acad  
eu bea  
jamais  
se sero  
silence

Auj  
qu'on n  
mie de  
sappro  
*Recher*  
pere qu  
non pl  
Carenf  
turel.



## P R É F A C E.

SI l'on n'avoit pas attaqué les *Recherches Philosophiques* devant une Compagnie aussi illustre que l'Académie de Berlin, on auroit eu beaucoup de raisons pour ne jamais répondre; quand même on se seroit imaginé qu'on gardoit le silence, parce qu'on y étoit réduit.

Aujourd'hui on répond, parce qu'on respecte infiniment l'Académie de Berlin: si elle n'a pas désapprouvé le projet de réfuter les *Recherches Philosophiques*, j'espère qu'elle ne désapprouvera pas non plus le projet de les justifier. Car enfin la défense est de droit naturel.

Le Public va être instruit : il  
pourra juger (\*).

---

(\*) La critique que l'on se propose d'examiner, est intitulée : *Dissertation sur l'Amérique & les Américains, contre les Recherches Philosophiques de M. de P.*, par Dôm Pernetty, Abbé de Bürgel, des Accadémies Royales de Prusse & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.



L

R E

P H

L E S

à décla  
des pre

ruit : il

se d'exami.  
l'Amérique  
erches Phi-  
n Pernetty,  
Royales de  
caire de Sa



D É F E N S E  
D E S  
R E C H E R C H E S  
P H I L O S O P H I Q U E S  
S U R  
L E S ' A M É R I C A I N S .

---

---

C H A P I T R E I .

*Observations Préliminaires.*

I.

**L**E critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques* avec tant d'aigreur, ou si peu de modération, a bien plus pensé à déclamer contre l'Auteur, qu'à citer des preuves contre son ouvrage. Cette

maniere de critique n'est point bonne, parce qu'elle n'est pas instructive.

Je citerai des preuves, & éviterai les déclamations : car quand on discute un sujet si vaste & si important, il faut au moins être modéré ; sans quoi on ne discerne plus les choses ; on accorde tout à l'imagination & rien au jugement.

Que seroit-ce donc si l'on avoit autant d'animosité à repousser les coups, qu'on en a eu à les porter ? Alors on ne seroit que se donner inutilement en spectacle par de vaines querelles littéraires : tandis qu'on peut recueillir tant de faits intéressants, bien plus propres à éclaircir la difficulté que tant de mauvaises raisons dites avec tant de dureté.

## II.

L'Auteur a travaillé pendant neuf ans à son livre : le critique a fait en deux ou trois heures une Dissertation contre ce livre, & il ne veut pas que le public juge du livre tel qu'il est ; mais tel qu'il le dépeint dans sa Dissertation. Ce qui paroît un peu injuste.

## III.

On accuse l'Auteur d'avoir, par une noire envie, décrié les Américains, afin d'humilier l'espece humaine. Ensuite on l'accuse, à chaque page, d'avoir trop joué les peuples de l'Europe.

Ainsi

DES P

Ainsi

pas par  
n'est pa  
milier  
montre  
ciale fu  
fini qu'  
les indi

Les nat  
homme  
Descart  
vefend  
res aux  
savent n  
delà de  
mettre l  
vrage n

Voici

Les S  
rus natu  
dont les  
de fonder

Ainsi  
étoient S  
phes;& l  
Monde

Je con  
sensibilit  
un effet

(a) P.

Ton

Ainsi les peuples de l'Europe ne font pas partie de l'espece humaine, ou il n'est pas vrai que l'Auteur ait voulu humilier l'espece humaine. Il a voulu démontrer l'avantage infini qu'a la vie sociale sur la vie sauvage, l'avantage infini qu'ont les habitants de l'Europe sur les indigenes du nouveau monde.

Les nations qui ont produit d'aussi grands hommes que Newton, Locke, Leibnitz, Descartes, Bayle, Montesquieu, S'gravesend, ne sont pas seulement supérieures aux barbares de l'Amérique, qui ne savent ni lire, ni écrire, ni compter au-delà de leurs doigts. Si l'Auteur eût osé mettre la chose en doute, jamais son ouvrage n'eût mérité de voir le jour.

I V.

Voici les termes du critique.  
*Les Sauvages de l'Amérique sont parvenus naturellement à ce degré de Philosophie dont les Stoïciens se vantoient avec si peu de fondement(a).*  
Ainsi, Marc-Aurele & Julien, qui étoient Stoïciens, n'étoient pas Philosophes; & les Anthropophages du nouveau Monde sont Philosophes.

Je conçois que le critique a pris l'insensibilité brutale des Sauvages, qui est un effet de leur tempérament & de leur

(a) P. 151.

stupidité, pour un effet de leurs principes. C'est tout confondre.

V.

Mais voyons donc après tout, s'il est vrai que M. de P. ait autant *décrié les Américains* qu'on le dit.

Au commencement du seizième siècle, comme l'observe M. de Bougainville, les Théologiens soutinrent, dans les écoles, que les Américains n'étoient pas des *hommes*, & qu'ils n'avoient point d'ame. L'atroce Sepulveda soutint qu'on pouvoit les massacrer, sans commettre un péché véniel.

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* ne cesse de répéter qu'on a eu tort de refuser aux Américains le titre d'homme, & qu'on a eu encore plus grand tort de les massacrer. Il n'a donc pas autant décrié les Américains, que ces terribles Théologiens du seizième siècle: il plaint le sort des Indiens abrutis, il gémit, à chaque page, sur leurs malheurs; il n'y a pas un mot, dans son livre, qui ne respire l'amour de l'humanité: il tâche même de pallier les crimes inouis dont on a accusé les peuples de l'Amérique les moins barbares: il dit qu'on ne doit pas croire que les Mexicains immoloient vingt mille hommes tous les ans à une idole. Cependant qu'on lise l'*Histoire générale de l'Amérique*, publiée en 1768 & en 1769, par

le Per  
religie  
sur ce  
humai  
les bo  
teur lo  
cains,  
au con  
les ju  
che au  
Auteur  
toriens  
ples A  
au nou  
mémoi  
plus od  
fait ava  
voleur  
gand;  
un mor

(a) Po  
déré dans  
suffit de  
Pag. 7.  
" A c  
" que le  
" l'hume  
" ses cou  
" tous le  
" conduit  
" avoir p  
" amour  
" milier l

le Pere Tournon, & on y verra que ce religieux ne forme pas le moindre doute sur ce nombre effroyable de victimes humaines, égorgées annuellement par les bourreaux du Mexique. Ainsi l'Auteur loin d'avoir calomnié les Américains, comme le critique le dit (a), a, au contraire, fait tous ses efforts pour les justifier sur bien des points; il tâche aussi de démontrer que tous les Auteurs des relations & tous les Historiens ont exagéré le nombre des peuples Anthropophages qu'on a trouvés au nouveau monde. Enfin il a rendu la mémoire des déprédateurs Espagnols, plus odieuse qu'aucun écrivain ne l'avoit fait avant lui: il n'appelle Pizarre qu'un voleur, il n'appelle Cortez qu'un brigand; il assure que Vasco Nunnez étoit un monstre infame, digne du dernier

---

(a) Pour prouver combien le critique est modéré dans ses termes & dans ses imputations, il suffit de citer ici un passage de sa Dissertation Pag. 7.

“ A ce portrait, où l'on croiroit aisément  
 „ que le peintre a trempé son pinceau dans  
 „ l'humeur noire de la mélancolie, & délayé  
 „ ses couleurs dans le fiel de l'envie; dont  
 „ tous les traits semblent avoir été placés &  
 „ conduits non par la philosophie qu'il annonce  
 „ avoir présidé à son ouvrage; mais par un  
 „ amour propre offensé, par un parti pris d'hu-  
 „ milier la nature humaine.



supplice. Il est vrai qu'il nomme Christophe Colomb un grand homme, & il le méritoit: la sévérité qu'on lui a reprochée, il en avoit besoin pour contenir les Espagnols ses mortels ennemis, & qui ne pouvoient lui pardonner d'être Italien, & d'avoir découvert un nouveau Monde: plus il s'intéressoit à la conservation des Américains, & plus on l'accusoit de trahir Ferdinand & Isabelle. Les Indiens pleurerent sa mort: ils perdirent en lui un protecteur, & trouverent dans Ovando qui lui succéda, le tyran le plus féroce & le plus dénaturé de tous les Castillans qui passerent de l'ancien Monde dans le nouveau.

L'Auteur devoit-il, après tout cela, s'attendre qu'un critique viendroit l'accuser d'avoir porté une noire envie aux Omaguas, aux Iroquois & sur-tout aux Hurons? On voit par-là combien il est difficile, avec les meilleures intentions, de satisfaire tout le monde. Au reste il me paroît peu probable que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* auroit envié le sort des Hurons. Voilà tout ce qu'on peut répondre à de pareilles imputations.

J'entre maintenant en matière.



De la

L'A

les An  
mes d  
mat;

ropée

que,

preuv

voici

ouvrag

tandis

*Philos*

teurs a

avec le

" D

" Euro

" &amp; le

" que l

" a ren

" que l

" pouv

" temp

" d'Eu

" fatig

" roien

" parei

---



---

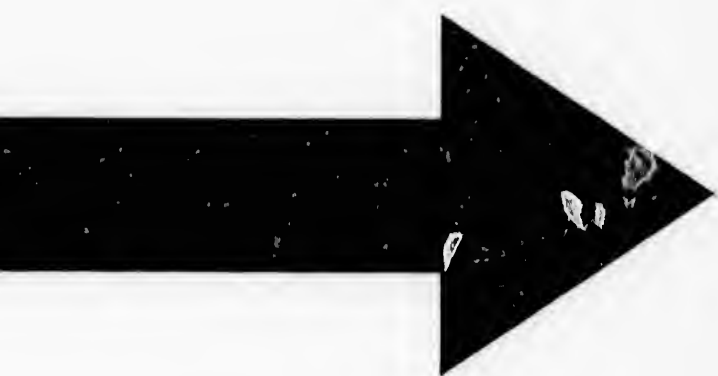
## CHAPITRE II.

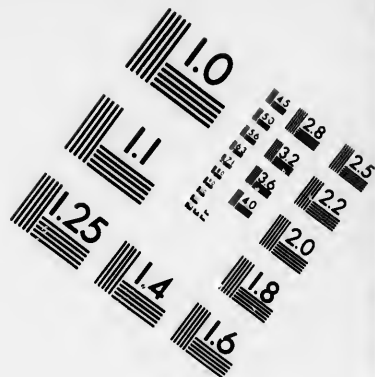
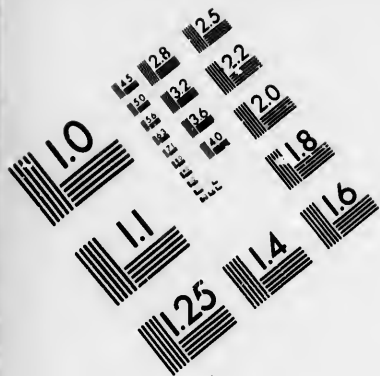
### *De la dégénération des Européens établis en Amérique.*

L'Auteur a non-seulement soutenu que les Américains étoient une race d'hommes dégénérés par l'inclémence du climat; mais il a encore assuré que les Européens, qui vont s'établir en Amérique, y dégénèrent aussi. On connoît les preuves incontestables qu'il a citées, & voici une nouvelle preuve, tirée d'un ouvrage qui étoit sous presse à Paris; tandis qu'on imprimoit les *Recherches Philosophiques* à Berlin, sans que les auteurs aient été en correspondance les uns avec les autres.

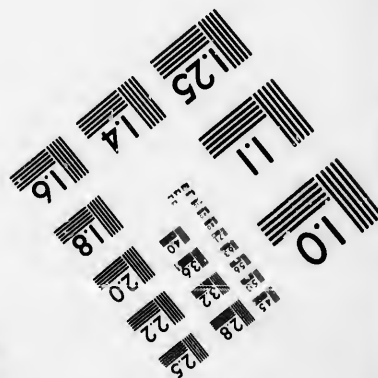
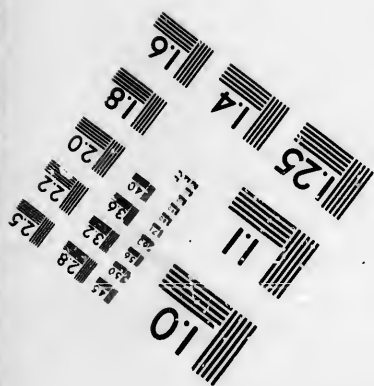
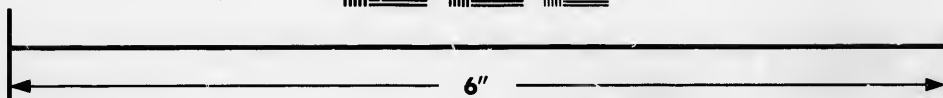
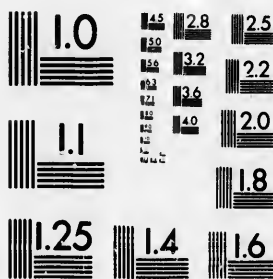
“ Dans l'Amérique septentrionale les  
 „ Européens dégénèrent sensiblement,  
 „ & leur constitution s'altère à mesure  
 „ que les générations se multiplient. On  
 „ a remarqué, dans la dernière guerre,  
 „ que les hommes nés en Amérique, ne  
 „ pouvoient pas supporter aussi long-  
 „ temps que ceux qui étoient venus  
 „ d'Europe, les travaux des sièges, & la  
 „ fatigue des voyages de mer: ils mou-  
 „ roient en grand nombre. Il leur est  
 „ pareillement impossible d'habiter un







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0

10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

„ autre climat, sans être fujets à quantité d'accidents qui les font périr (a), „

Voilà donc cette dégénération progressive dans l'espèce humaine, dont il est parlé dans les *Recherches Philosophiques*. Comme c'est un fait très-important, très-singulier; comme c'est un fait qui sert de base à l'hypothèse de l'Auteur, le critique devoit s'attacher à démontrer qu'il est faux, ou il devoit, suivant l'équité, l'admettre comme vrai. Cependant il ne fait ni l'un ni l'autre. A l'entendre parler, il semble qu'il lui suffisoit de prendre la plume pour composer une réfutation dans les formes; mais qu'il me permette de lui faire observer qu'il a trop changé l'état de la question, & trop peu approfondi les choses, pour pouvoir les traiter avec quelque précision. Aussi ne donne-t-il aucune observation sur l'Histoire Naturelle de l'homme: il a mieux aimé employer la morale, des compilations extraites du compilateur Guedeville, & enfin des raisonnemens à perte de vue.

Quand on attaque un livre écrit sur une science, il faut se servir d'arguments tirés de cette science, & non d'une autre.

(a) *Hist. Nat. & Politique de la Pensylvanie*. P. 237. Paris 1768. Cet ouvrage n'est pas tiré des mémoires de quelques voyageurs inconnus, mais des observations de deux célèbres Naturalistes Mrs. Bertrand & Calm.

L  
les  
ont  
xico  
Sant  
vre.  
Po  
fauff  
bon  
critiq  
pas  
Créol  
temp  
la cor  
mat  
Chap  
prit  
capac  
lettres  
que l'  
mene  
parmi  
ces m  
Il e  
n'aien  
moitié

---



---

## C H A P I T R E III.

### *Continuation.*

L'Auteur a dit que les Créoles, ou les Européens nés en Amérique, qui ont étudié dans les Universités de Mexico, de Lima, dans le College de Santa Fé, n'ont jamais écrit un bon livre.

Pour démontrer que cette assertion est fautive, il falloit absolument citer un bon livre écrit par des Créoles; mais le critique s'en est bien gardé: il n'a donc pas réfuté l'Auteur sur l'article des Créoles, qui se ressentiront encore longtemps de cet affoiblissement qu'essuie la constitution de l'homme sous le climat de l'Amérique. Je dirai, dans le Chapitre VII, que la précocité de l'esprit semble être la vraie cause du peu de capacité qu'ils ont pour réussir dans les lettres, & cela est d'autant plus probable que l'on a aussi-bien remarqué ce phénomène parmi les Créoles du Nord, que parmi ceux qui sont nés dans les provinces méridionales.

Il est bien étonnant que les sciences n'aient jamais pu fleurir dans toute une moitié du Monde, dans tout un hémisphère.



re de notre Globe. Les Américains avant la découverte de leur pays, étoient bien éloignés d'avoir fait fleurir les sciences dont ils ne connoissoient pas même les noms ; & depuis la découverte elles n'ont encore fait aucun progrès sensible. On peut néanmoins assurer qu'elles commenceront à paroître plutôt dans l'Amérique septentrionale que dans les parties du Sud. Le contraire est précisément arrivé dans notre continent, où le Nord a été civilisé par les sciences venues du midi. La cause de ceci est que les Colonies Angloises travaillent avec une ferveur incroyable à défricher le terrain, à purifier l'air, à faire écouler les eaux marécageuses ; tandis que les Espagnols & les Portugais, qui occupent les meilleures provinces méridionales, y ont contracté toute la paresse des indigenes. Il est bien vrai, comme je le ferai voir dans la suite, que les Colonies Angloises avoient espéré de pouvoir, en moins de temps, changer beaucoup plus le climat du nouveau Monde ; mais il n'y a pas de doute qu'elles n'y parviennent avec le temps.



Carac

LES  
 en A  
 sit,  
 se no  
 surpr  
 l'indoe  
 raçtere  
 sans a  
 lenden  
 une pa  
 temps a  
 ni espi  
 nuds,  
 L'é  
 pénétr

( a )  
 ron don  
 nérale  
 & il n'a  
 do, da  
 Le crit  
 Pere T  
 mémoir  
 de P.

---



---

## CHAPITRE IV.

### *Caractères de l'abâtardissement des Indigenes de l'Amérique.*

LES premiers Espagnols qui allèrent en Amérique débarquerent, comme on sait, dans l'Isle de St. Domingue qui se nommoit alors Hayti: ils furent bien surpris d'y trouver des hommes dont l'indolence & la paresse formoient le caractère dominant, qui étoient simples & sans ambition, qui ne s'occupoient pas du lendemain: après avoir mangé & dansé une partie du jour, ils passaient le reste du temps à dormir: le plus grand nombre n'avoit ni esprit, ni mémoire. Ils étoient presque nuds, & s'enivroient souvent de Tabac (a).

L'étonnement augmenta, lorsqu'en pénétrant plus avant dans le nouveau

---

(a) Tel est le portrait que la Pere Touron donne de ces Indiens, dans son *Histoire générale de l'Amérique*, qui vient de paroître; & il n'a rien dit qui n'ait été puisé dans Oviedo, dans Pierre d'Angleria & dans Charlevoix. Le critique se fâchera sans doute contre le Pere Touron, parce qu'il refuse l'esprit & la mémoire à ces Indiens, ainsi que l'a fait M. de P.

Monde on vit que tous les Américains étoient imberbes, que tout leur corps étoit dépilé comme celui des Eunuques, qu'ils paroissoient presqu'insensibles en amour, qu'ils avoient du lait, ou une espece de substance laiteuse dans leurs mamelles, qu'ils ne pouvoient ni soulever, ni porter des fardeaux. La surprise augmenta encore lorsqu'on aperçut malheureusement que les hommes & les femmes y étoient atteints du mal vénérien. On avoit vu, on avoit oui parler des pays sauvages; mais on n'avoit jamais rien vu d'aussi sauvage que l'état où on découvrit l'Amérique. Les habitants y étoient non-seulement paresseux; mais si ennemis du travail que la disette même n'avoit pu les forcer à devenir cultivateurs dans les cantons les plus stériles.

Ils voyageoient plutôt qu'ils n'habitoient dans leurs pays; tant ils s'intéressoient peu à l'amélioration & au défrichement de cette terre abandonnée à elle-même, où l'on les voyoit errer, attendant tout de la Nature, & rien de leur travail, & rien encore de leur industrie. Aussi le gibier, dit M. de Buffon, étoit-il infiniment plus répandu dans tout le Nord du nouveau Monde, que les hommes.

Cette dépopulation & ces symptomes dont je viens de parler, prouvent de la

man  
mai  
fes  
du  
ces  
n'on  
beau  
mor  
min  
qual  
Indi  
O  
peup  
guel  
puis  
troit  
hom  
effet  
il fa  
mes  
temp  
Péru  
tous  
Ce c  
à ces  
Amé  
n'ont  
virili  
les p  
seuls

( a  
II. pa

manière la plus sensible que l'espèce humaine y avoit essuyé une altération dans ses facultés physiques & morales. Il étoit du devoir du critique de démontrer que ces symptômes indiqués par l'Auteur, n'ont jamais existé; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait entrepris cette démonstration. Jamais écrivain n'a examiné plus superficiellement que lui, les qualités corporelles & intellectuelles des Indiens occidentaux.

On a observé que, parmi toutes les peuplades qui s'étendent dans une longueur de plus de treize cents lieues, depuis le détroit de Bahama jusqu'au détroit de Davis, on ne rencontre pas un homme qui ait de la barbe. Si c'étoit un effet du froid, de l'âpreté du climat, il faudroit trouver au moins des hommes barbus dans les provinces les plus tempérées de la Zone Torride; mais les Péruviens qui habitent sous la ligne sont tous aussi naturellement imberbes (a). Ce caractère singulier sert d'argument à ces Théologiens qui soutinrent que les Américains n'étoient pas des Hommes. Il n'ont pas, disoit-on, le signe de la virilité que la Nature a donné à tous les peuples du Monde, hormis à eux seuls.

---

( a ) *Dom Juan, Voyage au Pérou*, Tom. II. pag. 233.

Il faut convenir que c'est là un phénomène extraordinaire, soit que la cause en existe dans le climat, comme quelques-uns l'ont prétendu; soit qu'elle réside dans le sang même de cette race pusillanime, ce qui est bien plus probable.

Quand ces Américains virent pour la première fois des Espagnols à longue barbe, ils perdirent dès-lors le courage: *car comment pourrions-nous résister, s'écrierent-ils, à des hommes qui ont des cheveux dans le visage, & qui sont si robustes qu'ils soulevent des fardeaux que nous ne saurions seulement remuer?* Les Péruviens parurent le moins épouvantés à la vue des Espagnols: ils crurent même qu'ils étoient lâches & efféminés; mais ils se détromperent bientôt.

Il faut observer que les Sauvages en général sont, indépendamment de l'altération de leur tempérament, moins forts que les peuples civilisés; parce que ces Sauvages ne travaillent jamais; & on fait combien le travail fortifie les nerfs: je crois aussi que la nourriture y influe beaucoup.



De

J E  
que l  
qu'il  
bien  
des f  
duit  
dédi  
souve  
du p

L  
amou  
dans  
je vie  
ve po  
la cor  
dégra

Le  
le mē

“C

„ rica

„ app

„ ten

„ les

„ tem

„ cēs

„ font

---

 CHAPITRE V.
*De la tiédeur en amour des Américains.*

**J**E ferai voir dans un autre Chapitre, que le critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué; mais ce qu'il y a de bien pis, c'est que quand l'Auteur cite des faits, le critique les altere & en déduit des conséquences qu'on n'en sauroit déduire. Par-là il est arrivé qu'il parle souvent du moral, lorsqu'il est question du physique.

L'insensibilité des Américains en amour est un fait très-surprenant, & dans lequel l'Auteur a trouvé, comme je viens de le dire, une nouvelle preuve pour démontrer l'affoiblissement de la complexion de cette espèce d'hommes dégradés.

Le critique en admettant précisément le même fait, raisonne ainsi.

“On ne voit jamais parmi les Américains cette fureur aveugle que nous appellons amour. Leur amitié, leur tendresse quoique vive & animée ne les entraîne jamais dans ces emportements, & ne les porte pas à ces excesses que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles

„ n'ont occasionné des désordres chez  
 „ eux. Les femmes sont sages & les ma-  
 „ ris aussi; non par indifférence, mais  
 „ par l'idée de la liberté qu'ils conser-  
 „ vent de dénouer, quand ils veulent,  
 „ le lien du mariage (a).

Avant que de raisonner ainsi sur les ef-  
 fets, il falloit beaucoup mieux appro-  
 fondir les causes.

Pourquoi l'amour, la plus violente des  
 passions, la première passion des êtres  
 animés, avoit-il beaucoup moins de pou-  
 voir sur le cœur des Américains, que  
 sur celui des autres hommes? Voilà la  
 difficulté. Or l'Auteur l'a expliquée.

1. Parce que la vie sauvage ralentit  
 cette passion, plus ou moins, suivant le  
 climat; comme Hippocrate l'avoit déjà  
 observé de son temps, lorsqu'il nous a  
 tracé cette admirable peinture des mœurs  
 des Scythes, qu'on ne sauroit voir sans  
 étonnement.

2. Parce que les Américains étoient  
 des hommes affoiblis, énérvés, & par  
 conséquent bien moins sensibles que les  
 autres individus de notre espèce, que  
 l'amour peut transporter hors d'eux-mê-  
 mes; qu'il peut conduire aux plus gran-  
 des actions, aux plus grands plaisirs ima-  
 ginables, aux plus grands maux ima-  
 ginables.

---

(a) *Dissertation sur l'Amérique, &c. page 96.*

L'in-  
 ricain  
 gent à  
 rel; n  
 ses ai  
 couve  
 tout h

Dir  
 mais  
 savent  
 liberté  
 dire  
 moins  
 bien c  
 gissoit  
 obscu  
 qu'on  
 connu

L'A  
 précé  
 amou  
 absolu  
 & qui  
 de no  
 établi  
 à l'am  
 dans l  
 maria  
 devo  
 que,  
 légua  
 mais

Qu

L'indolence, la tranquillité des Américains, sont des phénomènes qui dérogent à la loi générale & à l'ordre naturel ; mais peut-on en découvrir les causes ailleurs que là où l'Auteur les a découvertes ? Voilà ce que je demande à tout homme éclairés.

Dire que les Américains ne sont jamais transportés d'amour, *parce qu'ils savent en se mariant, qu'ils conservent la liberté de dénouer le lien du mariage* ; c'est dire une chose étrange, & c'est néanmoins ce que le critique a dit. On voit bien qu'il a parlé du moral, lorsqu'il s'agissoit du physique, & qu'il a tellement obscurci les notions les plus claires, qu'on ne sauroit se persuader qu'il ait connu le sujet sur lequel il a écrit.

L'Auteur a parlé de cet amour qui précède le mariage ; il a parlé de cet amour purement physique, qui ne tient absolument à aucune institution sociale, & qui n'en connoît aucune. Dans les pays de notre continent où la répudiation est établie, les hommes sont aussi sensibles à l'amour, & peut-être davantage, que dans les pays de notre continent où le mariage est indissoluble. Tout cela ne devoit pas être ainsi, suivant le critique, qui ne s'est pas apperçu qu'il alléguoit non seulement une cause fautive, mais une cause absurde.

Quand on aime éperdument, on ne



lit pas les jurifconsultes comme Charondas, ni les casuistes comme Sanchez, pour savoir ce qu'ils ont dit pour ou contre la dissolution du mariage; mais on aime éperdument. *Quis enim modus adsit amori?*

Les loix sont des institutions humaines: ce sont les préjugés des peuples, ou ceux des législateurs; mais l'empire de la beauté & cet invincible penchant qui réunit les sexes, est une institution de la Nature par où la société commence: ce grand principe de la sociabilité ayant manqué, ou s'étant affoibli dans l'ame des Sauvages, ils n'en sont tombés que plus avant dans l'abrutissement & dans un désordre qui comprend en lui tous les désordres possibles. Chez eux la condition des femmes est si malheureuse, qu'on ne peut y penser sans s'attendrir: ils les maltraitent, les outragent, les accablent de tout le fardeau d'une famille errante de forêts en forêts: ils les méprisent & les abandonnent très-souvent, lorsqu'elles sont enceintes. Le critique ne trouve aucun inconvénient dans cet affreux mépris où le sexe est tombé parmi ces barbares. Comment n'a-t-il pas vu que l'amour eût réparé tous ces maux, & que le désordre est toujours là où l'amour n'est point?

Il n'est pas étonnant que de tels hommes ne connoissent d'autres mariages,

D  
que d  
ciles à  
un au  
donné  
mes d  
disgra  
blent  
de ce  
de la  
physio  
un pe  
mes y  
sur-tou  
font i  
dit Mi  
guer l  
pas là

C  
De la

„ EN  
„ pu é  
„ l'Asi  
„ imm  
„ sain  
„ prod  
„ trem  
„ veni  
„ mort

que des associations fortuites, aussi faciles à rompre qu'à contracter; & par un autre malheur, la Nature n'a point donné aux femmes Américaines les charmes de la beauté : elles sont totalement disgraciées de ce côté-là, elles ressemblent si fort aux hommes, que, sans de certaines marques, on a d'abord de la peine à les distinguer par leur physionomie. On a observé, que plus un peuple est sauvage, plus les femmes y ressemblent aux hommes; & sur-tout en Amérique où ces hommes sont imberbes. Parmi les Dellawares, dit Mitelberger, il est difficile de distinguer les sexes au visage. Il n'y a donc pas là de beau sexe.

## CHAPITRE VI.

*De la dépopulation du nouveau Monde.*

„ **E**N général, l'Amérique n'a jamais  
 „ pu être aussi peuplée que l'Europe &  
 „ l'Asie : elle est couverte de marécages  
 „ immenses qui rendent l'air très-mal  
 „ sain; la terre y produit un nombre  
 „ prodigieux de poisons : les fleches  
 „ trempées dans le suc de ces herbes  
 „ venimeuses, font des plaies toujours  
 „ mortelles. La Nature enfin avoit don-

„né aux Américains beaucoup moins  
 „d'industrie qu'aux hommes de l'ancien  
 „Monde. Toutes ces causes ensemble  
 „ont pu nuire beaucoup à la popula-  
 „tion (a).

Ce passage de Mr. de Voltaire contient bien des choses en peu de mots : mais il ne contient pas une seule proposition qui n'ait été formellement contredite par Dom Pernety, & cependant Dom Pernety n'a pas démontré qu'une seule de ces propositions soit fautive. En effet, comment eût-il pu nier qu'il n'y ait en Amérique d'immenses marécages, d'où il sort nécessairement des brouillards qui y rendent l'athmosphère plus humide que dans les autres contrées du Monde ? Comment eût-il pu nier qu'il ne naisse en Amérique un nombre prodigieux de végétaux & de serpents venimeux ? Puisque ces plantes & ces reptiles sont connus & décrits par les naturalistes.

M. de Buffon rapporte que la dépopulation du nouveau Monde, étoit encore plus grande qu'on ne l'a cru : il assure que Mr. Fabri a parcouru, dans le Nord de l'Amérique, de très-vastes terrains, & que, quand il s'éloignoit des rivières, il lui arrivoit souvent de marcher plusieurs jours sans voir ni des habitations

---

(a) *Philosophie de l'Histoire*, p. 43.

hum  
indi  
C  
Buff  
toier  
nou  
fenti  
l'Au  
qui  
tielle  
Amé  
cepe  
duits  
ne p  
chat  
vé, F  
la tr  
fur le  
nés &  
conç  
qu'un  
que l  
pays  
Lon  
ques S  
marin  
rés de  
gent  
line,  
n'étoi  
des c  
bleues

humaines, ni aucune trace, ni aucun indice qu'il y en ait jamais eu.

Ces considérations ont porté M. de Buffon à penser que les hommes ne s'étoient répandus dans cette partie du nouveau continent que depuis peu. Ce sentiment n'a point été adopté par l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui s'est fondé sur la différence essentielle qu'on observe entre les langues Américaines & les langues Tartares : cependant si les hommes s'étoient introduits récemment dans ces contrées, ce ne pourroit avoir été que par le Kamtchatka ; & alors on n'auroit pas trouvé, parmi tous les peuples Américains, la tradition constante de leur retraite sur les montagnes, pendant que les plaines & les vallées étoient inondées. On conçoit, pour peu qu'on y réfléchisse, qu'une telle tradition prouve absolument que les Américains avoient habité ce pays depuis une infinité de siècles.

Lorsque M. Bertrand montra à quelques Sauvages du Nord, des productions marines, & des coquillages fossiles, tirés des *Montagnes bleues* qui se prolongent depuis le Canada jusqu'à la Caroline, ces Sauvages lui dirent que rien n'étoit moins étonnant, que de trouver des coquillages autour des *Montagnes bleues* ; puisqu'ils savoient, par l'ancien-

ne parole (a), que la mer les avoit environnées. Or, si ces peuples étoient venus d'ailleurs, ils n'auroient jamais pu donner de tels éclaircissements sur les révolutions arrivées chez eux dans des temps qui ne peuvent être que très-reculés; mais qui sont néanmoins de beaucoup postérieurs à l'époque du dernier déluge, survenu dans notre continent. C'est à cette inondation que le nouveau Monde a éprouvé plus tard que l'ancien, que l'Auteur a rapporté comme à une source commune, & la dépopulation de l'Amérique, & l'état horrible où on l'a trouvé, & l'assoiiblissement des nations qui y habitoient. Le critique, qui n'a pas discuté les choses, se contente d'accuser l'Auteur d'avoir soutenu que la matière ne s'est organisée que depuis peu dans l'hémisphère opposé au nôtre. Je démontrerai jusqu'à l'évidence, que les *Recherches Philosophiques* ont été entreprises dans la vue de détruire ce système de l'organisation récente, & cependant le critique impute à l'Auteur cette même hypothèse qu'il a combattue de toutes ses forces. Je souhai terois qu'il eût mieux compris l'ouvrage qu'il a attaqué.

On a fait observer que c'est le destin

---

(a) Ils appellent ainsi la tradition.

DE  
 des pe  
 lorsque  
 s'établi  
 rappor  
 coup d  
 Angloi  
 blissém  
 ges. Ca  
 terre,  
 des Eu  
 plus da  
 les Affe  
 son: co  
 de la fo  
 ils dépé  
 plus,  
 ce qu'o  
 cinq n  
 les Moh  
 les On  
 soient l  
 re l'un  
 trionale  
 mettoie  
 ne saur  
 mille g  
 que l'A  
 souvent  
 & les c  
 Ces Sau  
 coutum  
 étoient  
 qui leur

des peuples Sauvages de s'éteindre , lorsque des nations policées viennent s'établir parmi eux : cela est très-vrai par rapport au Nord de l'Amérique : beaucoup de personnes assurent que , si les Anglois continuent à y étendre leurs établissemens , on n'y verra plus de Sauvages. Car , au lieu de se mettre à cultiver la terre , ils reculent devant les habitations des Européens , s'enfoncent de plus en plus dans les bois , & se replient ou vers les Assenipoils , ou vers la Baye de Hudson : comme ils ne peuvent se rapprocher de la sorte sans se nuire les uns aux autres , ils dépérissent , & dépériront de plus en plus , s'ils ne deviennent cultivateurs , ce qu'on n'oseroit pas même espérer. Les cinq nations confédérées du Canada , les Mohawhs , les Senekas , les Oneydoes , les Onondagas & les Cayugas , qui faisoient la principale , ou pour mieux dire l'unique force de l'Amérique septentrionale , en 1530 , temps auquel elles mettoient quinze mille hommes sur pied , ne sauroient aujourd'hui rassembler trois mille guerriers , dans un pays plus grand que l'Allemagne. Les François les ont souvent été chercher dans leurs retraites , & les ont détruites autant qu'ils ont pu. Ces Sauvages avoient jadis la mauvaise coutume de déclarer la guerre , lorsqu'ils étoient enivrés d'eau de vie ou de rhum qui leur donnoit tant de courage , qu'ils

juroient solennellement d'exterminer jusqu'au dernier des Européens, mais comme cette bravoure artificielle ne se soutenoit pas, ils perdoient du monde dans toutes les expéditions qu'ils entreprenoient. Enfin, à force de s'enivrer de rhum, & de déclarer la guerre, ils sont réduits à rien. Ils ont eu aussi la simplicité de vendre leur pays: plus je réfléchis à ces ventes, & plus elles me paroissent nulles; car, comme je le dirai dans un autre ouvrage, le Sauvage est mineur respectivement à l'homme policé, & quand il vend sa patrie, il ne connoît ni la valeur de ce qu'il reçoit, ni la valeur de ce qu'il donne: aussi les Dellawares & tous ceux qui, comme eux, ont vendus de vastes terrains, s'en sont-ils repentis quelquefois le jour même, quelquefois un mois après le contrat.



De la  
du  
& l  
mes  
Sau

EN  
de l'A  
Ming  
très-b  
née, l  
teur. I  
beau,  
enfant  
lité ét

En  
portar  
femme  
qu'une  
mes en  
une. C  
est for  
est un  
due: a

(a) V  
#1.

---

 CHAPITRE VII.

*De la facilité à enfanter en Amérique ,  
du terme de la vie parmi les Américains  
& les Créoles , & du petit nombre d'hommes  
contresaits qu'on rencontre chez les  
Sauvages.*

EN Europe & dans plusieurs endroits de l'Asie , comme dans la Géorgie , la Mingrelie & la Circassie , où le sang est très-beau & l'espece humaine perfectionnée , les femmes accouchent avec douleur. En Amérique , où le sang n'est pas beau , & l'espece énervée , les femmes enfantent sans douleur & avec une facilité étonnante (a).

En prenant les pays de l'Europe l'un portant l'autre , on trouve que , sur cent femmes en couches , il en meurt plus qu'une ; & en Amérique sur mille femmes en couches , il en meurt à peu près une. Cependant notre ancien continent est fort peuplé , & le nouveau continent est un désert relativement à son étendue : ainsi cette grande facilité que les

---

(a) Voyez les Recherches Philosoph. T. I. p. 81.



femmes y ont à enfanter est accompagnée d'une grande infécondité. C'est donc là un dérangement dans la constitution du sexe : car il y a des cantons aux Indes orientales & sur-tout dans les provinces les plus méridionales de la Chine, où les femmes se délivrent de leur fruit avec autant de facilité que les Américaines ; mais loin d'être stériles comme elles, leur fécondité surpasse celle des Européennes.

Ainsi l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a pris la facilité à enfanter pour un caractère d'affoiblissement, qu'en tant qu'elle est accompagnée de cette stérilité qu'on remarque parmi les femmes du nouveau Monde, qui cessent ordinairement d'avoir des enfants à 36 ans.

On ne peut attribuer la dépopulation de l'Amérique aux massacres des Espagnols : puisqu'il a passé dans les Indes occidentales plus d'Européens qu'on y a détruit d'indigènes ; & si l'on comptoit les Negres, on trouveroit que le nouveau continent a plus reçu d'hommes de l'ancien Monde, qu'il n'en existoit au moment de la découverte.

Le critique dit jusqu'à deux fois, que les *Américains vivent des siècles.* (a) A ce

---

(a) *Dissertation sur l'Amérique*, page 55.  
89.

la je  
peuve  
tion d  
mais  
dans  
ner le  
Con  
comp  
ni épo  
naiss  
noître  
peupl  
ou un  
le dép  
annal  
temps  
me lie  
de der  
& on  
descai  
ignore  
qu'il a  
intéres  
en gén  
tres ho  
ne affe  
ne les  
les lép  
vent à  
leur ca  
Qua  
Créoles  
Europe  
T

la je réponds que telles exagérations peuvent être bonnes dans une Dissertation où l'on n'examine pas les choses ; mais qu'elles ne sauroient trouver place dans un livre où l'on s'attache à examiner les choses.

Comme les Sauvages ne savent pas compter, & qu'ils n'ont ni calendriers, ni époques, ils ignorent l'année de leur naissance, & il est très-difficile de connoître au juste leur âge. Chez quelques peuplades on met tous les ans une noix, ou un caillou dans un panier : c'est là le dépôt de leurs archives & de leurs annales, qu'on ne conserve qu'aussi long-temps que le village reste dans un même lieu ; car quand la peuplade change de demeure, on fait un autre panier, & on commence de nouveau à y jeter des cailloux ; mais chaque individu n'en ignore pas moins le nombre d'années qu'il a vécu, & en effet cette connoissance intéresse très-peu les Sauvages. Ils vivent en général, aussi long-temps que les autres hommes : le mal vénérien n'est qu'une affection de leur tempérament, qui ne les tue pas plus que la lepre tuoit les lépreux, lesquels parvenoient souvent à 80 ans, & pouffoient quelquefois leur carrière au-delà de ce terme.

Quant à la durée de la vie parmi les Créoles, elle paroît être plus courte qu'en Europe : car comme leur raison se déve-

l'oppe plutôt, c'est une preuve qu'ils parviennent en moins de temps à la puberté; de sorte qu'ils perdent d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre.

C'est d'après les propres expressions de Dom Juan, qu'il est dit dans les *Recherches Philosophiques*, que les Créoles de l'Amérique méridionale acquièrent la maturité de ce qu'on peut appeller parmi eux l'esprit, avant que les enfants de l'Europe y atteignent; mais cette faculté s'éteint d'autant plus promptement, qu'elle se manifeste plus promptement. Et voilà pourquoi on dit d'eux, qu'ils sont déjà aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir. Or cette observation de Dom Juan sur les Créoles du Sud de l'Amérique, est exactement conforme à l'observation qu'on a faite sur les Créoles du Nord de l'Amérique, ce qui est sans doute très-étonnant.

„ Nous ne devons pas omettre une remarque singulière qu'on fait au sujet des habitants de la Pensilvanie. Il semble que la Nature agisse plus rapidement dans ces contrées qu'en Europe; car l'on voit la raison devancer la maturité de l'âge. Il n'est pas rare de trouver de petits garçons en état de répondre à des questions fort au-dessus de leur âge, avec autant de justesse & de bon sens, que s'ils étoient

„ déj  
 „ par  
 „ que  
 „ ple  
 „ ait  
 „ vin  
 „ des  
 „ car  
 „ anc  
 „ enc  
 „ ils  
 „ qu'a  
 de la

Cet  
 Créole  
 rellem  
 sir da  
 baisse  
 trop d  
 enfant  
 plus d  
 homm  
 gné d  
 effet n  
 l'espec

L'A  
 rencor  
 tablem  
 muets  
 mes co

(12) A  
 Circons

„ déjà des hommes. Il est vrai qu'ils ne  
 „ parviennent pas à la même vieillesse  
 „ que les Européens. Il est sans exem-  
 „ ple qu'un habitant né dans ces climats,  
 „ ait atteint quatre-vingts ou quatre-  
 „ vingts-dix ans. On ne parle ici que  
 „ des hommes d'origine Européenne ;  
 „ car pour les Sauvages, qui sont les  
 „ anciens habitants du pays, on voit  
 „ encore des vieillards parmi eux ; mais  
 „ ils sont en bien plus petit nombre  
 „ qu'anciennement. „ *Histoire Naturelle*  
 „ de la *Pensylvanie*, page 236.

Cette précocité de la raison dans les  
 Créoles de l'Amérique, explique natu-  
 rellement pourquoi ils ne sauroient réus-  
 sir dans les sciences : leur entendement  
 baisse à mesure qu'ils avancent : ils ont  
 trop d'esprit dans cet âge où les autres  
 enfants apprennent à lire, & ils n'ont déjà  
 plus d'esprit dans cet âge où les autres  
 hommes étudient ce qu'on leur a ensei-  
 gné dans leur jeunesse. Tout cela est un  
 effet nécessaire de la dégénération que  
 l'espèce humaine éprouve chez eux.

L'Auteur a expliqué pourquoi on ne  
 rencontre point parmi les peuples véri-  
 tablement sauvages, des aveugles, des  
 muets, des boiteux, & enfin des hom-  
 mes contrefaits (a), puisqu'on y détruit

---

(a) A l'article des *Hermaphrodites*, & de la  
*Circuncision*.

les enfants qui naissent avec des défauts semblables. A Lacédémone on ne voyoit jamais de bossus, ni de personnes auxquelles il manquoit naturellement quelque membre. Cela n'est pas surprenant, puisqu'on y jetoit les enfants nés avec de telles difformités, dans cette voierie qu'on osoit nommer le *Lieu du dépôt* au pied du mont Taygete.

Il est vrai qu'il naît moins d'enfants difformes parmi les Sauvages, que chez les peuples policés; mais la raison n'en est pas dans la vigueur de la complexion de ces Sauvages, qui d'abord sont moins ardents dans l'amour, & qui vivant dans un état où le travail leur est inconnu, ne disloquent pas leurs membres en soulevant des fardeaux, en conduisant des machines, en élevant des édifices; enfin, comme ils n'ont pas des arts, ils n'ont pas aussi les maladies des artisans. Les grandes courses, que les femmes enceintes y entreprennent à la suite des chasseurs, les font quelquefois avorter; mais il est rare que la violence du mouvement estropie l'embrion: nous observons exactement la même chose parmi les femelles de certains animaux sauvages, & même de certains animaux domestiques, comme les chiens, dont on fait chasser les femelles pleines, sans qu'il en résulte aucun accident sensible par rapport aux petits dont elles se dé-

D  
livrent  
meuve  
souven  
formes  
chiens  
Dès  
sujets  
voir n  
estropi  
pe; ce  
les tra  
de l'au  
plus d  
venant  
de tro  
vertébr

(a) I  
pedes l  
vement  
aussi fau  
dans les  
peuvent  
dans les  
lu dans  
elles ne  
enfants  
voyageu  
bien de  
Sauvage  
leurs en  
ligament  
ble.

livrent ; tandis que les vaches , qui se meuvent si lentement produisent fort souvent des veaux monstrueux , ou difformes ; & cela est très-rare parmi les chiens (a).

Dès que les Péruviens sont devenus sujets de l'Espagne , on a été étonné de voir naître parmi eux plus d'individus estropiés qu'on n'en rencontre en Europe ; cela est occasionné d'un côté par les travaux auxquels on les soumet , & de l'autre parce qu'on ne leur permet plus de massacrer les enfants qui , en venant au monde , ont quelque membre de trop ou de moins , ou la colonne vertébrale courbée.

---

(a) Il se peut bien que dans les quadrupèdes le fœtus ne souffre pas tant par le mouvement de la mere que dans l'espece humaine : aussi faut-il convenir que les femmes sauvages , dans les derniers mois de leur grossesse , ne peuvent suivre les chasseurs , & restent alors dans les cabanes , ou au fond des bois. J'ai lu dans une relation , que parmi les Tapuias , elles ne nouent pas le cordon ombilical à leurs enfants , ce qui m'a beaucoup étonné. Les voyageurs pourroient nous apprendre encore bien des choses curieuses sur les mœurs des Sauvages : si l'on ne noue pas le cordon à leurs enfants , il faut qu'ils se servent d'un ligament ou de quelqu'autre pratique semblable.

Quant aux aveugles, il ne sauroit s'en trouver chez les peuples purement chasseurs & pêcheurs, où personne n'aide personne, & où l'on massacre même les vieillards qui manquent de forces pour se nourrir eux-mêmes. Là, dis-je, les aveugles meurent de faim, ou bien on les tue : car, pour chasser & pour pêcher, il faut l'usage des yeux. Parmi les peuples bergers tels que les Lapons, on rencontre fréquemment des aveugles ; mais comme il est très-aisé de les nourrir de chair, ou de lait de Rhénne, au fond d'une cabane, on est bien éloigné de les laisser périr de faim, & encore bien plus éloigné d'attenter à leurs jours, comme le font les Sauvages de l'Amérique, qui en courant dans des bois épais, ne sauroient conduire des vieillards & beaucoup moins des aveugles.

Cet état, où l'on sacrifie, où l'on abandonne les personnes infirmes ou décrépites, est le dernier des états où l'homme puisse être réduit. Mais le critique, qui voit tous les désordres imaginables parmi les nations civilisées de l'Europe, ne voit aucun désordre chez les Sauvages du nouveau Monde : cependant ce qu'il prend pour la vigueur de leur complexion, est l'effet de leur barbarie & de leur brutalité ; ce qu'il prend pour leur force, est précisément leur foiblesse.

LE po  
 Améric  
 le critiq  
 sujet po  
 même u  
 se tromp  
 il suffit d  
 le passa  
 „ J'ai  
 „ Améri  
 „ tere. I  
 „ laisse à  
 „ du nor  
 „ lui de  
 „ du pet  
 „ s'étend  
 „ Glout  
 „ ils ont  
 „ quand  
 „ se pass  
 „ firer :  
 „ l'excès  
 „ pas ; e  
 „ à tout  
 „ de reco

---



---

## CHAPITRE VIII.

### *Du portrait des Américains.*

LE portrait que l'Auteur a donné des Américains, a été fortement attaqué par le critique, qui semble avoir choisi ce sujet pour déclamer à son aise : il prend même un ton imposant, & cependant il se trompe. Pour démontrer qu'il a tort, il suffit de mettre sous les yeux du lecteur le passage suivant.

„ J'ai cru reconnoître dans tous les  
 „ Américains un même fond de caractere. L'insensibilité en fait la base. Je  
 „ laisse à décider si on la doit honorer  
 „ du nom d'apathie, ou l'avilir par celui de stupidité. Elle naît sans doute  
 „ du petit nombre de leurs idées qui ne  
 „ s'étend pas au delà de leurs besoins.  
 „ Gloutons jusqu'à la voracité, quand  
 „ ils ont de quoi se satisfaire ; sobres,  
 „ quand la nécessité les y oblige, jusqu'à  
 „ se passer de tout sans paroître rien desirer : pusillanimes & poltrons jusqu'à  
 „ l'excès, si l'ivresse ne les transporte pas ; ennemis du travail ; indifférents  
 „ à tout motif de gloire, d'honneur ou  
 „ de reconnoissance ; uniquement occu-



„ pés de l'objet présent & toujours dé-  
 „ terminés par lui ; sans inquiétude pour  
 „ l'avenir, incapables de prévoyance &  
 „ de réflexion : se livrant, quand rien ne  
 „ les gêne, à une joie puérite, qu'ils  
 „ manifestent par des sauts & des éclats  
 „ de rire immodérés, sans objet & sans  
 „ dessein : ils passent leur vie sans pen-  
 „ ser, & ils vieillissent sans sortir de  
 „ l'enfance, dont ils conservent tous les  
 „ défauts „

„ Si ces reproches ne regardoient que  
 „ les Indiens de quelques provinces du  
 „ Pérou, auxquels il ne manque que le  
 „ nom d'esclaves, on pourroit croire que  
 „ cette espece d'abrutissement naît de la  
 „ servile dépendance où ils vivent ; l'e-  
 „ xemple des Grecs modernes prouvant  
 „ assez combien l'esclavage est propre à  
 „ dégrader les hommes. Mais les Indiens  
 „ des Missions, & les Sauvages qui jouis-  
 „ sent de leur liberté, étant pour le  
 „ moins aussi bornés, pour ne pas dire  
 „ aussi stupides que les autres, on ne  
 „ peut voir sans humiliation, combien  
 „ l'homme abandonné à la simple natu-  
 „ re, privé d'éducation & de société,  
 „ differe peu de la bête „

Tels sont les termes de M. de la Con-  
 damine, dans *son Voyage sur l'Amazone*  
*pag. 52 & 53.*

Comme l'Auteur des *Recherches Philo-*

*sophiqu*

(a) qu

trait, j

que a

mieres

avoir i

aucun

& d'av

un por

Je so

cedé, o

bien di

se sur l

à lui-m

toire d

cevra q

propof

Le plus

est d'av

nagem

yageur

lui ont

leurs ou

eu plus

pris mo

les voya

philoso

fier d'e

(a). Il

P. pour

passage q

a un mo

*sophiques* n'a rien dit de plus, ni de moins (a) que ce qui est contenu dans cet extrait, je ne conçois pas comment le critique a pu l'accuser devant une des premières Académies de l'Europe, d'en avoir imposé sans aucune retenue, sans aucun respect quelconque pour la vérité, & d'avoir fait des Indiens occidentaux un portrait qui est tout d'imagination.

Je souhaiterois pouvoir justifier ce procédé, où la bonne foi manque; mais cela est bien difficile. Au reste, l'Auteur se repose sur le témoignage qu'il a à se rendre à lui-même: il fait que plus on lira l'Histoire de l'Amérique, & plus on s'apercevra qu'il n'a point avancé une seule proposition sans en avoir des preuves. Le plus grand reproche qu'on lui ait fait, est d'avoir relevé avec trop peu de ménagement, les erreurs où quelques voyageurs sont tombés; mais ces voyageurs lui ont été inconnus, il n'a parlé que de leurs ouvrages qu'il connoissoit: s'il avoit eu plus d'indulgence pour eux, il eût pris moins d'intérêt à la vérité. Quand les voyageurs n'ont été ni naturalistes, ni philosophes, on ne sauroit assez se défier d'eux. M. de P. a adopté le fait

---

(a) Il n'y a qu'à consulter l'ouvrage de M. de P. pour se convaincre qu'il a suivi fidèlement le passage qu'on vient de citer, sans s'en s'écarter d'un mot.

rapporté par le Pere Charlevoix, dans l'*Histoire de la Nouvelle France*, touchant ce poil follet qui croît sur le corps des enfans sauvages, & qui se dérachine vers le huitieme, ou le neuvieme jour, comme Charlevoix le dit. Cette observation lui paroît maintenant n'avoir pas été bien faite, parce qu'il soupçonne que ces prétendus poils ne sont que des *Crinons*, que les medecins & les naturalistes nomment *Vermes comedones* ou *crinones* : il est d'autant plus porté à le croire, qu'en effet les Sauvages sont fort sujets à différentes especes de vers, & que des voyageurs malhabiles ont pu aisément prendre ces insectes pour des cheveux, ou des poils, car ils y ressembloit exactement, comme leur nom l'indique assez. Or comme les *Crinons* atraquent aussi les enfans en Europe, cela fait disparaître tout le phénomène. (a)

Je rapporte ce fait pour prouver, qu'on ne sauroit être trop en garde contre les relations, & que l'Auteur, après s'en être tant défié, auroit pu s'en défier davantage. Si le critique avoit fait de pareilles objections, on lui en eût été très-redevable; mais il ne s'est point du tout occupé de l'Histoire naturelle.

(a) Voyez les *Recherches Philosophiques*, p. 43. T. I.

Voyez  
Amérique  
qui y cor  
Voici ses

„ Les  
„ ce d'h  
„ de la  
„ caracté  
„ corps b  
„ tortu  
„ d'autre  
„ notre  
„ vigour  
„ remen  
„ sain, i  
„ philoso  
„ subord  
„ gés de  
„ rageuse  
„ que fa  
„ vérita  
Il n'y  
avec ce

---

 CHAPITRE IX.

*Continuation.*

Voyons maintenant le portrait des Américains, tel que l'a fait le critique, qui y confond le physique & le moral. Voici ses termes.

„ Les Américains , loin d'être une ra-  
 „ ce d'hommes dégradée & dégénérée  
 „ de la nature humaine , ont tout ce qui  
 „ caractérise la perfection : belle taille ,  
 „ corps bien proportionné , aucun bossu ,  
 „ tortu , aveugle , muet , ou affecté  
 „ d'autres infirmités , si communes dans  
 „ notre continent ; une santé ferme ,  
 „ vigoureuse , une vie qui passe ordinai-  
 „ rement les bornes de la nôtre ; un esprit  
 „ sain , instruit , éclairé & guidé par une  
 „ philosophie vraiment naturelle , & non  
 „ subordonnée comme la nôtre , aux préju-  
 „ gés de l'éducation ; une ame noble , cou-  
 „ rageuse , un cœur généreux , obligeant ;  
 „ que faut-il de plus à M. de P. pour être  
 „ véritablement homme ? (a) „

Il n'y a pas ici un mot qui s'accorde avec ce qu'on vient de lire dans M. de

---

(a) *Dissertation sur l'Amérique.* Page 335.

la Condamine, & cependant Dom Pernety ne nous apprend pas les motifs qui l'ont porté à démentir M. de la Condamine d'une façon si formelle. Pourquoi veut-il qu'on le croie sur sa parole, & qu'on refuse toute croyance à un philosophe qui a séjourné dix ans parmi ces Américains qu'il nous a dépeints tels qu'il les a vus ? Je pense que tout homme raisonnable ne balancera point entre ces deux témoignages : on en croira toujours M. de la Condamine, quoiqu'en dise le critique (a), qui n'a été qu'aux isles Malouines où il n'a pas vu des Américains, ces isles n'ayant jamais été habitées.

Je vais examiner les choses plus en détail.

Ces Sauvages, qui ne sont affectés d'aucune infirmité, suivant le critique, ont néanmoins la lepre écailleuse, endémique dans le Paraguai & le Tucuman : ils ont le mal de Siam, qui est endémique dans la plupart des provinces méridionales de l'Amérique (b) : ils ont le mal

---

(a) Je suis presque certain que Dom Pernety n'a jamais lu le voyage de M. de la Condamine, sans quoi il eût été plus réservé, ou eût parlé tout autrement qu'il n'a fait.

(b) C'est une inflammation au fondement, ou plutôt pour parler comme le Médecin Persan, *incendium & corruptio ani cum ulcere*

véné  
veau  
ont l  
bles  
ils ne  
leurs  
mi e  
font,  
*indisp*

On  
de en  
cins:  
s'ima  
Sauv  
les H  
nir q  
Java  
qui s  
nou  
conne  
des v  
empl  
assur  
certa  
maux  
incer  
viens  
leur  
Route

*de pas  
loris  
Cap.*

vénérien , endémique dans tout le nouveau Monde , son véritable foyer : ils ont le corps tout dépilé , sont insensibles à l'amour , & sujets aux vers dont ils nourrissent différentes especes dans leurs intestins : la petite vérole fait parmi eux d'horribles ravages , & ils ne sont , comme on le voit , *affectés d'aucune indisposition.*

On n'a pas trouvé une seule peuplade en Amérique , qui n'eût des médecins : ce qui est fort singulier ; car on s' imagine ordinairement que chaque Sauvage fait se guérir lui-même , comme les Hottentots. On ne sauroit disconvenir que les Autmons , les Jongleurs , les Javas , les Boyés , les Alexis & les Piaies , qui sont les médecins des Sauvages du nouveau Monde , n'eussent quelques connoissances des simples , & sur-tout des vulnéraires & des sudorifiques qu'ils emploient contre le mal vénérien : ils assuroient avoir appris les propriétés de certaines plantes , en observant les animaux malades ; mais cela paroît aussi incertain que ce que disoient les Péruviens sur les vertus du *Quinquina* , qui leur avoient été indiquées , à ce qu'ils outenoient , par les Lions de leur pays ,

---

*de pascente , sine vel cum sanguinis fluxu dolorifico.* Hist. Nat. & Med. Indiæ , Liv. II. Cap. 14.

qui pendant leur fièvre alloient écorcher l'arbre du *Quinquina* (a). Quoiqu'il en soit, les médecins sauvages, & ceux mêmes qui savoient le mieux guérir le mal vénérien, n'ont jamais pu découvrir aucun spécifique pour arrêter les progrès de la petite vérole, qui tue tous ceux d'entre les Américains qui ne portent pas d'habits & qui se frottent de différents onguents : ces hommes ayant la peau très-dure & tous les pores bouchés par une couche de graisse, n'éprouvent pas comme les autres une éruption; mais une espèce d'effervescence, à cause des efforts que fait la maladie pour trouver une issue. La lepre écailleuse est aussi plus difficile à guérir parmi les Mayetes de la Guiane<sup>1</sup>, qui vont nus, que parmi les Indiens habillés des Missions.

Quant à la *philosophie* de ces barbares, elle consiste à maltraiter d'une manière inouïe les femmes, à s'enivrer de chicha, d'eau de vie, de guldive; à fu-

---

(a) Le Lion n'est pas sujet, comme on l'a prétendu, à une fièvre éphémère : il est vrai qu'il rugit tous les jours assez régulièrement aux mêmes heures, & c'est sans doute ce rugissement qui a donné lieu à ce qu'on dit de la fièvre. Comme il mange beaucoup à la fois, il se peut bien qu'il lui survient un frisson lorsqu'il digère. Mais je ne crois pas que ce frisson ait fait découvrir au Puma du Pérou le *Palo de Calenturas*.

mer du t  
la guerre  
tourmen  
des hom  
re par  
banes en  
ve de c  
assure,  
ré. Oui,  
compter  
qu'on n  
ni à écri  
des terr  
que de t  
rés par l  
modérer  
ble soif  
haine, r  
leure ph  
cées de l

Le cr  
qu'il ve  
Améric  
feroit at  
dans le  
barbare  
philosop  
de l'Eu  
appréci  
Ce qu  
c'est qu  
l'Auteu  
parle d

mer du tabac , à se faire éternellement la guerre , à enlever des chevelures , à tourmenter leurs prisonniers , à manger des hommes , à ne point cultiver la terre par paresse , à se tenir dans des cabanes enfumées. Que le Ciel nous préserve de ces philosophes-là ! Le critique assure , que leur esprit est instruit & éclairé. Oui , sans doute ; puisqu'ils ne savent compter au delà de leurs doigts , & qu'on ne peut leur apprendre ni à lire , ni à écrire. Il faut abuser étrangement des termes , pour oser mettre en fait que de tels hommes , brutalement poussés par leur instinct animal , ne sachant modérer ni leur voracité , ni leur insatiable soif des liqueurs spiritueuses , ni leur haine , ni leur vengeance , ont une meilleure philosophie que les nations policées de l'ancien continent.

Le critique assure , dans sa préface , qu'il veut apprécier l'Amérique & les Américains à leur juste valeur. Qui se feroit attendu alors , qu'il soutiendrait , dans le cours de sa Dissertation , que les barbares du nouveau continent sont des philosophes supérieurs aux philosophes de l'Europe ? Voilà donc les Américains appréciés à leur juste valeur.

Ce qu'il y a encore de plus singulier , c'est que le critique ne veut jamais que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle dans son système. Il lui dit sans



cesse : *Vous ne devez pas penser d'après vous-même : vous devez penser comme moi : vous défendez vos opinions , vous devez les quitter , & adopter mes opinions : vous soutenez que les Sauvages de l'Amérique sont en tout inférieurs aux Européens ; & moi je prétends que les Sauvages du nouveau Monde sont très-supérieurs aux peuples de l'Europe ; je ne puis le prouver , mais cela n'empêche pas que je n'aie raison , & que je ne vous procure de quoi vous guérir de votre prévention. (a)*

A cela je réponds que l'Auteur n'est pas opiniâtre ; mais il n'est pas aussi imbécille : il soutiendra toujours que les nations policées ont un avantage infini sur ces hordes de Sauvages qui errent dans les forêts obscures de l'Amérique , sans arts , sans industrie , sans se connoître eux-mêmes , ni leurs semblables ; & sans avoir une supériorité bien marquée sur les bêtes , comme l'observe M. de la Condamine.

J'ai expliqué au Chapitre VII. pour quoi on ne rencontre presque jamais des hommes contrefaits , parmi les peuples véritablement chasseurs & pêcheurs : j'ai aussi parlé du terme de la vie chez les Sauvages ; & ce que j'en ai dit , est plus que suffisant pour démontrer à cet égard les erreurs du critique.

---

(a) *Dissertation sur l'Amérique, p. 48.*

De la  
rapport  
rique.

Dom  
dispute  
& les J  
Nord d  
été info  
que ce  
quoi il  
Les M  
bord ce  
qui fire  
l'endro  
en fire  
Hurons  
leur mi  
rent qu  
bientôt  
tis qu'on  
vain on  
écrire à  
lacond  
rent su  
le Bapt  
peu de  
faire re

---



---

## CHAPITRE X.

*De la dispute entre les Missionnaires par rapport aux Sauvages du Nord de l'Amérique.*

**D**OM Pernety parle, en passant, d'une dispute élevée jadis entre les Récollets & les Jésuites, touchant les Sauvages du Nord de l'Amérique; mais il n'a point été informé de ce démêlé, & n'en a su que ce qu'en dit la Hontan. Or voici de quoi il étoit question.

Les Missions du Canada furent d'abord confiées aux Récollets François, qui firent de petits établissemens dans l'endroit où est de nos jours Québec: ils en firent aussi à Tadoussac & chez les Hurons. Suite ils catéchisèrent de leur mieux les Sauvages, & en baptisèrent quelques-uns; mais ils s'aperçurent bientôt que ces hommes étoient si abrutis qu'on les catéchisoit en vain & qu'en vain on les baptisoit. Cela les engagea à écrire à la Sorbonne, afin de la consulter sur la conduite qu'il falloit tenir: ils demandèrent sur-tout s'il convenoit d'administrer le Baptême à des Sauvages, doués de si peu de conception qu'on ne pouvoit leur faire retenir, & bien moins comprendre

les principaux points de la Religion. La Sorbonne répondit qu'on ne devoit conférer le Baptême qu'à ceux d'entre les Américains qui paroïtroient être aussi instruits qu'on peut en toute rigueur l'exiger d'un néophyte en âge de discrétion. En conséquence de cet ordre, les Récollets continuerent à prêcher du matin au soir, ennuyèrent les Hurons, & ne firent aucun progrès: cela les détermina à appeller à leur secours quelques Jésuites, qui n'eurent pas plutôt mis le pied dans la Nouvelle-France, qu'ils formerent le projet d'en chasser, avant tout, les Récollets; & ils y réussirent par le crédit de M. de Lauzon, surintendant & président de la Compagnie du commerce du Canada, qui défendit aux Franciscains d'y retourner sous peine d'être châtiés: ils lui intenterent un procès, mais ils perdirent & durent encore payer les frais.

Dès que les Jésuites se virent possesseurs paisibles de la Nouvelle-France, ils publièrent, selon leur coutume, des *Lettres Edifiantes*, dans lesquelles ils soutinrent que les Récollets n'y entendoient rien, & qu'ils avoient eu grand tort d'affirmer que les Sauvages manquoient d'esprit: ils les dépeignirent comme des hommes remplis d'un rare jugement, & dont la conversion étoit extrêmement facile. Enfin, un jour ils

firent in-  
deux, p  
XIV, de  
regne,  
niltère d  
Sauvages  
même ex  
nouvelle  
Missions.  
collets, q  
mer la d  
ne cesser  
soit au  
des perso  
informati  
qui fut co  
tes, suiv  
opposée à  
commenç  
former d  
on prouva  
de ce pay  
se laissât t  
par jour p  
une pincé  
que de tou  
ne savoit l  
Chrétien  
On assu  
irrité: ma  
qu'on arré  
chure, &  
aux Jésuit

firent imprimer une brochure à Bourdeaux, par laquelle ils féliciterent Louis XIV, de ce que, sous son très-glorieux regne, le Ciel avoit daigné, par le ministère des Jésuites, convertir tous les Sauvages de la Nouvelle-France, sans même excepter les Assénipoils. Cette nouvelle étonna beaucoup Messieurs des Missions étrangères, & sur-tout les Récollets, qui commencerent alors à entamer la dispute dont il est question, & ne cessèrent de répéter qu'on en imposoit au Roi & au public. On chargea des personnes instruites de prendre des informations sur les lieux, & voici ce qui fut constaté. On prouva que les Jésuites, suivant une conduite entièrement opposée à celle de leurs prédécesseurs, commençoient par baptiser, sans s'informer de la capacité des néophytes : on prouva, que parmi tous les Sauvages de ce pays, il n'y en avoit aucun qui ne se laissât très-volontiers baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau de vie & une pincée de vermillon : on prouva que de tous les prétendus convertis aucun ne savoit le moindre mot de la Religion Chrétienne.

On assure que Louis XIV fut fort irrité : mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on arrêta les exemplaires de la brochure, & qu'on défendit inutilement aux Jésuites d'en publier de pareilles à

l'avenir. Ces religieux étoient fort conféquents, & entendoient leurs véritables intérêts : car s'ils avoient avoué, comme les Récollets, que les Sauvages avoient trop peu d'esprit pour comprendre le catéchisme, on leur auroit dit : que faites-vous donc en Amérique ? Quand ce grand prétexte des conversions n'a pas guidé les Jésuites, qui ont donné des relations particulieres de quelques provinces de l'Amérique, ils ont dépeint les Sauvages comme les plus stupides des hommes : il n'y a qu'à voir ce que le Pere Charlevoix rapporte des anciens habitans de St. Domingue, auxquels il refuse presque le titre d'hommes. En effet, tous ces insulaires avoient autant d'esprit & de conception que les Caraïbes, qui vendent le matin leur lit, & qui en sont très-fâchés le soir ; ce sont des philosophes, selon le critique.

Quand les Anglois se sont emparés du Canada, il ont vu clairement que les Missionnaires Franciscains avoient agi de bonne foi, & que les Sauvages y étoient aussi peu convertis que du temps de Verrazan & de Jacques Cartier : on suppose que ce qu'ils nomment le *Manitou Messou*, a quelque rapport à ce qu'ils ont oui conter du Messie, & que tout leur Christianisme se borne là.

Le critique assure que les dogmes religieux de ces Sauvages du Canada, sont

les même  
Bramin  
qu'il n  
ce de l  
qui ont  
laquelle  
trente  
ceux sur  
fragmen  
Shastah  
de ce qu  
reille p  
parmi t  
moindre  
but, ne  
sur, lequ  
logie d  
avant P  
qu'il en  
cela a é  
& est en  
les com  
comme  
grands  
jamais p  
Le criti  
approfo  
Sauvag  
cepend  
rou, un  
n'ont au  
bien éle  
ni à la

les mêmes que ceux des Gentous ou des Bramines. Cela prouve évidemment qu'il n'a point eu la moindre connoissance de la religion des Bramines : ceux qui ont lu la traduction du *Vedam*, à laquelle Baldeus a travaillé pendant trente ans, dans l'isle de Ceylan, & ceux sur-tout qui connoissent le précieux fragment qu'on vient de publier du *Shastah de Bramah*, seront bien étonnés de ce que le critique ait avancé une pareille proposition. On n'a point trouvé parmi tous les peuples Américains, la moindre trace de cet Etre à trois attributs, nommés *Bramah, Bisnoo & Sich*, sur lequel a toujours été fondée la théologie des Bramines : cela étoit ainsi avant Pythagore : cela étoit ainsi lorsqu'il entreprit son voyage aux Indes : cela a été ainsi du temps d'Apollonius, & est encore ainsi de nos jours. Quoique les compilateurs du *Vedam* aient fait, comme on le fait à n'en pas douter, de grands changements au *Shastah*, ils n'ont jamais porté aucune atteinte à ce dogme. Le critique, n'ayant rien examiné, rien approfondi, parle du *grand esprit* des Sauvages du Canada d'après la Hontan : cependant ce *grand esprit* est un Manitou, un être bizarre dont les Sauvages n'ont aucune idée claire, ainsi ils ont été bien éloignés d'en donner une notion, ni à la Hontan, ni à aucun voyageur ;

tantôt ils disent que ce Manitou, ou cet Atahocan, est dans une peau de castor, tantôt dans une peau de marte, & ils paroissent adorer les fourrures de ces animaux. On peut aisément insérer dans une relation, des raisonnemens sur la théologie des Iroquois; mais on y distingue d'abord les idées & les préjugés du raisonneur, & non les idées des Sauvages, qui étant tombés dans le dernier abrutissement ne peuvent pas même s'expliquer sur de pareilles matieres, faute d'avoir des mots abstraits pour désigner les êtres métaphysiques. Il n'en est pas ainsi d'un peuple très-anciennement policé, tel que les Gentous, qui ont des livres qui nous sont connus, & dont nous pouvons juger sans raisonner. Le lecteur ne sera peut-être point fâché que je prenne la liberté de mettre sous ses yeux un article du *Shastah* original, & tel qu'il étoit avant que d'avoir été corrompu par les Auteurs du *Vedam*. Il est question du grand Etre à trois attributs.

„ Cet Etre est Dieu -- Dieu est un-  
 „ Créateur de tout ce qui existe. -- Dieu  
 „ ressemble à une sphaere parfaite qui n'a  
 „ ni fin, ni commencement. -- Dieu re-  
 „ gle & gouverne tout ce qui est créé,  
 „ par une Providence générale qui résul-  
 „ te de principes fixes & déterminés. --  
 „ Tu ne chercheras point à connoître de

D  
 „ natu  
 „ par q  
 „ de  
 „ & c  
 „ voir  
 „ par  
 „ sa mi

M. H  
 curer u  
 très-bie  
 Suprêm  
 compar  
 ce sujet  
 ancienn  
 vérité,  
 de l'An  
 des noti  
 mettre  
 des Bra  
 Anquet  
 Zends.

J'ai c  
 de faire  
 (b), des

(a) Ev  
 gale, & d  
 p. 38. Pa

(b) On  
 du critiqu  
 „ tre cont  
 „ est l'eff  
 „ me en A

„nature, ni l'essence de l'Eternel ; ni  
 „par quelles loix il gouverne le Mon-  
 „de.-- Une pareille recherche est vaine  
 „& criminelle.-- Il doit te suffire de  
 „voir ses ouvrages jour par jour, nuit  
 „par nuit, sa sagesse, sa puissance &  
 „sa miséricorde.-- Profites-en., (a)

M. Holwell, qui vient de nous pro-  
 curer une traduction du *Shastah*, observe  
 très-bien que cette définition de l'Etre  
 Suprême est à la fois simple, sublime &  
 comparable à tout ce qu'on trouve sur  
 ce sujet dans les codes religieux des plus  
 anciennes nations de l'Asie ; mais en  
 vérité, ce n'est pas parmi les Sauvages  
 de l'Amérique qu'il faut aller chercher  
 des notions sur la Divinité, qu'on puisse  
 mettre en parallele avec l'ancien culte  
 des Bramines, ou des Parsis dont M.  
 Anquetil vient de traduire les livres  
 Zends.

J'ai observé que le critique ne cesse  
 de faire dans son style affecté & précieux  
 (b), des déclamations mille fois répé-

---

(a) *Evenements Historiques, relatifs au Ben-  
 gale, & à l'Indostan, par J. Z. Holwell. T. II.  
 p. 38. Paris 1768.*

(b) On pourra juger de la maniere d'écrire  
 du critique, par le passage suivant. “ Dans no-  
 „tre continent, la beauté riante de la terre  
 „est l'effet, non d'une nature oppressée, com-  
 „me en Amérique, de satisfaire les desirs de



tées contre les sciences, les arts, les richesses, les commodités & le luxe des peuples civilisés: il a sans doute prévu qu'on ne se donneroit point la peine de réfuter de tels paradoxes, qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté. On a vu paroître en Europe plusieurs misanthropes, qui se sont déclarés hautement en faveur de la vie sauvage contre l'état social, & cependant ils sont restés dans l'état social; tandis que pour être conséquents, & pour justifier leurs principes par leur conduite, ils devoient aller vivre dans les bois, & se faire Hurons: mais il est plus aisé de mal raisonner & d'être en contradiction avec soi-même que de se faire Huron. Il est vrai qu'on

---

„ ses enfants; mais d'une nature forcée de rire  
 „ d'une grimace convulsive dont notre orgueil  
 „ & notre amour propre ont su nous appren-  
 „ dre à nous contenter, qui plus est à la trou-  
 „ ver belle.

„ Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or &  
 „ de pourpre, dont l'indolence mollement éten-  
 „ due sur le duvet nargue les injures de l'air  
 „ sous des lambris d'or & d'azur; qui n'ou-  
 „ vrent les yeux que pour être éblouis, &c. &c.  
 „ P. II.

„ Ceux qui aiment *Phæbus*, seront sans doute  
 „ très contents de ce style-là.

„ *Qui Bavium non odit, amet tua carmina,*  
 „ *Mævi.*

DE  
 a vu, c  
 me, q  
 moines  
 héritag  
 pe, &  
 comme  
 temps p  
 cation  
 avoit p  
 telleme  
 mer. La  
 l'appren  
 cien M  
 Paris tr  
 ver la g  
 à son re  
 roissoit  
 avoit v  
 Sauvage

C

De

CE n  
 témoig  
 près les  
 dans les  
 les Amé  
 contre l  
 qu'ils n'  
 To

a vu, depuis quelques années un homme, qui ayant été persécuté par les moines à cause de ses opinions & de son héritage, prit le parti de quitter l'Europe, & d'aller vivre avec les Iroquois & comme les Iroquois : il resta assez longtemps parmi eux, & revint enfin à l'occasion de la dernière guerre, mais il avoit perdu l'esprit, & l'avoit perdu tellement qu'on a été obligé de l'enfermer. La même chose arriva, comme nous l'apprend M. Chevreau, au mathématicien Marcial, qui trouvant le séjour de Paris trop bruyant pour pouvoir y cultiver la géométrie, partit pour le Canada: à son retour il avoit tout oublié, & paroïssoit être devenu imbécille, pour avoir vécu pendant cinq ans chez les Sauvages.

---

CHAPITRE XI.

*De la lâcheté des Américains.*

**C**E n'est point seulement d'après le témoignage des voyageurs, mais d'après les événements mêmes, qu'on a dit, dans les *Recherches Philosophiques*, que les Américains se sont très-mal défendus contre les usurpateurs de leur pays, & qu'ils n'ont jamais donné des preuves de

courage, dans ces temps malheureux, où ils en avoient si besoin.

Le critique, pour n'être d'accord rien avec l'Auteur, assure que les Américains ont toujours été & sont encore extrêmement braves. S'il avoit lu plus attentivement l'histoire, il eût sans doute été mieux instruit de la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols, qui ont envahi, aux Indes occidentales, tous les pays qu'ils ont voulu envahir, & cela avec des armées si peu nombreuses qu'on en est étonné: aussi M. de Montesquieu observe-t-il qu'il n'y a point de petit Prince en Europe, qui n'eût pu conquérir l'Amérique; puisque l'Espagne, totalement épuisée d'argent, n'y envoya pas plus de forces que le moindre Prince y en eût pu envoyer. Le critique se trompe ouvertement, lorsqu'il dit que les Espagnols furent reçus au nouveau Monde comme des amis qu'on combla de présents, & auxquels on ne résista pas. L'Empereur du Pérou assembla contre eux toutes ses forces, & on étoit si peu résolu, dans son armée, à recevoir le voleur Pizarre, que la plupart des officiers assurèrent qu'ils feroient les Européens prisonniers de guerre, & que, s'ils ne vouloient pas se rendre, on les extermineroit. *Un gouverneur Indien, dit Zarate, avoit envoyé dire à Atabaliba que non seulement le nombre des Espagnols*

DI  
étoit fo  
pareille  
ne pou  
sans se  
sur de  
chevaux

Qua  
viens  
courage  
Monde  
Pizarre  
yer les  
race p  
cheval  
l'épée à  
ennemi  
environ  
homme  
comme

(a) F  
Chap. 3.

(b) Ga  
lui, ont  
qu'on a p  
prédit qu  
bus dont  
des Péru  
ruviens r  
Dieu Vin  
vaux. 5.  
guerres  
diction d

On pe

étoit fort petit ; mais encore qu'ils étoient si paresseux ; si effeminés & si lâches , qu'ils ne pouvoient marcher tant soit peu à pied sans se lasser , c'est pourquoi ils montoient sur de grandes brebis qu'ils nommoient des chevaux. (a)

Quand il fallut combattre , les Péruviens ne montrèrent aucune ombre de courage , & on n'a jamais vu dans le Monde entier des hommes plus poltrons. Pizarre crut si peu qu'on devoit employer les armes à feu pour détruire cette race pusillanime , qu'il descendit de cheval , jeta son mousquet , & entra l'épée à la main lui seul dans l'armée ennemie , où il se saisit de l'Empereur , environné de plus de quarante mille hommes , qu'on chassa & qu'on massacra comme des bêtes. (b)

(a) *Hist. de la conquête du Pérou. Liv. II. Chap. 3.*

(b) Garcilasso assigne cinq causes qui , selon lui , ont rendu la conquête du Pérou si facile qu'on a peine à le croire. 1. Huayna Capac avoit prédit qu'il arriveroit un jour des hommes barbus dont la religion vaudroit mieux que celle des Péruviens. 2. La ressemblance que les Péruviens remarquèrent entre les Espagnols & leur Dieu Viracocha. 3. Les armes à feu. 4. Les chevaux. 5. Les cruautés d'Atabaliba. *Hist. des guerres civiles des Espagnols aux Indes. Traduction de Baudouin.*

On peut dire que la prédiction de Huayna

Le Pérou étant un pays de montagnes, où il faut continuellement marcher & tourner par des gorges & des défilés; où il faut sans cesse passer & repasser des rivières & des torrents dont les bords sont fort escarpés & presque coupés à plomb; on assure que quatre ou cinq mille hommes peuvent y défendre le centre du pays contre l'armée la plus nombreuse: la lâcheté des Péruviens est donc d'autant plus remarquable, qu'il leur eût été très-aisé de disputer ce terrain qu'ils connoissoient, contre quelques brigands qui ne le connoissoient point.

Que les femmes Américaines se soient par-tout déclarées en faveur des Européens contre leur propre nation (a), c'est sans doute un fait bien étonnant; mais la manière horrible dont ces Américains traitoient leurs femmes, avoit produit cette invincible aversion qu'elles avoient pour leurs compatriotes, & ce sincère attachement qu'elles montrèrent aux Espagnols, en qui elles cru-

---

est une fable, on peut dire encore que la ressemblance entre les Espagnols & le Dieu Viracocha étoit une chimère, & que les cruautés d'Atabaliba sont des faussetés, inventées par les Espagnols, pour rendre odieux un Prince qu'ils ont si inhumainement traité.

(a) Voyez les *Recherches Philosoph.* T. I. p. 80. 81. & T. II. p. 178. & 179.

D  
rent t  
roient  
la nati  
La c  
core é  
répand  
quérans  
qu'ils a  
yeux d  
on vit  
Espagn  
aux sal  
& cela  
Si les I  
tes, av  
ils eusse  
cette ho  
nier de  
aussi foi  
eux-mêm  
petites  
s'entre-d  
acharne  
ple dans  
l'Espagn  
Cortez  
que, à l  
fit égorg  
ricains,  
toncha &  
victoires  
épouvan  
tezuma,

rent trouver des libérateurs, qui feroient cesser une tyrannie qui révoltoit la nature.

La conquête du Pérou n'étoit pas encore entièrement achevée, lorsqu'il se répandit un esprit de vertige sur les conquérants : leurs haines & leurs jalousies, qu'ils avoient su cacher jusqu'alors aux yeux du peuple vaincu, éclaterent ; & on vit les Espagnols livrer bataille aux Espagnols à Chapas, près de Quito, aux salines à Guarina, à Xaquixaquana, & cela dans un pays à peine conquis. Si les Péruviens, échappés aux défaites, avoient eu la moindre bravoure, ils eussent sans peine massacré, pendant cette horrible discorde, jusqu'au dernier des Castillans : mais ces hommes, aussi foibles qu'abrutis, allèrent se faire eux-mêmes goujats, ou espions dans les petites armées Espagnoles, occupées à s'entre-détruire avec une fureur & un acharnement dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire ; & le Pérou resta à l'Espagne.

Cortez en pénétrant dans le Mexique, à la tête de quatre cents hommes, fit égorger plus de quarante mille Américains, qui voulurent lui résister à Pontoncha & à Tlascala : le bruit de ces victoires, ou plutôt de ces massacres, épouvanta tellement l'Empereur Montezuma, que, dans la consternation gé-

nérale, il perdit jusqu'à l'espoir de pouvoir vaincre, & se laissa mettre aux arrêts comme un enfant: pour être délivré, il se démit de tous ses états, reconnut le Roi d'Espagne pour son Souverain, & calma, autant qu'il put, ceux d'entre ses sujets qui paroissent vouloir se révolter contre les Espagnols. Cette démarche n'étoit-elle donc point celle d'un Prince incapable de penser en homme ?

Enfin, quelle qu'ait été la dépopulation de l'Amérique au quinziesme siècle, il est certain que, si l'on y avoit trouvé des peuples vaillants & belliqueux, on n'eût pu en si peu d'années soumettre une moitié du Monde, & former des établissemens depuis la baye de Hudson jusqu'à l'isle de Chiloe.

On n'a jamais pu, avec les armes à feu, exécuter la conquête de l'intérieur de l'Afrique; quoique les Européens l'aient tentée tant de fois & avec tant d'acharnement. Cependant les habitans de ces contrées avoient aussi peu de connoissance de la poudre à canon, lorsqu'on les attaqua pour la première fois, que les Américains, lorsqu'on les attaqua pour la première fois: aussi les Espagnols ne faisoient-ils aucun cas de leur artillerie, en comparaison de leurs chiens, qui n'ont été arrêtés, ni repoussés dans aucune action; parce qu'on n'a pas ren-

contré  
voure  
les tuo  
fleches  
teindre  
chirés;  
morsur  
empoig  
la gorg  
Espagn  
néral,  
seule f  
l'Amér  
voient  
barbus  
On a ét  
sans po  
promes  
rer les  
cher de  
boient  
Les Ro  
effrayés  
virent  
ces ani  
qu'ils e  
les pri  
de boeu

(a) D  
conserve  
lonne ro  
les Elép

contré un Indien, qui eût assez de bravoure pour terrasser ces animaux; ils les tuoient quelquefois de loin avec des fleches; mais quand ils se laissoient atteindre, ils étoient indubitablement déchirés; n'ayant point d'habits, chaque morsure leur faisoit une plaie, & n'osant empoigner les dogues, ils leur prêtoient la gorge. La mode qu'avoient alors les Espagnols & tous les Européens en général, de laisser croître leur barbe, eût seule suffi pour faciliter la conquête de l'Amérique: car les Indiens ne pouvoient supporter la vue ni des hommes barbus, ni des chiens, ni des chevaux. On a été plus de quarante ans au Pérou sans pouvoir, ni par menaces, ni par promesses, engager les Péruviens à ferrer les chevaux: ils n'osoient les approcher de cinquante pas, & plusieurs tomboient en foiblesse en les voyant de loin. Les Romains furent sans doute un peu effrayés par les premiers Eléphants qu'ils virent pendant la guerre de Pyrrhus: ces animaux leur étoient si inconnus, qu'ils en ignoroient jusqu'au nom; & ils les prirent pour une espece particuliere de bœufs (a); mais ils revinrent bientôt

---

(a) Dans la plus ancienne inscription qu'on conserve à Rome, & qui est celle de la colonne rostrale de Duillius, on nomme encore les Eléphants *Boves Lucas*. Jamais aucun an-



de cette frayeur, & les combattirent de pied ferme: tandis que les Américains, long-temps après que la conquête de leur pays fut achevée, continuerent à avoir une peur horrible des chevaux qu'ils avoient d'abord pris pour des moutons. Que feroit-ce donc si ces hommes là avoient été attaqués avec des Eléphants?

Pour diminuer tout le merveilleux de ces événements, le critique dit que les Sauvages du Canada ont, pendant la dernière guerre, battu les Anglois. Mais les Anglois n'ont-ils donc pas conquis le Canada, & malgré ces Sauvages, & malgré les François? Y a-t-il un seul Iroquois, qui ose aujourd'hui tirer un coup de fusil sans la permission du Gouverneur de Québec? Non sans doute: que peut donc servir une pareille objection? Voilà ce que je ne conçois point. D'ailleurs, la défaite du Général Bradock fut l'effet de son trop d'ardeur; il se renferma dans un terrain qu'il ne connoissoit pas assez, & d'où il ne put se dégager.

On fait que l'infériorité des François, dans cette guerre, provenoit de ce qu'ils

---

tiquaire n'eût soupçonné que cela signifioit des Eléphants, si heureusement Pline ne nous avoit instruits là-dessus. Voyez les *Annales Romaines de Pighius sur le consulat de Duillius.*

avoient  
Sauvages  
Amérique  
employe  
troupes  
une supé  
aussi lon  
génération  
nouveau  
le compr  
né de l'E  
vrai qu'  
l'Amériq  
finiment  
nouvelle  
tants. On  
prise de  
de Poin  
Espagno  
mauvais  
s'il ne s  
il ne lui  
maladie  
treprise  
& on a  
aux Ang  
qu'on es  
pées par  
prendre  
Il y  
plus va  
les stéri  
peuplad

avoient dans leurs troupes beaucoup de Sauvages & beaucoup d'hommes nés en Amérique : tandis que les Anglois employèrent, outre les *Rangers*, des troupes levées en Europe, qui auront une supériorité décidée sur les Créoles, aussi long-temps que continuera la dégénération dans l'espece humaine au nouveau Monde, comme on a pu assez le comprendre par l'extrait que j'ai donné de l'Histoire de la Pensilvanie. Il est vrai qu'il y a de certains cantons dans l'Amérique méridionale, où l'air est infiniment plus contraire aux Européens nouvellement débarqués qu'aux habitants. On en a eu un exemple lors de la prise de Carthagene des Indes par Mr. de Pointis: il enleva cette place aux Espagnols sans aucun effort; mais le mauvais air lui tua tant de monde, que s'il ne s'étoit, pour ainsi dire, sauvé, il ne lui seroit pas resté un homme. Les maladies firent aussi presque échouer l'entreprise de Cromwel sur la Jamaïque; & on a vu ce qui est arrivé de nos jours aux Anglois dans l'isle de Cuba, au point qu'on est étonné que des troupes frappées par de si terribles fléaux, aient pu prendre la Havane.

Il y a sans doute, dans le sein des plus vastes forêts de l'Amérique & dans les stériles rochers du Chili, de petites peuplades qu'on ne connoît point, ou

dont on n'exige aucun tribut. Qui voudroit se mettre en devoir d'aller subjuguier des Sauvages qui ont à peine des cabanes, & qui ne payeroient pas les frais qu'il faudroit faire pour les battre ? Leur misere profonde les met à l'abri de la fervitude, dont leur bravoure ne sauroit les garantir. D'ailleurs, les Européens ont tant de terrain dans ce pays, que loin d'en desirer aujourd'hui davantage, ils ne sauroient faire valoir la milieime partie de celui qu'ils occupent.

Si dans le Nord les Sauvages ont quelquefois inquiété les colonies, c'est qu'ils faisoient de nuit des incursions, & mettoient le feu aux maisons des planteurs qui, ayant bâti dans les campagnes souvent à deux ou trois lieues les uns des autres, ne pouvoient se secourir mutuellement, ni arrêter ces incendiaires. Dès qu'on a rapproché les habitations, en conséquence des loix faites à ce sujet (a), la sécurité a beaucoup augmenté ; & ce

---

(a) Dans la Virginie on a eu beaucoup de peine à rassembler les planteurs dispersés : la plupart le sont encore aujourd'hui. On a observé que plus on rapprochoit les habitations des Colons, & plus la population augmentoit : cet effet paroît être produit par le feu qui, dans une seule habitation isolée, ne peut influer sur l'air ; mais les foyers d'un grand nombre de maisons rapprochées peuvent corriger l'air, comme je le dirai dans la suite.

fut sans  
dence,  
approch  
Montré  
réduisir  
parvenu  
fortin,  
vent de  
rés inou  
taineme  
tifs, s'il  
ils boiv  
les déc  
horrible  
leurs pr  
lir & r  
gloises  
trouvoi  
égaré,  
& déco  
couteau  
toute la  
front, i  
crâne,  
vont se  
est de l

Quoi  
l'Améri  
ves, qu  
cachant  
néanmo  
paraiso  
tre les

Qui vou-  
er subju-  
eine des  
s les frais  
re ? Leur  
pri de la  
ne sauroit  
uropéens  
ays, que  
davanta-  
ir la mil-  
cupent.  
ont quel-  
est qu'ils  
, & met-  
planteurs  
agnes sou-  
s uns des  
ir mutuel-  
aires. Dès  
tions, en  
sujet (a);  
té ; & ce

aucoup de  
ispersés : la  
On a obser-  
vations des  
mentoit : cet  
qui, dans  
t influer sur  
nombre de  
riger l'air,

fut sans doute par une grande imprudence, qu'on laissa un jour tellement approcher les Sauvages de la ville de Montréal, qu'ils y mirent le feu & la réduisirent en cendres. Quand ils sont parvenu à allumer une ferme, ou un fortin, ils affomment ceux qui se sauvent des flammes, exercent des cruautés inouïes : ces barbares ne seroient certainement pas si atroces, ni si vindicatifs, s'ils avoient plus de courage ; mais ils boivent le sang de leurs ennemis, & les déchirent en lambeaux. C'est cet horrible traitement qu'ils font essuyer à leurs prisonniers, qui a souvent fait pâlir & reculer d'effroi les troupes Angloises au milieu des bois, lorsqu'on trouvoit le corps de quelqu'Européen égaré, que les Sauvages avoient mutilé & découpé avec leurs scapels & leurs couteaux à balafres : après avoir enlevé toute la chevelure avec la peau du front, ils emportent aussi fort souvent le crâne, & fuient aussi promptement & vont se cacher si loin, que la difficulté est de les atteindre pour les punir.

Quoique ces barbares du Nord de l'Amérique ne soient rien moins que braves, quoiqu'ils fassent la guerre en se cachant, le Chevalier des Marchais assure néanmoins qu'ils sont des héros en comparaison des Sauvages qui habitent entre les Tropiques. En effet, qu'on consi-

dere l'état où les Jésuites avoient réduit les Indiens de leurs Missions, & qu'on juge de la bravoure de ces Indiens par celles de leurs conquérants : ces religieux ne sont pas les seuls qui aient subjugué de la sorte des peuplades entières ; les Dominicains & beaucoup d'autres moines, attirés dans ces contrées par la foif des richesses, en ont fait tout autant : si les Américains avoient donc eu quelqu'espece de courage, ils ne seroient jamais tombés sous la domination de ces hommes, qui ont tant de force pour opprimer, & qui n'en ont aucune pour vaincre.

---

## C H A P I T R E X I I .

*De l'état de l'Amérique au moment de la découverte, & de son état actuel.*

**I**L ne faut point confondre les époques, ni juger du siècle de Henri l'Oiseleur par le siècle de Louis XIV. Le critique confond à chaque instant l'état de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, avec l'état où elle étoit en 1767. Cette première faute l'a conduit à une infinité d'autres.

Au temps de la découverte du nouveau Monde, on n'y voyoit que des so-

D  
rêts : a  
terres  
des A  
rein ex  
comme  
& cepe  
n'a ép  
en un  
Le c  
quoi l  
gnols,  
quoi l  
si peu  
forêts  
rencon  
ment,  
pourta  
Comm  
phique.  
culté,  
noître  
puce  
la fin  
donc  
d'une  
entier  
a par  
idées,  
du to  
il par  
transp  
ont t  
sent a

rêts : aujourd'hui il y a sans doute des terres cultivées ; mais elles le sont par des Africains & des Européens. Le terrain exploité est au terrain non exploité comme deux mille font à deux millions, & cependant on peut dire qu'aucun pays n'a éprouvé de si grands changements en un semblable laps de temps.

Le critique a-t-il donc expliqué pourquoi l'Amérique, à l'arrivée des Espagnols, étoit une vaste solitude ; pourquoi l'espece humaine y étoit si foible ; si peu répandue, qu'on a traversé des forêts de deux à trois cents lieues sans rencontrer un homme ? Non certainement, il ne l'a point expliqué, & c'est pourtant là le point de la difficulté. Comme l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tenté de résoudre cette difficulté, il devoit absolument faire connoître la situation où Colomb & Vespuce trouverent le nouveau Monde sur la fin du quinzieme siecle : il devoit donc parler de cette époque, & non d'une autre ; mais le critique, ayant entièrement changé l'état de la question, a par-là tellement obscurci ses propres idées, que souvent on ne comprend pas du tout ce qu'il a voulu dire. Quand il parle des végétaux & des arbres transplantés, il ne s'informe pas s'ils ont toujours réussi comme ils réussissent aujourd'hui dans un terrain cultivé

depuis près de trois cents ans. Cependant le lecteur conçoit aisément qu'il en est des plantes comme des animaux & des hommes: la mortalité, qui étoit d'abord très-grande parmi les enfans créoles, a sensiblement diminué. Le ma' vénérien, si horrible, si destructif dans son origine, s'est beaucoup mitigé; & Mr. Astruc croit qu'il est presque parvenu à son dernier période: si cette maladie avoit conservé sa première violence & ses premiers symptômes, si elle avoit résisté au temps, ou l'Europe se feroit dépeuplée, ou il auroit fallu se résoudre à ne plus aller en Amérique: car chaque voyageur rapportant sans cesse de nouveaux germes pris dans le foyer de cette épidémie, on auroit vu disparaître de dessus notre continent des nations entières. J'attribue au changement du climat du nouveau Monde, l'affoiblissement de la peste qui en sortit au quinzième siècle, & que Margarita & le moine Buellio de l'ordre de Benoît en rapportèrent les premiers en Espagne.

En Amérique, la culture a opéré bien des changements dont je parlerai beaucoup dans les chapitres suivans.

L'observation d'Oviedo sur les arbres à noyau, a été faite du temps d'Oviedo, & elle est fort juste: aussi y a-t-il encore bien des endroits aux Indes occi-

dentat  
qu'on  
olives  
tieres  
peut  
gne,  
prosp  
suite.  
plus i  
part  
plus e  
n'y a  
car au  
ravag  
dans  
Kake  
à Por  
par ra  
ci tou  
guerr  
féroce  
rappo  
nent  
vail  
coule  
terrei  
ces e  
soleil

(a)  
tis. Il  
un ma  
ter en

dentales, où les oliviers croissent sans qu'on y puisse extraire de l'huile des olives : il y a encore des provinces entières, comme la Pensilvanie, où l'on ne peut élever des pruniers. Quant à la vigne, on n'a encore pu nulle part la faire prospérer, comme je le dirai dans la suite. Plus les colons travailleront, & plus ils forceront la Nature : dans la plupart des établissemens on a détruit de plus en plus les insectes : il est vrai qu'on n'y a point si bien réussi dans d'autres ; car au Brésil les fourmis continuent leurs ravages, ainsi que les vers fabivores dans les possessions Angloises (a), les Kakerlaques à Surinam, & les crapauds à Porto-belo. Tout ceci est encore vrai par rapport aux serpents, dont on a éclairci toutes les especes, en leur faisant une guerre continuelle, ainsi qu'aux bêtes féroces. Tout ceci est encore vrai par rapport aux eaux fluviales, qui deviennent plus saines, à mesure que le travail des hommes force les rivières à couler dans un lit plus étroit, & sur un terrain moins ombragé d'arbres : alors ces eaux plus exposées aux rayons du soleil, & plus battues par la rapidité

---

(a) C'est le *Bruchus America septentrionalis*. Il n'existe pas dans notre continent ; mais un malheur singulier a manqué de le transplanter en Europe.



du courant, acquierent plus de légèreté, nourrissent moins d'insectes, dont les œufs sont entraînés; & ne forment plus de marais sur les rives, qui se dessèchent à proportion que le lit ou le bassin se creuse. M. Linnæus a très-bien observé que, dans tout les pays incultes & sauvages, les rivieres sont respectivement au volume d'eau, beaucoup plus larges, que dans les régions habitées depuis long-temps par des peuples policés. Je rapporterai dans l'instant une observation de Mr. Bertrand, qui confirme celle-là.

L'Amérique étoit un pays extrêmement sauvage, où il y avoit beaucoup à faire, & les Européens ont déjà beaucoup fait en abattant les forêts: par-là les marécages ont commencé à avoir une évaporation que l'air, trop intercepté dans les bois, ne pouvoit y produire.

Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les Auteurs que le critique cite, dans sa Dissertation, pour se convaincre que ce n'est pas dans de tels livres qu'il a pu puiser des connoissances sur l'ancien état de l'Amérique: tandis que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tâché de s'instruire en lisant ce qui a été écrit depuis Pierre d'Angleria & Vespuce, jusqu'à nos jours; mais dit le critique, il a fait ses lectures rapidement & en se jouant.

A cela  
soupon  
on a em  
tits volu  
putation  
a écrit  
paroiffen  
Je vai  
ses.

## C H

## L

QUAN  
de l'Am  
s'est répa  
Monde  
même fa  
jours les

On a  
gloises,  
depuis e  
fricheme  
ainsi le c  
est aujour  
ces provi  
de la dé  
tinguer  
roit jama  
dessus.

A cela je lui réponds qu'on n'est pas soupçonné de s'être trop hâté, quand on a employé neuf ans à faire deux petits volumes. En vérité, de pareilles imputations, hazardées par quelqu'un qui a écrit une brochure en trois heures, paroissent extrêmement déplacées.

Je vais continuer à examiner les choses.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Du Climat de l'Amérique.*

QUAND le critique parle du climat de l'Amérique, d'où le mal vénérien s'est répandu sur l'Europe & le reste du Monde connu, il tombe toujours dans la même faute, parce qu'il confond toujours les époques.

On a observé, dans les colonies Angloises, que l'air s'est beaucoup purifié depuis environ 60 ans, tant par les défrichements que par les coupes de bois: ainsi le climat de ces provinces tel qu'il est aujourd'hui, n'est pas le climat de ces provinces tel qu'il étoit au moment de la découverte. Il faut donc bien distinguer ces choses, sans quoi on ne pourroit jamais se faire des idées claires là-dessus.

L'air de cette partie du Pérou, qui est la plus voisine de la ligne équinoxiale, n'est plus si funeste que du temps de Zarate, qui en donne une description effrayante. *Les peuples, dit-il, qui habitent sous l'équateur & aux environs, ont le visage bazané; ils parlent de la gorge; ils sont fort adonnés au péché contre nature, c'est pourquoi ils maltraitent leurs femmes, & en font peu de cas; ils se coupent les cheveux, & se font des couronnes à la tête à peu près comme les moines. Ce pays est fort chaud & fort mal sain: on y est particulièrement sujet à de certaines verrues, ou especes de froncles fort malins & fort dangereux, qui viennent au visage & dans les autres parties du corps: ils ont des racines fort profondes & sont plus à craindre que la petite vérole, & presque autant que des charbons de peste. (a)*

Ces froncles, dont parle ici l'Auteur Espagnol, n'étoient que les effets du mal vénérien qui, au commencement de sa transplantation en Europe, y produisit exactement les mêmes symptomes, comme on peut le voir par un passage du poëte le Maire, qui le premier fit des vers François sur ce fléau, comme Fracastor en composa ensuite en Latin sur le même sujet. Voici quelques-uns de ces vers de le Maire.

(a) Liv. I. Chap. 4.

Mais à  
Il leur  
Si trez  
Qu'on  
N'onc  
Nature  
Au fro  
Onc n  
Ne ne  
Nul m  
L'ung  
En Ara  
Qu'on  
Mais le  
La non  
Qui n'

Et dit  
Des for  
En Nap

Telle  
ladie af  
mérique  
Dans  
tes les p  
plus fré  
labour,  
rais, les  
bitation

(a) Vo  
Il est pos  
fourni à l  
ticulé Sy

Mais à la fin quand le venin fut meur,  
 Il leur naïssoit de gros boutons sans fleur,  
 Si trez hideulz, si laits & si énormes,  
 Qu'on ne vit onc visaiges si difformes;  
 N'onc ne receut si trez mortelle injure  
 Nature humaine en sa belle figure:  
 Au front, au col, au menton & au nez  
 Onc ne vit on tant de gens boutonnez.  
 Ne ne sceut onc lui bailler propre nom,  
 Nul médecin, tant eût-il de renom.  
 L'ung la voulut *Sahafati* nommer  
 En Arabie; l'autre a pu estimer  
 Qu'on la doit dire en Latin *Mentagra*;  
 Mais le commun, quand il la rencontra,  
 La nommoit *Corre* ou la *Vérol grosse*,  
 Qui n'épargnoit ne couronne, ne crosse.

Et dit-on plus que la puissante armée  
 Des forts François à grant peine & souffrance  
 En Naples l'ont conquise & mise en France (a).

Telle étoit dans son origine cette ma-  
 ladie affreuse, qui se répandit de l'A-  
 mérique, sur l'ancien continent.

Dans les isles & en général dans tou-  
 tes les provinces du nouveau Monde les  
 plus fréquentées par les Européens, le  
 labour, les abattis, le saignement des ma-  
 rais, les grands chemins, le feu des ha-  
 bitations ont plus ou moins changé la

---

(a) Voyez les contes de *Cupido* & d'*Atopas*.  
 Il est possible que cette facétie de le Maire a  
 fourni à Fracastor l'idée de son beau Poëme in-  
 titulé *Syphilis*.

constitution de l'air : il faut néanmoins excepter de certains cantons, où l'on n'a pu corriger sensiblement la malignité du climat ; & cela est vrai par rapport à l'isthme de Panama , & sur-tout par rapport au terrain où sont situés Carthagene & Porto-bélo: j'ai comparé une description de ce pays, publiée en 1530, avec une autre publiée en 1752, & je puis assurer qu'on y trouve précisément les mêmes symptomes dans les habitants, les mêmes maladies endémiques, la même quantité de crapauds qui y désolent les maisons, comme cela arrive aussi quelquefois en Ukraine; enfin, des eaux aussi peu salubres qu'on y en avoit il y a plus de 200 ans. L'air de Porto-bélo est le plus mal sain qu'on connoisse dans le Monde; & sur-tout pour les étrangers: quand la grande foire s'y tenoit encore, il y mouroit toujours, dit Thomas Gage, six cents hommes en quinze jours. J'avoue que cet exemple est unique, & que si l'on n'avoit pas mieux réussi dans les autres parties de l'Amérique à purifier le climat, il seroit insupportable aux Européens, qui ne laissent pas de souffrir encore beaucoup à la Jamaïque, à la Barbade, à Surinam & dans plusieurs autres établissemens.

*Du degré  
vea*

**O**N a  
sophique.  
mometr  
lesquell  
en Amé  
sous les  
qui ne c  
ce dans  
ces obsé  
l'Auteur

(a) Se  
par rappo  
rent en A  
le même p  
re; mais je

Tels se  
voit bien  
qu'il dis  
ignoré ce  
Cela est b  
été tant se  
n'eût jam  
rend son c  
rien: il f  
& dire

## CHAPITRE XIV.

*Du degré du froid plus grand dans le nouveau continent que dans l'ancien.*

ON a cité, dans les *Recherches Philosophiques*, les expériences faites au thermometre dans les deux continents, par lesquelles il est avéré qu'il fait plus froid en Amérique, que dans l'ancien Monde sous les mêmes latitudes. Le critique, qui ne cite absolument aucune expérience dans toute sa Dissertation, révoque ces observations en doute, & accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit. (a)

(a) *Ses observations sont-elles plus exactes par rapport au degré du chaud & du froid, si différent en Amérique en deçà de l'équateur, & sous le même parallèle de notre continent? Il l'ignore; mais je sais qu'il n'est pas vrai, &c.*

Tels sont les termes du critique, p. 86. On voit bien qu'il accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit, puisqu'il lui reproche d'avoir ignoré ces mêmes observations qu'il a citées. Cela est bien merveilleux. Si ce critique avoit été tant soit peu versé dans la Géographie, il n'eût jamais dit *sous le même parallèle*: ce qui rend son objection si obscure qu'on n'y conçoit rien: il falloit absolument parler au pluriel, & dire *sous les mêmes parallèles*.

En vérité, on est étonné que ce critique n'ait pas été mieux instruit sur un phénomène généralement reconnu, & qu'on enseigne aux enfants en Géographie: s'il n'a pas daigné consulter des livres, il n'avoit qu'à ouvrir son almanach, & il eût trouvé, dans celui de 1769, les observations de M. Franklin sur le degré du froid dans les deux continents.

L'Auteur, ayant sous les yeux les tables météorologiques, faites dans différentes provinces de l'Amérique, a tâché d'en déduire un calcul proportionnel pour indiquer à peu près la différence du froid dans les deux hémisphères, & il a cru pouvoir assurer que cette différence alloit à douze degrés de latitude, en prenant tous les pays l'un portant l'autre, & la côte orientale avec l'occidentale. Or, en cela il n'a pas *cavé au plus fort*: car à Philadelphie, au quarantième degré de latitude Nord, le thermometre ne monte en été, qu'à 33 degrés, & dans

---

Comme je ne puis point interrompre ici l'ordre des matieres, je donnerai dans la suite un chapitre particulier par rapport à l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud. Le critique cite un certain Guibot, absolument inconnu dans la république des Lettres, & qui croiroit qu'on se moque de lui, si on le prenoit pour un Physicien. Je lui opposerai des ouvrages connus de des Auteurs connus.

notre co  
sous le so  
Nord: a  
en Améri  
qu'à 60  
donne,  
ce de 20  
adopté q  
Mais vo  
que les é  
nale, fo  
& que le  
point qu  
la Nouv  
sylvanie  
grés (a)  
des étés  
à ce poin  
mais de  
une fois  
beaucou  
le voir  
bourg,  
pour ser  
car plus  
augmen  
les expé  
du comp  
même q  
dans la B  
il y a bi

---

(a) Je p

notre continent, il monte à 33 degrés sous le soixantième parallèle de latitude Nord : ainsi il ne fait pas plus chaud en Amérique à 40 degrés de l'équateur, qu'à 60 en Europe. Cette observation donne, comme on le voit, une différence de 20 degrés ; tandis que M. de P. n'a adopté qu'une différence de 12 degrés. Mais voici ce qui l'a déterminé, c'est que les étés dans l'Amérique septentrionale, sont presque toujours les mêmes, & que le thermomètre monte au même point qui est, pour une partie du Canada, la Nouvelle-Yorck, l'Albanie, la Pensilvanie, comme je l'ai dit, de 33 degrés (a) ; pendant qu'en Europe, il y a des étés où le thermomètre n'atteint pas à ce point sous le soixantième parallèle ; mais de trois ans il y parvient toujours une fois, & il y a des étés où il dépasse beaucoup cette hauteur, comme on peut le voir par les observations de Petersbourg, qui est précisément bien situé pour servir ici de terme de comparaison ; car plus avant dans la Sibérie le froid augmente trop, comme je l'ai vu par les expériences dont M. de l'Isle a rendu compte à l'Académie de Paris : il dit même qu'un jour le mercure se figea dans la boule de son thermomètre ; mais il y a bien de l'apparence que ce mercu-

---

(a) Je parle du thermomètre de Celsius.



re, dont M. de l'Isle s'est servi pour ses expériences en Sibérie, étoit mêlé avec quelque matière étrangère, & peut-être avec du plomb.

Cette différence qu'on remarque entre le degré du froid dans les deux continents, est la chose du Monde la plus facile à expliquer, & c'est un effet si nécessaire, que je ne cesse de m'étonner que quelqu'un ait pu en douter, & faire imprimer des doutes. (a)

Notre continent est beaucoup mieux cultivé & habité : on fait que les habitations des hommes diminuent le froid, & corrigent l'air (b) : on fait que les trou-

(a) On peut voir dans le voyage de M. de Chabert, fait par ordre du Roi en 1750 & 1751, dans l'Amérique septentrionale, une savante Dissertation sur les causes de ce froid rigoureux qu'on ressent dans le Canada, respectivement aux mêmes latitudes de l'Europe. M. de Chabert y rapporte les causes de ce phénomène à la quantité de terres incultes, aux lacs prodigieux, aux marais & aux forêts, ainsi que l'a fait dans son ouvrage, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*.

(b) Le Pape Benoît XIV crut pouvoir corriger l'excès du mauvais air dans les environs de Rome, en y faisant venir une colonie de familles Allemandes, qui par le seul feu de leurs foyers devoient diminuer les exhalaisons : mais comme on dispersa trop ces familles, au

peaux

DE  
peaux d  
terres,  
plus en  
confidé  
puisse c  
Nord c  
doivent  
pératur  
res. Il r  
termes  
dont le  
quoiqu  
même.  
été ain  
plie de  
il faiso  
fait au  
aisémer  
que l'Er  
Paris da  
Quan  
Tropiqu  
très-élev  
de bois  
neige, e  
pays situ  
continen  
le therm  
au septa

lieu de le  
les a emp  
tige.

Top

peaux & les engrais qu'on répand sur les terres, diminuent aussi le froid : on n'a plus en Europe de marais d'une étendue considérable: on n'y a plus de forêts, qu'on puisse comparer au moindre bosquet du Nord de l'Amérique. Toutes ces causes doivent absolument faire varier la température de l'air dans les deux hémisphères. Il n'y a encore qu'à prendre, pour termes de comparaison, Québec & Paris, dont le climat est aujourd'hui si différent, quoique la latitude soit à peu près la même. Cependant cela n'a pas toujours été ainsi : car quand la Gaule étoit remplie de bois, & beaucoup moins cultivée, il faisoit aussi plus froid à Paris qu'il ne fait aujourd'hui, comme on peut très-aisément s'en convaincre, en lisant ce que l'Empereur Julien dit du climat de Paris dans ses ouvrages.

Quant au terrain compris entre les Tropiques au nouveau Monde, il est très-élevé, plein de marécages, de lacs, de bois, de montagnes chargées de neige, enfin, il ne ressemble en rien aux pays situés dans la Zone Torride de notre continent: aussi y a-t-il eu des années où le thermometre de Réaumur est parvenu au septantieme degré en Afrique sous la

---

lieu de les réunir sur un même terrain, l'aria les a emportées, & il n'en est resté aucun vestige.

ligne équinoxiale ; tandis qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ait jamais atteint à ce point dans la Guiane , ou dans le Pérou.

Cette différence , dans la disposition de l'athmosphère , a dû influer beaucoup sur les hommes & les animaux du nouveau Monde , qui , par la culture , changera avec le temps entièrement de face. M. Bertrand a déjà observé que les rivières du Nord de l'Amérique contiennent moins d'eau de nos jours qu'elles en contenoient il y a 60 ans , comme on l'a vu par les anciens moulins que le courant ne fait plus marcher ; ce que ce naturaliste attribue , avec beaucoup de raison , aux abattis & au saignement des terres. Quoique l'Amazone , le plus grand des fleuves connus , reçoive une immense quantité d'eaux qui découlent des montagnes , il n'y a cependant aucun doute qu'il ne diminuât beaucoup si l'on abattoit les immenses forêts qui l'ombragent depuis le méridien de Jean de Bracamoros , par le sein du continent , jusqu'à l'île de Marayo. Ce qui est vrai par rapport aux rivières , est aussi vrai par rapport aux lacs.

Un autre phénomène aussi surprenant que celui dont je viens de parler , c'est que plusieurs plantes du genre des *Astres* ou des *Bidens* , qui ne montoient jamais en graine dans le Nord de l'A-

D  
mériq  
tardiv  
duire  
routes  
peut d  
ties se  
on s'é  
rapide  
le fruit  
Anglo  
pas di  
tité de  
généra  
ropées  
que la  
maine

La  
de gra  
quelco  
lente,  
ne per  
des na  
qu'on  
de jou  
tour c  
incult

(a)  
cines &  
de pro  
pied. E  
de don

mérique, parce que la fleur étoit trop tardive, commencent maintenant à produire des semences fécondes (a). Malgré toutes ces améliorations du climat, on peut dire en général, que, dans les parties septentrionales du nouveau Monde, on s'étoit attendu à une révolution plus rapide, & qu'on ne voit pas encore tout le fruit du travail opiniâtre des colonies Angloises. Dans la plupart le froid n'a pas diminué en proportion de la quantité de bois qu'on a déracinée, & la dégénération dans le bétail d'origine Européenne, est encore fort sensible; ainsi que la dégénération dans l'espece humaine.

La Nature ne peut sans doute opérer de grands changements dans un climat quelconque, que par une marche fort lente, & dont trois ou quatre générations ne peuvent s'appercevoir, qu'autant que des naturalistes laissent des observations, qu'on compare ensuite à celles qu'on fait de jour en jour. D'ailleurs, il reste autour des colonies, d'immenses terrains incultes & noyés; de sorte que l'air n'est

---

(a) Ces Plantes se perpétuoient par les racines & par les boutures; & la sève, au lieu de produire dans la fleur, produisoit dans le pied. Enfin elle donnoit des rejetons, au lieu de donner des semences.

pas également purifié dans un endroit comme dans un autre.

Plus je fais d'observations, & plus je m'apperçois que le critique n'a pas compris le sujet sur lequel il a écrit: car, comme il n'a point admis un plus grand degré de froid dans le nouveau continent que dans l'ancien sous les mêmes latitudes, il est impossible qu'il ait pu avoir des notions claires sur la nature du climat. C'est comme si l'on écrivoit sur la géométrie sans savoir l'arithmétique.

## C H A P I T R E X V.

*De la famine qu'essuyèrent les premiers Européens qui pénétrèrent en Amérique.*

QUAND le critique ne peut ni altérer, ni contredire les faits cités par l'Auteur, il n'en parle point, & les regarde comme non avenues. Cette maniere de critiquer est non seulement vicieuse, mais c'est la moins instructive qu'on puisse employer: car alors le lecteur ne voit les choses que d'un côté, ou il ne voit pas toutes les choses qu'il devoit voir, pour pouvoir en juger. Le fait dont il s'agit, est tel.

Les premiers Européens, qui entreprirent de faire des conquêtes & des établissemens en Amérique, furent tous, sans en excepter aucun, persécutés par la famine. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à François Pizarre au Pérou; à Diégué Almagre, lorsqu'il voulut pénétrer au Chili; à Orellana sur le Maragnon, à Gonzalve Pizarre dans la Canella, à Soto dans la Floride, à Cabéça de Vacca dans la Louisiane, à Barthelemi Colomb dans l'isle de St. Domingue: dès l'an 1494, dit Oviedo, les Espagnols essuyèrent une telle famine, qu'ils mangerent jusqu'aux quatre seules especes d'animaux quadrupedes qu'il y eût dans cette isle. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à Montega dans le Jucatan, à Jean Ribaud dans ce pays qu'on a appelé ensuite la Caroline; à la colonie conduite par Grenvil dans la Virginie, à Sarmiento dans la Magellanique, à la Roche, Chauvin, de Monts & Pontgravé dans le Canada, à Morera dans la Californie.

La famine la plus célèbre, selon Pierre d'Angleria, fut celle qu'éprouva la nouvelle colonie Espagnole, conduite par Nicuesa à Beragua. De sept cents soixante-dix hommes on n'en put sauver quarante: les vivres ayant entièrement manqué sur un terrain dépourvu de tout, les colons voulurent gagner la côte des

environs de Porto-bélo ; mais la disette augmenta tellement, qu'ils commencent par manger leurs chiens, ensuite des hommes sauvages : les Sauvages leur ayant manqué, ils déterrerent des cadavres : les cadavres leur ayant encore manqué, ils se nourrirent de crapauds, & finirent enfin par manger le limon des marais & par s'entre-dévoré. La même chose arriva aussi aux compagnons de Ribaud, qui se voyant dans la dernière des extrémités, jetterent au sort pour savoir lequel d'entr'eux seroit mangé le premier ; le sort tomba sur le plus maigre, & on le mangea.

Les vents contraires ayant retardé les vaisseaux chargés de vivres, que l'Espagne envoyoit à ses petites armées en Amérique, au commencement du seizième siècle, les chefs crurent que tout étoit perdu, & que la faim enleveroit jusqu'au dernier Espagnol envoyé dans le nouveau Monde. La colonie Angloise de la Virginie fut contrainte de retourner en Europe, faute de vivres : celle de Philippeville, & plus de quarante autres périrent entièrement par la famine.

On peut bien, après cela, se former une idée de l'état de l'Amérique au temps de la découverte : les Européens n'y auroient jamais essuyé de tels malheurs, s'ils y avoient trouvé des peuples cultivateurs ; mais dans un pays ablo-

lumen  
horde  
étoien

Le  
l'espri  
*Philos*  
cet ét  
nent  
menc  
donc  
ne fû  
il fall  
bouff  
de ch  
qui y  
soles  
imme  
de N  
dans  
ouvri  
& plu  
venoi  
déses  
foit é  
l'end  
trace  
Nord  
a en  
sans  
plus  
mag  
que l  
fert

lument inculte & occupé par quelques hordes de Sauvages, de tels malheurs étoient inévitables.

Le critique ne sauroit se mettre dans l'esprit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle presque toujours de cet état où l'on trouva le nouveau continent à la fin du quinziesme & au commencement du seiziesme siecle. Peut-il donc nier qu'alors tout cet hémisphere ne fût presque couvert de forêts, où il falloit voyager avec le secours de la bouffole? Car comme il n'y avoit point de chemins frayés, la plupart de ceux qui y pénétrèrent sans se munir de bouffoles, s'y perdirent ainsi que dans un immense labyrinthe. Le Comte Maurice de Nassau fit faire de grands abattis dans les forêts du Brésil, où il vouloit ouvrir des allées; mais plus on avançoit, & plus on s'appercevoit que le bois devenoit épais & touffu, au point qu'on désespéra d'en voir l'issue, qu'on supposoit être à plus de trois cents lieues de l'endroit, où l'on avoit commencé à tracer les allées & les clairieres. Dans le Nord de l'Amérique, il y avoit & il y a encore des forêts, qui couvroient, sans aucune interruption, des terrains plus grands que les Pays-bas & l'Allemagne ensemble. On peut donc assurer que le nouveau Monde n'étoit qu'un désert affreux, tandis que notre ancien



continent étoit, comme je le dirai ailleurs, rempli de grandes villes & habité par des peuples policés.

Si le critique eût pensé en philosophe, il auroit sans doute avoué que rien n'est plus surprenant que cette différence entre les deux hémispheres d'un même Globe : il auroit avoué qu'il n'y a pas, dans l'histoire du genre humain, un phénomène comparable à celui-là ; mais le plaisir de noircir l'Auteur par des imputations odieuses, l'a emporté chez lui sur le plaisir de considérer les plus étonnans effets de la Nature.

---

## CHAPITRE XVI.

*De la qualité des terres au nouveau Monde.*

**L**E critique toujours occupé à faire des imputations, accuse l'Auteur d'avoir soutenu qu'aux Indes occidentales, toutes les terres sont d'une stérilité singulière ; mais c'est une pure imagination de sa part. L'Auteur a dit qu'avant l'arrivée des Européens, la culture manquant entièrement aux terres de l'Amérique, la fécondité y étoit à pure perte, & cela équivaloit à la stérilité. Voici ses raisons.

„L  
 „bres  
 „vég  
 „Pol  
 „des  
 „Mor  
 „fédi  
 „géta  
 „n'av  
 „trie  
 „par  
 „sou  
 L'A  
 la ma  
 forts  
 roit p  
 où o  
 tique  
 plus c  
 non  
 mais  
 rant  
 Mon  
 ces d  
 ne fa  
 fil, r  
 fort p  
 de ma  
 de ce  
 du fr

(a)  
 Tom

„ Les troncs & les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux implantés & parasites, des Polypodes, des Guis, des Agarics, des Champignons, des Cuscutes, des Mouffes & des Lichens, provenus du sédiment d'un suc impur, que la végétation y pompoit de cette terre, qui n'avoit jamais été émondée par l'industrie, & où la Nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, succomboit sous ses propres efforts. „ (a)

L'Auteur a donc supposé que, quand la main de l'homme y dirigeroit les efforts de la Nature, la fécondité n'y seroit pas à pure perte : il a parlé de l'état où on découvrit l'Amérique, & le critique parle d'une époque postérieure de plus de deux siècles & demi à celle-là : non seulement il confond les temps ; mais il confond aussi les lieux, & en vantant la fertilité des terres au nouveau Monde, il ne distingue pas les provinces d'avec les provinces : cependant il ne faut pas juger du Canada par le Brésil, ni du Brésil par le Pérou, où il y a fort peu de bonnes terres : il ne croît point de mays dans tout le pays de Collao à plus de cent cinquante lieues à la ronde, à cause du froid. A Atica, à Atitipa, Villacori,

---

(a) Recherches Philosophiques, p. 8. & 9.  
Tom. I.

*T. Ialla & Chillca, on n'engraisse les terres qu'avec une prodigieuse quantité de têtes de Sardines : les habitants ont beaucoup de peine à y faire leur récolte, à cause de la disette d'eau; car il y a plus de sept cents lieues de côtes où il ne pleut jamais, & qui ne sont arrosées d'aucune riviere: la terre y est sablonneuse & brûlante. (a)*

J'observerai qu'il est d'autant plus surprenant que le Pérou, situé dans la Zone Torride, ait des provinces où le froid empêche le maïs de croître, que l'on voit ce même grain réussir très-avant dans le Nord de l'Europe, & dans des bruyeres défrichées de la Poméranie. Ce froid est produit par l'élevation du terrain.

Si les terres sont, de l'aveu de tout le monde, mauvaises au Pérou, que peut-il donc servir au critique de rapporter l'observation du Pere Feuillée, sur une orange dont les pepins avoient germé dans le fruit? Il seroit aisé d'expliquer ce phénomène; mais ce phénomène, ni les vers de Virgile que le critique cite, ne rendent pas le terrain au Pérou, meilleur qu'il ne l'est en effet.

Je dis qu'il est absolument nécessaire de distinguer les provinces, puisqu'il s'en faut beaucoup que la fertilité soit

---

(a) *Histoire des Incas*, pag. 85, 86 & 87.  
Tom. II.

au m  
les a  
pour  
bord  
la M  
ces  
que  
où la  
core  
envo  
le li  
la Fr  
préju  
avec  
colon  
des c  
de l'i  
voien  
fique  
bleme  
que l  
seroie  
les éu  
tes le  
feroit  
prises  
établi  
parler  
chapit  
nature  
avec l  
jourda  
cultu

au même degré dans les unes que dans les autres. La prédilection des Jésuites pour le Paraguai, le Tucuman, les bords de l'Orenoque, la Californie & la Martinique, prouve sans doute que ces contrées valent infiniment mieux que la côte des Paragons & le Canada, où la France, lorsqu'elle en étoit encore en possession, devoit annuellement envoyer des vivres pour plus de 600 mille livres tournois; & on fait bien que la France n'a jamais fait son grand & préjudiciable commerce de salaisons avec l'Irlande, que pour avitailler ses colonies de l'Amérique, qui occupées à des cultures secondaires, comme celle de l'indigo, du café, du sucre, ne pouvoient se procurer leur nécessaire physique: si la terre étoit donc aussi incroyablement fertile au nouveau Monde, que le critique l'assure, les colons se seroient trouvés dans un superflu qui les eût délivrés de la gêne de tirer toutes leurs provisions de l'Europe; & cela seroit arrivé, malgré les précautions prises par les Métropoles pour tenir leurs établissemens dans la dépendance: Je parlerai de cela plus au long, dans un chapitre particulier, où j'examinerai la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique, où les terres ont aujourd'hui aussi besoin qu'ailleurs d'une culture pénible & d'un grand nombre

de bras : une plantation n'y vaut précisément qu'en raison du nombre de Nègres qu'elle possède.

Quand les Européens entreprirent de former des établissemens réguliers dans le nouveau continent, ils commencèrent par abattre les forêts, ou par y mettre le feu : ces forêts s'étoient dépouillées tous les ans de leurs feuilles, dont on voyoit souvent des lits entassés à la hauteur de quatre à cinq pieds : l'humidité y séjournoit : il y avoit une putréfaction continuelle : les lits inférieurs se corrompoient & se convertissoient en fumier, à mesure qu'il s'en formoit de nouveaux à la surface. Quand ce terrain, ainsi engraisé par ses propres productions, fut dégarni de ses arbres pour la première fois, & couvert de cendres, on vit, dans plusieurs endroits, de certaines plantes croître & s'élever d'une manière étonnante, comme cela arrive ordinairement dans les terrains à bois qu'on défriche par le feu ; mais dans la suite cette grande fertilité cessa par degrés, parce que la terre s'épuisoit de ces engrais naturels, que des milliers d'années y avoient accumulés, & alors la culture est devenue plus pénible, ainsi qu'on s'en est aperçu à la Barbade & dans plusieurs autres colonies : mais à mesure que la culture est devenue plus pénible, l'air s'est corrigé, & les exhala-

sons d'ignité, dans les cantons, re étoit faisoit profond du ce qui, e que le vanta.

Il e veuill stagna au no miers dant nois a mis en

( a  
froid d  
Zone  
Pison.

Qu  
non pe  
ea inci  
terra,  
enecet.  
non fir  
arboru  
horerr  
siderio  
parian

sons de la terre ont perdu cette malignité, qui étouffoit les enfants créoles dans le berceau. Je pense que dans ces cantons de la Zone Torride, où la terre étoit si froide à l'intérieur, qu'elle faisoit mourir les graines semées trop profondément, elle a plus ou moins perdu cette qualité par les effets du labour, qui, en rendant le sol plus meuble, font que les rayons du soleil y pénètrent davantage (a).

Il est surprenant que le critique ne veuille point admettre, que les eaux stagnantes étoient extrêmement nuisibles au nouveau Monde, pendant les premiers temps de la découverte; cependant cela est très-certain, & je ne connois aucun Auteur qui l'ait seulement mis en doute. On a été long-temps avant

---

(a) Rien n'est plus singulier que ce grand froid de la terre en Amérique. & cela dans la Zone Torride. Voici ce qu'en dit le naturaliste Pison.

*Quæcumque profundius & quo radii solares non pertingunt, inhumant, in vitæ discrimen ea incurrunt; quod sub cute suâ intente frigida terra, præcipue æstate, tales & semina facile enecet. Cujus rei advenæ & novitii experimentum non sine magnâ jacturâ fecerunt. . . Indicarum arborum radices adeo à frigore subterraneo abhorrerè deprehenduntur ut nonnumquam solis desiderio foras prorumpentes terrâ se cordi vix patiuntur. De Aère & Locis Lib. I.*

que de favoir discerner les eaux dont on pouvoit boire, d'avec celles dont il falloit s'abstenir; & les Européens, qui arrivoient nouvellement en Amérique, devoient là-dessus se faire instruire, par les personnes qui avoient déjà fréquenté le pays depuis quelque temps, & qu'on nommoit alors les *Vétérans*. Il en étoit de même des fruits; les Espagnols crurent pouvoir manger de tous ceux où ils voyoient les oiseaux venir béqueter; mais cette observation les a souvent trompés: car il y a des végétaux, venimeux pour l'homme, dont de certains animaux se nourrissent impunément, comme nous le voyons par la jusquiame qui ne tue pas les cochons: il y a d'autres végétaux qui ne nuisent pas aux hommes, & qui sont un poison pour de certains animaux, comme nous le voyons par les amandes ameres qui tuent différentes especes d'oiseaux, & par le lupin qui tue l'Hippopotame. D'un autre côté, les Européens ont aussi appris beaucoup des Sauvages, qui, dans presque toutes les provinces de la Zone torride, avoient l'usage de suspendre leurs lits à des arbres, ou à des pieux; & d'allumer du feu pendant la nuit autour de ces *hamacs*; & cela étoit absolument nécessaire: aussi les premiers Européens, qui voulurent coucher par terre dans les herbes, en furent-ils la victime; on les

trou  
Depu  
a ren  
sains  
née,  
air fa  
se rév

C

LA  
pagn  
Loui  
séque  
faut  
que  
soign  
ploie  
pou  
les liv  
Vo  
Loui  
Fe  
Mari  
la P  
sonne  
cette  
assur  
bêtes

trouvoit ordinairement morts le matin. Depuis que le défaut total de la culture a rendu les environs de Rome si malsains, il y a de certains mois de l'année, où on ne peut y coucher en plein air sans un danger extrême de ne jamais se réveiller.

---

## CHAPITRE XVII.

### *De la Louisiane en particulier.*

**L**A France a cédé la Louisiane à l'Espagne: donc, conclut le critique, la Louisiane est un excellent pays. La conséquence pourroit être juste; mais il faut néanmoins l'examiner, & voilà ce que le critique ne fait jamais; il évite soigneusement les discussions, & n'emploie que des arguments vagues qu'on pourroit employer pour attaquer tous les livres.

Voici ce qu'il en est par rapport à la Louisiane.

Feu M. des Landes, Inspecteur de la Marine, rapporte, dans son *Histoire de la Philosophie*, que beaucoup de personnes bien instruites & revenues de cette province de l'Amérique, lui avoient assuré que la terre y étoit infectée de bêtes venimeuses, les eaux malsaines,



& qu'en un mot, ce n'étoit rien moins qu'un bon pays. Cette assertion de M. des Landes fut critiquée & non pas réfutée par M. le Page, qui avoit ses raisons pour en agir ainsi. M. le Page fut à son tour critiqué par M. du Mont. Enfin tous ceux qui ont écrit sur la Louisiane, depuis Hénepin, le Clerc & le Chevalier Tonti jusqu'à du Mont, se sont contradits les uns les autres, tantôt sur un article, tantôt sur un autre. Ainsi la chose est au moins très-douteuse ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que tous les établissemens formés par la France dans la Louisiane, ont manqué ; soit qu'ils aient été sous la direction immédiate de la *Compagnie d'Occident*, soit qu'on y ait accordé des concessions particulières. On persuadoit toujours aux intéressés & à la Cour, que la terre n'y étoit pas mauvaise ; & les établissemens languissoient singulièrement : on a vu des temps où l'on n'y mettoit point quatre cents Nègres au travail : on a vu des temps où les exportations se réduisoient aux cuirs verts, & à des peaux de chevreuils qu'on déguisoit à Niort par l'apprêt, & qu'on vendoit pour des peaux de daims. Quant à la cire végétale dont on ne cessoit de parler, je ne crois pas qu'on en ait jamais assez tiré de la Louisiane, pour en faire cent livres de bougies ; & la France devoit alors, comme aujourd'hui, payer

DE  
 plus d'  
 se pro  
 le Lev  
 cette p  
 plutô  
 merce  
 lation  
 plié le  
 gue. E  
 les ten  
 mer ce  
 les dir  
 autres  
 fleuri,  
 voit tir  
 le mon  
 Faut  
 que la  
 Voilà  
 C'est u  
 faut y  
 faut y  
 bien ga  
 sur-tout  
 quoiqu  
 bre inc  
 te, qu'  
 coup d  
 Je ne  
 pour pr  
 dans ce  
 ter le  
 des R

plus d'un million de livres tournois pour se procurer de la cire d'abeilles, dans le Levant & dans d'autres pays : ainsi cette production de la Louisiane, étoit plutôt une curiosité qu'un effet de commerce ; soit qu'on en ignorât la manipulation, soit qu'on n'eût pas assez multiplié les arbres qui produisent cette drogue. Enfin le dégoût suivit les efforts & les tentatives faites pour vivifier & animer cette colonie ; on changeoit souvent les directeurs ; les uns faisoient plus, les autres moins, & la province n'a jamais fleuri, de sorte que la France n'en pouvoit tirer aucun avantage, comme tout le monde fait.

Faut-il donc conclure nécessairement que la Louisiane est un excellent pays ? Voilà de quoi je laisse juger le lecteur. C'est un pays comme tous les autres : il faut y travailler beaucoup la terre : il faut y avoir beaucoup de Negres, & se bien garantir des bêtes venimeuses, & sur-tout des serpents à sonnettes ; car, quoiqu'on en ait déjà détruit un nombre incroyable, l'espèce est si peu éteinte, qu'on risque toujours à s'écarter beaucoup des habitations.

Je ne suis entré dans ces détails que pour prouver combien il est nécessaire, dans ces sortes de matières, de discuter le pour & le contre ; car l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a parlé

de la Louisiane ni en bien , ni en mal ,  
 S'il avoit jugé à propos d'en dire quel-  
 que chose , il eût sans doute suivi les re-  
 lations qu'il avoit sous les yeux : il eût  
 tâché d'accorder les contradictions qu'on  
 y rencontre , pour trouver le plus grand  
 degré de probabilité possible.

---

## C H A P I T R E XVIII.

*De la dégénération des animaux transplan-  
 tés en Amérique.*

**M**R. de Buffon a prouvé que la plu-  
 part des animaux de notre continent  
 conduits en Amérique , y ont dégénéré.  
 Là-dessus Dom Pernety assure que cela  
 n'est point vrai ; à l'entendre parler , il  
 semble se donner pour un naturaliste ,  
 beaucoup mieux instruit que l'illustre  
 M. de Buffon ; mais ce qu'il y a de bien  
 singulier , c'est que , quand il parloit de la  
 sorte , il ne connoissoit pas seulement les  
 premiers principes de la zoographie , ni  
 les especes animales , ni les noms de ces  
 especes. J'indiquerai ses erreurs , dans  
 les chapitres du Puma , du Jaguar & du  
 Cougar :

Je me contente ici de renvoyer à l'ou-  
 vrage même de M. de Buffon : on y verra ,  
 à l'article *Chevaux* , s'il n'est pas vrai que

DE

les pren  
veau MOn la  
ture do

certaine

ces ani

moins p  
ches Ph

nératio

aujourd

zieme s

permet

faut de

parmi l

continu

rête pa

de ces a

losophe

sonnen

connue

connoî  
nent l'  
& on n  
ge des  
sur la  
vais le  
pour q  
autres  
„ To  
„ voit i

(a)

p. 27.

les premiers qu'on a transportés au nouveau Monde y ont dégénéré.

On fait bien que les effets de la culture dont j'ai tant parlé, ont, dans de certaines provinces, influé sur les espèces animales, qui y ont plus gagné, ou moins perdu. Aussi l'Auteur des *Recherches Philosophiques* dit-il, que la dégénération qu'elles essuient, est moindre aujourd'hui qu'au commencement du seizième siècle. (a) Mais que le critique me permette de lui faire observer, qu'il s'en faut de beaucoup que cette altération parmi les animaux ait cessé, puisqu'elle continue parmi les hommes. Je ne m'arrête pas au rapport de ces voyageurs & de ces aventuriers, qui n'étoient ni philosophes, ni naturalistes, & qui déraisonnent sur des choses qu'ils n'ont pas connues & qu'ils n'ont pas même voulu connoître: dans tous les faits qui concernent l'Histoire Naturelle, on ne peut & on ne doit admettre que le témoignage des naturalistes. J'ai déjà cité M. Calm sur la dégénération des hommes, & je vais le citer encore sur celle des bêtes; pour que le critique n'impute plus aux autres ses propres erreurs.

„Tous les animaux domestiques qu'on voit ici, y ont été portés par les pre-

---

(a) *Recherches Philosophiques*, Tome I.  
p. 27.

„miers Européens qui y ont abordé. Les  
 „Sauvages naturels n'en avoient point,  
 „& même à présent ils se soucient peu  
 „d'en élever.

„Tout le bétail dégénere peu à peu,  
 „& devient beaucoup plus petit qu'il  
 „ne l'est en Angleterre; quoique les  
 „premieres races aient été apportées de  
 „ce Royaume. Dès la premiere généra-  
 „tion, les bœufs, les chevaux, les bre-  
 „bis & les cochons, perdent quelque  
 „chose de leurs peres: & à la quatrieme,  
 „il n'y a presque plus de comparaison  
 „à faire entre les enfants & les ancêtres,  
 „pour la grosseur & la force. C'est vrai-  
 „semblablement dans le climat, dans  
 „la nourriture, & dans les qualités du  
 „sol, qu'on doit chercher la source de  
 „cette dégénération,, (a).

Il ne s'agit pas ici d'une seule espece  
 de quadrupedes, mais tout au moins de  
 quatre sortes différentes, qui éprouvent  
 toutes les mêmes accidents: il ne s'agit  
 pas ici d'un affoiblissement subit dans la  
 premiere, ou la seconde génération, &  
 produit par un changement subit de cli-  
 mat; mais il est question d'un effet pro-  
 gressif qui ne cesse qu'après avoir dégra-  
 dé toute l'espece, en la réduisant à un  
 état où elle est presque méconnoissable, &

---

(a) Chapitre IV. Paragraphe 3. pag. 86.  
 & 87.

d'où elle  
 J'observe  
 génératio  
 temps, q  
 rer de c  
 especes a  
 tions de  
 Negre: i  
 cir un B  
 M. Calm  
 ment sur  
 trieme p

Il est a  
 portés e  
 qu'aux H  
 vince, o  
 démique  
 Jamaïqu  
 sujets à u  
 nam?  
 Brésil, l

Les Ch  
 que au P  
 les prov  
 chons, c  
 vanie, c  
 de forme  
 les Colo  
 les Breb  
 tites sans  
 fleurs co  
 me à la  
 perdent

d'où elle ne se relevera qu'avec le temps. J'observerai ici en passant, que quatre générations paroissent être la durée du temps, que la Nature emploie pour opérer de certains changements dans les especes animales: il faut quatre générations de races croisées pour blanchir un Negre: il en faut tout autant pour noircir un Blanc; & on voit, par ce que dit M. Calm, que le plus grand affaïssement survient dans le Létail de la quatrième portée.

Il est arrivé aux animaux étrangers, portés en Amérique, la même chose qu'aux hommes qui, dans chaque province, ont rencontré des maladies endémiques, plus ou moins funestes. A la Jamaïque, les nouveaux débarqués sont sujets à une sueur extraordinaire; à Panama, ils prennent la Chaperonade; au Brésil, le mal de Siam, &c. &c.

Les Chiens, que le mal vénérien attaque au Pérou, n'en sont pas attaqués dans les provinces septentrionales; les Cochons, qui se rabougrissent en Pensilvanie, changent dans d'autres endroits de forme sans perdre leur taille: dans les Colonies Angloises de terre-ferme, les Brebis d'Europe deviennent plus petites sans perdre leur laine: dans plusieurs colonies Angloises des isles comme à la Jamaïque, les Brebis d'Europe perdent leur laine, & il leur vient un

crin dur & rude, qu'on ne sauroit employer dans les étoffes les plus grossieres. Le caractère de la métamorphose ou de la dégénération n'est pas le même dans les mêmes especes; parce que l'air n'est point par-tout également mal sain, ou qu'il est plus purifié dans un endroit que dans un autre par le travail des hommes. Je pense que le froid doit être regardé comme une des causes principales, qui dérange la constitution du bétail, venu d'Angleterre dans les colonies que ce Royaume a dans la terre ferme de l'Amérique.

Au commencement de la découverte du nouveau Monde, on observa que de certaines especes animales, transplantées, furent long-temps sans pouvoir y engendrer: cependant dans la suite elles commencerent insensiblement à se propager là même où l'on avoit désespéré de voir leur postérité, comme cela arriva aux Poules d'Europe portées au Pérou; elles y furent pendant plus de trente ans sans pouvoir couvrir: c'est-à-dire qu'il fallut quatre ou cinq fois en reporter de nouvelles avant que d'en élever dans le pays; tandis que les Poules d'Inde, amenées de la Floride en Europe, y couvrent dès la premiere année de leur transmigration.

Il y a d'autres animaux d'origine Asiatique ou Africaine, tels que les Chameaux,

qui n'ont  
le climat  
l'Equateur  
laisser a  
dans le

Le cr  
que per  
doute?  
te, don  
Non ce  
dans to  
néanmo  
des aut  
faut tou  
science  
est enti  
parlant  
ruit to  
*Philosop*  
animaux  
fois, s'i  
des Na  
nos pre  
te provi  
vé une  
aussi Pi  
peces q  
ont per  
en Euro

(a) *Inte*  
*drupeda*,  
*pecora E*

qui n'ont pu absolument résister contre le climat de l'Amérique, même sous l'Equateur, & ils se sont éteints sans laisser aucune trace de leur apparition dans le nouveau continent.

Le critique peut-il donc nier ces faits que personne n'a jamais révoqués en doute? Cite-t-il donc un seul Naturaliste, dont le témoignage soit en sa faveur? Non certainement, il n'en cite aucun, dans toute sa Dissertation; & il avoit néanmoins bien besoin de s'appuyer sur des autorités d'écrivains connus: ce qu'il faut toujours faire lorsqu'on parle d'une science qu'on n'a pas cultivée, & où on est entièrement aveugle. Il croit qu'en parlant des Taureaux du Brésil, il détruit toute l'hypothèse des *Recherches Philosophiques* sur la dégénération des animaux étrangers. Mais, encore une fois, s'il s'étoit instruit dans les écrits des Naturalistes, il auroit trouvé que nos premiers bœufs, conduits dans cette province de l'Amérique, y ont éprouvé une sorte d'altération bien sensible: aussi Pison les compte-t-il parmi les espèces qui, par leur transport au Brésil, ont perdu des qualités qu'elles avoient en Europe (a). Il est ennuyeux de devoir

---

(a) *Inter alia animadversione digna circa Quadrupeda, non pretereundum puto, quod aliqua pecora Europæa in Indias inventa, præsertim*



fans cesse mettre sous les yeux du critique des extraits qu'il auroit pu lire & étudier avant que de composer sa Dissertation. Il assure que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a conclu du particulier au général; mais quand on démontre que les animaux n'ont pas été plus exempts de l'altération produite par le climat du nouveau Monde, dans les parties méridionales que dans les provinces septentrionales, on ne conclut pas du particulier au général.

La différence qu'il y a entre les Taureaux du Brésil, de St. Domingue, & les nôtres, c'est que les premiers ont le cuir beaucoup plus épais, qu'ils résistent moins dans les attelages, & que leur chair est plus mauvaise, plus coriace, & sur-tout à St. Domingue; aussi faut-il y porter des salaisons d'Irlande. L'Europe envoie une immense quantité de viandes de Bœuf fumées & salées dans la plupart des établissemens de l'Amérique, qu'on pourvoit de tout.

---

*Oves, Boves, Arietes etiam si ob aëris temperiem calidiorem satis prolifici; tamen macriores utique reperiuntur, carneque minus succida & tenera quam in natali quondam solo; vel quia ex insueto frigore nocturno, vel fervore diurno peculiaris terræ genius resultans, sicut tenerioribus Europæ vegetabilibus, ita quibusdam animalibus exoticis minus faveat. Hist. Naturalis Brasiliæ Sectio III. p. 97.*

L'épaisseur

D  
L'ép  
paroit  
& dist  
vec le  
temps  
voit p  
font qu  
maux  
me on  
des Al  
Cet eff  
mes,  
ces fau  
que la  
aisémen  
Qua  
indige  
me l'ob  
plus p  
ture les  
on ne  
guer. L  
vés dan  
leur ca  
couent  
miere d  
indiscip  
les ani  
l'on en  
tant po  
  
(a) V  
gendre a  
T

L'épaisseur & la dureté de la peau paroît être une qualité, qui caractérise & distingue les animaux sauvages d'avec leurs analogues soumis depuis longtemps à la domesticité : comme on le voit par le Sanglier & le Cochon qui ne sont qu'une seule & même espece d'animaux dans deux états différens ; comme on le voit par l'Urus ou l'Aurochs des Allemands, & le Bœuf domestique. Cet effet s'étend même jusqu'aux hommes, ainsi que je l'ai dit en parlant de ces sauvages qui vont toujours nus, & que la petite vérole tue d'autant plus aisément que leur peau est plus épaisse.

Quant aux Bisons, ou aux Taureaux indigenes de l'Amérique, ils sont, comme l'observe M. Briffon (a), beaucoup plus petits que les nôtres, & la Nature leur a donné un mauvais instinct : on ne peut que difficilement les subjuguier. Lors même qu'ils sont nés & élevés dans des étables, ils reviennent à leur caractère fougueux & revêche, secouent le joug, & retournent, à la première occasion, dans les bois. Ce génie indisciplinable est celui de presque tous les animaux naturels de l'Amérique, si l'on en excepte le Glama, qui n'a pourtant point la patience du Chameau, au-

(a) Voyez son *Règne animal*. Le Bizon engendre avec nos Vaches.

quel il paroît être plus apparenté qu'à la Brebis, avec laquelle on le confond communément.

On ne fauroit observer sans le plus grand étonnement, qu'au moment de la découverte du nouveau Monde, il n'y existoit entre les Tropiques, aucun grand quadrupede; car outre le Rhinoceros & l'Hippopotame, il y manquoit les Chevaux, les Anes, les Bœufs, les Chameaux, les Dromadaires, les Girafes & les Eléphants: c'est-à-dire, sept especes principales, très-utiles à l'homme, & qu'on avoit depuis un temps immémorial apprivoisées & soumises à la domesticité dans notre hémisphere, si l'on en excepte le seul Eléphant, qui se laisse très-aisément apprivoiser, & il n'y a pas encore d'exemple qu'il soit jamais devenu domestique: on ne peut subjuguier que des individus, & non l'espece.

Le critique, au lieu de parler d'Ulysse & d'Ithaque, auroit dû nous expliquer pourquoi il y avoit une différence si sensible entre le regne animal de notre continent, & celui du nouveau Monde: mais il a évité ces difficultés; & quand il est dans la plus grande impuissance d'examiner les choses, c'est alors qu'il déclame le plus fortement contre celui qui a tâché de les examiner.

Comme le Tapir étoit le plus grand de tous les quadrupedes qu'on ait trou-

DE  
vés dan  
cidenta  
après a  
Jaguar

C I

Du F

IL est  
sur les  
étudier  
dre à c  
& les m  
n'ayant  
été bien  
lecteur  
pas lui-  
qu'il y a  
du Chil  
courageu  
nom de  
nommé,  
de le n  
phrase p  
définisse  
qu'il a v

(a)  
156.

vés dans la Zone Torride aux Indes occidentales, j'en parlerai en particulier, après avoir fini les articles du Puma, du Jaguar & du Couguar.

---



---

## CHAPITRE XIX.

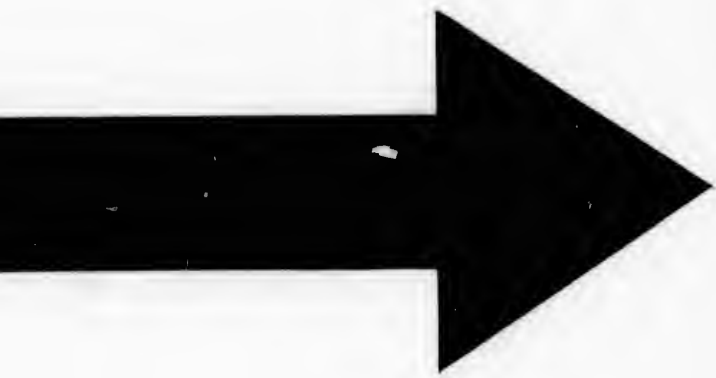
### *Du Puma ou du Lion de l'Amérique.*

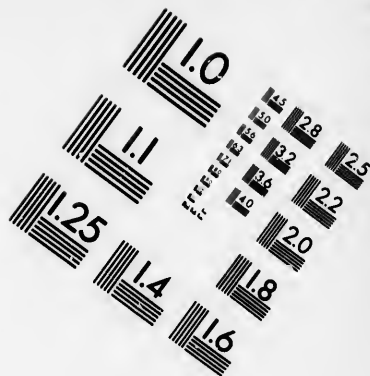
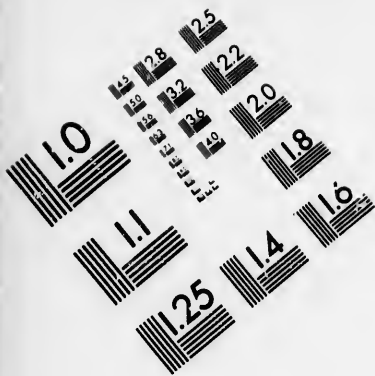
IL est naturel, quand on veut écrire sur les animaux, de commencer par étudier la Zoographie, afin d'apprendre à connoître les genres, les espèces & les noms des espèces. Dom Pernety, n'ayant pas daigné étudier tout cela, a été bien éloigné de pouvoir donner au lecteur des notions claires qu'il n'avoit pas lui-même : il se contente de dire qu'il y a au Pérou & sur les frontières du Chili, *un animal moins fort, moins courageux que le Lion (a)*. S'il avoit su le nom de cet animal, il l'eût sans doute nommé, & ce n'étoit pas encore assez de le nommer ; il falloit ajouter la phrase par laquelle les Naturalistes le définissent : cependant il est très-certain qu'il a voulu parler du *Puma* des Natu-

---

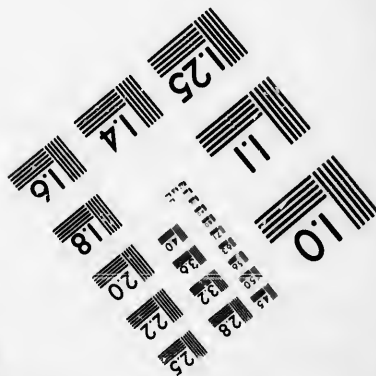
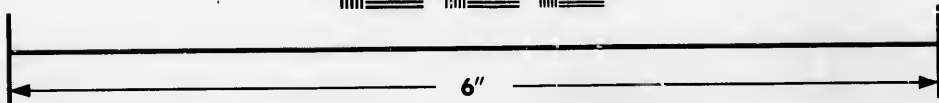
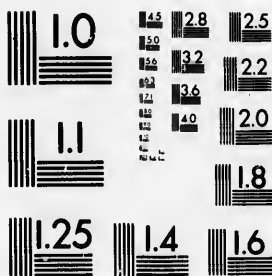
(a) *Dissertation sur l'Amérique.* Page 156.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5  
1.6  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

1.0  
1.2  
1.5  
1.8  
2.0



ralistes (a), qui est le seul animal de l'Amérique auquel on ait donné le nom de Lion : il n'y en a absolument pas d'autre, ainsi qu'on peut le voir dans les ouvrages de M. de Buffon. (b)

Comme le critique assure ensuite, d'un ton imposant, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, lorsqu'il a dit que les Lions Américains sont moins grands & moins dangereux que ceux de l'Afrique, je vais démontrer la futilité de cette imputation, la plus extraordinaire que j'aie jamais vu ; car il s'agit d'un fait que personne n'a pensé seulement à révoquer en doute.

La Nouvelle de la découverte d'un autre hémisphère étonna extrêmement l'Europe, comme on peut aisément se l'imaginer : chacun voulut en voir des relations, & on en écrivit une infinité sans pouvoir assouvir la curiosité ; mais Acofta & Oviedo se distinguèrent parmi les premiers qui en publièrent, par-

---

(a) *Puma*, vulgò *Leo Americanus*, comà *carens* : *cauda non floccosa*, *parva*. *Pilis magis lutescentibus quam fulvis* : *corpore minor & invalidior quam Leones Africani & Asiatici*. *Arbores scandit* : *ab homine fugatur*, *pecorè infestus*. Telle est la phrase qui convient au *Puma*.

(b) Voyez à la suite de l'histoire du Lion de notre continent.

D  
ce qu  
le reg  
l'isle d  
maux  
que,  
cette i  
presqu  
plussie  
étoient  
que ce  
que là  
qu'elle  
cun de

Voi  
pour n

Il y  
n'ont n  
me la c  
auxque

Qu'o  
ont par  
Acofta  
verra q  
ment.

Je n'a  
mine,  
non sur

(a) Su  
non pauc  
& audaci  
nis illis  
XXI. p.

ce qu'ils donnerent des observations sur le regne animal. Oviedo ne put, dans l'isle de St. Domingue, voir de ces animaux qu'on a appellés Lions d'Amérique, parce qu'il n'en existoit pas dans cette isle : mais Acofta, qui parcourut presque tout le nouveau Monde, en vit plusieurs, & il observa d'abord qu'ils étoient moins grands, moins terribles que ceux de notre continent; il s'explique là-dessus d'une manière si claire qu'elle ne laisse, comme je l'ai dit, aucune doute à former.

Voici les termes que je traduirai mot pour mot.

*Il y a en Amérique des Lions; mais ils n'ont ni la grandeur, ni l'audace, ni même la couleur fauve des Lions d'Afrique, auxquels ils sont très-inférieurs. (a)*

Qu'on lise toutes les Relations qui ont paru depuis 1588, temps auquel Acofta écrivoit, jusqu'en 1745, on verra qu'elles se confirment mutuellement.

*Je n'ai rencontré, dit M. de la Condamine, que dans la province de Quito, & non sur les bords de l'Amazone, l'animal*

(a) *Sunt in hac nostrâ Americâ eju'smodi feræ non paucæ: sunt Leones, tamen si magnitudine & audaciâ & colore ipso haud ita fulvo Africanis illis longè inferiores. De Sit. N. O. Cap. XXI. p. 55.*

que les Indiens du Pérou nomment en leur langue Puma, & les Espagnols d'Amérique, Lion. Je ne sais s'il mérite ce nom : le mâle n'a point de crinière, & il est beaucoup plus petit que les Lions Africains. (a)

Le critique croit qu'on trouve dans le Brésil, des Lions à crinière, aussi élevés, aussi courageux que ceux d'Afrique; mais c'est encore une pure imagination de sa part : il a pris des bruits populaires pour des faits, & des contes pour des observations; lorsqu'il lui étoit si facile de consulter des ouvrages de Mrs. de Buffon, de Linnæus & des Naturalistes qui ont été sur les lieux, comme Marcgrave & Pison : il y auroit vu que dans tout le Brésil il n'existe pas de grands Lions à crinière, & qu'on n'y rencontre même que très-rarement le Puma, qui est un animal poltron, au point qu'on l'a pris pour un Lion dégénéré : il ne seroit pas impossible, dit M. de Buffon, que le climat de l'Amérique l'eût ainsi dégradé, en réduisant sa taille, en le dépouillant de sa crinière, & en lui ôtant le courage. Mais il paroît plutôt que c'est une bête d'une nature particulière, qui ne produiroit pas même de mulet avec la Lionne d'Afrique, laquelle aussi n'a point de crinière, le caractère distinctif du mâle; d'ailleurs les mœurs du

---

(a) Voyage sur le fleuve des Amazones.

Puma  
notre  
& on  
horm.  
des A  
les bé  
Negre  
craign  
Tigres  
gereu

Le  
Auteu  
rurale  
singul  
ce enc  
crinièr  
deur à  
dant i  
qui pa  
tes pro  
Frézie  
côte de  
que da  
rique,  
les Lio  
habite  
le Cap  
la taill  
les dé  
gerid. (

(a) P  
(b) L

Puma different de celles des Lions de notre continent ; il grimpe sur les arbres, & on peut aisément le mettre en fuite, hormis qu'on n'ait la timidité naturelle des Américains, qui craignent bien plus les bêtes féroces de leur pays, que les Negres, les Maures & les Caffres ne craignent les vrais Lions & les vrais Tigres de l'Afrique, mille fois plus dangereux.

Le critique, faute de consulter les Auteurs qui ont écrit sur l'Histoire Naturelle, est tombé dans une erreur bien singulière, lorsqu'outre le Puma, il place encore en Amérique d'autres Lions à crinière, & comparables pour la grandeur à ceux de l'ancien Monde. Cependant il n'y a pas d'autres que le Puma, qui paroît s'être répandu dans différentes provinces de la Zone Torride: M. Frézier dit qu'on en voit jusques sur la côte de Cobja (a), où ils sont plus petits que dans les autres endroits de l'Amérique, comme cela s'observe aussi parmi les Lions de notre continent: ceux qui habitent dans le Monomotapa & vers le Cap de bonne Espérance, n'ont pas la taille de ceux qu'on rencontre dans les déserts du Zara & de la Biledulgerid. (b)

---

(a) *Voyage de la mer du Sud.*

(b) Les plus grands Lions d'Afrique ont 5

Au reste, Dom Pernety, pour s'appercevoir de l'erreur où il est tombé, n'avoit qu'à rechercher dans les voyageurs Naturalistes, qui ont parlé des animaux du Pérou, comme Nieremberg, la description du Lion de ce pays; & ensuite il auroit vu que cette description convient à tous les animaux Américains, auxquels on a donné ce nom dans les autres provinces; aux différences près que le climat peut produire dans la grandeur & dans la nuance du poil plus ou moins clair. C'est en ce sens que Garcilasso a pu dire, que parmi les Lions du Pérou il y a jusqu'à quatre variétés; mais il convient qu'aucun de ces Lions n'a ni la grandeur, ni la force des Lions d'Afrique (a). En effet, le Puma ne sauroit se servir de sa queue comme d'une arme; tandis que les Lions de notre continent terrassent un homme en le fouettant de leurs queues, dont le floccon est comme une meche qui enlève la peau, & brise souvent les os.

---

pieds de haut, & 9 pieds de long: les plus petits Lions d'Afrique ont  $3\frac{1}{2}$  pieds de haut, sur  $5\frac{1}{2}$  de long, jusqu'à l'origine de la queue.

(a) Tom. II. p. 267.

QU  
de l'A  
au no  
maux  
indisti  
Le pr  
M. Li  
listes,  
(a): l  
absolu  
anima  
on ne  
tique a  
ter les  
& y jo

(a) C  
tat in  
maculis  
unâ alt  
atris ut  
dimidio  
Syf. N  
Fera. I  
La J  
du Jagu

## CHAPITRE XX.

## Du Jaguar &amp; du Cougar.

QUAND le critique a parlé des Tigres de l'Amérique, il n'a pas su, qu'il y a au nouveau Monde deux especes d'animaux très-différentes, auxquelles on a indistinctement donné le nom de *Tigre*. Le premier est le Jaguar, qui, selon M. Linnæus & presque tous les Naturalistes, est une sorte particuliere d'Once (a) : l'autre est le Cougar. Or il étoit absolument nécessaire de distinguer ces animaux, & faute de les avoir distingués on ne conçoit pas du tout ce que le critique a voulu dire. Il n'avoit qu'à consulter les Nomenclateurs du regne animal, & y joindre la lecture des ouvrages de

(a) *Onca Juguara*. Marcgr. Bras. 235. Habitat in America meridionali. Corpus lutescens, maculis ocellaribus nigris sæpe pupillâ nigrâ unâ alterâve instructis, Abdomen album maculis atris ut in pedibus, ubi minores. Cauda corpore dimidio brevior, maculis nigris longis. Linnæi Syst. Nat. Editio XII. T. 1. p. 61. Mammalia. Fera. Felis.

La Jaguarette ne paroît être qu'une variété du Jaguar.

M. de Buffon : il y auroit appris à connoître les especes , il y auroit appris que le vrai Tigre , & sur-tout le Tigre royal , n'existe pas en Amérique , où l'on ne trouve point d'animal carnassier d'une grandeur qu'on puisse comparer à celle de ce Tigre royal , qui a presque la taille du Cheval.

Je ne conçois réellement point , qu'en critiquant un Auteur qui a traité des animaux , on ait eu en ses propres lumieres tant de confiance que de se croire dispensé d'ouvrir un seul livre d'histoire naturelle. Si Dom Pernety avoit seulement jetté les yeux sur quelques ouvrages fort répandus , & qui sont presque entre les mains de tout le monde , il eût compris , que ce qu'il a dit des Lions & des Tigres Américains , sont des erreurs palpables. Au lieu de recourir aux œuvres des plus célèbres Zoographes , il cite les lettres d'un Jésuite nommé Cataneo , & qu'on a imprimées , je crois , par inadvertance , à la suite de la méprisable histoire du Paraguai , attribuée à Muratori , laquelle cependant n'est pas de Muratori ; quoiqu'en dise le journal de Trévoux. ( a )

---

( a ) Le P. Berthier fit un jour un grand article pour démontrer , que le Prévôt Muratori étoit véritablement Auteur de cette compila-

Il  
d'écr  
cela  
étud  
vants  
tiés  
ne lai  
de le  
diffic

Ces  
dez ,  
tres ,  
font  
ont à-  
gre A  
gre ro  
tée m  
getée  
versal  
qui ne  
distin  
peaux  
pards  
que d  
dém  
Paris  
bien c  
merce

tion,  
mais ce  
person  
( a )

Il ne faut pas croire, qu'il soit si aisé d'écrire sur les animaux avec précision : cela exige un travail très-opiniâtre & une étude très-suivie ; au point que les savants, qui ont été dès leur jeunesse initiés dans ces mystères de la Nature, ne laissent pas de trouver encore au bout de leur carrière, ou des doutes, ou des difficultés.

Ces animaux, que Pison, Hernandez, M. de la Condamine & tant d'autres, nomment des *Tigres Américains*, sont les Jaguars, dont les plus grands ont à-peu-près la taille ordinaire du Tigre Africain, mais non pas celle du Tigre royal. La robe du Jaguar est mouchetée *maculis ocellaribus*, & non pas vergetée par anneaux ou par bandes transversales, *maculis virgatis transversis*. Ceux qui ne sont pas Naturalistes, ne sauroient distinguer une peau de tigre parmi des peaux de Pantheres, d'Onces & de Léopards : il n'y a rien de plus commun, que de s'y méprendre, au point qu'on a démontré, que les fourreurs même de Paris n'ont jamais eu une connoissance bien claire de cette partie de leur commerce (a). Je laisse à juger après cela

---

tion, qu'on a intitulée l'*Histoire du Paraguay* ; mais cette démonstration n'a pas convaincu les personnes instruites.

(a) Les fourreurs appellent *peau de Tigre*,



quel fond on peut faire sur ce que Dom Pernety rapporte des peaux de Tigres qu'il dit avoir vues : c'étoient des dépouilles de Jaguar , comme il auroit pu s'en convaincre dans les ouvrages de M. de Buffon , qui prouve clairement qu'au nouveau Monde il n'y a pas de véritable Tigres. Quant au Couguar , qu'on nomme tantôt *Tigre poltron* , & tantôt *Tigre roux* , c'est un animal absolument naturel à l'Amérique , & dont on n'a pas découvert l'analogue dans notre ancien continent : il a le poil fort ras , sans mouchetures , sans anneaux , sans taches , d'un jaune tirant sur le roux , qui fait la nuance que les Naturalistes expriment par le terme de *luteo-rufus*. J'en ai vu un sujet vivant chez du Cos , maître de bêtes étrangères : il avoit la tranquillité d'un Chien , & beaucoup plus que la corpulence d'un très-grand dogue ; il est haut monté sur les jambes , ce qui le rend svelte & alerte ; ses dents canines sont coniques & très-grandes : on ne l'avoit ni désarmé , ni emmuselé , & on le

---

commun , la robe de l'Once : ils appellent *peau de Tigre d'Afrique* , la robe du Léopard du Sénégal. La peau du Tigre n'est pas tigrée , ni tachetée , ni mouchetée ; mais elle a de grands anneaux qui viennent se terminer au ventre : ces bandes ne sont pas si sensibles que les mouchettes du léopard.

cond  
tron  
flatte  
çons  
calife  
vrai T  
que d  
ne pe  
rien :  
encom  
pline  
touch  
dans  
ment  
re qu  
de B  
en v  
passé  
revue  
la Te  
faut  
dang  
mid  
Bont  
venoi  
quipa  
Le  
quelo  
capti  
ques  
la fai  
ce q  
pério

que Dom  
de Tigres  
t des dé  
auroit pu  
ges de M.  
ment qu'au  
véritable  
u'on nom-  
ntôt *Tigre*  
liment na-  
on n'a pas  
tre ancien  
sans mou-  
s taches,  
, qui fait  
expriment  
n ai vu un  
maître de  
ranquillité  
lus que la  
dogue ; il  
ce qui le  
ts canines  
on ne l'a-  
, & on le

ls appellent  
du Léopard  
t pas tigrée,  
s elle a de  
terminer au  
ensibles que

conduisoit en lesse : le nom de *Tigre pol-  
tron* lui a été bien donné ; il se laissoit  
flatter de la main , & je vis de petits gar-  
çons grimper sur son dos , & s'y tenir à  
califourchon. Ceux qui connoissent le  
vrai Tigre de notre continent , savent  
que c'est un animal d'une férocité qu'on  
ne peut ni dépeindre , ni comparer à  
rien : il est impossible de le domter , &  
encore bien plus impossible de le disci-  
pliner comme les Couguars : on n'ose le  
toucher de la main : il faut le renfermer  
dans des cages bien grillées & double-  
ment barrées , & avec tout cela il est ra-  
re qu'on en amene en Europe : aussi M.  
de Buffon n'a-t-il jamais pu parvenir à  
en voir un individu en vie ; lui quia  
passé presque tout le règne animal en  
revue , en faisant venir des extrémités de  
la Terre les animaux les plus rares : il  
faut attribuer cela à la difficulté & au  
danger de transporter une bête aussi for-  
midable que le Tigre , qui rompt, dit  
Bontius , de grosses solives ferrées : s'il  
venoit à se détacher dans un navire , l'é-  
quipage courroit risque d'être déchiré.

Le Lion & le Léopard se laissent en  
quelque sorte apprivoiser , & dans leur  
captivité ils paroissent plus mélancoli-  
ques que méchants : on les domte & par  
la faim & par les coups souvent répétés,  
ce qui les fait ou ressouvenir de la su-  
périorité de l'homme , ou oublier leurs

propres forces ; mais le Tigre résiste à tout : la faim le rend plus terrible , les coups le rendent plus furieux , les caresses l'irritent , & celui qui le nourrit , est son premier ennemi. Dans son état de liberté , il attaque tout ce qui respire dans la Nature , en commençant par l'homme : il s'essaie avec les Crocodiles , ne recule pas devant l'Eléphant , ne craint point le Rhinoceros , brave le Lion , & emporte un Bœuf avec autant de facilité que le Loup enleve un Agneau. (a)

Ce n'est pas un tel animal , comme on voit , qu'il faut comparer pour la fé-

---

(a) *Denique robur hujus ferae incredibile est : nam occisum à se Bubalum , quamvis tribus partibus ipsa majorem , non secus ac festucam , in silvas trahit. Ac ut id magis credas , Nobil. D. Generalis P. Carpenterius , circa silvas insulas & decipulas Tigribus capiendis , ex solidis trabibus compactas locari curaverat , quibus intus alligatus Caper , balatu suo , Tigridem pelliceret : ac forte evenit , ut valvis reclusis ingens Tigris capta esset , quæ trabes quamvis ferreis clavis ligatas , unguibus , quibus plurimum valuit , à se invicem divulgavit ac evasit. Bontius Hist. Nar. Indiæ Orient. p. 53. Cap. de Tigride.*

Il n'est question dans ce passage que du Tigre ordinaire de Java ; car le grand , qu'on nomme le royal , est encore bien plus fort & plus terrible.

D  
rocité  
cains  
ils for  
pour  
les Sa  
doute  
qu'ils  
rent  
ce qu  
dans  
drog  
grais  
insup  
C'est  
de l'a  
Mon  
y re  
moins

(a)  
fameli  
imo ve  
cile ag  
Vo  
Tigre  
mont  
Mexic  
Léopa  
lille q  
ces &  
connu  
s'être  
que ce  
Tigre

résiste à  
rrible, les  
les caref-  
urrit, est  
n état de  
ui respire  
çant par  
ocodiles,  
phant, ne  
brave le  
vec autant  
nleve un

, comme  
pour la fé-

edibile est :  
mvis tribus  
c festucam,  
las, Nobil.  
ca silvas in-  
lis, ex soli-  
verat, qui-  
uo, Tigri-  
t valvis re-  
que trabes  
uibus, qui-  
divulfit ac  
ient. p. 53.

que du Ti-  
and, qu'on  
plus fort &

rocité & les forces aux Jaguars Améri-  
cains, qui perdent tout courage quand  
ils sont repus, & un seul Chien suffit alors  
pour leur donner la chasse (a) : mais  
les Sauvages naturellement poltrons re-  
doutent toujours leur rencontre ; parce  
qu'ils s'imaginent, que ces bêtes préfe-  
rent leur chair à celle des Européens ;  
ce qui peut provenir, comme il est dit  
dans les *Recherches Philosophiques* ; des  
drogues avec lesquelles ces Sauvages se  
graissent tout le corps, & dont l'odeur  
insupportable les fait éventer de loin.

C'est dans l'humidité & la température  
de l'air entre les Tropiques au nouveau  
Monde, qu'on apperçoit les causes qui  
y rendent les animaux carnassiers,  
moins féroces, moins dangereux que

---

(a) *Hominibus æque ac bestiis infesta, cum  
famelicæ sunt ; alias enim à gregariis canibus,  
imo vel solo accenso rogo de nocte in fugam fá-  
cile aguntur. Hist. Nat. Brasiliæ. pag. 103.*

Voyez aussi sur le Jaguar ou cette espece de  
Tigre Américain, M. de Buffon, & M. de Val-  
mont, T. III. p. 120. au mot *Jaguar*. Le *Tigris  
Mexicana* de Hernnandez p. 498, est une espece de  
Léopard. Gesner paroît être le premier Natura-  
liste qui ait su distinguer le Tigre d'avec les On-  
ces & les Pantheres. On doute que Pline ait  
connu le Tigre : aussi Bontius l'accuse-t-il de  
s'être manifestement trompé, lorsqu'il assure  
que cet animal est si léger à la course : le vrai  
Tigre ne court pas vite.

dans notre continent : car on ne sauroit croire combien la chaleur extrême de l'intérieur de l'Afrique, y augmente la soif du sang dans les Tigres & les Lions; au point que ceux qui habitent hors de la Zone Torride, vers le Cap de bonne Espérance, ou sur les montagnes où l'air est moins brûlant que dans les plaines sablonneuses, paroissent à demi apprivoisés, en comparaison de la fureur & de l'impétuosité des autres. Il est bien étonnant sans doute, qu'une cause qui opere avec tant de force sur la constitution & le tempérament des animaux de ce pays, y produise un effet contraire dans les hommes: car les Negres, généralement parlant, sont de très-mauvais guerriers & excessivement peureux; ce qui prouve combien la pusillanimité est grande dans les bornes étroites de leur ame, c'est qu'ils sont infiniment plus prompts que les hommes blancs à se détruire eux-mêmes: non dans un grand désespoir, mais seulement dans un grand chagrin. Quand ils ne peuvent ni se noyer, ni s'empoisonner, ils retiennent leur haleine, & s'étouffent au point qu'on a cru qu'ils se coupoient la langue avec les dents & l'avaloiert. On a observé dans les vaisseaux Négriers, que rien n'étoit plus propre à les empêcher de se tuer, que la musique; dès qu'ils l'entendent, ils osent vivre, & oublient qu'ils

ont vo  
eux u  
autre.

Je

qu'on

que D

observ

deur r

habite

de l'A

petites

n'eût

lire se

toire d

cervie

celle d

né, il

tout ce

ment

Ours d

effroy

core é

tout c

n'a pa

les nor

Voie

Buffon

sians p

ceux-l

noirs.

Voyez

aux deu

ont voulu mourir : tant le suicide est en eux une foiblesse qu'on corrige par une autre.

Je reviens aux animaux, & je dis, qu'on ne sauroit assez s'étonner de ce que Dom Pernety ait pu contredire les observations des Naturalistes sur la grandeur respective des especes animales qui habitent dans les deux continents : celles de l'Amérique sont généralement plus petites ; & je fais bien, que Dom Pernety n'eût jamais nié cela, s'il avoit daigné lire seulement dans M. de Buffon l'histoire des Chats-cerviers, celle des Loups cerviers, celle des Loups ordinaires & celle des Ours. Mais n'ayant rien examiné, il s'est imaginé pouvoir décider sur tout cela par quelques mots véritablement jettés au hazard. Il assure que les Ours de l'Amérique sont d'une grandeur effroyable, quoi je répons qu'il a encore été au mal instruit en cela qu'en tout ce qu'il dit des Tigres, dont il n'a pas seulement connu les especes & les noms.

Voici les propres termes de M. de Buffon : *les Ours des Illinois de la Louisiane paroissent être les mêmes que nos Ours ; ceux-là sont seulement plus petits & plus noirs.* (a)

---

Voyez son *Discours sur les animaux communs aux deux continens.*

C'est un fait qui n'a jamais été révoqué en doute par personne, que la plus grande espece d'Ours se trouve non pas en Amérique, mais en Moscovie. Je ne conçois pas, dis-je, que le critique ayant ignoré l'histoire des animaux, ait pu attaquer, avec tant d'aigreur, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui n'a pas dit un mot qu'il n'ait puisé dans les écrits des Naturalistes les plus estimés.

---

## CHAPITRE XXI.

### *Du Tapir.*

**R**ien n'est plus inconcevable que la maniere dont la Nature a reparti & distribué les especes animales sur le Globe: il paroît, qu'on devroit trouver les mêmes especes sous les mêmes latitudes, & cependant cela n'est pas: il y a des quadrupedes qui ne sont affectés qu'à de petites contrées, & qu'on ne rencontre pas ailleurs.

J'avoue que les hommes, en se formant en société, en détruisant les bois, ont beaucoup influé en cela: plus ils ont défriché, plus ils ont fait fuir le gros gibier, tandis que les petits animaux ne furent pas: trop d'obstacles les arrêtent, une

rivier  
tamm  
par u  
par le  
toujour  
dans  
mais  
ris, d  
a pas  
César  
Allem  
n'y vo  
des p  
espec  
de pé  
sortir  
été po  
Tigre  
ces an  
trouve  
tion a  
contin  
bien c  
mune  
l'on e  
petite  
des C  
carna  
des i  
c'est v  
Tigre  
Chap  
ge da

s été révo-  
que la plus  
ve non pas  
ovie. Je ne  
ique ayant  
x, ait pu  
, l'Auteur  
, qui n'a  
puisé dans  
les plus

K X I.

ble que la  
reparti &  
es sur le  
oit trouver  
êmes lati-  
t pas : il y  
nt affectés  
qu'on ne

se formant  
bois, ont  
ils ont dé-  
ros gibier,  
ne furent  
tent, une

riviere peut les arrêter : ils restent constamment dans les mêmes régions, & soit par une providence particuliere, soit par leurs propres ruses, ils échappent toujours à une destruction totale: on peut dans une isle, se délivrer des Loups; mais on ne sauroit s'y délivrer des Souris, des Grenouilles, des Taupes. Il n'y a pas de doute que, du temps de Jules-César; il n'y ait eu, en France & en Allemagne, des especes animales qu'on n'y voit plus aujourd'hui. Les vicissitudes physiques ont aussi resserré d'autres especes dans des isles, dans des pointes de péninsules d'où elles ne peuvent plus sortir: on conçoit bien, qu'on n'a pas été porter des Serpents venimeux & des Tigres à Java & à Madagascar; & que ces animaux y existent, pour s'y être trouvés au moment que quelque révolution a séparé Madagascar & Java du continent, & en a fait des isles: il est bien certain, que c'est là l'origine commune de toutes les Bêtes insulaires, si l'on en excepte quelques Serpents de la petite espece, qui ont pu échapper au bec des Cicognes, & quelque sautres animaux carnassiers qui ont passé à la nage dans des isles peu éloignées du continent: c'est un fait, que les Couguars ou les Tigres poltrons, dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, sont arrivés à la nage dans quelques isles où les Européens



avoient porté du bétail. Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est que dans l'Amérique on a découvert beaucoup d'animaux, dont les analogues ne sont point dans notre hémisphère ; d'où on peut inférer que les deux continents ne se sont pas touchés sous l'Equateur, & qu'il y a toujours eu une ligne de démarcation & une barrière insurmontable, qui a empêché nos animaux indigenes de la Zone Torride, de pénétrer en Amérique, & ceux de l'Amérique de pénétrer dans l'ancien Monde. Il faut bien imaginer un grand obstacle, qui ait prévenu cette confusion ; sans quoi elle se seroit faite : car si l'espace de mer entre la Guinée & le Brésil, eût jamais été une terre-ferme, les animaux de la Torride des deux hémisphères, se seroient trouvés sur un même continent. Il suit de ceci, que chaque climat a primitivement reçu les animaux qui lui sont affectés, sans qu'ils soient descendus les uns des autres, sans que les Fourmilliers de la Guiane viennent des Fourmilliers du Congo, & ceux du Congo de la Guiane.

La Nature, après avoir produit, dans le nouveau Monde, tant de végétaux & d'animaux absolument inconnus dans l'ancien, n'a rien changé au regne minéral : plus on fait des recherches, plus on découvre, que les métaux & l'arrangement des couches terrestres sont les

D  
mêmes  
contin  
point  
dans l  
de la  
Suisse  
pour l  
les &  
que le  
pond a  
d'or &  
le Péro  
lettres  
ne peu  
de filo  
rappor  
férence  
sont en  
ment  
brillan  
Je c  
rique  
inconn  
blanc  
conno  
où de r  
à ce q  
pour p  
s'y tro

(a) V  
Sciences

mêmes en Amérique que dans notre continent sous les mêmes latitudes ; au point que M. Guettard a prouvé que, dans le Canada, la disposition intérieure de la Terre est précisément comme en Suisse (a), tant pour les minéraux que pour les autres lits de matières pierreuses & terreuses. On ne sauroit douter, que le centre de l'Afrique qui correspond au Pérou, ne renferme des dépôts d'or & d'argent aussi considérables que le Pérou, car l'immense quantité de paillettes que le fleuve d'Afrique charient, ne peut venir que des montagnes pleines de filons. C'est encore la même chose par rapport aux pierres fines, avec cette différence que celles de notre continent sont en général plus belles, plus vivement colorées, plus diaphanes & plus brillantes.

Je conviens qu'on a déterré en Amérique un métal anormal & absolument inconnu dans l'ancien Monde : c'est l'Or blanc de Choco ou la Platine : mais on connoît trop peu l'intérieur de l'Afrique, où de mémoire d'homme, on n'a jamais, à ce qu'on dit, exploité aucune mine, pour pouvoir assurer, que la Platine ne s'y trouve point ; pourvu cependant que

---

(a) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris à l'an 1752.

ce ne soit pas une concrétion fortuite, ou un Or aigri par une espee particuliere d'éménil.

Quoiqu'il en soit, la Platine n'a pas empêché que les connoissances, qu'on avoit acquises dans la Métallurgie, n'aient suffi pour nommer tous les métaux du nouveau Monde; mais les notions qu'on avoit acquises dans l'histoire des plantes & des animaux de l'ancien continent, ont été absolument insuffisantes pour nommer & ranger en classes les nouvelles especes qu'on a trouvées en Amérique, & dont la plus frappante est le Tapir, car la Zone Torride des Indes occidentales n'a point d'animal plus grand que celui-là. On peut bien croire, qu'un être qu'on n'avoit jamais vu, dont on n'avoit pas soupçonné l'existence, a dû produire parmi les Naturalistes une grande variété d'opinions sur le genre auquel il faut le rapporter; & ce qui prouve combien peu on a été d'accord, c'est qu'on en a fait un Bœuf, un Ane, & finalement un Hippopotame: il existe déjà des nomenclatures imprimées, où le Tapir est tiré Hippopotame terrestre: mais en voulant introduire de nouvelles especes dans les anciens genres, on brouille bien plus les choses qu'on ne les arrange, par une méthode qui n'est fondée que sur des apparences trompeuses. M. Brisson a été le plus raison-

nable  
pir un  
le esp  
quabl

J'a  
l'idée  
ne for  
ceux  
ment  
a bea  
j'avo  
la gra  
rou a  
au po  
parois  
en fai  
le Tap  
1762,  
une so  
d'autr  
avis. I  
selon  
opinio  
Le  
il resp  
jeu d'  
me n'a  
gueule  
dents  
il lui n  
divisio  
doigts

nable des Méthodistes, il a fait du Tapir un genre qui ne renferme qu'une seule espece, & qui par-là est très-remarquable.

J'avoue que j'ai été moi-même dans l'idée, que les animaux de l'Amérique ne sont pas essentiellement différents de ceux de notre hémisphère; mais tellement métamorphosés par le climat, qu'on a beaucoup de peine à les reconnoître; j'avois été induit dans ce sentiment par la grande analogie du Glama du Pérou avec le petit Chameau d'Afrique, au point que ces deux animaux ne me paroissent être qu'une seule espece; mais en faisant des recherches ultérieures sur le Tapir, je me suis bien désabusé: en 1762, je prenois encore cet animal, pour une sorte d'Hippopotame, & j'ai vu que d'autres Naturalistes ont été aussi de cet avis. Mais voici ce qui doit empêcher, selon moi, qu'on ne soutienne cette opinion.

Le Tapir a une Trompe par laquelle il respire, & qu'il tend & détend par le jeu d'un muscle très-fort: l'Hippopotame n'a pas de trompe, & respire par la gueule & les naseaux. Le Tapir a quatre dents de moins que l'Hippopotame, & il lui manque aux pieds de derriere une division, n'ayant à ces pieds que trois doigts, & l'Hippopotame en a quatre à

tous les pieds avec un faux talon (a). Ces caractères si tranchés séparent tellement ces animaux, que rien ne sauroit les rapprocher. Du reste, ils se ressemblent par leur vie noctambule, par leurs mœurs, par leur façon de se nourrir, de courir dans l'eau sans être de vrais amphibiens, par leur ronflement, par leur queue pyramidale, & l'épaisseur de leur peau, qui sert aussi bien en Afrique, qu'en Amérique à faire des boucliers impénétrables aux fleches, & même à l'épreuve de la balle d'un mousquet : ces animaux sont également chargés de beaucoup de graisse, comme toutes les grandes machines animées qui nagent à l'instar du Wal-Rois & du Phocas (b).

(a) Je sais bien que M. Klein, en prenant les caractères par lesquels il distingue les animaux, de la conformation de leurs pieds, n'a aucun égard aux pieds postérieurs. Mais cette méthode est-elle bonne & juste ? Voilà de quoi j'ose douter. Les pieds postérieurs ne sont sujets à des variations que dans de certaines especes, & jamais dans d'autres, jamais dans les solipedes.

(b) La meilleure figure qu'on ait du Tapir, est celle qui a été dessinée en Amérique par M. de la Condamine, & que M. de Buffon a fait graver : elle ne ressemble en rien à celle de Pison ; au point qu'on croiroit que ce sont deux animaux différents. C'est encore bien pis par rapport à l'Hippopotame, on n'en a aucune figure qui soit juste.

Ce

Ce  
que le  
aucun  
pede  
pir éta  
privoi  
moins  
lui est  
seul d  
notre  
aucun  
Bœuf  
mada  
rang s  
sont to  
l'hom  
Je n'ai  
a laiss  
état fa  
usage ;  
nie, &  
de per  
aussi le  
ment l  
des In  
& que  
imite a  
Qua  
grands  
Globe,  
l'hom  
tude e  
trie &  
To

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que les Américains ne pouvoient tirer aucun avantage du plus grand quadrupede de leur Zone Torride: car le Tapir étant lucifuge, il ne se laisse ni apprivoiser, ni rendre domestique, & bien moins encore soumettre au travail: cela lui est commun avec l'Hippopotame, le seul de tous les grands quadrupedes de notre continent, dont on ne puisse tirer aucun service; tandis que le Cheval, le Bœuf, la Giraffe, le Chameau, le Dromadaire, l'Eléphant, qui tiennent un rang si distingué dans le regne animal, sont tous soumis au travail, & assistent l'homme dans les besoins de la société. Je n'ai jamais pu concevoir pourquoi on a laissé en Asie le Rhinocéros dans son état sauvage, sans l'employer à aucun usage; tandis qu'il est soumis en Abyssinie, & y sert à porter des fardeaux & de petites citadelles comme l'Eléphant: aussi les Portugais nomment généralement le Rhinocéros Asiatique, *le Moine des Indes*; parce qu'il n'y travaille pas, & que la peau qui recouvre son garrot, imite assez bien un capuchon.

Quand on considère, que tous les plus grands quadrupedes, qui existent sur le Globe, sont tombés sous le joug de l'homme, on s'imagine que cette servitude est un effet de notre seule industrie & de notre supériorité sur les bê-

tes, quelque robustes qu'elles soient; j'avoue que l'industrie y a eu beaucoup de part; mais il est certain aussi, que cela est entré dans le plan de la Nature, comme nous le voyons manifestement par le Chien, le seul de tous les animaux carnassiers avec le Chat, que nous ayons pu rendre domestique. Or je dis, que l'attachement que cet animal a pour l'homme, est dans son instinct, & non pas dans un caractère que nous lui ayons imprimé; ainsi il y a dans tout ceci des bornes que la Nature a fixées: les animaux, qu'elle a voulu délivrer de la servitude, ne seront jamais subjugués par toute l'industrie humaine, & les animaux, qu'elle a formés pour la servitude, seront subjugués toutes les fois que l'homme le voudra & l'éprouvera.

Ce qui rend cet état de liberté du Tapir & de l'Hippopotame d'autant plus remarquable, c'est qu'ils sont l'un & l'autre frugivores, & non carnassiers; & les animaux, que nous avons soumis, en exceptant toujours le Chat & le Chien, sont toujours frugivores depuis la Brebis jusqu'à l'Éléphant (a).

---

(a) Il ne faut pas confondre les animaux soumis au travail & les domestiques avec les animaux simplement apprivoisés, comme les Genettes, les Rats de Pharaon, les Singes, &c. Quoique l'Éléphant ne soit pas domestique, il

De la

DA  
couve  
plient  
obsta  
ductio  
té, c  
condi  
anima  
l'hom  
tion,  
tiere a  
mêe,  
par l'é  
sectes  
niere e  
miers  
forêts  
que p  
fins &  
poient

Le  
de la v

est néan  
nocéros

---



---

## CHAPITRE XXII.

*De la multiplication & de la grandeur des Insectes au nouveau Monde.*

DANS les pays incultes, marécageux, couverts de bois, les insectes se multiplient; parce qu'ils envahissent, sans obstacles & impunément, toutes les productions de la Nature, qui a augmenté, comme on sait, le degré de la fécondité à proportion de la petitesse des animaux. Pour peu que la présence de l'homme n'arrête point cette propagation, ou plutôt ce débordement de matière animée, en purifiant l'air par la fumée, la terre par le labour, les eaux par l'écoulement, toutes les especes d'insectes viennent s'y accumuler d'une manière effroyable: comme l'ont vu les premiers Européens, qui ont pénétré dans les forêts de l'Amérique; ils faisoient à chaque pas lever des tourbillons de coulins & de moustiques, qui les enveloppoient comme feroit un nuage.

Le critique en conclut que le *principe de la vie* étoit, dans ce pays, plus actif

---

est néanmoins soumis. On ne fait pas si le Rhinocéros est domestique en Afrique.



& plus fécond qu'ailleurs : il falloit en conclure que ce pays étoit resté inculte depuis un temps immémorial ; puis-que cette multiplication d'insectes est un effet nécessaire, & qui arrive dans tous les endroits de la Terre, qui ne sont pas habités par des hommes, ou qui ne sont habités que par des Sauvages. Si ces déserts se trouvent situés sous un climat chaud, ou seulement sous un climat tempéré, alors les Serpents & les Lésards se joignent aux insectes.

On prétend que si l'Egypte restoit inculte pendant quarante ans, le Nil, en applanissant ses digues, en feroit un prodigieux marais, où les Grenouilles, les Crapauds, les Scinques, les Caméléons, les Crocodilles, les Couleuvres, se multiplieroient à l'infini : car malgré la culture, malgré tous les efforts de l'homme, on a beaucoup de peine à y arrêter la génération des animaux immondes. Que feroit-ce donc, si cette contrée étoit abandonnée à elle-même, ou s'il n'y avoit que quelques troupeaux de Sauvages errants comme les Américains du Nord, qui étant paresseux & dépourvus d'instrumens de fer pour faire de grandes coupes dans les bois, avoient pour toujours renoncé à l'agriculture ? ils n'osoient pas non plus mettre le feu aux bois ; de peur de tuer le gibier, comme on l'a vu en Sibérie, le long de la Léna, où la

D  
fumée  
défric  
lines à  
restit  
ces, q  
che de  
d'autr  
moins  
leur n

Il es  
que c'  
vie, de  
les qu  
attache  
roit ac  
une gr  
tales,  
Terre,  
que les  
multip

On c  
favora  
nuisibl  
maux  
il aucu  
conde  
tout le  
rer, d  
objecti  
pas sur  
admett  
laniqu  
grandi

fumée des forêts qu'on a brûlées dans les défrichements, a fait mourir les Zibelines à plusieurs lieues à la ronde. Il ne restoit aux Américains d'autres ressources, que de couvrir leur peau d'une couche de graisse, & de fumer du Tabac & d'autres herbes âcres, pour être un peu moins persécutés par les insectes; mais leur nombre ne diminuoit point.

Il est difficile de savoir au juste, ce que c'est que l'activité du *principe de la vie*, dont parle le critique; mais quelles que soient les idées vagues qu'on attache à ces termes vagues, on ne faudroit admettre que ce principe étoit dans une grande force; aux Indes occidentales, le pays le plus dépeuplé de la Terre, où les hommes étoient aussi rares que les Fourmis y étoient incroyablement multipliées.

On conçoit bien que ce qui peut être favorable aux insectes, ne peut qu'être nuisible à l'espece humaine & aux animaux quadrupedes: aussi n'en existoit-il aucun de la premiere, ni de la seconde, ni de la troisieme grandeur dans tout le nouveau Monde. Je pourrois tirer, de l'objection qu'on a faite, une objection contraire; mais je ne raisonne pas sur des raisonnements. Le critique, en admettant l'existence des Géants Magellaniques, croit que la cause, qui fait grandir une Chenille à Surinam, ou une

Grenouille dans les marais de la Louisiane, est cette cause même qui produit des Géants à la baye Grégoire, ou à la baye Famine: il ne faut pas attaquer des faits très-réels par des faits très-douteux, ni conclure d'un fait à un autre fait fort différent. M. Linnæus a découvert, en Lapponie, de certains insectes dont la taille surpasse de beaucoup celle de leurs analogues qui vivent dans des pays cultivés; cependant les Lappons seroient les plus petits des hommes, s'il n'y avoit pas des Eskimaux.

La corruption, qui résulte de l'entassement des végétaux décomposés dans des terrains ombragés & humides, favorise la propagation des insectes: comme l'air ne peut circuler dans ces retraites, ni le vent s'y introduire, les œufs de ces petits animaux n'y sont pas dispersés, ni écrasés par le choc & l'agitation de l'atmosphère sur elle-même. Aussi a-t-on observé que, sur de certaines plages découvertes le long de la rive droite du Maragnon, on ne voit jamais des insectes; tandis que la rive opposée on est entièrement remplie; parce que le vent ne peut s'y faire sentir, ni éparpiller les essaims de moucherons qui s'y tiennent immobiles, & comme suspendus dans l'air, d'où ils tombent sur le premier animal dont ils sentent l'approche; & à-peu-près comme les Chau-

ve-fo  
Miffi  
Boeu  
ranti  
rent

On  
l'hift  
pouv  
leur  
cultu  
d'ann  
que c  
parce  
abon  
paifib  
vage  
me,  
plus  
s'en r  
truit,  
Je pu  
serva  
parm  
n'y a  
d'inse  
lumer  
mal f  
est le  
remer  
dans  
Fourr  
dent l  
Conge

ve-fouris tomberent sur le bétail que les Missionnaires avoient porté à Borja : les Bœufs les plus puissants ne purent se garantir contre ces ennemis, qui détruisirent successivement tous les troupeaux.

On n'est pas encore assez avancé dans l'histoire naturelle des insectes, pour pouvoir parler pertinemment sur ce qui leur arrive dans les pays chauds, où la culture a manqué depuis une infinité d'années ; mais il n'y a pas de doute, que de certaines especes n'y grandissent, parce qu'elles y trouvent une nourriture abondante, & qu'elles s'y nourrissent paisiblement au sein de la Nature sauvage, & à l'abri des poursuites de l'homme, qui en fait une destruction bien plus grande que ces animaux mêmes qui s'en nourrissent ; & outre qu'il les détruit, il les empêche encore de naître. Je puis à cette occasion omettre une observation assez singulière : c'est que, parmi tous les quadrupedes à poil, il n'y a qu'une seule espece qui ne vit que d'insectes, sans pouvoir prendre absolument aucune autre nourriture : cet animal singulier, qui n'a pas des dents, est le Fourmillier. Or il falloit nécessairement que cette créature fût placée dans les endroits de la Terre, où les Fourmis abondent le plus : elles abondent le plus dans le Brésil, & dans le Congo jusqu'au Cap de bonne Espéran-

ce, & c'est aussi précisément dans ces deux pays-là, que l'on trouve le Fourmillier, comme si la Nature avoit craint que sans eux, les Fourmis ne multipliaissent à un certain excès, qui pût occasionner quelque dérangement, s'il est permis de parler ainsi, dans l'équilibre des être: (a); & cela aussi bien dans le nouveau continent que dans l'ancien.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans le défaut de culture, & dans la nourriture abondante, les causes de cette grandeur qu'avoient les insectes en Amérique au temps de la découverte. Cela arrive aussi à quelques Serpents, & à quelques Léfards, auxquels la Nature a accordé une longue vie; parce qu'ils sont long-temps à croître, tellement que, dans de certaines especes, la grandeur augmente avec l'âge: au

---

(a) Il y a jusqu'à quatre especes de ces Myrmécophages qui ne paroissent être que des variétés. Le plus grand a six pieds & demi depuis le bout de la queue jusqu'au museau, d'où on peut conjecturer de quelle quantité de Fourmis cet animal a besoin tous les jours. Les anciens n'ont pas connu les Fourmilliers: & cependant ils ont bien su que de certains cantons de l'Afrique étoient si remplis de fourmis, qu'elles y prenoient souvent le dessus sur les hommes, comme on le voit par ce que dit Pline des *Solpuges*, sorte de Fourmis Africaines.

contra  
terme  
que c  
long;  
dépen  
On  
qu'on  
des Se  
M. Ad  
l'Afrie  
le Sén  
rique  
pide,  
tellem  
droits,  
délivr  
fureur  
nique,  
le poin  
L'A  
a parl  
eût lu  
tre leq  
te app  
bornes  
que les  
détruit  
te-cinq  
la mill  
de rep  
cemen  
en rest  
un trè

contraire des quadrupedes à poil, où le terme de la vie est d'autant plus court, que celui de la croissance est moins long; ces deux périodes étant toujours dépendants l'un de l'autre.

On ne peut pas positivement assurer, qu'on ait trouvé au nouveau Monde, des Serpens plus grands que ceux que M. Adanson a vus dans les déserts de l'Afrique, où il a pénétré en remontant le Sénégal en chaloupe; mais en Amérique leur multiplication étoit plus rapide, plus prodigieuse, & ils couvroient tellement la terre dans de certains endroits, qu'on désespéra de pouvoir s'en délivrer: ils attaquèrent avec tant de fureur la colonie naissante de la Martinique, qu'on fut trois ou quatre fois sur le point de l'abandonner.

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* a parlé de ces temps-là, & si le critique eût lu plus attentivement l'ouvrage contre lequel il a tant déclamé, il y a toute apparence qu'il seroit resté dans les bornes de la question. Car qui doute, que les François de la Martinique n'aient détruit, dans cette île, depuis cent trente-cinq ans qu'ils y sont établis, au moins la millieme partie de toutes les especes de reptiles qu'on y trouva au commencement du seizieme siecle? cependant il en reste encore, dit Mr. de Chanvalon, un très-grand nombre, échappé à la

guerre continuelle des planteurs ; mais cela ne peut être autrement , vu l'extrême fécondité de ces animaux : il y a tel Serpent vivipare de la Martinique , qui produira en une seule année soixante-dix Serpentaux ; les especes ovipares sont encore plus fertiles.

---

## C H A P I T R E   X X I I I .

*Des Végétaux transplantés en Amérique.*

**P**Armi les plantes étrangères , portées par les Européens au nouveau Monde , quelques-unes ont d'abord pris , sans que le changement de climat les ait affectées. Tel est sur-tout le riz , dont on avoit été chercher la graine au Levant : les colons de la Caroline ont fort étendu les rizieres ; mais c'est la plus mauvaise culture qu'ils pouvoient embrasser , ou la moins propre à purifier le climat. On ne fait pas encore quelles sont les précautions qu'emploient les Chinois , les premiers agriculteurs du Monde , pour n'être pas sujets aux grands inconvénients qu'occasionne en Europe , l'air des rizieres : tous les paysans , qui y travaillent dans le Milanez , prennent une espece d'hydropisie ; & en France , il a fallu sévèrement défendre cette culture , à

cause  
se pe  
l'Asie  
dans  
gées  
vape

Qu  
meill  
pique  
pend  
be ép  
trop  
nuer.  
fable  
cultu  
St. D  
ment  
accid  
nales  
récol  
pas c  
nues  
dustr  
gé la  
unes  
cause  
re de  
de tro  
ra au  
qu'el  
qu'el  
Da  
tains

cause des maladies qu'elle produisoit. Il se peut que, dans les pays chauds de l'Asie, le dessèchement étant plus prompt dans les campagnes qui ont été submergées il en forte moins de vapeurs, ou des vapeurs moins nuisibles.

Quant à notre froment, semé dans les meilleurs défrichements entre les Tropiques au nouveau Monde, il n'a donné pendant les premières années qu'une herbe épaisse & stérile, parce qu'il puisoit trop de suc: il a fallu dans la suite y diminuer les efforts de la végétation par le sable, ou renoncer entièrement à cette culture, comme on a fait dans l'isle de St. Domingue & aux Antilles. Le froment & le seigle n'ont pas essuyé de tels accidents dans les provinces septentrionales, où ils ont donné d'assez bonnes récoltes; mais qui cependant n'étoient pas comparables à celles qu'on a obtenues des féveroles & des pois. Enfin l'industrie & le labour ont par-tout changé la nature des terres, en fumant les unes, & en ameublissant les autres: ces causes, qui ont déjà agi, agiront encore de plus en plus: de sorte qu'au bout de trois cents ans, l'Amérique ressemblera aussi peu à ce qu'elle est aujourd'hui, qu'elle ressemble aujourd'hui peu à ce qu'elle étoit au temps de la découverte.

Dans quelques provinces, où de certains arbres à noyau, tels que les cerifiers



d'Europe , ne voulurent pas prendre (a) dans le seizieme siecle , on est ensuite parvenu à les faire fructifier , en travaillant & en préparant le terrain. On peut en dire autant de nos mûriers , qui eurent aussi beaucoup de difficulté à venir , & aujourd'hui ils sont fort multipliés ; quoiqu'on fasse d'ailleurs peu de soie en Amérique : on a remarqué que la mortalité enlevoit les vers , dans les contrées où il y a beaucoup de lacs & de marécages : ce qui prouve évidemment que ces insectes n'aiment pas les pays humides.

Au reste , l'observation la plus étonnante qu'on puisse faire sur les végétaux transplantés , c'est que , dans toute l'étendue du nouveau Monde , on n'a pas encore réussi à faire de bon vin. L'Historien des colonies Angloises dit que , dans aucun de ces établissemens , les vignobles n'ont prospéré , non plus que

---

(a) Il est surprenant que les arbres à noyau , transportés d'Europe en Amérique aient d'abord moins cru & moins produit que les autres especes à pepins ou à osselets.

On voit par un passage de Garcilasso qu'il ne croyoit pas que les cerisiers pourroient jamais être élevés au Pérou. *En 1580*, dit-il , *un riche marchand Espagnol , nommé Gaspa d'Alcocer , apporta des cerisiers au Pérou ; mais ils n'ont purté*, T. II. p. 334.

D  
dans  
tude  
celle  
nent  
ble ,  
gard  
lons  
des v  
Mad  
seule  
A  
vign  
ser é  
grap  
falée  
droit  
seule  
com  
tre c  
Luca  
moir  
glois  
com  
men

(a)  
1420  
de bo  
Aute  
sept a  
empl  
rein ,  
Cand

dans la Louisiane ; & cela sous des latitudes beaucoup plus méridionales que celle de la France ; les raisins y contiennent en abondance un suc aqueux, foible, incapable de faire une liqueur de garde, & qui ait du corps : aussi les colons sont-ils contraints d'aller chercher des vins aux Canaries, aux Açores & à Madere qui est, comme on fait, une isle seulement défrichée depuis l'an 1430. (a)

A St. Domingue & aux Antilles, ni la vigne, ni le bled, ne veulent pas se laisser élever. Au Pérou, on exprime des grappes une liqueur trouble & un peu salée. Enfin, on fait, dans différents endroits, du vin en quantité, qui est non seulement inférieur, mais pas même comparable aux especes médiocres de notre continent : celui de Loretto & Saint Lucar, passe aujourd'hui pour être le moins mauvais de l'Amérique. Les Anglois, en conquérant la Floride, avoient compté d'y découvrir des côteaux tellement exposés, que les vignes y produi-

---

(a) Il est vrai que Madere fut découverte en 1420. Cette isle étoit inhabitée & toute remplie de bois, auxquels on mit le feu, & tous les Auteurs disent que les forêts brûlerent pendant sept ans, ce qui est incroyable. Je suppose qu'on employa sept ou huit ans pour préparer le terrain, avant que d'y apporter de la vigne de Candie.

fissent une liqueur plus vineuse, qu'en Pensilvanie ; mais jusqu'à présent ces essais n'ont pas réussi.

Dans les provinces, où il y a beaucoup de bois qu'on n'a pu déraciner, faute de bras, comme dans la Géorgie, on a observé qu'il en sort annuellement des nuées d'insectes, qui viennent ravager les raisins : les Fourmis commettent les mêmes dégâts dans le Brésil, & si les chalumeaux des cannes à sucre n'étoient pas recouverts d'une gaine fort épaisse que ces petits animaux ne peuvent percer, il seroit aussi impossible d'y faire du sucre, que du vin.

La grande humidité de l'air, au nouveau Monde, est sans doute une des principales causes du peu de succès que les vignobles y ont eu : plus les pays où l'on les plante, sont dégarnis de bois, & exempts de marais, plus le vin qu'on y fait, a de force ; car, quand les vignes sont dans le voisinage d'une grande forêt les brouillards, qui s'en élèvent, sont, indépendamment des insectes, avorter les raisins, ou en rendent la sève aqueuse. Voilà ce que l'expérience a enseigné à tous les cultivateurs Américains.

Outre les observations générales, il y a des observations particulières qui ne concernent que quelques provinces : par exemple, à Surinam la pellicule extérieure, que quelques-uns nomment

D  
la pe  
les p  
blan  
liqu  
te o  
nan  
son  
den  
élev  
qu'o  
soit  
ches  
tion  
qu'il  
parv  
turi  
O  
gran  
Port  
dute  
terr  
rêts,  
te c  
l'éri  
& a  
me  
le c  
ron  
bou  
vins  
ou  
pér  
P

la peau des raisins, devient fort épaisse, les pepins fort gros, & les vignobles blancs donnent dès la seconde année une liqueur rouge & trouble. Je dis que cette observation est d'autant plus surprenante, que M. du Hamel assure, dans son *Traité des Arbres*, que le même accident survient aux vignes qu'on a voulu élever aux environs de Québec; soit qu'on eût fait venir les plants de France, soit qu'on eût été chercher des lambrouches dans les bois. Outre cette dégénération, le froid est si grand au Canada, qu'il y a peu d'années où la vigne y parvienne à un certain degré de maturité.

On peut assurer que c'est un très-grand bonheur pour la France & pour le Portugal, que les vignobles n'aient pas dutout réussi en Amérique; car l'Angleterre, entièrement éclairée sur ses intérêts, eût attiré toutes ses colonies à cette culture, & l'Amérique seroit ainsi délivrée de l'énorme tribut qu'elle paie aux François & aux Portugais pour leurs vins: comme cela eût été naturel. Mais les terres & le climat du nouveau continent ne feront peut-être pas encore en état, au bout de deux siècles, de produire des vins comparables à ceux de Bourgogne, ou de Constance au Cap de Bonne-Espérance.

Parmi les autres arbres exotiques, qui

ont dégénéré en Amérique de l'aveu de tout le monde, on doit compter les Cafiers originaires de l'Arabie : ils donnent abondamment des fèves, tant à Surinam qu'aux isles; mais ces fruits sont d'une qualité si inférieure à ceux de l'Yemen, de Java & même de Bourbon, que les gens riches en Europe, & les Turcs ne veulent pas boire de ce café de l'Amérique : on l'a souvent mêlé avec celui de Moca, dans l'espérance de tromper les Levantins ; mais on n'y a jamais pu réussir, & on ne le tente plus : car, outre qu'ils distinguent le mélange au goût, ils le distinguent encore à l'œil. Aussi les Hollandois ne portent-ils pas aujourd'hui une seule balle de leur café de Surinam en Turquie, où l'on n'en veut pas à tout prix.

On peut en dire autant des cannes à sucre : c'est un fait incontestable que celui qu'on fait aux Canaries, que celui qui se fabrique à Tcheou-Fou à la Chine, que celui enfin qu'on tire d'Egypte par la voie du Caire, sont supérieurs en qualité au sucre du Brésil, qui passe pour être le meilleur de l'Amérique. Il semble que la seve des cannes de l'Asie, est plus cuite & plus élaborée : le sucre de S. Thomé en Afrique, seroit comparable aux meilleures especes qu'on tire d'Egypte, si les Portugais le rafinoient mieux; mais ils le laissent à demi-brut : cepen-

dant  
préfé  
ges d

On  
droits  
sucré  
ces m  
explo  
miell  
colon  
n'étan  
plutôt  
le feu  
dus. I  
sent c  
paroi  
Glob  
ce n'e  
du so  
que t  
transp  
dès la  
ces: c  
provi  
même  
leur a

(a)  
de rac  
les rai  
conço  
mistes  
faisoit

dant cela n'empêche point qu'il ne soit préférable à tous les autres, pour les usages de la médecine.

On a remarqué dans beaucoup d'endroits de l'Amérique, que les cannes à sucre ne produisent presque plus rien sur ces mêmes terrains où, à la première exploitation, elles se remplissoient de miellat. Ce malheur est arrivé à quelques colonies Angloises des isles, où l'*humus* n'étant pas profond, il s'est d'autant plutôt épuisé de ses engrais naturels que le feu des défrichements y avoit répandus. Rien n'est moins connu jusqu'à présent que l'origine du sel sucreux, qui paroît être reparti sur toute la surface du Globe; au point qu'on peut assurer que ce n'est qu'un acide déguisé par l'action du soleil sur de certains végétaux: presque tous nos pommiers à fruits aigres, transplantés en Espagne, y donnent, dès la seconde année, des pommes douces: cela arrive aussi dans beaucoup de provinces d'Italie: cependant dans ces mêmes pays, les Citronniers conservent leur acide (a): la cause en est peut-être

---

(a) Presque tous les fruits & même beaucoup de racines contiennent plus ou moins de sucre: les raisins en contiennent beaucoup; mais on ne conçoit pas comment un des plus célèbres Chymistes d'Angleterre a pu soutenir que ce sucre faisoit la base du vin. Plus un fruit est aigre avant

dans l'épaisseur de l'écorce, & dans l'huile de l'écorce, qui empêche que

sa maturité, plus il devient ordinairement doux après la maturité naturelle, ou artificielle : je ne dis pas qu'il n'y ait des exceptions à cette règle ; mais elles sont en petit nombre. Quand on n'auroit jamais fait que cette seule observation, on auroit déjà assez fait pour pouvoir dire que le sucre n'est qu'un véritable acide végétal, mêlé d'une certaine quantité d'huile, & déguisé par l'action de la chaleur. Quand le sucre est exprimé des cannes, il faut promptement le cuire, sans quoi il se change de lui-même en vinaigre ; après que le sucre liquide, que les Portugais du Brésil nomment *Caldo*, a reçu une certaine cuisson, on peut encore le changer en vinaigre, en y versant une goutte d'acide : après que le sucre est fait, après qu'il est raffiné & crySTALLISÉ, on peut encore le changer en vinaigre par une certaine opération chymique, dans laquelle on le dépouille, par l'antimoine, de sa partie huileuse. Or comme il n'y a absolument aucune différence entre le sucre des cannes & celui qu'on peut tirer des raisins, de tant de fruits, de tant de racines, de tant de seves d'arbres, comme les érables & les bouleaux ; on voit que ce qu'on nomme sucre, n'est que le véritable acide végétal ; ainsi la difficulté tombe sur l'origine de cet acide, bien plus que sur celle du sel sucreux, qui n'en est qu'une modification manifestement produite par l'action de la chaleur : aussi un tonneau de vinaigre, qu'on transporte d'Amsterdam à Cadix n'y conserve-t il pas l'aigreur qu'il avoit en Hollande ; & reporté au Nord, il reprend

l'acide.

Un

ceux  
général  
marq  
les n  
chêne  
ne du  
dure  
ne-cr  
en Ar  
que  
bois  
da : u  
fer n  
mais  
Pour

cette  
avant

On  
pays  
sucrés  
même  
ne s'y  
encor  
végét  
cuit d  
çoive  
leil o  
détru  
à fair  
primi

l'action de la chaleur ne convertisse l'acide.

Un phénomène aussi surprenant que ceux que je viens de rapporter sur la dégénération des végétaux, c'est qu'on a remarqué dans tous les ports de mer, que les navires construits avec du bois de chêne, crû dans le Nord de l'Amérique, ne durent pas la moitié du temps que dure un navire bâti avec du bois de chêne crû en Europe. On seroit fort charmé, en Angleterre, de pouvoir découvrir quelque secret, pour garantir des vers le bois de construction qu'on tire du Canada : un constructeur a proposé de le laisser macérer dans de vastes réservoirs ; mais ce procédé paroît long & coûteux. Pour ce qui est de communiquer au bois

---

cette aigreur dans le même degré qu'il l'avoit avant le premier transport.

On conçoit maintenant, pourquoi dans les pays chauds, les fruits sont ordinairement si sucrés, & pourquoi les cannes à sucre, quand même elles pourroient croître dans nos pays, ne s'y rempliroient pas de miellat : on conçoit encore que ce qui fait la base du vin, est l'acide végétal, plus cuit dans les vins doux, & moins cuit dans les vins verts ; aussi les premiers reçoivent-ils presque tous, outre l'action du soleil où ils croissent, une cuisson artificielle qui détruit le principe de la fermentation, qui tend à faire reparoître l'acide végétal sous sa forme primitive.



de chêne de l'Amérique, la solidité qu'a le nôtre, il faut y renoncer; il croît dans un pays trop humide, & outre que les vers & la putréfaction en dévorent en un instant l'aubier, le cœur ne résiste pas comme dans nos chênes, qui n'ont pas d'autres vers à craindre que ces terribles insectes à tarière, qu'on nous a apportés des mers du nouveau Monde.

## C H A P I T R E X X I V .

*De la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique.*

**N**E point trouver dans un livre ce qui y est, & y trouver ce qui n'y est pas, c'est encore une mauvaise manière de critiquer un livre.

Dom Pernety s'imagine qu'en disant quelques mots au hasard, du commerce que les Européens font en Amérique, il a suffisamment réfuté les *Recherches Philosophiques*; mais il faut beaucoup mieux examiner les choses qu'il ne l'a fait.

C'est une vérité incontestable, que, si les Européens avoient laissé le nouveau Monde dans cet état affreux, dans cette désolation où ils le découvrirent, ils n'y commerceroient pas aujourd'hui. Mais comme ils firent d'abord venir des Ne-

I  
gres d  
terres  
fruit d  
tant q  
car, si  
Carol  
situati  
siane,  
que la  
c'est-à  
Il fa  
produ  
les qu  
les qu  
tive.  
D'a  
prouv  
cellen  
mines  
pas de  
si mau  
pagne  
doient  
Le  
reux,  
de mé  
fisante  
bien a  
mins.  
n'ont  
dans  
Projet  
n'a ja

solidité qu'a  
il croît dans  
autre que les  
voient en un  
résiste pas  
ni n'ont pas  
ces terribles  
s a apportés  
e.

gres & des Colons pour y défricher les terres, ils y recueillent maintenant le fruit de leur travail, & ce n'est qu'autant qu'ils travaillent qu'ils recueillent : car, si l'Angleterre laissoit l'Albanie, la Caroline, la Pensilvanie, dans la même situation où la France avoit laissé la Louisiane, elle en retireroit précisément ce que la France retiroit de la Louisiane ; c'est-à-dire rien.

#### K X I V.

##### *Europe fait*

n livre ce  
qui n'y est  
se maniere

u'en disant  
commerce  
Amérique, il  
*herches Phi-*  
coup mieux  
a fait.

ble, que, si  
le nouveau  
dans cette  
ent, ils n'y  
d'hui. Mais  
nir des Ne-

Il faut de plus distinguer, entre les productions du nouveau continent, celles qui ont une valeur réelle, d'avec celles qui n'ont qu'une énorme valeur fictive.

D'abord les mines d'or & d'argent ne prouvent pas que l'Amérique soit un excellent pays : ceux qui travaillent à ces mines, n'ont pas de fouliers ; ils n'ont pas de chemise. Enfin ces richesses sont si mauvaises qu'elles ont appauvri l'Espagne & le Portugal, qui les regardoient comme un patrimoine.

Le Pérou seroit infiniment plus heureux, si au lieu de contenir des veines de métaux, il avoit une population suffisante, de bonnes terres labourables, bien arrosées, & sur-tout des grands chemins. Mais comment les Espagnols, qui n'ont pas encore fait de grands chemins dans leur propre pays, & chez qui le projet d'établir des chariots de postes n'a jamais pu réussir ; comment, dis-je,

ces Espagnols pourroient-ils se déterminer à faire de grands chemins au Pérou? Ils aiment mieux se faire hisser au-dessus des torrents avec des cordes, que d'y bâtir des ponts. Tant il est vrai que tout l'or & l'argent du Monde, entre les mains d'un peuple indolent, ne produit rien; & que le travail produit tout, indépendamment de l'or & de l'argent. (a)

Parce qu'on pêche des perles à Panama & à la Californie; parce qu'on tire de la terre des saphirs & des émeraudes dans la Nouvelle Castille, cela ne prouve encore rien en faveur de la bonté d'un pays. Ces richesses sont comme les mi-

---

(a) Il n'y a que sept ou huit ans qu'on forma le projet d'établir en Espagne des diligences ou des chariots de postes, tant pour faciliter la communication entre les villes du Royaume, que pour transporter les voyageurs étrangers; mais ce projet ayant été fait, & les grands chemins n'ayant pas été faits, on peut croire qu'il a fallu y renoncer, & continuer à voyager comme on peut, & à transporter les marchandises sur les mules. Quand on réfléchit à la quantité d'or & d'argent qui a circulé en Espagne, on ne conçoit pas comment ce Royaume manque encore, dans le dix-huitième siècle, de grands chemins: tandis que l'Allemagne & sur tout la Bohême, où l'on s'est toujours plaint du défaut d'argent, a de très-beaux chemins, dont la plupart ont été faits par l'Empereur Charles VI. Travail vaut mieux que richesse.

D  
nes; el  
se mul  
la pop  
lux q  
ment c  
surde:  
mes;  
boucle  
couche  
trouve  
ment h  
dans u  
autre.

J'ai  
en se n  
que ce  
un mil  
peine  
mille l  
au com  
pluseu  
sion à d  
répond  
dre un  
moitié  
secrette  
en 175  
pierr  
mantai  
pitale d  
rope:  
les cho

nes ; elles ne valent rien , s'avilissent en se multipliant , & au lieu d'augmenter la population , elles la diminuent : le luxe qu'elles entraînent , est véritablement destructif , & pour ainsi dire absurde : aussi voit-on à Mexico des hommes , qui portent à leurs souliers des boucles de diamants , & qui vont le soir coucher sur la paille. C'est ainsi qu'on trouve à Rome des Abbés superbement habillés en soie , & qui dînent dans un hôpital , & soupent dans un autre.

J'ai dit que ces richesses s'avilissent en se multipliant , & cela est si vrai , que celui qui auroit eu en 1593 pour un million en pierreries , se trouveroit à peine riche aujourd'hui de quatre cents mille livres. Le Roi de Portugal ayant , au commencement de ce siècle , envoyé plusieurs caisses de diamants en commission à des marchands Hollandois , ils lui répondirent que , pour pouvoir en vendre une moitié , il falloit jeter l'autre moitié à la mer , ou tellement la tenir secrète qu'il n'en fût pas parlé. Il y avoit , en 1754 , pour cinquante millions de pierreries dans les boutiques des diamantaires de Lisbonne , & c'étoit la capitale du plus pauvre Royaume de l'Europe : pour juger du délabrement où les choses y étoient , suivant la maxime

e détermi-  
au Pérou ?  
ser au-des-  
rdes , que  
t vrai que  
e , entre les  
ne produit  
it tout , in-  
'argent. (a)  
s à Panama  
nt tire de la  
udes dans  
ne prouve  
bonté d'un  
me les mi-

qu'on forma  
diligences ou  
r faciliter la  
Royaume, que  
angers ; mais  
ands chemins  
croire qu'il a  
voyager com-  
marchandises  
à la quantité  
Espagne , on  
ume manque  
le , de grands  
e & sur tout  
urs, plaint du  
aux chemins,  
r l'Empereur  
ue richesse.

du Chevalier Child (a), il suffit de dire, que l'intérêt de l'argent étoit à 9 pour cent.

De ce qu'on recueille de la Cochenille au Mexique, il s'ensuit, que dans ce pays-là, on trouve une infinité d'insectes, ou de petites punaises rouges, qui étant ayivées avec de forts acides, donnent une belle teinture. Cependant on comprend aisément, que cette Coche-

---

(a) Cette fameuse maxime du Chevalier Josias Child, a été rendue en ces termes par le traducteur François du *Traité sur le Commerce*.

*Pour savoir si un pays est riche ou pauvre, dans quelle proportion il est de l'un ou de l'autre, quel est le degré de ses connoissances & de son habileté dans le commerce, il ne faut pas faire d'autre question que celle-ci; quel est le prix de l'intérêt de l'argent.*

Voyez aussi sur cette matiere un Discours du Chevalier Bernard.

Le taux de l'intérêt commun, n'est dans aucun pays du Monde plus bas qu'en Hollande; en Angleterre il est presque toujours d'un pour cent plus haut. Les Anglois ont fait des progrès si rapides, qu'en 1580 l'intérêt étoit chez eux à 9. en 1600 à 8. &c ainsi de suite jusqu'à 4. En Espagne l'intérêt étoit monté à 10. en 1500: en 1550 l'or de l'Amérique le fit tomber à 5 &c ensuite à 4. Cela n'est jamais arrivé que dans ce pays-là, par une importation subite d'une immense quantité de métal.

nille

nille  
mines  
cupe  
Tout  
tion,  
tout a  
préjud  
raison.

Parc  
du Tab  
que ce  
pas qu  
quemen  
ge; qu  
cher au

Les E  
commen  
bac, il e  
cher en  
pour ne  
les bonn  
génieuse  
doit croi  
celui de  
sévéreme  
tion de c  
Chartreu  
leur plan  
supérieur  
parable à  
Comme  
té, il po  
pera plus

Tome

nille est une richesse plus réelle que les mines & pêcheries à perles: car elle occupe les hommes, & ne les détruit point. Tout ce qui tend à diminuer la population, est pour l'Amérique plus que pour tout autre pays, une chose extrêmement préjudiciable, & j'en dirai bientôt la raison.

Parce qu'il croît au nouveau Monde du Tabac, cela ne démontre pas encore, que ce soit un excellent pays: on ne dit pas que l'Europe est un bon pays uniquement parce qu'il y croît de la sauge; quoiqu'on la vende quelquefois fort cher aux Chinois.

Les Européens ayant pris, on ne fait comment, un grand goût pour le Tabac, il est fort naturel qu'on l'aille chercher en Amérique, où on le cultive pour ne pas occuper à une telle culture les bonnes terres de l'Europe. Avant l'ingénieuse invention de la Ferme, on faisoit croître en France du Tabac égal à celui de la Virginie. L'Espagne a aussi sévèrement défendu chez elle l'exploitation de cette plante, & il n'y a que les Chartreux de Xerez, qui aient conservé leur plantation, où ils font du Tabac supérieur à celui de la Virginie, & comparable à celui de la Havane.

Comme le goût du Tabac a commencé, il pourra finir, & alors il ne tombera plus dans l'esprit de personne de

dire, que l'Amérique est une heureuse contrée, parce qu'il y naît une espèce de Jusquiame, que les Sauvages aiment à la fureur, & que les Européens ont aimée presqu'autant que les Sauvages.

Parce qu'on fait un grand commerce de pelleteries & de bois de construction, dans le Nord de l'Amérique, il s'ensuit, que le Nord de l'Amérique ressemble parfaitement à la Sibérie, où l'on fait le même commerce, & où le bois de construction & les pelleteries sont supérieures à celles du nouveau Monde: il n'y a pas de comparaison entre le Martre brun de Petzora & celui du Canada.

Quand les Castors peuplent dans un pays, comme ils ont peuplé dans l'Amérique septentrionale, c'est une preuve que ce pays-là est un immense désert: car ces animaux ne peuvent absolument former de grands assemblages de Cabanes & de Républiques que là où les hommes manquent, & où la Nature abandonnée à elle-même, est aussi sauvage qu'elle peut l'être. Voilà pourquoi il n'y a peut-être plus dans tout l'ancien continent une seule habitation régulière de Castors: ceux qu'on voit le long du Pont-Euxin, sur le Rhône, sur la Lippe, sur le Rhin, & dans tant d'autres endroits, sont tous solitaires, terriers, ou réunis seulement en petites familles. Ces

bête  
trée  
il y  
des  
à pr  
du  
mag  
celu  
anin  
il fa  
l'aur  
il ru  
rong  
plus  
jours  
tâche  
cong  
mult  
com  
s'inté  
de la  
res d  
On  
tire l  
  
—  
(a  
se asse  
Castor  
plus d  
Europ  
naus.  
nos sau  
rique.

bêtes sont si dangereuses, dans les contrées habitées, & sur-tout dans celles où il y a des digues & des gabionades le long des rivières, qu'on met toujours leur tête à prix & à un prix plus haut que celle du loup: il y a des provinces en Allemagne où l'on paie jusqu'à onze écus à celui qui tue un Castor. Quoique cet animal ne pêche pas comme la loutre, il fait de si horribles dégâts, que je ne l'aurois jamais cru, si je ne l'avois vu: il ruine les faussayes & les osérayes, ronge les pilotis, & perce les digues les plus fortes; son instinct le porte toujours à inonder les terres que l'homme tâche de préserver de l'inondation. On conçoit bien après cela, qu'il ne se peut multiplier que dans des régions désertes comme l'Amérique, où les Sauvages ne s'intéressoient pas du tout à la culture de la terre, ni à la direction des rivières dans des lits fixes (a).

On sent donc que les pays, d'où on tire les pelleteries, sont dépeuplés; par-

---

(a) Je ferai observer ici en passant une chose assez singulière: c'est que le *Castoreum* des Castors d'Europe est beaucoup meilleur, & a plus de force que celui des Castors du Canada. *Europæum præstantius Canadensi*, dit M. Linnæus. Cela provient de ce que nos peupliers & nos saules ont un suc moins aqueux qu'en Amérique.



ce qu'on ne fauroit tirer des pelleteries d'un pays peuplé.

Le café & le sucre, que les Européens font croître en Amérique, forment deux prodigieuses branches de commerce. Ces végétaux ne se laissent cultiver que dans des terres situées entre les Tropiques, ou voisines des Tropiques; les Européens étant maîtres de tous le nouveau continent, ils y choisirent les meilleurs terrains pour cette culture; & comme l'Amérique n'avoit ni Canes à sucre, ni Cafiers, on les y porta des Canaries & de l'Arabie. Or pour qu'on pût tirer de tout ceci une preuve convainquante en faveur de l'excellence du sol, il faudroit démontrer, que le café & le sucre de l'Amérique, sont supérieurs ou comparables en qualité à ces mêmes productions crûes dans notre ancien continent: ce qui est bien éloigné d'être vrai. Si les Turcs n'avoient pas laissé chez eux périr l'agriculture, & tout ce qui en dépend, on ne porteroit pas du sucre des Indes occidentales en Turquie, non plus qu'on n'en porte à la Chine: parce que les Chinois en font eux-mêmes d'excellent,

Qu'on examine bien la nature de ce commerce que l'Europe fait avec le nouveau Monde, & on trouvera,

1. Que parmi tous les articles d'exportation il n'y en a pas un seul qui con-

cefr  
duin  
poin  
du r

2.  
port  
perl  
le c  
ne p  
d'ou

3.  
rique  
faire  
soins  
mier  
ler d  
farin  
huile  
des c  
des c  
papie  
de fe  
imme

(a)  
viande  
que, c  
lonies  
tes: à  
parven  
rées da  
premier  
les.

est le nécessaire physique ; car le produit de la pêche de Terre Neuve n'est point compté au nombre des produits du nouveau continent.

2. Que les principaux articles d'exportation, comme l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, la cochenille, le cacao, le tabac & les pelleteries, ne prouvent absolument pas que le pays d'où on les tire, soit un excellent pays.

3. Que tout ce qu'on importe en Amérique, concerne au contraire le nécessaire physique, le vêtement, & les besoins qui suivent immédiatement les premiers besoins, & qu'on pourroit appeler de seconde nécessité : on y porte des farines, des salaisons, du beurre, des huiles (a), des vins, des eaux de vie, des draps, de petites étoffes de laine, des chapeaux, des bas, des soieries, du papier, des meubles, des ustensiles de fer, du verre soufflé & coulé, une immense quantité de mercerie & de can-

---

(a) La quantité de grains, de farines, de viandes salées que l'Europe envoyoit en Amérique, étoit bien plus grande avant que les Colonies Angloises du Nord ne fussent si florissantes : à force de cultiver leur terrain, elles sont parvenues au point de faire des envois de denrées dans l'Amérique méridionale. C'est-là le premier pas vers l'indépendance des métropoles.

netille, du thé, des épiceries des Indes orientales, des toiles blanches & peintes, des cotonnades, &c, j'ai presque honte de le dire, des Negres; mais enfin ces Negres sont une marchandise aussi nécessaire à l'Amérique que les farines: ce pays est si mauvais qu'il faut y aller vendre des hommes, & y faire à la nature humaine le dernier des affronts. Cette denrée est, comme on peut bien le croire, celle dont le débit est le plus assuré: aussi tout le commerce interlope ou de contrebande se fait en portant secrètement des Africains dans les possessions des Portugais & des Espagnols, qui donnent en échange des articles dont la sortie est prohibée. Ces Espagnols & ces Portugais, étant à la fois très-ennemis du travail & très-avides du gain, n'ont d'autre industrie que celle qui consiste à multiplier le nombre de leurs esclaves. On dit que les Quakers de la Pensilvanie viennent de donner la liberté à tous leurs Negres; je ne fais si cette nouvelle est vraie; mais je fais bien, que, si les Espagnols étoient forcés à les imiter, ils mourroient tous de faim.

On apperçoit maintenant la source de l'erreur où le critique est tombé par rapport au commerce: il n'a pas su pourquoi celui qu'on fait avec l'Amérique, est si avantageux: tandis que celui qu'on fait avec les Indes orientales, est si dé-

favor  
que d  
tales  
conç  
& de  
reçoi  
font p  
là il  
seuls  
gnole  
lions  
de fé  
me e  
établ  
tandi  
ne, a  
del  
argen  
en fa  
truct.

Co  
tout,  
tout  
infen

(a)  
lions  
dimin  
en plu  
de fo  
ropée  
que c  
vent  
vaiffe

favorable. C'est que l'Amérique manque de tout; pendant que les Indes orientales ont un immense superflu : ainsi on conçoit, que les productions du terroir & des manufactures Européennes, qu'on reçoit en Amérique par nécessité, ne sont pas reçues aux Indes orientales. De là il arrive que l'Europe envoie, dans les seuls établissemens de l'Amérique Espagnole, tous les ans pour cinquante millions de productions de son terroir & de ses manufactures, & pour une somme encore plus considérable dans les établissemens du Nord de l'Amérique : tandis qu'on ne peut négocier à la Chine, au Japon, aux côtes de Coromandel & du Malabare, qu'en soldant en argent comptant les exportations qu'on en fait; ce qui est une opération destructive.

Comme il faut fournir l'Amérique de tout, on comprend, qu'on gagne sur tout ce qu'on lui fournit, & qu'on attire insensiblement son or & son argent (a).

---

(a) La quantité d'or & d'argent que les galions & les flottiles apportent de l'Amérique, diminue d'année en année, & diminuera de plus en plus, comme on peut aisément se le figurer; de sorte qu'à cet égard-là le commerce des Européens en Amérique est aussi ruineux pour elle que celui de l'Asie pour l'Europe. On voit souvent à Cadix décharger des lingots d'or d'un vaisseau venu du Pérou, sur un autre vaisseau

Si, par une espece de miracle, l'Amérique parvenoit tout à coup à avoir des manufactures, des terres bien cultivées, des cultivateurs indigenes, de bons bestiaux, de bons vignobles, le commerce qu'on fait avec elle, tomberoit à peu près de trois quarts. La disette des matieres œuvrées; de beaucoup de productions naturelles, & sur-tout d'une population suffisante, fait de l'Amérique, politiquement parlant, le pays le plus malheureux du monde; car par-là il est entièrement à la discrétion des étrangers. Supposons que, par un autre miracle, on ne pût plus trouver la route du nouveau Monde, & que tout commerce avec lui cessât; alors on verroit clairement lequel est le meilleur pays, ou notre continent ou l'autre. D'abord la traite des Negres étant interrompue, les colons, faute de bras, abandonneroit leurs plantations: les huit millions d'Espagnols & de Portugais, créoles & autres qui sont en Amérique, faute de recevoir des étoffes d'Europe, iroient nuds pendant les premieres années: leur or tomberoit au-dessous de la troisieme partie de sa valeur actuelle, & la moitié mourroit de

---

qui part pour Canton. Cet or ne fait que passer par l'Europe, & n'y reviendra jamais, sinon par une révolution, dont il n'y a pas encore d'exemple.

D  
faim.  
une liv  
d'un A  
sauvag  
Il n'  
Anglo  
Virgin  
mais le  
res les i  
dant le  
illes qu  
qu'il fa  
ce qui l  
L'Eu  
rement  
trouvée  
qu'elle  
fabriqu  
bras étr  
résulte  
besoin  
roit s'er  
tique l'a  
Nature  
nes, qu  
une cho  
elle ne l  
Quan  
vir le v  
du nouv  
sa dépo  
de Neg  
lonies A

faim. Tout le Brésil, où on ne fait pas une livre de sucre sans employer la main d'un Africain, retomberoit dans l'état sauvage où Cabral le trouva.

Il n'y a précisément que les colonies Angloises de Terre-ferme, excepté la Virginie, qui pourroient se soutenir; mais le défaut de certaines manufactures les incommoderoit extrêmement pendant les premières années. Quant aux îles qui ne cultivent qu'avec des Nègres qu'il faut sans cesse recruter; on conçoit ce qui leur arriveroit.

L'Europe au contraire resteroit exactement dans le même état où elle se seroit trouvée avant cette révolution; parce qu'elle n'emploie pas au travail de ses fabriques, ni à la culture de ses terres des bras étrangers, mais ses propres bras. Il résulte de ceci, que l'Amérique, vu le besoin qu'elle a de l'Europe, ne pourroit s'en détacher entièrement: la politique l'a liée par tant de chaînes, & la Nature l'a encore liée par tant de chaînes; que son entière indépendance est une chose moralement impossible; mais elle ne le sera plus avec le temps.

Quand, après cela, on veut découvrir le véritable principe de la foiblesse du nouveau Monde, on le trouve dans sa dépopulation, dans le besoin qu'il a de Nègres, dans le besoin qu'ont les colonies Angloises d'Allemands. On peut

mettre en fait que l'Angleterre a tiré, en différents temps, du Palatinat, de la Souabe, de la Baviere, des Electorats Ecclésiastiques, plus de cinq cents mille hommes pour ses établissemens d'Amérique. Mittelberger étant à Philadelphie, en 1750, 51, 52, 53, assure que, pendant son séjour, il arriva dans cette seule ville vingt-quatre mille hommes achetés en Allemagne, pour être appliqués à la culture des terres en Pensilvanie.

Il y a quelques années que la Baviere & d'autres Etats ont fait des loix extrêmement rigoureuses pour empêcher ces émigrations, & il paroît que l'Angleterre tâche aujourd'hui de recruter en Suisse pour ses colonies; mais si la Suisse use de la même précaution que la Baviere, il est difficile de savoir où l'on pourra trouver des colons dont on a encore si besoin: lorsque M. Elliot, qui a succédé à M. de Vaudreuil, dans le Gouvernement du Canada, étoit en Europe, il disoit qu'il falloit tout au moins cent mille hommes pour commencer à peupler le Canada, & la Cour de Londres prit alors différentes mesures pour se procurer cette somme d'émigrants, sans qu'on puisse savoir si elle y a réussi ou non.

On a souvent agité en Angleterre cette question: les colonies de l'Amérique

n'ont-elles  
lation d  
soutenoi  
rôt désab  
leur met  
alloit ch  
il est bie  
le n'en  
gne & le  
leurs col  
à un ét  
Pérou s  
justemen  
falloit fa  
res, son

On a c  
losophiqu  
pleupler  
puisque  
recruter  
la même  
mandes  
mais il e  
pas en r  
destruct  
elles pl  
gement  
beaucou  
enleve,  
n'y fait  
homme  
ploie p  
yeux de

n'ont-elles pas occasionné quelque dépopulation dans la mere-patrie ? Ceux qui soutenoient l'affirmative , étoient bientôt désabusés par les calculs mêmes qu'on leur mettoit sous les yeux. Mais si l'on alloit chercher les colons en Allemagne, il est bien aisé de voir que la métropole n'en souffroit rien : tandis que l'Espagne & le Portugal se sont dépeuplés par leurs colonies. Il n'est pas même permis à un étranger de s'embarquer pour le Pérou sur un vaisseau Espagnol : c'est justement faire le contraire de ce qu'il falloit faire : mais les Puissances minieres , sont toujours jalouses & défiantes.

On a observé , dans les *Recherches Philosophiques* , que les Nègres esclaves ne pleuplent pas beaucoup en Amérique : puisqu'on est si souvent contraint à les recruter : la même chose n'arrive pas dans la même proportion aux familles Allemandes , conduites au nouveau Monde : mais il est certain qu'elles ne propagent pas en raison de leur nombre , & que la destruction ou la mortalité est parmi elles plus grande qu'ailleurs , le changement de climat , la misere , enlèvent beaucoup d'invidus : le désespoir en enleve , & , comme dit Mittelberger , on n'y fait pas grand cas de la vie d'un homme ; parce que la maniere qu'on emploie pour se les procurer , les avilit aux yeux de ceux à qui ils se vendent. Les per-



fonnes , qui se croient en droit de pouvoir donner des avis aux émigrants d'Allemagne, leur ont souvent représenté, & même démontré jusqu'à l'évidence, qu'on cultivant bien la terre où le Ciel les a fait naître, ils seroient plus heureux. ou moins à plaindre, qu'en allant cultiver la terre de l'Amérique; mais on éblouit ces infortunés par des promesses: ils ouvrent les yeux quand il ne leur importe plus de voir: ils doivent alors se soumettre à leur sort, ou surmonter leur sort par le désespoir. Cependant s'il y avoit encore dans le Saltzbourg, des Evêques aussi intolérants que Firmian, je ne fais pas si après tout, il ne vaudroit pas mieux d'être dans la Pensilvanie, que dans le Saltzbourg.

On conçoit maintenant, qu'aussi longtemps que la population sera si foible, & principalement dans l'Amérique méridionale, ce pays restera dans la dépendance de l'Europe, qui est maîtresse des côtes de l'Afrique, la pépinière des cultivateurs.



Du dép  
l'

L'Au  
ques a  
que n  
croiroi  
exercé  
pareill  
quée se

„ A  
„ gea  
„ vit q  
„ figur  
„ de jo  
„ un p  
„ ple b  
„ So  
„ cide  
„ vous  
„ com  
„ peup  
13. C.

(a) C  
Pernety  
ments s  
position

---



---

## C H A P I T R E   X X V .

*Du défaut des monnoies chez les peuples de  
l'Amérique avant la découverte.*

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* a dit, qu'aucun peuple de l'Amérique n'étoit véritablement policé. Qui croiroit qu'une pareille proposition eût exercé la critique ? Qui croiroit qu'une pareille proposition eût pu être révoquée seulement en doute ? (a)

„ Aristipe , ayant fait naufrage , na-  
„ gea & aborda au rivage prochain : il  
„ vit qu'on avoit tracé sur le sable des  
„ figures de Géométrie : il se sentit ému  
„ de joie , jugeant qu'il étoit arrivé chez  
„ un peuple Grec , & non chez un peu-  
„ ple barbare.

„ Soyez seul , & arrivez par quelque ac-  
„ cident chez un peuple inconnu ; si  
„ vous voyez une piece de monnoie ,  
„ comptez que vous êtes arrivé chez un  
„ peuple policé „ *Esprit des Loix , Liv.*  
13. C. 16.

---

(a) On peut voir dans la Dissertation de Dom Pernety aux pag. 120 & suivantes, ses arguments singuliers qu'il emploie contre cette proposition.

Ainsi Dom Pernety, pour être d'accord avec lui-même, auroit dû ou ne pas parler du tout des monnoies, ou prouver que les Américains en connoissoient l'usage. Mais il convient que ces peuples n'ont jamais eu, & qu'ils ne veulent pas encore avoir des monnoies. De tout cela, il infere qu'ils sont supérieurs aux Européens; pendant qu'il falloit inférer qu'ils ont toujours été & qu'ils sont encore barbares.

Pourquoi, voulez-vous, dit-il, que ceux qui n'ont pas besoin de monnoies, s'en servent? C'est justement parce qu'ils n'en ont pas besoin, qu'ils sont barbares. Cela est si clair, que je n'insisterai pas davantage là-dessus. Le passage de M. de Montesquieu dit tout.

*Testis mearum centimanus Gyas  
Sententiarum.*

Quand on se trompe sur un fait important, on tombe dans autant d'erreurs que ce fait a de conséquences. Le critique, après avoir dit des choses si peu réfléchies sur le défaut de monnaie, en conclut que les Sauvages de l'Amérique méprisent l'or & l'argent, par le même motif que beaucoup de Philosophes l'ont méprisé: ensuite il met Socrate & Bias en parallèle avec les Caraïbes & les Topinamboux. Mais, encore une fois, c'est tout confondre, c'est confondre la plus

sublime  
dité.

L'or d  
ses pour  
monnoi  
fauroier  
mais le  
soit par  
soit par  
recher  
la mêm  
mes rec  
tre natu

Le v  
miroirs  
roterie,  
& les c  
dans le  
objets  
fait ven  
porte d  
des for  
ce de L  
fade q  
mériqu  
fes, de  
S'ils pa  
trent q  
peut-b  
en éch  
& les l  
les ils

sublime sagesse avec la dernière stupidité.

L'or & l'argent ne sont pas des richesses pour les peuples qui n'ont pas de monnoie : ils méprisent ce dont ils ne sauroient jouir, tout comme les bêtes : mais les objets dont ils peuvent jouir, soit par un effet de leur imagination, soit par un effet de leurs besoins, ils les recherchent avec la même avidité, avec la même inquiétude que les autres hommes recherchent des richesses d'une autre nature.

Le vermillon, le minium, les petits miroirs, les peignes, les ciseaux ; la verroterie, les petites clochettes, les brasselets & les colliers de raffade, tout cela entre dans le luxe des Sauvages : ce sont-là les objets de leur cupidité : c'est cela qui fait vendre au Caraïbe son lit. On leur porte de telles bagatelles pour de grandes sommes, & une partie du commerce de Livourne, consiste en la seule raffade qu'on débite aux Sauvages de l'Amérique, qui, pour acquérir ces richesses, donnent leurs plus belles pelletteries. S'ils payent si cher des choses qui n'entrent que dans leur parure barbare, on peut bien s'imaginer ce qu'ils donnent en échange contre le tabac, l'eau de vie & les liqueurs spiritueuses, pour lesquelles ils se vendroient eux-mêmes ; mais

ceux, qui achètent des pelleteries, ne veulent pas acheter des Sauvages.

Si ces barbares méprisoient les richesses par un principe de Philosophie, comme le critique le dit, auroient-ils jamais vendu leur pays aux Européens? Les Chouanons n'ont-ils pas indignement vendu d'immenses terrains au Quaker Guillaume Pen? qui les a eus à si bon marché qu'il n'a jamais osé dire le peu qu'il avoit donné. Mais, m'objectera-t-on, ces Sauvages ont eu grande raison de vendre ce qu'on leur auroit pris de force. En vérité, c'est parler comme Sépulveda, dans son abominable livre *De justis belli causis adversus Indos*. D'abord je doute que Guillaume Pen eût jamais pris par force aux Chouanons une lieue de terrain; mais les Américains sont-ils pour cela excusables d'avoir vendu leur patrie, qu'ils devoient plutôt se laisser ravir mille fois que vendre une fois? N'est-ce point la maxime de l'homme, de mourir pour sa patrie? Est-ce donc une chose bien commune de mettre sa terre natale à une heureuse enchère? Il ne faut pas être pour cela barbare; mais stupide, & si stupide qu'on rend le contrat qu'on fait, nul. On a beau dire que ces Sauvages-là avoient de grands terrains: oui sans doute; mais des peuples chasseurs, suivant un calcul fort juste,

ont préc  
pents, l  
besoin  
arpent  
huit cen  
bier: il  
seurs aie  
peuples  
grands:  
vent viv  
cela est  
reglé fu

La Co  
de Huff  
mille pe  
cains ch  
factories  
loin; si  
richesses  
comme  
resteroie  
leurs for  
& plus i  
chandise  
noient u  
roir, &

(a) Les  
du tant de  
rein, de  
teurs, &  
malheur.

ont précisément besoin de huit cents arpents, là où un peuple cultivateur a besoin d'un demi-arpent : un demi-arpent labouré rend en grains ce que huit cents arpents rendent à peine en gibier : il faut donc que les peuples chasseurs aient de grands terrains, & les peuples pasteurs des terrains moins grands : les peuples cultivateurs peuvent vivre sur le plus petit terrain. Tout cela est compensé, ou plutôt tout cela est réglé sur la mesure du travail. (a)

La Compagnie Angloise de la Baye de Hudson traite, année par année, dix mille peaux de Castor, que les Américains chasseurs viennent apporter à ses factoreries, de cent & cinquante lieues de loin ; si ces Américains méprisoient les richesses *par un principe de Philosophie*, comme Dom Pernety le prétend, ils resteroient dans leurs cabanes & dans leurs forêts. Plus on commerce avec eux, & plus ils réhaussent le prix de leur marchandise : il a été un temps où ils donnoient une peau de Castor pour un miroir, & actuellement ils veulent pour

---

(a) Les Américains chasseurs après avoir vendu tant de terrain, & perdu encore tant de terrain, devoient naturellement devenir cultivateurs, & ils ne le sont pas devenus pour leur malheur.

une peau douze miroirs, ou quatre bouteilles d'eau de vie.

Je ne puis souffrir que des voyageurs ignorants comme Struys, & qui savent à peine lire & écrire, prodiguent dans leurs relations, le titre de *Philosophe* aux Sauvages de l'Amérique. J'ai lu une de ces mauvaises relations, où le compilateur, pour prouver que ces barbares ont une bonne *Philosophie*, cite en témoignage l'Iroquois qu'on amena en France en 1666. Il n'admira pas Versailles; mais il admire beaucoup la boutique d'un rôtiſſeur à Paris: il y tomba sur les viandes avec une avidité incroyable, & on ne put jamais le tirer de cette boutique. Le compilateur en conclut, que cet Iroquois étoit *Philosophe*: il estimoit, dit-il, les choses utiles, & non les choses inutiles. A cela je réponds qu'un Loup du Canada, en eût fait tout autant.

Les Sauvages de l'Amérique ne sont ni méchants, ni vertueux; mais je ne saurois jamais m'imaginer que ceux qui en font des *Philosophes*, le soient eux-mêmes.



**R**Egle  
& les pe  
pitalité.  
au nomb  
n'est qu'a  
peuples  
parce qu'  
pas de n  
fans'avo  
logent le  
prètent n  
ce qu'ils  
ne valeu  
presque

C'est a  
qui font  
cent con  
tous les  
leur arde  
de, ou l  
dérée, c  
ment plu  
de forte  
fiste en  
se conse  
pauvres  
gers qui

## CHAPITRE XXVI.

*De l'Hospitalité chez les Sauvages.*

**R**Egle générale : les peuples brigands, & les peuples sauvages exercent l'hospitalité. Le critique pense que cela est au nombre de leurs vertus ; mais cela n'est qu'au nombre de leurs besoins. Les peuples errants ne travaillent point, & parce qu'ils ne travaillent point, ils n'ont pas de monnoie. Or comme ils voyagent sans avoir de monnoie, il faut bien qu'ils se logent les uns les autres, ou plutôt ils se prêtent mutuellement très-peu de chose, ce qu'ils donnent n'est presque d'aucune valeur, & ce qu'on leur rend, n'est presque d'aucun prix.

C'est ainsi que les Moines mendiants, qui sont censés ne rien posséder, exercent continuellement l'hospitalité dans tous les pays catholiques de l'Europe : leur ardeur à faire des quêtes est si grande, ou la charité à donner est si immodérée, qu'on leur donne toujours infiniment plus qu'ils ne peuvent consommer ; de sorte que tout leur superflu, qui consiste en des choses comestibles qui ne se conservent point, est distribué aux pauvres de l'endroit, ou aux gueux étrangers qui vont loger dans le couvent. La



pareffe de ces Moines entredient la pareffe des pauvres qui ne font pas Moines : les uns ne travaillent point, parce qu'ils mendient : les autres ne travaillent point, parce qu'ils mangent le refte des mendians. C'est-là le mal du mal : c'est introduire chez les nations civilifées les besoins & les reffources des peuples faves, & encore ceux des peuples brigands. En Afie où il y a une infinité de Pélerins, une infinité de Derviches, de Fakirs & de Moines gyrovagues, on recommande fans cefle l'hospitalité : aufli n'y trouve-t-on pas des auberges ; mais des caravénferas où il n'y a rien. C'est par la même raifon qu'en Espagne on ne trouve pas des auberges ; mais des hôpitaux prefqu'auffi vuides que les caravénferas de l'Afie. Tant il eft vrai que l'hospitalité, d'un fi grand besoin chez les Sauvages, n'eft qu'un manque de police ailleurs.

Les Miffionnaires, qui ont fréquenté les Américains du Nord, nous ont donné une bonne idée de ce que c'eft que l'hospitalité parmi ces gens-là : un voyageur y entrera le foir dans une cabane, & perfonne ne s'en inquiétera, on ne lui demandera pas même d'où il vient, ni où il va : s'il veut s'approcher du feu, il faut qu'il aille s'y affeoir entre les Sauvages, & leurs chiens, couchés pêle-mêle par terre : perfonne ne fe leve pour

lui faire p  
viandes f  
ya y pren  
part, *fua*  
cherche fa  
tre, fans  
louper, on  
feu, & on  
refte un j  
quiete pas  
perçoit qu  
on l'écond  
tre cabane  
d'un peupl  
l'hospitalité  
du temps o  
pour fe re  
donc pas  
goient à l'  
peuples ci  
quelles on  
long féjour  
point d'aff  
jour : un H  
un Tartare  
tent gueres  
jour dans l  
Les Mi  
nous dépei  
fouffre en  
leurs mets

(a) C'est l'ex  
man.

lui faire place. Quand la sagamite & les viandes sont cuites, on les sert: chacun va y prendre ce qu'il veut & mange à part, *sua cuique mensa* (a): le voyageur y cherche sa portion tout comme un autre, sans qu'on s'en informe: après le souper, on se recouche encore autour du feu, & on y passe la nuit. Si l'étranger reste un jour ou deux, on ne s'en inquiète pas encore; mais dès qu'on s'aperçoit qu'il séjourne plus long-temps, on l'éconduit, & on lui montre une autre cabane. Ceci est bien dans les mœurs d'un peuple errant, où l'on suppose que l'hospitalité ne doit pas s'étendre au-delà du temps dont des voyageurs ont besoin pour se reposer: cette hospitalité n'est donc pas celle que les Romains exerçoient à l'égard de leurs amis. Chez les peuples civilisés, les affaires pour lesquelles on voyage, exigent souvent un long séjour; chez les Sauvages, on n'a point d'affaires qui exigent un long séjour: un Huron qui est à la chasse, & un Tartare qui est en course, ne s'arrêtent gueres au-delà d'une nuit & d'un jour dans le même endroit.

Les Missionnaires ne sauroient assez nous dépeindre les incommodités qu'on souffre en logeant chez les Sauvages: leurs mets font bondir le cœur: leurs

(a) C'est l'expression de Tacite *de moribus German.*

hutes sont toujours remplies d'une fumée insupportable : les chiens y foulent les gens qui couchent à terre : ceux qui n'ont pas encore sommeil, chantent, prennent du tabac, ou se font entr'eux des contes ennuyeux jusqu'à ce qu'ils s'endorment (a). Quand il survient quelque alarme pendant la nuit, ils délogent tous dans le plus profond silence, sans avertir le voyageur, sans même l'éveiller : le matin il est bien étonné de ne pas trouver une ame dans tout le hameau. Chez les Sauvages du Nord de l'Amérique, qui sont continuellement en guerre avec leurs voisins, ces alarmes se donnent souvent : car parmi eux il est presque toujours question de se surprendre les uns les autres avant la pointe du jour ; & ceux qui se laissent surprendre, ne résistent jamais, quelque grand

(a) M. Adanson dit, que les Negres du Sénégal se font aussi le soir, dans leurs hutes, des contes jusqu'à ce qu'ils s'endorment tous vers minuit ou deux heures. On croit que les Maures ont apporté cet usage en Espagne, & que c'est là l'origine de ce que les Espagnols nomment des *Nouvelles*, qui sont de véritables contes à dormir debout ; aussi voit-on dans leurs Romans que la narration de ces *nouvelles* est ordinairement interrompue à l'approche de minuit, & recommencée le lendemain. Comme tout ceci est dans les mœurs d'un peuple pareil, ceux que le travail n'endort pas, tout ceci doit aussi être dans les mœurs des Sauvages.

que soit  
que soit  
Tartares  
tels inco  
que cho  
nemi, il  
chevaux

Comm  
vent séj  
où il n'y  
ils doive  
ces désen  
par les p  
Sauvage  
très-bien  
ainsi qu  
l'abrévia  
parle de  
une certa  
les force

tité égale  
plus de f

J'avo  
sible auj  
poudre  
lée ; ma  
tia illust  
prend q  
est une  
dont les

(a) Vo  
du Présid

que soit leur nombre, & quelque petit que soit celui des assaillants. Parmi les Tartares on n'est pas sujet, dit-on, à de tels inconvénients; car, quand il y a quelque chose à craindre de la part de l'ennemi, ils mettent leurs hôtes sur leurs chevaux, & les emportent avec eux.

Comme les peuples sauvages ne peuvent séjourner fort avant dans les terres où il n'y a point de rivières; & comme ils doivent néanmoins traverser souvent ces déserts, ils suppléent à l'hospitalité par les poudres nutritives: nos anciens Sauvages de l'Europe connoissoient aussi très-bien l'art de préparer ces poudres; ainsi qu'on le voit par un passage de l'abrégiateur de Dion Cassius, lorsqu'il parle des Bretons: *ils préparent, dit-il, une certaine nourriture si propre à soutenir les forces, qu'après en avoir pris en quantité égale à celle d'une fève, ils ne sentent plus de faim, ni de soif* (a).

J'avois d'abord cru qu'il étoit impossible aujourd'hui de savoir de quoi cette poudre des anciens Bretons étoit composée; mais je l'ai découvert dans la *Scotia illustrata* de Sibbaldus, qui nous apprend qu'on la faisoit du *Karemyle*, qui est une espèce de truffe noire & ronde, dont les Ecoissois modernes se servent en-

---

(a) Voyez Jean Xiphilin, de la traduction du Président Cousin, p. 408.

core aujourd'hui pour le même usage. Or il me paroît que le *Karemyie* des Ecoffois n'est que le *Lathyrus radice tuberosâ, esculentâ*, d'où l'on tire un aliment extrêmement compacte, & que Sibbaldus a pu prendre pour une espece de truffe : je ne doute nullement que la poudre nutritive qu'on en pourroit faire, ne l'emportât sur toutes celles dont la composition est connue jusqu'à présent.

Tant il est vrai que les Sauvages ont eu dans tous les temps & dans tous les pays, les mêmes besoins & les mêmes ressources.

---

## C H A P I T R E X X V I I .

*Du défaut des mots numériques chez les Américains.*

LE critique a beaucoup disserté sur les mots numériques (a) : il tâche de prouver, que le défaut de ces mots n'est pas, dans les Américains, un effet de leur stupidité, comme l'auteur le dit : il prétend ensuite que ces peuples font de grands compresen se servant de leurs doigts,

---

(a) Dans la Dissertation depuis la p. 115 jusqu'à 120.

DES  
de caill  
Mais co  
pas mieu  
qui se r  
Les A  
qu'à vin  
ment de  
tatifs po  
leurs.  
Les pe  
tent des  
gnes ma  
Otez  
& il ne  
trois : il  
de mille  
tre par  
millieme  
tant d'id  
sensation  
Le cri  
ne conce  
elle con  
concepti  
ces barba  
cises des  
inventé l  
aussi bien  
pas inver  
n'ont pas  
cela. C'è  
Le crit  
aurions p  
Ton

de cailloux, de noix, ou de cordons. Mais comment est-il possible qu'il n'ait pas mieux fait le point de ma difficulté ? qui se réduit à ceci.

Les Américains ne savent compter jusqu'à vingt sans employer continuellement des signes matériels ou représentatifs pour suppléer aux idées des valeurs.

Les peuples de notre continent comptent des millions sans employer des signes matériels.

Otez à un Américain ses instruments, & il ne saura plus compter au delà de trois : il n'aura aucune idée de la valeur de mille, hormis qu'on ne la lui montre par des objets sensibles jusqu'à la millieme unité ; afin d'exciter en lui autant d'idées qu'on lui fait, éprouver de sensations.

Le critique s'imagine que la difficulté ne concerne que le défaut de mots ; mais elle concerne bien plus le défaut de conceptions ; & cela est si clair, que, si ces barbares avoient eu des notions précises des valeurs numériques, ils auroient inventé les termes pour les exprimer, aussi bien que nous. Or comme ils n'ont pas inventé ces termes, il s'ensuit qu'ils n'ont pas eu les notions requises pour cela. C'est une véritable stupidité.

Le critique s'imagine encore que nous aurions pu nous passer d'inventer des

mots pour compter au-delà de dix, puisqu'on auroit pu dire *trois fois dix* au lieu de *trente*, comme les Sauvages. Oui, si nous n'avions pas de grands comptes à faire; mais quand il s'agit de mille, million, milliard, il faut nécessairement des termes; sans quoi on seroit réduit à employer sans cesse les signes matériels, & alors nous n'aurions sur les Sauvages aucune supériorité; mais comme nous avons cette supériorité sur eux, il faut avouer que nous l'avons, & ne pas disputer sur des choses incontestables.

Le critique s' imagine encore pouvoir justifier les Américains, en assurant que pour faire nos calculs, nous n'employons que dix signes, ou dix notes d'Arithmétique écrite; mais qu'importe le nombre des chiffres dont nous nous servons? puisque nous avons des mots numériques pour compter une somme quelconque; & que les Américains n'ont pas des mots numériques. La différence qu'il y a entr'eux & nous, est telle qu'ils doivent chiffrer lorsqu'ils comptent jusqu'à vingt, & que nous comptons sans chiffrer: nous n'employons nos notes d'Arithmétique, que quand nous calculons: car hors de l'opération du calcul, nous pouvons écrire nos mots numériques tout comme nous les prononçons.

Nous voyons par un passage de Vitruve & de quelques autres, que les anciens

avoient décuple de notre preuve employer les Indiens, l'ancien si-tôt perriques s n'a jam ont été tent dor un des noiffion *Shastah*

(a) P million. Jogue pé l'Indien mot un t Il est fait l'an *Hindous* ment atta me le S l'antiquité qu'ils n' Grecs, 300 ou t Tout ce dote ne fort céle n'avoit v

avoient déjà observé que la progression décuple que toutes les nations policées de notre continent ont adoptée, est une preuve que l'on a commencé par employer les doigts, comme le font les Américains, qui en sont restés là; & dans l'ancien Monde, l'Arithmétique a été si-tôt perfectionnée, & les mots numériques sont si anciens, qu'aucun Auteur n'a jamais su ni quand, ni par qui ils ont été primitivement inventés; ils existent donc de temps immémorial. Dans un des plus anciens livres que nous connoissons, & qui est indubitablement le *Shastah* (a), on trouve déjà des mots nu-

---

(a) *Paar*, mille, *Laac* cent mille, *Dix laacs* million. *Paar par Paar* mille de mille. *Suttac Joque* période de 32 *laacs*; de sorte que dans l'Indien moderne on peut exprimer en un seul mot un terme de 3, 200, 000 ans.

Il est surprenant que des Savants, en faisant l'analyse d'un fragment de l'*Histoire des Hindous* par M. Alex. Dow, aient non-seulement attaqué l'antiquité de ce que M. Dow nomme le *Schaster*; mais qu'ils aient encore attaqué l'antiquité des Indiens en général; en soutenant qu'ils n'ont reçu leur Philosophie que des Grecs, & que leur législateur n'a vécu que 300 ou tout au plus 1000 ans avant notre ère. Tout cela est vrai, disent-ils, puisqu'Hérodote ne parle pas d'eux comme d'un peuple fort célèbre, ni même fort connu. Hérodote n'avoir voyagé en Asie que jusqu'à Babylone;



mériques, portés au-delà du terme de million dans la progression décuple ;

ainsi il n'a pu connoître à fond les Indiens: il s'est contenté de rapporter ce qu'il en avoit oui dire. Or comme Hérodote ne parle pas du tout des Chinois, il s'ensuit, selon ces savants là, que les Chinois ne sont pas fort anciens. Je dis que de pareilles conséquences sont absurdes.

Quant à la Philosophie des Grecs, les Indiens n'en ont entendu parler pour la première fois que du temps de Pythagore; c'est Pythagore qui a adopté les sentiments des Indiens, & non les Indiens ceux de Pythagore. Aussi Clément d'Alexandrie prouve-t-il bien que toute la Philosophie Grecque venoit de l'Orient. On voit dans Strabon & dans Pline, que du temps d'Alexandre, les Gymnosophistes se tenoient déjà sur un pied, & regardoient le soleil au bout de leur nez, comme ils font encore aujourd'hui. Or ils n'ont certainement pas appris ces spéculations-là des Grecs.

Quant au législateur des Indiens, on voit clairement que les savants dont je viens de parler, ont confondu Boudha ou Sommonacodom avec Bramah. Boudha vivoit vers l'an 1600 avant notre ère; mais il n'a été qu'un corrupteur de l'ancienne doctrine, & non un fondateur. Il est étonnant qu'on ne cesse en Europe de disputer aux Orientaux leur antiquité, d'attaquer l'authenticité de leurs livres. Dès que les Zends furent apportés en Europe en 1762, M. Brucker les attaqua comme des livres apocryphes, sans les avoir jamais vus. Au reste, les Zends sont bien plus modernes que le Shastah.

DI  
pendant  
encore  
delà d  
des pr  
fié par  
damin  
Pernet  
donc l  
soient  
n'en a  
ceci co  
sans co  
difficu  
On a  
cuple,  
n'est co  
vre; p  
divisio  
douza  
3, 4,  
certain  
vanta  
grand  
ait été  
gressio  
je croi  
Le  
soit pa  
re que  
ques,  
exprim  
doigts  
un m

pendant que les Américains n'ont pas encore des mots numériques, portés au delà du terme de *trois*, dans la plupart des provinces, comme cela a été vérifié par les recherches de M. de la Condamine, qu'on a cru, à ce que dit Dom Pernety, trop légèrement : mais a-t-il donc lui-même fait des recherches qui soient plus sûres ? Non sans doute ; il n'en a fait aucune, & il parle de tout ceci comme il a parlé des monnoies, sans connoître seulement le point de la difficulté.

On a prétendu que la progression décuple, quoique généralement suivie, n'est cependant pas celle qu'il falloit suivre ; parce qu'elle ne renferme que deux divisions ; tandis que la progression par douzaine contient quatre divisions par 2, 3, 4, 6. Il est sûr que cela eût facilité de certaines opérations de calcul ; mais l'avantage en lui-même n'est pas assez grand, pour que jamais aucun peuple ait été tenté de changer pour cela sa progression ; ce qui seroit même, à ce que je crois, impossible.

Le critique, soit par inadvertance, soit par quelque motif particulier, assure que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, a dit, que les Américains, pour exprimer le nombre vingt, se servent des doigts des mains & des pieds. Il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches*.

*Philosophiques*: l'Auteur ayant fait, avant que de commencer son livre, quelques recherches sur l'état de l'arithmétique chez différentes nations sauvages, n'en a pas découvert une seule, qui eût la progression par vingtaine: il n'y a pas non plus, dans le Monde entier, un peuple policé qui se serve de cette progression-là; preuve manifeste que l'on n'a jamais employé les doigts des pieds: car en ce cas, au lieu d'avoir la progression par dizaine, on auroit par-tout adopté celle par vingtaine: si dans une isle fort éloignée du continent, il eût existé une race d'hommes sexdigitaires, ces hommes-là auroient adopté, dans leurs calculs, la progression par douzaine.

Le critique se trompe encore, lorsqu'il parle des tailles du bâton fendu: il n'est pas vrai que ces instruments soient employés en Europe uniquement pour compter. On les emploie, afin que l'acheteur, qui prend beaucoup d'articles qu'il ne paie pas sur le champ, soit certain de la bonne foi du vendeur; car ils ont chacun une moitié de cette espece de registre de bois: on ne peut marquer le signe de la dette, ou faire des entailures, que quand les deux parties du bâton sont exactement jointes: sinon, le vendeur frauduleux pourroit avoir sur la moitié de sa taille plus d'articles que l'acheteur; & c'est justement pour pro-

venir c  
instrum  
écriture  
les chi  
coupée  
ensuite  
tent av  
dans q  
quelqu  
les Alg  
gard d  
pavillo  
guerre  
Alger a  
tous ses  
coupoit  
milieu  
& le m  
on ne  
coupées  
les agr  
se réuni  
pas lire  
les Eur  
tures d'  
dont je  
de, est  
tout ce  
fort con  
Le cr  
ces inst  
de calc  
dée a p

venir cette fraude, qu'on se sert de ces instruments, qui ont plus de force que les écritures, ou ils ont la même force que les chiffres entrelacés, ou les parafes coupées par le milieu, & qu'on rejoint ensuite pour voir si les traits se rapportent avec justesse, comme on le pratique dans quelques Monts de piété, ou dans quelques Lombards d'Italie, & comme les Algériens le pratiquent aussi à l'égard des passe-ports des navires d'un pavillon avec lequel ils ne sont pas en guerre: le passe-port de la Hollande avec Alger a long-temps été un vaisseau avec tous ses agrêts & tous les cordages: on coupoit cette espece d'estampe par le milieu: le corsaire en avoit une moitié, & le marchand l'autre: à l'exhibition, on ne faisoit que joindre les parties coupées, pour voir si les cordages & les agrêts, qui tenoient lieu de chiffre, se réunissoient. Les Algériens ne sachant pas lire les écritures Européennes, & les Européens ne sachant lire les écritures d'Alger, on a employé la méthode dont je viens de parler; & cette méthode, est, ainsi que celle du bâton fendu, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus fort contre la fraude.

Le critique a donc eu tort de citer ces instruments comme des instruments de calcul: je ne fais même comment l'idée a pu lui en venir; & pour rendre

L'inadvertance complete, il ajoute qu'avec ces tailles on pourroit pousser le calcul à des millions; comme s'il étoit surprenant de voir faire un million de crans dans des bâtons? Quand il s'agit de faire le compte, il faut bien que le vendeur & l'acheteur se servent entr'eux des mots numériques: l'un pour énoncer le total de la dette, & l'autre pour énoncer le total du paiement.

Je laisse après cela à juger à tout homme raisonnable, si le besoin, où sont les Américains, de se servir de signes matériels ou représentatifs pour suppléer au défaut des mots numériques, n'est pas une grande preuve de leur stupidité.

## CH A P I T R E XXVIII.

*De l'état des arts chez les Péruviens, au temps de la découverte de leur pays.*

Cette maniere de critiquer ne me paroît pas être bonne, là où l'on supprime les preuves dont l'Auteur se sert, & où on le combat ensuite, comme s'il n'avoit pas cité des preuves.

L'auteur a dit que, sous les Incas, il n'y avoit pas de villes dans le Pérou, hormis Cusco; & il cite Zarate dont voici encore une fois les termes.

DES

*Il n'y a  
Pérou,  
qui eût  
le (a).*

Mais  
pas cite  
P. Feuill  
ce pays  
Paris, d

A tou  
férer un  
son emp  
toutes l  
qu'il y d  
geur te  
près deu  
poids e  
ter foi à  
dont on  
marquée  
ayons de  
donc vu  
entre C  
Zarate,  
vue: Ga  
noître  
dant il  
un Nor  
de Roue  
voir les  
tout cel

(a) Ch

*Il n'y avoit , sous les Incas , dans tout le Pérou , aucun lieu habité par les Indiens , qui eût forme de ville : Cusco étoit la seule (a).*

Mais , dit le critique , vous ne deviez pas citer ici Zarate ; vous deviez citer le P. Feuillée , qui assure qu'il y a eu , dans ce pays , une ville plus grande que Paris , dont on ignore le nom.

A tout cela je réponds : qu'il faut préférer un Auteur contemporain , qui , par son emploi , étoit obligé de connoître toutes les habitations du Pérou ; puisqu'il y devoit lever le tribut , à un voyageur tel que le P. Feuillée , venu à peu près deux cents ans après Zarate. Je réponds encore , qu'il est difficile d'ajouter foi à l'existence des grandes villes dont on ignore le nom , & qui ne sont marquées sur aucune carte que nous ayons de ce pays-là. Le P. Feuillée a-t-il donc vu cette ville longue de cinq lieues entre Callo & Lima ? Non sans doute , Zarate , qui auroit dû la voir , ne l'a pas vue : Garcilasso , qui auroit dû la connoître ne l'a pas connue , & cependant il étoit né au Pérou ; c'est comme si un Normand n'avoit jamais oui parler de Rouen ; Don Juan , qui auroit dû en voir les ruines , ne les a point vues. Si à tout cela on ajoute , qu'Acosta n'a pas

---

(a) Chapitre LX. T. I.

connu cette ville plus grande que Paris entre Lima & Callao, alors on comprendra au moins que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu de fortes raisons pour n'en rien dire.

Le P. Feuillée étoit un fort honnête homme qui cultivoit des sciences utiles; mais il avoit conservé un grand reste de cet esprit de petitesse & de crédulité, que les jeunes gens puisent dans les ordres monastiques, où il faut tout sacrifier à son salut, jusqu'à une partie même de sa raison. Il n'y a qu'à voir ce que le P. Feuillée dit des *Césariens*, & de tant d'autres choses, pour se convaincre de sa facilité à croire, & de sa négligence à examiner tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec l'histoire naturelle.

Quand le critique parle des arts des Péruviens, il ne conçoit pas qu'il est impossible de se former là-dessus des idées claires, qu'en parlant toujours dans un sens relatif.

Si l'on compare les Péruviens aux Iroquois, alors on trouvera sans doute qu'ils étoient à de certains égards bien supérieurs aux Iroquois; mais si on les compare aux peuples de l'Europe du seizième siècle, alors on trouvera qu'ils n'avoient ni industrie, ni arts, ni sciences. Ils ne savoient ni lire, ni écrire; ils n'avoient pas découvert l'art de travailler le fer; mais dit le critique, ils n'en

avoient peu travaillé; peu versé à faire de si les Péruviens s'ils manquent. Voici les

„ Les  
„ de con  
„ trouvo  
„ nécessa  
„ coup  
„ cesse,  
„ œuyre  
„ avoien  
„ voient  
„ faire d  
„ pierres

Ils avoient étoient rendre n qu'au m en l'écur te; car étoient ne pouv grand res.

Si l'o Krafft, la vie f

(a) Ch

avoient point, comment l'auroient-ils donc travaillé? A cela je réponds, qu'il faut être peu versé dans l'histoire du Pérou, pour faire de telles objections; voyons donc si les Péruviens manquoient de fer, ou s'ils manquoient de l'art de le forger. Voici les termes de Garcilasso.

„ Les Indiens du Pérou n'avoient point  
 „ de connoissance dans les Arts, & se  
 „ trouvoient privés de plusieurs choses  
 „ nécessaires à la vie: ils avoient beau-  
 „ coup de forges où l'on travailloit sans  
 „ cesse, cependant ils mettoient mal en  
 „ œuvre les métaux. Quant au fer, ils en  
 „ avoient plusieurs mines; mais ils ne sa-  
 „ voient pas en faire usage; au lieu d'en  
 „ faire des outils, ils en formoient des  
 „ pierres fort dures. „ (a)

Ils avoient donc du fer; mais ils étoient si éloignés d'être parvenus à le rendre malléable, qu'ils ignoroient jusqu'au moyen de le purger de ses scories, en l'écumant dans des fourneaux de fonte; car ces pierres, qu'ils en formoient, étoient des masses de fer impur, & qui ne pouvoient pas leur être d'un plus grand usage que les cailloux ordinaires.

Si l'on observe, d'après le Docteur Krafft, que les Hottentots, sans sortir de la vie sauvage, savoient forger le fer,

(a) Chapitre VI, T. II, p. 60. & 61,



on sera d'autant plus étonné que les Péruviens réunis en une espece de société, n'aient pas eu assez de pénétration pour découvrir une chose si facile à trouver; car toutes les nations de notre ancien continent, ayant une fois trouvé les mines de fer, ont d'abord eu l'industrie de le forger; & la recherche ou la découverte des mines a dû leur coûter beaucoup plus de temps, que l'art de travailler le métal.

Quand j'observe que les Péruviens avoient commencé par employer premièrement l'or, que de l'or ils étoient parvenus à fondre l'argent, que de l'argent ils étoient parvenus à fondre le cuivre, & que du cuivre ils étoient parvenus à connoître le fer sans pouvoir le fondre; alors il me semble que, si la progression de la Métallurgie a été la même dans notre continent, il ne faut pas chercher ailleurs que dans les époques de cet art, sans lequel les hommes ne sont rien, l'origine de la tradition sur les quatre âges du Monde, de sorte que le siecle ou l'âge d'or n'a été que ce temps où on ne connoissoit encore d'autre métal que l'or, ou qu'on ne savoit encore travailler d'autre métal que l'or. Quand les Poètes sont survenus, & qu'ils ont expliqué allégoriquement les progrès de la Métallurgie, il n'étoit plus possible d'y rien comprendre. Cependant il n'y a pas de doute que

presque  
le cuivre  
cuivre:  
facile d  
être em  
core le  
connu l  
en auro  
dans tar  
fais bien  
ment d  
découv  
incendi  
zard en  
métalli  
une pu  
comme  
rivieres  
c'est un  
le lang  
son d'or

Quar  
d'autre  
ble qu'i  
que Sau  
que les  
ne font  
de la v  
de tou  
puisse  
Poètes  
vages,  
tombés

presque tous les peuples n'aient connu le cuivre avant le fer, & l'or avant le cuivre : non-seulement l'or, étant le plus facile des vrais métaux à fondre, a dû être employé le premier ; mais c'est encore le premier dont les hommes auront connu l'existence par les paillettes qu'ils en auront vues dans tant de rivières, dans tant de fleuves qui en charient. Je fais bien, que ceux qui suivent le sentiment du Poète Lucrece, attribuent la découverte des métaux aux volcans, aux incendies fortuits, qui ont mis par hazard en fusion des filons ou des veines métalliques ; mais cela me paroît être une pure imagination : car qu'on ait commencé par ramasser les paillettes des rivières avant que d'ouvrir des mines, c'est un fait indubitable, & attesté dans le langage des Poètes même, par la Toison d'or.

Quand les hommes n'ont encore eu d'autre métal que l'or, il n'est pas possible qu'ils aient été quelque chose de plus que Sauvages : aussi toutes les peintures, que les Poètes ont faites de leur âge d'or, ne sont dans le fond que des descriptions de la vie sauvage, c'est-à-dire, du pire de tous les états où l'espece humaine puisse être réduite ; mais comme ces Poètes n'avoient jamais vu de vrais Sauvages, il n'est pas étonnant qu'ils soient tombés, en décrivant leur siècle d'or,

dans des contradictions puériles, comme Ovide, qui commence par dire que les hommes vivoient alors de glands de chêne, de mûres de ronces, de cornouilles, de fraises & d'arbouses; & ensuite il ajoute, comme s'il avoit oublié ce qu'il venoit de dire, qu'alors les terres incultes se couvroient d'elles-mêmes de moissons abondantes, & que des fleuves de nectar & de lait couloient par-tout. Et cependant on brotoit des glands, ce qui est vrai à la lettre; car, sans le fer ou le cuivre, on ne peut guere, dans les pays du Nord, cultiver les terres.

Je ne dis pas que les âges des métaux aient été les mêmes pour tous les peuples: cela est absolument absurde, & on a vu par la découverte de l'Amérique, que les Péruviens étoient à peine entrés dans leur siècle de cuivre.

Les Chinois, connoissant déjà le fer & la castine du temps d'Yao, étoient dans leur âge de fer, lorsque de certains peuples d'Occident n'étoient peut-être encore que dans leur siècle d'or. Hérodote assure que de son temps il y avoit une immense quantité d'or dans ce pays qu'il appelle le Nord de l'Europe (a): ce qui seroit étonnant, si Hérodote avoit été bien instruit: mais il y a toute apparence qu'il entendoit parler de l'Espagne

---

(a) *Libro III.*

qu'il ne  
tains fle  
rioient a  
jourd'h  
encore l  
depuis p  
raison c  
y occup  
mais c'e

J'esp  
longue  
viens. Si  
que l'es  
sent pas  
indéper  
rain poi  
de prog  
par le c  
exprime  
physiqu  
dans la  
té par l

Si, a  
rat des  
ples de  
me siec  
étoient  
aux nat  
Tel est  
l'Auteu  
qu'il a t  
vre.

Mais

qu'il ne connoissoit pas, ou que certains fleuves du Nord de l'Europe charrioient alors plus de paillettes d'or qu'aujourd'hui : cependant le Rhin en charrie encore beaucoup, & on vient d'y établir depuis peu de petites pêcheries qui, en raison du petit nombre d'ouvriers qu'ort y occupe, ne laissent pas de rendre ; mais c'est une mauvaise occupation.

J'espère qu'on me pardonnera cette longue digression. Je reviens aux Péruviens. Si le fer seul leur eût manqué, & que l'esprit & l'intelligence ne leur eussent pas manqué, ils se seroient élevés, indépendamment de ce secours, à un certain point dans les sciences, mais leur peu de progrès dans les sciences est attesté par le défaut des mots nécessaires pour exprimer les notions morales & métaphysiques : ainsi que leur peu de progrès dans la législation & la police, est attesté par le défaut de la monnoie.

Si, après tout cela, on considère l'état des arts & des sciences chez les peuples de l'Europe & de l'Asie au seizième siècle, on verra que les Péruviens étoient en toutes choses très-inférieurs aux nations policées de notre continent. Tel est le phénomène qui a tant surpris l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, & qu'il a tâché d'expliquer dans son livre.

Mais, dit-on, il a supprimé des faits

favorables aux Péruviens (a). Je réponds que cela n'est pas vrai, & d'ailleurs quand il auroit dit tout ce qu'il savoit, quand il auroit compilé tout ce que les Historiens du Pérou ont dit de vrai & de faux, il en résulteroit toujours que les Péruviens ne savoit ni lire, ni écrire, qu'ils ne connoissoient pas l'art de forger le fer, qu'ils n'avoient pas de mots, dans leur langue, pour exprimer *l'espace*, la *durée*, la *matière*, &c. & qu'ils ne savoit compter sans employer des signes matériels ou représentatifs, pour suppléer aux termes numériques qui leur manquoient. Cependant ils habitoient une partie de notre Globe, ils ressembloient parfaitement aux habitants de notre hémisphère, par la figure extérieure, à la barbe près, & ils étoient néanmoins infiniment plus stupides, in-

---

(a) Je ne conçois rien aux imputations du critique : il veut absolument que l'Auteur ait supprimé des faits pour rabaisser d'autant mieux les Péruviens, tandis que cet auteur a revendiqué à ce peuple le secret de durcir le cuivre, que le Comte de Caylus lui a disputé, en assurant positivement qu'un tel secret ne pouvoit avoir été en usage parmi une nation aussi abrutie que les Péruviens. Ou le critique n'a pas compris cela, ou il ne l'a pas lu dans l'ouvrage qu'il a attaqué : il n'y a absolument pas de milieu. Que seroit-ce donc si l'Auteur avoit adopté le sentiment du Comte de Caylus ? Alors il eût réduit l'industrie des Péruviens à rien du tout.

finiment  
moins inv  
tre hémis  
les Péruv  
encore m  
qu'ils sav

Je dis c  
lele ces d  
que tout  
me l'évén  
que trop  
tant de fo  
tant de co  
mité. En  
il à object  
devoient  
voient pa  
nons, no  
tifications  
doute, c  
étoient tr  
Ainsi on  
ou une pé  
d'où on e  
toujours  
de notre  
trie, pen  
avoient si  
comme la  
me, la f  
Américai  
dégénére  
étoit poss

finiment moins industrieux, infiniment moins inventifs, que les habitants de notre hémisphère, qui savoient tout ce que les Péruviens ignoroient, & qui savoient encore mieux qu'eux, ces choses mêmes qu'ils savoient.

Je dis qu'on ne peut mettre en parallèle ces deux especes d'hommes, puisque tout l'avantage est d'un côté, comme l'événement ne l'a malheureusement que trop démontré. On ne vit jamais tant de force contre tant de foiblesse, ni tant de courage contre tant de pusillanimité. En vain le critique se tourmente-t-il à objecter sans cesse que les Américains devoient succomber, parce qu'ils n'avoient pas nos épées, nos fusils, nos canons, nos vaisseaux de guerre, nos fortifications, nos mécaniques. Oui sans doute, c'est précisément parce qu'ils étoient très-inférieurs aux Européens. Ainsi on revient, par un cercle vicieux ou une pétition de principe, au point d'où on est parti; & la difficulté consiste toujours à savoir, pourquoi les peuples de notre continent avoient tant d'industrie, pendant que les Américains en avoient si peu ou presque pas du tout. Or comme la difficulté est toujours la même, la solution est aussi la même: les Américains étant une race d'hommes dégénérée de l'espece humaine, ce qui étoit possible aux Européens, étoit im-



ce sens , il n'est pas dans l'ordre de ceux que nous connoissons : car quelle époque y a-t-il dans les annales de notre Monde , qu'on puisse opposer ou comparer seulement à la découverte du nouveau continent ? Mais d'un autre côté il ne faut pas tellement faire influencer la Divinité dans les actions des hommes , que les hommes seroient innocents , & la Divinité coupable : comme si ce n'étoit pas une absurdité impie de croire que le Ciel eût inspiré Pizarre , ou que Dieu eût conduit Fernand Cortez sur le trône ensanglanté de Montezuma , par une suite de crimes sans exemple. C'est encore une autre absurdité de ne pas s'étonner de la destruction de quelques Monarchies , & de tant s'étonner de la destruction d'une moitié du Monde.

Il faut observer que les peuples de l'Allemagne ont pris le moins de part , ou absolument aucune , à la découverte du nouveau Monde : & cependant ils sont parvenus aujourd'hui au plus beau siècle dont leur histoire fasse mention depuis *Thuison* & *Man* : les arts & les sciences y fleurissent à l'envi ; tandis que tout l'or & l'argent du Pérou , du Mexique , du Brésil , n'ont pu faire fleurir les arts & les sciences en Espagne & en Portugal ; ce qu'on doit beaucoup attribuer à la mauvaise conduite de Philippe II.



Cet homme dépensa d'une manière inconcevable, des richesses inconcevables : il pouvoit tout créer chez lui, & il détruisit tout : l'armement de la flotte qu'il perdit, avoit plus coûté que la fondation de toutes les Académies des sciences actuellement subsistantes en Europe : s'il n'avoit pas fait élever un bâtiment, qui n'est que grand & massif, il ne seroit resté en Espagne aucunes traces des trésors qu'il dissipa, sans jamais avoir eu la réputation d'être généreux. Après sa mort, la foiblesse de l'Espagne alla en augmentant jusqu'en 1681 : cette année-là, dit Madame d'Aunoi dans ses Mémoires, le Souverain du Mexique & du Pérou, ne put plus payer ses domestiques : la livrée de l'écurie, ayant attendu ses gages pendant deux ans, déserta le palais de Madrid ; & il n'y resta pas même un seul palfrenier pour panser les chevaux : la table des Gentilshommes, qui est la seule que le Roi Catholique entretienne, manqua absolument : la Reine n'avoit ni argent pour payer ses domestiques, ni pour faire des aumônes ; ce qui, dans un pays si pauvre, est d'un aussi grand besoin que l'hospitalité parmi les Sauvages : on ne pouvoit compter sur cinq millions de livres tournois pour tout revenu annuel. Il ne restoit dans cette détresse, que de faire un Auto-da-

fé, & on  
Juifs d'Es  
aujourd'h  
Voilà e  
richesses e  
dolent &

## C H

*Des ruines.*

**A** Enter  
semble qu  
*lofophiques*  
ans, qu'à t  
dres cho  
grandes: c  
coup de fi  
les ruines  
on lui fait  
pas. prod  
res.

Je n'ai p  
ruines d'A  
pourrais c  
on veut j  
fauroit voi  
ainsi je su  
coup d'œi  
que M. d

fé, & on en fit un, en 1682, dont les Juifs d'Espagne se souviennent encore aujourd'hui.

Voilà en peu de mots l'histoire des richesses entre les mains d'un peuple indolent & dévot.

## CHAPITRE XXIX.

*Des ruines d'Atun-Cannar & de la forteresse de Cusco.*

**A** Entendre parler Dom Pernety, il semble que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a été occupé pendant neuf ans, qu'à travestir la vérité dans les moindres choses, ainsi que dans les plus grandes: comme s'il lui eût importé beaucoup de fixer le jugement du lecteur sur les ruines d'Atun-Cannar. Cependant on lui fait un grand crime, pour n'avoir pas prodigué des éloges à ces masures.

Je n'ai point le temps de parler des ruines d'Atun-Cannar, & tout ce que j'en pourrois dire seroit inutile; car quand on veut juger d'un bâtiment qu'on ne sauroit voir, il faut en consulter le plan; ainsi je supplie le lecteur de jeter un coup d'œil sur le plan de ces décombres, que M. de la Condamine a fait insérer

dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*. On verra que les Moines du Pérou, trop paresseux pour aller chercher ailleurs des pierres, ont beaucoup défigurés ces *Incas Pircas*, ou ces monuments des anciens Péruviens : ils ont même bâti, dans celui d'Atun-Cannar, une espece d'auberge ou de ferme ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse reconnoître encore l'ancienne structure, & très-bien s'appercevoir que les Péruviens n'ont pas eu assez d'esprit pour imaginer des fenêtres. Si l'on n'est pas encore content du plan de M. de la Condamine, on pourra consulter celui de Don Juan, gravé en Hollande.

Garcilasso, après avoir parlé longtemps de la forteresse de Cusco, que Pizarre prit sans tirer un coup de fusil, finit par ces termes, qui décideront, non pas de ce qu'il faut croire de cette forteresse ; mais de celui qui l'a décrite.

*Quant à moi, dit-il, je mets cet ouvrage au rang de tout ce que l'on a célébré dans l'antiquité : car l'exécution en paroît impossible, même avec tous les instruments & toutes les machines connues en Europe : aussi plusieurs personnes ont cru qu'il n'avoit été fait que par enchantement, à cause de la familiarité que les Indiens avoient avec les Démon, & je ne suis pas fort éloigné de ce sentiment.*

Il me paroît après cela, que l'Auteur

des *Recherches* pour qui écrit cette machine d'homme d

L'Histoire raisonnée dans certains des pierres voient pe vres. Or l'ruviens p si peu m qu'on y a les Démon plus grand mes de l

*Nec L*

*Incidet*

1. Comme de bons i rochers e se voyoie sité de se grosses qu

2. Quant semblable cordes, d toit à tir deau. En manœuvr mirable :

des *Recherches Philosophiques* a eu des raisons pour se défier de tous les Historiens qui écrivent de cette manière-là ; car cette manière d'écrire pourroit perdre un homme dans l'esprit de tous ses lecteurs.

L'Historien le plus véridique & le plus raisonnable que j'ai consulté, dit que, dans cette forteresse de Cusco, on voyoit des pierres dont les plus grosses pouvoient peser depuis 25 jusqu'à 30-000 livres. Or la manière qu'emploient les Péruviens pour transporter ces pierres, étoit si peu merveilleuse, que je m'étonne qu'on y ait fait intervenir les Fées, ou les Démons, qu'il faut réserver pour de plus grands exploits, suivant les maximes de la Poétique.

*Nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus  
Inciderit.*

1. Comme les Péruviens n'avoient pas de bons instruments pour découper les rochers en éclats ou en quarraux, ils se voyoient très-souvent dans la nécessité de se servir de pierres beaucoup plus grosses qu'elles ne doivent l'être.

2. Quand ils vouloient transporter de semblables masses, ils y attachent des cordes, & une foule d'hommes se mettoit à tirer, à pousser, à rouler le fardeau. En vérité, si l'on admire une telle manœuvre, je ne fais ce qu'il y a d'admirable : l'industrie consiste à faire avec

peu de bras, ce que beaucoup de bras pourroient faire sans l'industrie. On nous parle d'une pierre tirée par vingt mille Péruviens, qui eurent si peu d'esprit & encore si peu d'adresse, qu'ils firent pencher cette masse sur le côté; dès qu'elle eut penché, ils ne purent la retenir, ni la rétablir dans son équilibre; au point qu'ils la laisserent rouler dans une vallée, où elle écrasa, dit-on, trois mille hommes; & on ne put jamais depuis la conduire à sa destination.

On conçoit qu'il y a encore, dans ce récit, une exagération puérile; car enfin trois mille hommes écrasés sous une pierre, & vingt mille hommes attachés à cette pierre ne me paroissent pas des choses bien communes: hormis qu'on ne suppose que les Péruviens s'étoufferent à force de s'embarasser les uns les autres, pour avoir employé trop de monde au transport d'un gros caillou, que quelques Européens auroient charié sur des rouleaux avec des cabestans. Ainsi la stupidité de ces Indiens est bien remarquable, en ce qu'ils n'avoient absolument inventé aucune machine pour faciliter le transport des pierres: tandis que, dans notre continent, on faisoit voguer sur la Méditerranée le plus grand des obélisques qu'il y eût en Egypte (a), & qui

(a) C'est celui de S. Jean de Latran; l'Empereur

pesoit,

pesoit, à ce  
trois cents d  
ze livres. O  
à Pétersbou  
statue de P  
deux millio  
si cela est v  
grosse qu'on  
Perrault dit  
ait fait éle  
Louvre, & q  
à beaucoup

Outre que  
la moindre  
ignoroient  
chaux, & d  
comme Gar  
Ce défaut de  
se servir de  
ferroit les un  
bien croire q  
ils n'élevoien  
haut, & c'est  
votent pas for  
tremblement

teur Constance  
on le fait, par  
trouvée sur cet

*At Dominus  
Cedere virtuti  
Haud partem  
menti.*

Tome III.

pesoit, à ce que dit Kirker, un million, trois cents dix mille quatre-vingt-quatorze livres. On assure qu'on va transporter à Pétersbourg, pour le piédestal de la statue de Pierre I, une pierre qui pese deux millions, trois cents mille livres: si cela est vrai, je crois que c'est la plus grosse qu'on ait employée en Europe: car Perrault dit qu'une des plus grosses qu'il ait fait élever, est celle de la façade du Louvre, & qui ne pese pas deux millions à beaucoup près.

Outre que les Péruviens n'avoient pas la moindre idée des mécaniques, ils ignoroient encore l'art de faire de la chaux, & de cuire les briques au feu, comme Garcilasso en convient lui-même. Ce défaut de la chaux les obligeoit de se servir de gros cailloux que leur poids ferroit les uns dans les autres. On peut bien croire que n'ayant point de poulies, ils n'élevoient pas leurs bâtimens fort haut, & c'est parce qu'ils ne les élevoient pas fort haut, qu'ils ont résisté aux tremblemens de terre qui ont renversé

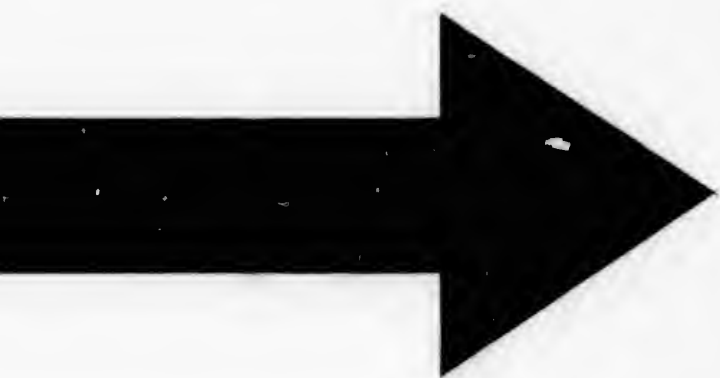
---

leur Constance l'avoit fait venir à Rome, comme on le fait, par Marcellin, & par l'inscription trouvée sur cet Obélisque.

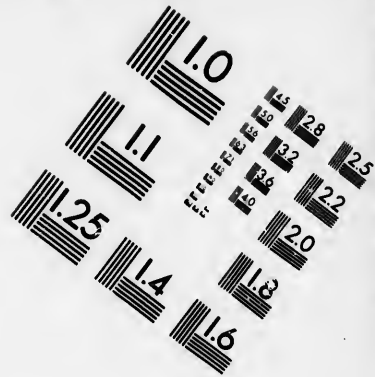
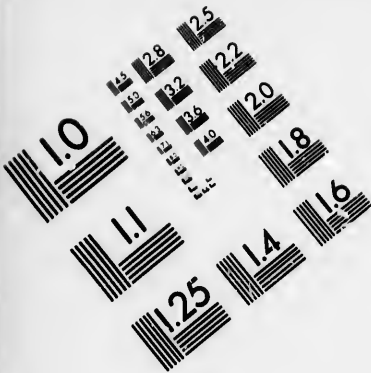
*At Dominus Mundi Constantius, omnia fretus  
Cedere virtuti, terris incedere jussit  
Haud partem exiguam montis, Pontoque tu-  
menti.*

Tome III.

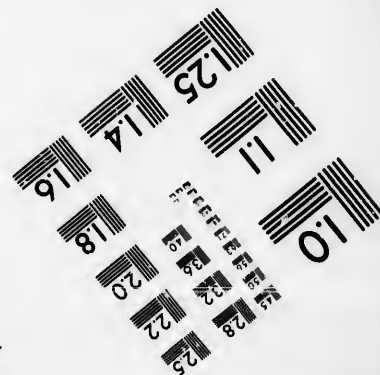
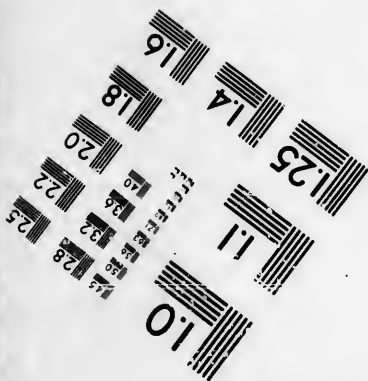
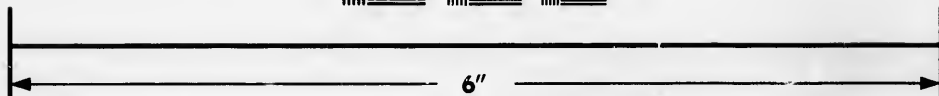
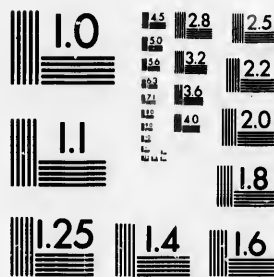








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



les maisons des Espagnols : la terre y est dans une agitation presque continuelle, & les moindres secouffes suffisent pour briser les vitres, ce qui a fait grand tort aux verreries de Venise d'où les Espagnols tiroient leur verre soufflé pour les vitrages du Pérou, où aujourd'hui on ne veut plus de vitrages. La belle Architecture est dans ce pays-là impossible; mais cela n'empêcheroit pas qu'on ne pût y bâtir des ponts.

---

## CHAPITRE XXX.

*Des ponts de cordes qu'on voit dans le Pérou.*

**J**E n'avois pas prévu, que, pour prouver l'industrie & l'esprit inventif des Péruviens, on eût cité pour exemple le pont de cordes, ou de lianes, qui fut fait sur la riviere d'Apurimac, sous le regne de Mayta-Capac quatrieme des Incas.

Avouez, dit gravement Dom Pernety, que ce peuple a eu beaucoup d'industrie, & qu'il pourroit même nous disputer l'avantage sur bien des choses (a); puisqu'il a fait un pont de cordes sur une riviere. Quand on passe sur ce pont, on manque à cha-

---

(a) *Dissertation sur l'Amérique, page 127.*

que pas d'être englouti, & l'homme le plus intrépide y tremble: donc un pont de cordes est un ouvrage d'architecture bien supérieur à un pont de pierres: donc les Péruviens ont eu de l'industrie. Il n'y avoit pas un seul pont de pierres dans toute l'Amérique au temps de la découverte: donc les Américains étoient de grands Architectes, comparables au Bramante, à Michel-Ange, à Bernin & à Perrault, qui, à la vérité, n'ont jamais fait de ponts de cordes; mais c'est qu'ils manquoient de cet esprit d'invention qui caractérise les Sauvages du nouveau Monde; donc les cabanes sont de véritables chefs-d'œuvre: on ne peut entrer dans celles des Chiquites, qu'en se couchant sur le ventre, & en marchant à quatre pattes: il est vrai que, pour entrer dans les huttes des Caraïbes, on n'a besoin que de se courber un peu; car les Caraïbes surpassent les Chiquites, en ce qu'ils font leurs portes un peu plus grandes, & cependant ils ne les font pas encore aussi grandes qu'elles devroient l'être, pour qu'on y pût passer commodément.

Pour revenir à ce monument de l'architecture des Péruviens, il faut savoir, qu'il leur étoit absolument impossible de bâtir un pont de pierres, parce qu'ils ignoroient l'art de faire des voûtes; & quand ils auroient connu cet art, le dé-

faut de la chaux le leur eût rendu presque impraticable. Cependant, comme leur pays est tout entrecoupé de torrents qui roulent par des routes si tortueuses, qu'il y en a quelques-uns qu'on doit passer en ligne droite vingt-une fois, tel que celui de Chuchunga, ils furent forcés à inventer quelque moyen pour passer ces rivières, qu'on trouvoit à chaque pas devant soi, & qu'il falloit traverser encore, après les avoir traversées déjà tant de fois. Or voici par quelle gradation de découvertes, les Péruviens parvinrent enfin à faire une espèce de pont de cordes, monument éternel de leur stupidité & de leurs efforts. On commença par passer les rivières à la nage, & ceux qui ne savoient pas nager, se faisoient attacher au dos des nageurs, en tenant dans leurs mains des paquets de roseaux: de ces roseaux, on parvint aux calebasses évuidées: on en attachoit plusieurs ensemble: celui qui vouloit passer l'eau, devoit s'y asseoir, & un nageur entraînoit la machine: de ces calebasses flottantes, on parvint à faire de petits radeaux de joncs: des radeaux, on auroit dû naturellement parvenir à la découverte des batteaux ou des canots; mais cela n'arriva pas au Pérou, par une fatalité que Garcilasso attribue au défaut du bois: des radeaux, on parvint à étendre d'une rivé à l'autre une longue cor-

de  
ofie  
cor  
fusi  
glin  
à d  
loie  
non  
E/p  
pen  
trav  
rou  
roit  
C  
le g  
qu'u  
emp  
viera  
de j  
de s  
trav  
droit  
qu'on  
non  
jusqu  
dans  
fit fa  
puis,  
resse  
faire  
comm  
sicle  
fanter

de filée d'écorces d'arbres, ou de ces osiers qu'on nomme des Lianes; à cette corde bien tendue, & bien attachée, on suspendit un grand panier, qu'on faisoit glisser le long de la corde, en le tirant à droite ou à gauche. Ceux qui vouloient passer la riviere, se mettoient au nombre de trois dans ce panier: les Espagnols se font encore aujourd'hui suspendre de la sorte à des cordes, pour traverser quelques torrents du Pérou, où toute autre nation que les Espagnols feroit bâtir des ponts.

Comme cette manœuvre de la corbeille glissante, est d'une si grande lenteur, qu'une armée de vingt mille hommes emploieroit une année à passer une riviere, l'Incas Mayta-Câpac conçut l'idée de joindre plusieurs cordes ensemble; de sorte qu'en y mettant des claies en traverse, un homme pourroit y marcher droit. Or c'est cette pitoyable machine qu'on voit aujourd'hui sur l'Apurimac: non qu'elle ait subsisté depuis Mayta, jusqu'à nos jours; mais elle se trouve dans le même endroit où ce Prince la fit faire, & on l'a peut-être réparée depuis, plus de mille fois. Telle est la paresse des Espagnols, ils aiment mieux faire toujours un petit ouvrage, que d'en commencer un grand qui dureroit des siècles. On comprend que la seule pesanteur des cordes, courbées vers le mi-

lieu de la riviere, fait ressembler cette machine beaucoup plus à une balançoire qu'à un pont: on comprend encore que la seule pesanteur des cordes les use en très-peu de temps, & pour peu qu'une des maîtresses cordes soit sur le point de se casser, il faut démonter la machine, & remettre de nouveaux cables aux jointures des claies, qui sont au nombre de cinq; de sorte que si trop de personnes vouloient passer à la fois, le pont pourroit se rompre en cinq endroits; car les claies ne cedent pas; mais bien les attaches: le plus grand danger est toujours vers le milieu & aux deux côtés. Aucune espece de voiture ne peut y passer.

Le critique, avant que de donner une description très-superficielle de cette balançoire de l'Apurimac, s'exprime de la sorte: *Je ne fais en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui-là.* Non sans doute, les Européens n'entreprendront pas de faire des ponts de cordes, aussi long-temps qu'ils sauront en faire de pierres & de bois. En vérité, je ne conçois pas comment on peut juger des choses d'une maniere si bizarre, & s'éloigner si fort des notions communes.

De

L

prét

de,

très-

font

Sauv

nier

cluc

tien

Véro

plus

du C

brod

qui n

ralle

On

préte

l'Hist

trouv

veut l

sulter

folio,

qu'on

tion. l

ques l

---

 CHAPITRE XXXI.

*De la peinture des Mexicains, des ouvrages  
des Caraïbes, &c.*

LE critique, grand exagérateur des prétendues merveilles du nouveau Monde, assure que les Mexicains font de très-beaux tableaux, que les Caraïbes font de jolis paniers de jonc, & que les Sauvages du Chili brodent d'une manière admirable. De tout cela, il conclut que ces Mexicains ont égalé le Titien, Rubens, ou tout au moins Paul Véronèse; que ces Caraïbes égalent nos plus habiles artistes, & que ces Sauvages du Chili sont comparables à tous nos brodeurs, & sur-tout au célèbre Frumeau, qui ne s'attendoit pas à être mis en parallèle avec ces Chiliens.

On peut voir des échantillons de la prétendue peinture des Mexicains, dans l'*Histoire générale des Voyages*, où on les trouvera gravés en taille douce: si l'on veut les voir gravés en bois, il faut consulter la *grande collection de Tevenot, in-folio*, & ne pas disputer sur des choses qu'on peut résoudre par la seule inspection. L'Auteur des *Recherches Philosophiques* l'a dit, & je le répète: les Mexi-



cains, loin d'avoir jamais su peindre, n'ont pas même connu les premiers éléments de dessin. Tous les Américains & tous les Créoles ensemble ne sont pas en état de faire un tableau digne d'être placé dans la moindre collection d'un particulier: le nouveau Monde est une terre ingrate pour les beaux arts, & ce n'est certainement pas là qu'il faut chercher des chefs-d'œuvre. Cependant je ne nie pas au critique que les Caraïbes ne sachent faire des paniers de joncs, & tirer la pulpe des courges, pour s'en servir en guise de bouteilles; je ne nie point que des curieux ne puissent avoir, dans leurs cabinets, de petits vases travaillés par les anciens Péruviens, & qu'on achete des Moines de Cusco, qui passent toute leur vie, dit Dom Juan, à fouiller dans les tombeaux des Incas. Mais les cabinets des curieux renferment aussi des pierres à peine taillées, & qu'on nomme idoles de la Lapponie: on voit par la relation de M. Regnard, qu'il rapporta quelques unes de ces pierres en France: les cabinets de quelques curieux renferment aussi des marmoulets de terre cuite, faits par les Tunguses, & de petits chaudières de pierre ollaire faits par les Groënois. Enfin un homme peut rassembler toutes les curiosités qu'il juge à propos; mais il ne s'ensuit point que les Péruviens eussent quelque idée des

beau  
gobe  
ca (a  
peup  
rer a  
dustr  
espec  
que

Le  
vages  
très-b  
pogr  
les la  
n'en  
fidell  
pond  
Il a c  
exam  
reil r  
Voya  
vêcu  
n'ont  
ciffen  
du p  
bouc  
assez  
rien  
genre  
extrê  
d'arb

(a  
Pérou

beaux arts, parce qu'ils se servoient de gobelets à deux anses pour boire la chicha (a). On recherche les monuments des peuples grossiers pour les faire contraster avec les monuments des peuples industriels, & cet amusement est déjà une espèce d'étude, d'où il peut résulter quelque utilité.

Le critique assure encore, que les Sauvages du Nord de l'Amérique, font de très-bonnes cartes géographiques & topographiques; quoique les longitudes & les latitudes y manquent, dit-il, elles n'en sont pas moins exactes, ni moins fidelles; parce que les distances y sont ponctuellement marquées par journées. Il a copié tout cela dans la Hontan, sans examiner le moins du monde si un pareil récit mérite quelque croyance. Les Voyageurs, & les Missionnaires qui ont vécu long-temps avec les Sauvages, n'ont jamais pu tirer d'eux d'autres éclaircissements sur la situation de l'intérieur du pays, que ce qu'ils en disoient de bouche: d'ailleurs ils ne savent point assez dessiner pour faire des cartes, ni rien de pareil. Tout leur savoir en ce genre se borne à graver, d'une manière extrêmement grossière, sur des écorces d'arbres, des espèces de figures de cas-

---

(a) Voyez la planche XVI du Voyage au Pérou de Don Juan.

tor, de tortue, de renard, &c. Ces emblèmes servent à distinguer les hordes : j'ai vu des personnes qui s'étonnoient beaucoup de ce que les Américains du Nord eussent de ces especes d'armoiries; mais cela n'est pas du tout étonnant : car il faut bien que des tribus continuellement en guerre, se reconnoissent à de certains signes, comme en ont aussi les Amiak Tartares, & les Clangs Arabes. Il n'y a pas de doute que les armoiries Européennes. n'aient pris leur origine en Allemagne, où les mœurs & les usages avoient tant d'analogie avec ceux des peuples de l'Amérique septentrionale, & de la Scythie : les premiers Francs, qui pénétrèrent dans les Gaules, avoient dans leurs armoiries des abeilles; mais comme ils ne dessinoient gueres mieux que les Hurons, les Gaulois prirent ces abeilles mal faites pour des crapauds; & pour qu'on ne les prît plus pour des crapauds, on en fit des fleurs de lis, sans cependant beaucoup changer la forme d'abeille, qu'on y reconnoit encore bien sensiblement. Il étoit naturel que des Barbares, qui sortoient de leurs forêts comme un essaim, & qui avoient un Chef ou un Roi, prissent pour leur emblème des abeilles : cette allusion devoit leur tomber dans l'esprit.

L  
ches  
les A  
mon  
ceux  
sans  
ceux  
Mor  
Mex  
de l'  
com  
d'ab  
Indi  
cont  
se fo  
pare  
Le  
app  
Auto  
Lins  
resp  
Céfa  
moir  
aient

## CHAPITRE XXXII.

*Des Apalachites.*

**L**E critique accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir ignoré que les Apalachites avoient formé dans leurs montagnes un Empire comparable à ceux d'Arabaliba & de Montezuma. Oufans doute, l'auteur l'a ignoré, & tous ceux qui ont lu l'histoire du nouveau Monde, savent que les Péruviens & les Mexicains étoient les deux seuls peuples de l'Amérique, qui fussent policés, en comparaison de cet état de barbarie & d'abrutissement où végeoit le reste des Indiens Occidentaux. C'est un fait si incontestable, qu'il n'a jamais souffert & ne souffrira jamais aucune atteinte de la part des écrivains instruits.

Le critique est bien éloigné d'avoir approfondi les choses: il ne cite aucun Auteur, & tandis qu'il pouvoit consulter Linscot, Laër & tant d'autres historiens respectables, il ne fait que compiler César Rochefort, le plus inexact & le moins estimé de tous les Voyageurs qui aient écrit au siècle passé (a).

(a) Son *Histoire Naturelle & Morale des*

Ce César Rochefort avoit, de son côté, compilé une relation attribuée à un certain Bristock, homme obscur, homme absolument inconnu dans la République des lettres. On a inséré dans les premières éditions du Moréri, un extrait de Rochefort; mais on l'a fait avec plus de ménagement & moins de crédulité que le critique, qui en remplit plusieurs pages de sa dissertation: cependant il ne fait point si cette prétendue Monarchie des Apalachites subsiste encore; ou si elle a été détruite; ce qui n'est pas surprenant: car n'ayant d'autres relations que celle de Rochefort, il n'en pouvoit rien savoir du tout. La vérité est, que cette prétendue Monarchie n'a jamais existé; j'en appelle ici au témoignage de tous les sçavants; j'en appelle ici au témoignage des Anglois, qui connoissent aujourd'hui les deux Florides, dont ils ont publié des relations en 1766 (a): ils connoissent encore depuis

*Antillas* de l'édition de Paris 1660, est remplie d'exagérations & de récits romanesques; ce qui n'est pas étonnant quand on fait que Rochefort n'avoit jamais étudié; il ne savoit ni latin, ni grec, & en parlant de l'Histoire Naturelle, il démontre qu'il ne connoissoit ni les plantes, ni les animaux.

(a) Voyez *A Concise account of North America. By Major Robert Rogers.* Il vient de pa-

très-  
ne,  
colo  
lui  
Ang  
cent  
qui  
aussi  
leter  
conn  
incif  
barb  
l'arr  
pois  
Cher  
femb  
nie  
coqu  
en p  
que  
raqu  
que  
de S  
ne  
Sauv  
leur  
Q  
leur  
prop  
telle  
restre  
en H

très-long-temps la Géorgie & la Caroline, où ils ont fondé dès l'an 1662 cette colonie si célèbre par les loix qu'a daigné lui dicter le Philosophe Locke. Or les Anglois de ces établissemens commercent avec les Apalachites, qui sont & qui ont toujours été de vrais Sauvages; aussi ne peut-on tirer d'eux que des pelletteries & de la résine de *Labiza*, peu connue en Europe, & qui découle par incision d'un arbre résino-gommeux. Ces barbares des Apalaches n'avoient, à l'arrivée des Anglois, aucune idée des poids, ni des mesures, non plus que les Cherakis & les Creeks auxquels ils ressemblent parfaitement: ils portent comme eux des *Wampons*, des brassellets de coquilles, ils sont comme eux distribués en petites hordes, soumises à un Chef, que les anciennes relations nomment *Paraqustis*; mais il y a bien de l'apparence que ce mot est aussi corrompu que ceux de *Sagamos* & de *Satigamos*, qu'on donne ordinairement aux Capitaines des Sauvages du Nord, qui se nomment, en leur propre langue, *Sachems*.

Quoique les Apalachites aient entre leurs montagnes quelques vallées très-propres à être cultivées, ils préfèrent tellement la chasse à l'agriculture, qu'on

---

est une traduction Française de cet ouvrage en Hollande.

est obligé de leur porter des grains récoltés dans la Caroline: on leur porte aussi de petits miroirs, du vermillon à farder, des peignes; & de cette menue mercerie, avec laquelle on obtient tout des Sauvages. Ces peuples se servent, dans leurs maladies, de l'infusion des feuilles de la Cassine, ou *Cacina Floridiana* des Botanistes, & qui paroît être une espece du sureau; au point que je doute que ce soit réellement un meilleur sudorifique que notre sureau commun. (a)

Les Apalachites ont toujours habité dans des cabanes faites comme des fours: ils environnent quelquefois ces cabanes d'une palissade, & cela s'appelle un village; car il n'y a jamais eu de ville dans

---

(a) M. Luvvdig, dans ses *Definitiones generum Pbanarum*, N<sup>o</sup>. 160. range la Cassine, qu'on appelle aussi Thé des Apalaches, parmi les Monopétales régulières, & M. Linnæus, dans sa XII. ED. N<sup>o</sup>. 368, en fait une fleur Pentapétale. Quoi qu'il en soit, c'est une espece de sureau. On s'en est servi en Europe, mais ses vertus n'ont guere répondu à tout ce qu'en ont écrit Laët & Ximenes. Les Anglois de l'Amérique lui préfèrent le Thé de la Chine: ils ont même tenté de transplanter des Théyers dans leurs colonies; mais on assure qu'ils n'ont pas pris, & ils sont obligés de faire venir leur Thé de Londres.

toute cette partie de l'Amérique, avant la fondation de Charlestown, comme on peut aisément s'en convaincre en consultant les plus anciennes cartes; car les différens établissemens, que les Espagnols firent dans la Floride quelque temps après la malheureuse expédition de Sotta, n'ont été dans leur origine que des hameaux. Celui de St. Marc de l'Apalache fut détruit en 1704, par les Anglois de la Caroline, qui accompagnés des Sauvages Alibamons, vinrent battre & défaire les Espagnols & ceux d'entre les Indiens qui tenoient leur parti.

On a dit que les Apalachites alloient tous les ans en procession visiter une caverne du mont Olaymi, où ils s'étoient cachés pendant un déluge, survenu par le débordement du lac Théomi: on ajoute que, dans cette grotte, ils donnoient la liberté à quelques oiseaux, comme l'on fait dans l'église de Notre-Dame à Paris, quand les Rois de France y entrent. Mais tout cela paroît être un tissu de fables, auxquelles la relation de ce Bristock, tant compilée par Rochefort, a apparemment donné lieu. Je crois bien que les Apalachites avoient, ainsi que tous les Sauvages du nouveau Monde, quelque tradition sur les anciennes vicissitudes physiques; mais les eaux d'un lac ne peuvent occasionner un déluge assez mémorable, pour qu'on en



conservât le souvenir par une Hydrophorie.

Voilà ce qu'il y a de vrai dans l'histoire de cette nation : car tout le reste ressemble à ce qu'on a conté du Royaume de Quivira , de l'Eldorado , de la ville de Manoa , du lac d'or de Parimé , de l'Empire des Sevarambes , & sur-tout de la République des Australiens imaginée par cet ennuyeux romancier, connu sous le nom de Jacques Sadeur, qui bâtit chez les Australiens, un temple tout de crystal, & presque aussi magnifique que celui que Dom Pernety place chez les Apalachites ; que Linscot appelle des barbares sans mœurs comme sans religion (a) ; & qui, au lieu de prêtres, avoient des forciers que les relations nomment indistinctement Juvas , Jouas & Joanas.

J'observerai ici qu'il n'y a rien de plus facile à exagérer, que la description d'un temple ; ce sujet est pour le vulgaire des faiseurs de relations, ce que la description d'une tempête est pour les Poètes. Que n'a pas dit Garcilasso du temple de Cutachiqui dans la Floride ? Et cependant tout cela a été démenti par un Portugais, témoin oculaire. Que n'ont pas dit Tonti & le Page de ce tem-

---

(a) Traduction de Linscot. Cap. I. Page

ple  
sacré  
doux  
veu  
temp  
ne,  
quel  
cru  
malh  
confi  
pas  
Si  
chir  
d'inf  
comp  
creuse  
long  
prop  
œil  
Une  
au-de  
mais  
Péru  
de do  
cuivre  
(a)  
22. Ta  
tions s  
que ce  
ble, v  
de cu  
dans le  
naturel

ple de la Louisiane où l'on gardoit le feu sacré ? Et cependant on sait , à n'en point douter, que tout cela est fabuleux, de l'aveu même de M. du Mont. Ce prétendu temple de la Louisiane, étoit une cabane , & comme les Sauvages alloient quelquefois y fumer du tabac , on avoit cru qu'ils y gardoient le feu sacré ; & malheureusement cette méprise a été consignée dans un livre que je ne nomme pas par respect.

Si Dom Pernery avoit daigné réfléchir, que les Apalachires manquoient d'instruments de fer , il eût peut-être compris qu'il leur étoit impossible de creuser dans le roc (a), un appartement long de deux cents pieds , & large à proportion, qui recevoit le jour par un œil de la voûte comme le Panthéon. Une telle fabrique étoit non-seulement au-dessus des efforts de ces Sauvages ; mais elle eût même été impraticable aux Péruviens, quoiqu'ils connussent le secret de donner un certain degré de dureté au cuivre.

---

(a) Ce sont là les termes du critique à la page 22. Tant il est vrai qu'en compilant des relations suspectes, il faut examiner au moins si ce que ces relations disent est possible ou impossible, vrai ou faux, probable ou non, absurde ou sensé, naturel ou surnaturel. Or creuser dans le roc sans instruments de fer, cela est surnaturel.

Il faut observer que toutes les grottes , toutes les excavations , qu'on a trouvées dans les montagnes de l'Amérique, telles que celles qu'on nomme *trous des Géants*, dans la chaîne des *Apalaches* & des *Monts bleus*, sont des ouvrages ou des jeux de la Nature, & non des monuments de l'industrie humaine. M. Bertrand, en ayant bien considéré la structure, a envoyé à la *Société Royale* de Londres, un savant *Mémoire*, dans lequel il explique de la manière la plus claire, l'origine de ces cavernes qu'on voit dans les rochers de l'Amérique. Or il est, selon moi, beaucoup plus prudent d'ajouter foi à ce que dit un Naturaliste tel que M. Bertrand, que de compiler aveuglément la relation d'un Romancier tel que Bristock, qui en bâtissant son temple, n'avoit pas pensé au défaut du fer; mais c'est une bagatelle dans un roman.

Je ne conçois pas comment le critique a été assez peu instruit, pour assurer que Jean Ribaud, en débarquant sur les côtes de ce pays qu'on appelloit alors la *Floride septentrionale*, y trouva des *Apalachites* policés & réunis en une Monarchie. Cette assertion renferme deux erreurs palpables.

1. Ribaud & ses compagnons restèrent sur les côtes & n'osèrent même s'en éloigner.

2. C  
on ne  
au po  
vives  
qui r  
mée,  
L'e  
fut au  
diser  
çois,  
viere  
avoit  
triona  
en bâ  
tout c  
rus pa  
une p  
termin  
donie  
Franc  
dre p  
seule  
sion ;  
le peu  
noit :  
soit a  
*allian*  
*légitim*  
premi  
Espag  
Occid  
pour l

2. Ces côtes n'étoient pas peuplées, & on ne vit jamais un pays plus sauvage ; au point qu'on ne put y amasser assez de vivres pour en charger un seul navire, qui reporta la colonie Françoisé, armée, en Europe.

L'expédition de René la Laudoniere fut aussi extrêmement malheureuse : la disette persécuta constamment les François, errants sur les côtes depuis la riviere May jusqu'au Port-Royal. Ribaud avoit bâti son fortin sur la plage septentrionale : on crut mieux faire que lui, en bâtissant dans la partie du Sud ; mais tout cela fut inutile : les François, abatus par la famine, ne purent résister à une poignée d'Espagnols qui vint les exterminer. Après les tentatives de la Laudoniere & de Dominique Gourgues, la France ne voulut absolument plus entendre parler de ce pays, ni équiper une seule barque pour s'en mettre en possession ; ce qui lui eût été très-facile, vu le peu de force que l'Espagne y entretenoit : d'ailleurs la France ne reconnoissoit alors *aucun traité de paix, aucune alliance, aucune amitié, aucune possession légitime d'aucune Puissance*, au-delà du premier Méridien, que les Géographes Espagnols faisoient passer pour la plus Occidentale des Açores, apparemment pour le faire coïncider dans la ligne de

démarcation d'Alexandre VI (a).

Quand au milieu du dix-septième siècle, les Anglois survinrent dans cette partie de la Floride, ils furent bien éloignés d'y découvrir cette prétendue Monarchie, imaginée par Bristock, ou par Rochefort. Ce pays étoit dans le plus grand délabrement : les Espagnols n'y avoient rien défriché, & l'avoient laissé à peu près en cet état où l'on a trouvé, après le Traité de Fontainebleau, la Péninsule de la Floride & même la Floride Française, où les Anglois n'ont pu compter huit mille habitans ; & tout étoit rempli de gibier, comme dans un pays neuf : la quantité des Serpens & des bêtes venimeuses égaloit celle qu'on

---

(a) Les Espagnols avoient encore des raisons particulières pour placer le premier Méridien aux Açores, au lieu de le placer aux Canaries, & ils faisoient accroire que la bouffole ne décline pas sous le Méridien des Açores, ce qui est absolument faux : car elle décline par tout. Au reste, on continua en France à adopter la position du premier Méridien à la mode des Espagnols, jusqu'au règne de Louis XIII. Ce fut le Cardinal de Richelieu qui fit porter l'Edit, par lequel il est sérieusement défendu à tout Géographe, faiseur de cartes, & graveur, de placer le premier Méridien aux Açores ; & il seroit difficile de trouver des Mappemondes Françaises où cela ne soit observé.

I (a).

- septieme  
dans cette  
t bien éloi-  
endue Mo-  
ck, ou par  
ns le plus  
Espagnols  
& l'avoient  
on a trou-  
bleau, la  
me la Flo-  
s n'ont pu  
s; & tout  
e dans un  
ents & des  
elle qu'on

des raisons  
er Méridien  
aux Cana-  
bouffole ne  
Açores, ce  
décline par  
France à  
Méridien à la  
gne de Louis  
lieu qui fit  
ufement dé-  
e cartes, &  
Méridien aux  
trouver des  
ne soit ob-

voit dans quelques cantons de la Géor-  
gie, où l'on n'a encore pu étendre la  
culture.

Le critique n'avoit qu'à combiner les  
dates, pour s'appercevoir qu'il ne pou-  
voit y avoir une grande Monarchie dans  
cette région en 1653, puisqu'en 1662,  
époque de l'arrivée de la colonie An-  
gloise, on n'y vit que quelques Sauvages  
qui vivoient de la chasse.

Je me suis apperçu que le critique  
cite, à chaque instant, les *Dissertations*  
de Gueudeville, ce Moine défroqué,  
qui compiloit en Hollande, pour gagner  
sa vie, quelques relations de voyages.  
On conçoit que, quand on veut connoître  
l'histoire de l'Amérique, il faut recou-  
rir aux Originaux; & non pas citer  
Gueudeville, dont l'*Atlas historique* ne  
peut pas même servir aujourd'hui, &  
sur-tout pour l'Amérique, dont nous  
avons des cartes bien plus exactes, pu-  
bliées par MM. de l'Isle, Danville,  
Green & tant d'autres. Je parlerai enco-  
re ailleurs du mauvais choix des Auteurs  
cités par *Dom Pernety*.



---



---

 CHAPITRE XXXIII

*Des Patagons.*

ON accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait tous ses efforts pour détruire l'existence des prétendus Géants de la Magellanique. A cela je répons, que, quand on entreprend de détruire une chose, il faut être au moins persuadé, que cette chose existe, & l'Auteur n'ajamais été, & n'est pas encore aujourd'hui persuadé de l'existence des Géants: il a même plus de motifs, qu'il n'en avoit en 1767, pour n'y pas croire. Il est très-libre à un chacun d'en penser ce qu'il veut; mais ceux, qui ont lu l'histoire des *Toupi* de la Grece moderne, des *Brucolaques* & des *Timpanites* de l'isle de Santorino, & surtout l'histoire des *Wampires*, sont un peu plus réservés dans leur crédulité que les autres hommes. N'a-t-on pas vu des personnes respectables par leur caractère, & des milliers de témoins venir à Vienne, jurer sur leur damnation éternelle, qu'ils avoient vu des *Wampires*.

Si bientôt on n'amene pas des Géants de la Magellanique en Europe, le peuple même n'y croira plus; *nec pueri cré-*

dent;

en pa

d'hui

alarm

l'Euro

ou tou

les N

le nom

Asiati

Le

Géant

qu'il v

de vai

il s'est

jamais

vante.

S'il

Sud de

té des

Europ

Le c

fait l'

même.

On

un jou

me qui

qu'on f

d'accid

choses

ter le D

D'ab

Guyot

Natura

dent ; & au bout de cinq ou six ans , on en parlera aussi peu qu'on parle aujourd'hui des *Wampires* , qui ont intrigué , alarmé , effrayé une grande partie de l'Europe , & c'étoient des Farfadets , ou tout au plus des Chauve-souris. Aussi les Naturalistes donnent-ils aujourd'hui le nom de Wampire à la Chauve-souris Asiatique.

Le critique qui n'a point vu de ces Géants , n'est pas peu embarrassé , lorsqu'il veut démontrer leur existence par de vains raisonnemens. L'embarras où il s'est trouvé , provient de ce qu'il n'a jamais pu répondre à l'objection suivante.

S'il y avoit une race gigantesque au Sud de l'Amérique , on en auroit montré des individus morts ou vivants en Europe.

Le critique se fâche contre celui qui a fait l'objection , & contre l'objection même.

On assure , que le Pere Delrio se mit un jour si fort en colere contre un homme qui avoit nié l'existence des Démons , qu'on fut obligé de le saigner de peur d'accident. Il faut discuter ces sortes de choses avec modération , & ne pas imiter le Démonographe Delrio.

D'abord le critique rapporte que M. Guyot , qui n'étoit ni Anatomiste , ni Naturaliste , mais un très-habile Marin,

## XIII.

*Recherches*  
tous les  
des pré-  
anique. A  
on entre-  
il faut être  
ette chose  
té , & n'est  
adé de l'e-  
ne plus de  
767 , pour  
à un cha-  
mais ceux,  
upi de la  
ques & des  
ino , & sur-  
font un peu  
lité que les  
vu des per-  
caractere,  
nir à Vien-  
éternelle,  
es.  
des Géants  
ope, le peu-  
ec pueri cre-



ayant trouvé sur un rivage de l'Amérique les os d'un *Géant haut au moins de douze à treize pieds*, les mit fort proprement dans une caisse (a); mais au lieu de rapporter cette caisse en Europe, il la jeta dans la mer, pour calmer la tempête qui s'éleva: un Evêque Espagnol, qui se trouvoit présent, assura, qu'on savoit par expérience qu'il s'élevoit toujours des tempêtes, quand on mettoit des os de Géant dans une caisse, & qu'alors il n'y avoit d'autre remede que de précipiter ces dépouilles au fond de l'Océan. Là-dessus l'Evêque Espagnol mourut, & on le jeta lui-même dans l'eau.

Quand ce conte seroit vrai dans toutes ses circonstances, il prouveroit moins que rien: car ces os avoient apparemment appartenu à quelque quadrupède, à quelque Cheval, ou à quelque Taureau. Le Marin Guyot, n'étant pas anatomiste, a pu sans doute se tromper si grossièrement; puisque Turner qui étoit Chirurgien, ramassa, dans le Brésil, quelques ossements qu'il prit pour les débris d'un squelette humain, gigantesque: mais lorsqu'on les examina bien attentivement en Angleterre, on se convainquit, qu'ils avoient appartenu à un quadrupède.

Je demande après cela à tout homme

---

(a) Dissertation du critique. p. 72.

judicieux

judic  
Porte  
quel  
pas

Co  
avec  
qu'il  
où on  
deur  
en 14  
aune  
de V  
favan  
os q  
magi  
main  
maux

Qu  
tradi  
race  
pays  
trand  
Que  
Thess  
de ce  
sexdi  
Huet

L'A  
après  
sions  
contr  
roit p  
faite

judicieux si le conte de M. Guyot, rapporté par Dom Pernety, prouveroit quelque chose, quand même il ne seroit pas faux dans toutes ses circonstances.

Combien de personnes n'ont pas cru avec Mariani, Valguarnera & Fazelli, qu'il y eut autrefois des Géants en Sicile, où on a déterré des squelettes d'une grandeur étonnante? Celui qu'on trouva, en 1516, près de Mazara, avoit vingt aunes de long; mais malgré ces contes de Valguarnera & de Fazelli, tous les savants sont aujourd'hui d'accord que les os qu'on découvre en Sicile, & dont l'imagination a fabriqué des squelettes humains, sont des restes de grands animaux terrestres ou marins.

Quant on lit l'histoire, on trouve des traditions sur l'existence d'une prétendue race gigantesque, dans presque tous les pays du Monde, & même, dit M. Bertrand, parmi les Sauvages du Canada. Que n'a-t-on pas dit des Géants de la Thessalie, de l'île de Crete, & sur-tout de ceux de la Palestine, qui étoient tous sexdigitaires, à ce qu'assure le savant M. Huet, qui n'a jamais rêvé?

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* après être entré dans de longues discussions sur les grands os fossiles qu'on rencontre presque par-tout en creusant, auroit pu faire une réflexion qu'il n'a point faite: il ne découvre pas, dit-il, l'ori-

gine de cette antique tradition sur l'existence des Géants, si universellement adoptée. Cependant n'est-il pas naturel d'attribuer cette tradition à la découverte même des grands os fossiles? qui étoient aussi connus aux anciens qu'à nous, comme on peut le voir par le Chap. XVIII du 36. Livre de Pline, où il traite de l'ivoire fossile, & de ce qu'il appelle les pierres osseuses, *lapides ossei*. Or l'ignorance de l'Anatomie, jointe au penchant pour le merveilleux qui accompagne toujours l'ignorance, a porté les hommes à attribuer ces dépouilles plutôt à des corps humains, qu'aux carcasses des quadrupedes & des cétacées. Il falloit donc nécessairement que cette tradition sur les Géants, se répandît par-tout où on exhumoit par hazard de ces reliques d'animaux, dont notre Globe contient peut-être de grands dépôts à des profondeurs où les hommes ne creuseront vraisemblablement jamais, en effet on ne voit pas qu'ils aient jamais creusé fort avant, au point qu'on peut assurer qu'il n'y a nulle part au Monde une excavation profonde de 3000 toises, faite de main d'hommes.

Des

ON  
temp  
avec  
une  
Diab  
écaill  
puiss  
Mon  
dont  
à l'ar  
en Eu  
se dif  
étoier  
leurs  
en Eu  
quin,  
Chinc  
fait,  
tres o  
Vatic  
vres p  
né en  
oreille  
maph  
le de

---

 CH A P I T R E   X X X I V .

*Des animaux rares amenés, en différents temps, en Europe.*

ON a amené en Europe, en différents temps, des Negres blancs, des Eskimaux avec leurs barques, des Orangs-Outangs, une femme de la côte de Melinde, des Diabes de Tavoyen, ou des Lézards écailleux, les plus jolis animaux qu'on puisse voir. On amena, du temps de Montaigne, trois Floridiens à Rouen, dont il parle beaucoup dans ses *Essais*, à l'article des Cannibales. On a conduit en Europe deux Siamois olivâtres, qui se disoient être Ambassadeurs; mais qui étoient certainement les plus grands voleurs qui soient jamais venus de l'Asie en Europe; où on a encore vu un Algonquin, cinq ou six Rhinoceros & plusieurs Chinois, dont l'un fut mis, comme on fait, à la Bastille, & dont quelques autres ont travaillé, à la Bibliothèque du Vatican, à la traduction de certains livres pour les Missions. On a encore amené en Europe un Malabare à longues oreilles, une Nègresse prétendue hermaphrodite, & plusieurs Eléphants, dont le dernier est mort à la ménagerie de

Verfailles. On amenoit du temps des Romains, des Hippopotames; mais ils font devenus fi rares sur le Nil, qu'on n'en montre plus que fort rarement en Europe, où l'on a fait voir des Singes-Belzébuts, des Caffoars, plusieurs Auruiches, un Brésilien infibulé, deux Groënlendois, qui, à ce que dit Crantz, ont voyagé pour des affaires inconnues. On nous a amené des Crapauds de Surinam, qui accouchent par le dos, des Paresseux ou des Aïs, des Opossums, des Fourmilliers empaillés, une fille Patagone, qui n'étoit pas haute de quatre pieds, des Anes rayés du Cap, des Caméléons, des Crocodiles, des Serpents à sonnettes, des Serpents épineux, & enfin un Hottentot qui étoit *Monorchis*, & qui ne s'en maria pas moins à Amsterdam.

On attend, depuis deux cents cinquante ans, des Géants de l'Amérique, & personne n'en amene: plus on les attend impatiemment, & plus on s'opiniâtre à n'en pas amener. De sorte que leur existence, qui étoit douteuse en 1540, étoit encore plus douteuse en 1640, & encore plus douteuse en 1767. On voit donc, comme je l'ai dit, que le merveilleux se détruit lui-même de jour en jour, d'année en année.

Si tout ce qu'il y a de singulier parmi les hommes, parmi les animaux, parmi les productions du royaume végétal & mi-

néra  
Terr  
Prin  
on c  
mes  
que;  
uns d  
vain  
gner  
à pa  
tés d  
Ca  
de ta  
qui a  
de f  
peut  
press  
un G  
je, j  
se rap  
lors d  
Le br  
Lond  
soit re  
avoit  
fi-tôt  
Plimo  
curieu  
tendo  
du no  
gens  
avoit  
retour

néral, a été apporté des extrémités de la Terre pour être montré en Europe aux Princes, aux curieux, au public, peut-on concevoir que, s'il y avoit des hommes d'une très-grande taille en Amérique; on n'en eût pas conduit quelques-uns dans l'ancien Monde? non pour convaincre les incrédules, mais pour gagner l'argent du public, toujours porté à payer, lorsqu'on lui offre des curiosités dignes d'être vues.

Caianus étoit un homme de fort grande taille, & peut-être de la plus grande qui ait paru de long-temps: or l'espece de fortune qu'il fit en se montrant, peut nous donner une idée de l'empressement avec lequel on iroit voir un Géant de l'Amérique: on peut, dis-je, juger de cet empressement, si l'on se rappelle ce qui arriva en Angleterre, lors de l'arrivée de la frégate *le Jason*. Le bruit se répandit tout à coup dans Londres, que ce bâtiment, qu'on supposoit revenir des Terres Magellaniques, avoit à son bord un Géant Paragon: aussitôt le grand chemin, qui conduit à Plimouth, fut couvert d'une foule de curieux qui, dans leur impatience, prétendoient aller au devant de ce Monstre du nouveau Monde; mais, comme les gens sensés s'y étoient attendus, on avoit trompé le public, & les curieux retournerent chez eux, sans rien voir,

& furent hués bravement par la populace.

Si on m'objectoit qu'il est impossible de prendre de ces énormes Patagons, non plus que des spectres & des revenants qui ne se laissent aussi jamais prendre, je répondrois que, suivant Pigafetta, on en ehchaina jusqu'à trois qu'on conduisit à bord du vaisseau-la Victoire, où il en mourut deux, & le troisieme s'échappa. On voit par-là que ceux qui admettent l'existence de ces Géants, admettent aussi qu'on peut en prendre. Il est vrai que le sincere Pigafetta ajoute, qu'il fallut employer jusqu'à neuf hommes bien forts, & bien déterminés, pour terrasser un seul de ces Patagons: encore brisa-t-il les plus grosses chaînes dont on les garrotta; quand on lit de pareils récits, on croit lire l'histoire de Picrocole, ou de Pantagruel.

En supposant que la difficulté de saisir un prétendu Patagon colossal, fût aussi réelle qu'elle l'est peu, on comprend bien qu'il resteroit la ressource d'apporter leurs squelettes; mais on a eu soin d'amener aussi peu des individus morts que des individus vivants; tandis que les Eskimaux du détroit de Davis, furent montrés en Europe, la premiere année qu'on découvrit le détroit de Davis. On ne douta point de leur existence; parce qu'on ne laissa aucun moyen

à pe  
ces l  
fure  
& ex  
tutio  
La  
nair  
viem  
caus  
nous  
qui p  
est p  
Géan  
lume  
existe  
conn  
dre r  
me  
trouv  
ordin  
degré  
fois d  
des G  
gafet  
Un  
prouv  
prouv  
tu des  
disent  
Si u  
viden  
losoph  
moins

à personne d'en douter : voilà , dit-on , ces Nains du Septentrion : on peut mesurer , à une ligne près , leur hauteur , & examiner attentivement leur constitution.

La cause qui dégrade la taille ordinaire de l'homme sous le soixante-neuvième degré de latitude Nord , est une cause sensible & palpable ; de sorte que nous connoissons & le phénomène , & ce qui produit le phénomène ; mais il n'en est pas ainsi par rapport aux prétendus Géants de l'Amérique : ils nous sont absolument inconnus , & la cause de leur existence nous est aussi absolument inconnue. Quel Naturaliste pourroit rendre raison de ce que sous le cinquantième degré de latitude Nord , on ne trouve que des hommes de la taille ordinaire , & que sous le cinquantième degré de latitude Sud on rencontre à la fois des hommes de la taille ordinaire & des Géants ? comme Dom Pernety & Pigafetta le disent.

Un fait , qu'on pourroit si aisément prouver , s'il étoit vrai , qu'on a si mal prouvé , sera toujours à mes yeux revêtu des caractères de la fable , quoiqu'en disent Dom Pernety & Pigafetta.

Si un jour on démontre jusqu'à l'évidence , que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé , on avouera au moins que les raisons , qui l'ont induit



en erreur, n'étoient pas mauvaises: si au contraire, on ne démontre pas qu'il s'est trompé, alors on avouera encore que les raisons, qui lui ont fait rejeter cette fable, n'étoient pas mauvaises.

Tout ce que le critique a écrit en faveur des Géants de l'Amérique, est absolument inutile: car on ne peut répondre aux objections de l'Auteur qu'en amenant des Géants même en Europe; mais si deux siècles & demi n'ont pas suffi pour cela, il ne faut plus y penser.

Loin que la Dissertation du critique m'ait convaincu de la réalité de ces énormes mortels, elle m'auroit ôté jusqu'au dernier doute, si j'en avois eu quelques-uns sur leur existence; enfin elle m'eût rendu plus incrédule que jamais, si j'étois du nombre de ceux qui ont cru qu'on trouvoit, au Sud du nouveau Monde, des hommes hauts de douze à treize pieds.



Obj

Q

tuis  
des  
feu  
noï  
tots  
dus  
jam  
mèr  
j'of

L

l'At  
par  
l'ac  
ron  
dap  
poir

ques  
308.  
l'end  
avou

---



---

 CHAPITRE XXXV.

*Observations sur les prétendus Géants de la  
Magellanique.*

## I.

QUAND M. le Président de Maupe-  
tuis a voulu connoître la véritable taille  
des Lapons, il les a mesurés. Quand  
feu M. l'Abbé de la Caille a voulu con-  
noître la véritable taille des Hotten-  
tots, il les a mesurés. Mais les préten-  
dus Géants de la Magellanique n'ont  
jamais été mesurés par ces Voyageurs  
mêmes, qui attestent leur existencé. Or  
j'ose dire que cela est inoui.

Le critique, toujours porté à noircir  
l'Auteur des *Recherches Philosophiques*  
par les imputations les plus odieuses,  
l'accuse d'avoir falsifié la relation de Bi-  
ron, & d'avoir fait débarquer Biron  
dans un endroit où il ne débarqua  
point (a). Mais qu'importe-t-il à l'exis-

---

(a) L'Auteur des *Recherches Philosophi-  
ques* dit expressément dans une note à la pag.  
308. T. I. qu'il n'a pas connu la latitude de  
l'endroit où Biron a cru voir des Géants. S'il  
avoir connu exactement la latitude & la longie

ence de ces prétendus Géants qu'on les ait vus dans la terre Del Fuego, ou sur le bord septentrional du Détroit? puisque l'Auteur convient, que Biron dit avoir vu des hommes hauts de neuf pieds; mais je nie que Biron dise qu'il les a mesurés.

Quand un Géant est trouvé, la chose du monde la plus facile est de le mesurer.

## I I.

Qui croiroit que les différents Voyageurs, qui parlent des Patagons, varient entr'eux de quatre-vingt-quatre pouces, sur leur taille? Cependant cela est aussi vrai que cela est inoui.

(a) Selon la Giraudais, ils sont hauts

---

sude de cet endroit, il l'eût indiqué par le moyen de ses cartes, à une minute près. Or le critique n'indique pas lui-même la position de cet endroit, parce qu'il ne l'a pas su. On a publié jusqu'à trois relations du voyage de Biron, qui ont toutes été inconnues à Dom Pernety, & parce qu'elles lui ont été inconnues, il dit qu'on les a falsifiées. Il y a plus de cent & cinquante Auteurs qu'il étoit absolument nécessaire de consulter sur l'Amérique, qui lui ont été inconnus, & après cela il n'est pas étonnant qu'il ait eu recours à l'Atlas historique du compilateur Gueudeville.

(a) Le 31 Mai 1766, ayant relâché dans la baye Boucaut avec trois hommes de son équipage, M. de la Giraudais vit un grand nombre

d'environ — — —	6 pieds.
Selon Pigafetta , — —	8
Selon Biron , — — —	9
Selon Aris , — — —	10
Selon Jantzou , — — —	11

(a) Selon Dom Pernety , ils  
sont au moins hauts de 12 à  
13 pieds , ce qui donne pour  
la hauteur moyenne  $12\frac{1}{2}$

Selon Argensola , 13

Il résulte de ce calcul qu'à 12 pouces  
par pied , ces Voyageurs varient en-

---

*de Sauvages , il y en avoit jusqu'à 7 à 8 cents ,  
y compris les femmes & les enfans , tous d'une  
très-grande taille , plusieurs d'environ six pieds.*  
Relat. de la Giraudais.

(a) Je fixe ici la hauteur des Géants de Dom  
Pernety d'après le squelette dont il parle à la  
page 83 de sa Dissertation. Car s'il s'est imagi-  
né , qu'on a réellement trouvé en Amérique  
un homme mort dont la taille étoit haute au  
moins de 12 à 13 pieds ; il s'est sans doute  
aussi imaginé , qu'on rencontre en Amérique des  
hommes vivants de cette hauteur-là. Tout ceci  
est fort conséquent : là où les corps morts ont  
la stature gigantesque , il faut bien qu'il y ait  
des Géants ; mais si malheureusement ce sque-  
lette avoit appartenu à un Cheval , alors tout  
ceci ne seroit plus si conséquent. Je dirai dans  
la suite , qu'en ne supposant ce squelette que de  
douze pieds & demi de haut , il se trouveroit  
qu'il avoit appartenu à un individu qui étoit  
plus que Géant. Ainsi il y a dans la narration  
de Dom Pernety un double merveilleux , & il

tr'eux de 84 pouces, ce qui fait déja beaucoup plus que la taille d'un homme ordinaire. Or, pour trouver lequel de tous ces Voyageurs mérite le plus de croyance, il faut bien supposer, que c'est ou la Giraudais, ou Argensola.

## III.

De tous ceux qui doivent avoir vu des Géants en Amérique, aucun n'a su dire s'ils ont de la barbe, ou si à l'instar des autres Américains; il ont le menton naturellement ras. Au reste je ne suis pas étonné que, personne n'ayant pensé à mesurer ces prétendus Monstres, personne n'ait aussi pensé à les observer.

## IV.

Parmi les Voyageurs qui ont attesté l'existence de cette espèce d'hommes colossale, on ne trouve malheureusement aucun Philosophe, aucun Naturaliste, aucun Médecin. Il s'agit d'un fait d'Histoire Naturelle, & ce fait n'est rapporté que par des Auteurs de relations qui n'avoient pas étudié cette science; car enfin Pigafetta, le commis Aris, le romancier Argensola, ne sont pas des Buffon, des d'Aubenton, des Hans-Sloane. M. le Commodor Biron lui-même n'a jamais aspiré à la réputation d'être *Anatomiste*, non plus que M. Guyot.

---

n'a laissé après lui qu'Argensola, comme on le voit par mon calcul.

Le Voyageur le plus respectable par son caractère, par son mérite personnel, enfin feu M. le Lord Anfon, n'a pas daigné seulement faire insérer dans la relation écrite par son Chapelain, le moindre mot sur les prétendus Géants.

Quant à M. Frézier, il n'a jamais vu aucun homme en Amérique d'une taille extraordinaire: mais il en a seulement oui parler, tout comme on en entend parler en Europe.

## V.

On ose bien nous dire que, dans de certaines îles, dans de certains cantons de la Magellanique, on voit aujourd'hui des Géants, & le lendemain des hommes de taille ordinaire: comme si l'espece humaine y étoit tour-à-tour enchantée & désenchantée par la voix des Fées ou celle des Magiciens de l'ancienne Chevalerie, qui faisoient paroître & disparaître un Géant, quand ils vou-

Mais non, ces Géants de la Magellanique ne font qu'errer; & en outre il y a parmi eux des hommes de taille ordinaire, pêle-mêle; de sorte qu'il arrive qu'on voit tantôt les Géants, & tantôt les hommes de taille ordinaire dans le même lieu. J'avoue que cette invention est fort ingénieuse, pour ne laisser voir ces Géants qu'à ceux qui ont les yeux faits pour cela: car quand

quelques jours après, il survient un homme qui a cultivé l'histoire naturelle, & qui a, par conséquent, de bons yeux, on lui dit: vous venez trop tard & fort mal à propos; car les Géants, qui étoient ici hier, sont partis, & personne ne fait où ils sont allés. Si ensuite ce Naturaliste revenoit en Europe faire son rapport, Dom Pernety lui diroit comme il l'a dit à l'Auteur des *Recherches Philosophiques*: *Vous n'êtes pas du tout Logicien; puisque vous vous servez contre l'existence des Géants de preuves négatives: or il est clair comme le jour que tous ceux qui se servent de preuves négatives, ne sont pas Logiciens; & qu'un homme qui assure n'avoir pas vu des Géants & des Démon, est un homme qui raisonne très-mal: car ces Géants ont plusieurs maisons de plaisance dans les sables de la Terre Del Fuego; quand ils ne sont pas dans une de ces maisons, ils sont sans doute dans une autre, & laissent après eux des hommes de taille ordinaire, pour garder leurs châteaux.*

Que répondroit à cela le Naturaliste? il haufferoit les épaules, & ne répondroit rien.

J'observe, que cette confusion de deux races d'hommes si différentes, sous le même climat, sur la même terre, est un fait qui, à mon avis, choque les loix de la Nature autant qu'elle nous est con-

D  
nue :  
ment  
Negre  
ni de  
dois,  
Suédo  
de Gé  
naire  
penda  
même  
Géant  
temen  
vages  
douze  
dimin  
traire  
leux e  
une fa  
Si l'  
ture co  
consti  
alors  
eux d  
grand  
comm

Don  
re les  
dres de

Cet

(a)

nue : il n'y a pas d'hommes naturellement blancs parmi les Negres, ni des Negres parmi les Blancs de l'Europe, ni de très-petits hommes parmi les Suédois, ni des hommes grands comme les Suédois parmi les Eskimaux. Ce mélange de Géants & d'individus de taille ordinaire dans le Sud de l'Amérique, est cependant un fait dont conviennent ceux mêmes qui attestent l'existence des Géants : ils ont vu, disent-ils, indistinctement, dans les mêmes isles, des Sauvages de cinq pieds, & des Sauvages de douze pieds & demi. Ils ont cru par-là diminuer le merveilleux ; mais au contraire ils ont par-là rendu ce merveilleux encore plus incroyable ; c'est étayer une fable par une autre.

Si l'on disoit que ces Sauvages de stature colossale & de taille commune, ne constituent pas deux races distinctes ; alors j'en conclurois, qu'il y a parmi eux des individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robustes, comme parmi tous les autres hommes.

Dom Pernety assure que, pour détruire les Géants de l'Amérique, il faut les foudres de Jupiter. (a)

Cet admirable raisonnement me fait

(a) *Dissertation sur l'Amérique. Page 57.*



ressouvenir de celui des Hongrois : lorsque la Cour de Vienne envoya chez eux une commission & des troupes pour calmer l'affaire des Wampires ; la Cour, dit-on, veut inutilement détruire ces Êtres. Il n'y a que Dieu seul qui puisse les détruire.

Il seroit assez difficile, selon moi, de soudoyer des Géants qui n'existent pas, & qui n'ont jamais existé.

Au reste, il est ridicule de parler de Jupiter, lorsqu'il est question des Sauvages de l'Amérique ; comme il est impie de parler de Dieu, lorsqu'il est question des Wampires. C'est mêler des choses infiniment respectables, avec des fables infiniment absurdes.

## V I I.

La grandeur des insectes du nouveau Monde ne prouve-t-elle donc pas de la façon la plus formelle, la réalité de ces monstrueux mortels qu'on doit avoir vus à la baye Boucaut ? ces insectes ont autant de rapport avec les barbares qu'on voit errer sur la côte déserte des Patagons, que les mouches qu'on voit en Frise ont de rapport avec les chevaux de la Frise, & les vers à soie de la Provence avec les Provençaux.

## V I I I.

Le critique a si peu été en état de démontrer l'existence des Géants, qu'il s'est lui-même à la fin aperçu de la futilité

lité  
posé  
Phil  
gell  
A ce  
lani  
habi  
barb  
quel  
mes  
ans  
nou  
il se  
mém  
Euro  
de l  
de S  
fort  
pece  
pas  
enle  
du  
roit  
mon  
daig  
Fran  
Lap  
seco  
tune  
repe  
dése  
vol  
boiv

lité de ses raisonnemens ; puisqu'il propose de faire voyager les plus illustres Philosophes de l'Europe aux terres Magellaniques pour y examiner les choses. A cela je répons, que ces terres Magellaniques sont si horriblement stériles, & habitées par des nations si brutales & si barbares, qu'au lieu d'exposer la vie de quelques Philosophes ; de quelques hommes précieux qui ne naissent pas tous les ans, & pour la conservation desquels nous ne saurions former trop de vœux, il seroit infiniment plus commode, & même plus sensé d'amener des Géants en Europe. Premièrement ils sont sujets nés de l'Espagne par la prise de possession de Sarmiento, ou par le droit du plus fort, qui, selon Sepulveda, est une espèce de droit divin : ainsi on ne feroit pas à ces Géants un bien grand tort d'en enlever quelques-uns sous le bon plaisir du Roi d'Espagne, qui ne refuseroit par cette permission, si on lui remontreroit que le Roi de Suede a bien daigné accorder aux Académiciens François la permission d'enlever deux Lapons ; un mâle & une femelle. En second lieu, ces Géants feroient une fortune si rapide en Europe, qu'ils ne se repentiroient jamais d'être sortis de leurs déserts. M. Guyot assure qu'ils mangent volontiers des chandelles de suif, & qu'ils boivent volontiers de l'huile : en ce cas

leur entretien ne coûteroit pas beaucoup ; mais ce qui me fait le plus de peine : c'est que le même M. Guyot ajoute qu'ils sont fort dévots & fort jaloux : *il y en avoit un entr'eux*, dit-il, *qui marmotoit continuellement ; on en demanda la raison, le Chef fit entendre qu'il prioit, en montrant le Ciel.*

M. de la Giraudais, autre Voyageur aussi exact & aussi éclairé que celui que je viens de citer, dit au contraire, que les Paragons ne sont pas du tout jaloux : *leurs femmes étoient très-blanches, jolies & avoient l'air d'être très-modestes ; quoique leurs maris mêmes engageassent les François à leur faire des caresses (a).*

Ces Paragons connoissoient bien peu les François, qui se sont fait chasser neuf fois d'Italie, dit M. de Montesquieu, à cause de leurs liberrés avec les femmes, & de leur insolence avec les filles. (b)

## I X.

Après avoir tant parlé des Géants, il faut bien finir par rechercher ce qu'on entend par ce mot de *Géant*.

On assure qu'un Auteur Allemand a

(a) *Relation de la Giraudais.* On y reconnoît bien le génie d'un Marin, qui faisoit à sa guise des dissertations sur les mœurs des Sauvages.

(b) *Esprit des Loix. Liv. X. Chap. XI.*

prouvé par des raisons physiques, qu'il n'y a point de Géants dans l'espece humaine, & que ces hommes, que nous voyons paroître de temps en temps, & dont la taille excède de beaucoup la stature commune, sont des Monstres. Comme je n'ai pas vu cet ouvrage, je n'en puis apprécier les preuves; mais cet Auteur a pu employer des raisons admissibles. D'ailleurs, on connoît aujourd'hui tous les pays habités du Globe, hormis l'intérieur des Terres Australes: on a vu néanmoins sur les côtes de ces Terres, des hommes qu'on suppose ressembler au reste des habitants: Dampierre en a rencontré quelques-uns, ainsi que Pelsart: ceux qui ont été vus par Pelsart, étoient de la hauteur ordinaire, & n'avoient rien de singulier, sinon qu'ils marchent quelquefois droits & d'autrefois sur leurs mains & sur leurs pieds, comme les Négrillons se traînent dans le sable avant qu'ils sachent se tenir debout. Corneille de Bruin nous a aussi donné le portrait d'un homme des Terres Australes, qui étoit plutôt petit que grand. Or dans tous les pays connus du Globe on n'a pas trouvé une seule espece d'hommes qui excédât la taille ordinaire; mais on a trouvé quelques especes au-dessous de la grandeur commune: tels sont les Samoyèdes, les Lapons, les Scrélingers du Groënland, & les Innuits

que nous nommons Eskimaux. Ne seroit-il pas bien étonnant après cela, que la Nature si uniforme, si constante, si invariable par-tout où le genre humain est répandu, eût précisément violé cette règle, & rompu ce modele dans un très-petit canton à l'extrémité de l'Amérique: & cela non pas à l'égard de tous les habitants, mais seulement à l'égard d'un très-petit nombre; de sorte qu'elle n'y auroit pas produit une race de Géants, mais seulement quelques familles de Géants.

Dans les especes animales, la Nature n'a pas entièrement observé cette uniformité: mais elle l'a plus observé qu'on ne pense; car la plus petite espece de Chiens est une race fastice & artificielle, que l'homme, qui a grandit ou rapériffes ces animaux à sa volonté, a ainsi réduite: abandonnée à elle-même dans les bois, elle reprendroit insensiblement la taille du Chien berger, qui est le prototype de tout le genre.

Quant aux autres especes de quadrupedes, on peut assurer qu'il y a parmi elles des variétés: cependant le plus grand Cheval de Hollande, n'est pas un Géant respectivement au plus petit Cheval du Nord, ou de la Chine: non plus qu'un Suédois, ou un Allemand n'est un Géant respectivement à un Lappon ou à un Groënlandois. M. de Buffon assure qu'un

hom  
la ra  
le d'  
se ét  
cette  
en f  
c'est  
étab  
pied  
dix  
dans

Co  
Pern  
dans  
nous  
ainsi  
En f  
dit,  
les ta  
six p  
gran  
les ja

(a  
l'hom  
ter la  
toutes  
trouve  
là, &  
alors l  
le gra  
l'Emp  
leur-l

homme de dix pieds seroit un Géant ; par la raison qu'il auroit le double de la taille d'un homme ordinaire , qu'on suppose être de cinq pieds (a). Pour étendre cette proposition au point qu'on puisse en faire une regle pour savoir ce que c'est véritablement qu'un *Géant*, il faut établir que la taille ordinaire est de cinq pieds trois pouces : ainsi un individu de dix pieds & demi , seroit un Géant , dans toute la rigueur des termes.

Cet énorme humain dont parle Dom Pernety , & dont M. Guyot mit les os dans une caisse , avoit , à ce qu'on ose nous dire , douze à treize pieds de haut : ainsi il se trouve qu'il étoit plus que *Géant*. En supposant qu'il avoit , comme j'ai dit , 12 pieds , alors il auroit eu , depuis les talons jusqu'à la bifurcation du tronc , six pieds trois pouces : en sorte qu'un grand Européen auroit pu passer entre ses jambes debout. C'est bien faite de ré-

---

(a) Quand on porte la taille ordinaire de l'homme à 5 pieds 3 pouces , on ne fait qu'adopter la mesure la plus modérée ; car en prenant toutes les nations les unes parmi les autres , on trouveroit peut-être qu'on pourroit aller au-delà , & si on alloit jusqu'à 5 pieds 6 pouces , alors la taille gigantesque seroit de 11 pieds : le grand Arabe qui se montra à Rome sous l'Empire de Claude , n'avoit pas cette hauteur-là.

flexion qu'on donne dans un tel merveilleux.

Si l'on met cet horrible colosse sur un petit cheval, on voit qu'on augmente le merveilleux de beaucoup ; mais si l'on veut encore l'augmenter davantage, il n'y a qu'à faire faire à ce colosse & à ce cheval vingt lieues par jour sans boire ni manger : ce qui ne seroit pas beaucoup pour un de ces Chevaux jeûneurs de l'Amérique, qui, à ce que dit le critique, restent trois jours & trois nuits sans prendre aucune nourriture, & sans s'abreuver, & cependant, ajoute-t-il, ils sont bien plus beaux que les Chevaux d'Espagne, & font soixante lieues d'une seule course, sans s'arrêter.

Quand on nous amenera de ces hommes de l'Amérique, hauts de 12 à 13 pieds, alors on croira volontiers tout ce que Dom Pernety dit des chevaux ; mais il exagère en parlant des bêtes, comme il a exagéré en parlant des hommes.

---

## C H A P I T R E   X X X V I .

### *Observations sur les Voyageurs.*

**I**L est naturel de faire l'objection suivante.

Ceux qui disent avoir vu des Géants

de d  
aucu  
Donc  
Pa  
re, q  
te Eg  
les fe  
qui fa  
cepen  
fausse  
rile d'  
Au  
regle  
il y en  
comm  
par in  
& enf  
font d  
ce n'e  
rité,  
fants,  
connu  
tails q  
pour n  
insupp  
joint.

On s  
on se p  
que da  
yageu  
trouve  
mais c  
réfléch

de dix pieds & demi de haut, n'ont eu aucun intérêt à mentir si étrangement. Donc ils n'ont pas menti étrangement.

Paul Lucas n'avoit aucun intérêt à dire, qu'il avoit vu le Diable dans la haute Egypte, ni Tavernier à assurer, que les femmes Turques sont des sorcieres qui savent nouer & dénouer l'aiguillette: cependant ils ont dit cela. Quand une fausseté est découverte, il est assez inutile d'en découvrir les motifs.

Au reste, on peut établir comme une regle générale, que sur 100 Voyageurs, il y en a 60 qui mentent sans intérêt, & comme par imbécillité, 30 qui mentent par intérêt, ou si l'on veut par malice, & enfin 10 qui disent la vérité, & qui sont des hommes: mais malheureusement ce n'est point encore tout de dire la vérité, il faut rapporter des faits intéressants, des observations dignes d'être connues, & ne pas tomber dans des détails qui n'en sont pas moins puérides pour n'être pas faux, & qui deviennent insupportables, lorsque l'ennui y est joint.

On s'est plaint depuis long-temps, & on se plaint encore tous les jours, de ce que dans cette foule importune de Voyageurs qui se mêlent d'écrire, il s'en trouve si peu qui méritent d'être lus; mais cela n'est pas étonnant, lorsqu'on réfléchit que ce sont ordinairement des



Marchands, des Flibustiers, des Armateurs, des Aventuriers, des Missionnaires, des Religieux qui servent d'aumôniers sur les vaisseaux, des Marins, des Soldats ou des Marchands même: l'Histoire Naturelle, l'Histoire Politique, la Géographie, la Physique, la Botanique, sont pour la plupart d'entr'eux, comme les Terres Australes dont on entend toujours parler & qu'on ne découvre jamais. De tant de Religieux, qui ont décrit leurs longues pérégrinations, il n'y en a que très-peu qui se soient distingués, & pour ainsi dire élevés au-dessus du vulgaire des Auteurs de relations, sur lesquels ils auroient dû avoir, à ce qu'il semble, quelque supériorité; mais leur jeunesse est entièrement consacrée à la Théologie, la chose du monde la plus inutile pour un voyageur. Il y a dans chaque ordre monastique un degré de crédulité plus ou moins grand, & on doit cette justice aux Jésuites, que leurs Missionnaires ont été plus dégagés que tous les autres des préjugés grossiers. Ce qui est vrai par rapport aux ordres monastiques, est encore vrai par rapport aux différentes nations: j'ai lu une certaine collection faite en Allemagne, où l'on a rassemblé tous les voyages écrits par des Juifs, dans le goût de l'itinéraire de Benjamin de Tudèle, & je puis assurer n'avoir jamais lu de relations où

D  
il y ait  
bue pa  
tion &  
aussi d  
superst  
pis est  
aussi p  
gnols,  
gés par  
traduis  
de l'ori  
& minu  
bien se  
pour u  
dans le  
en ceci  
genres  
ralem  
en excep  
Pocoke  
nent pl  
vent av  
ont touj  
diques,  
disent,  
pas été  
homme  
toute éc  
Parmi l  
tre un v  
auroit p  
Auteurs  
reste, M  
To

il y ait plus de faussetés, que je n'attribue pas à la malice, mais à la superstition & à l'ignorance. Les Espagnols sont aussi dans leurs relations pitoyablement superstitieux, exagérateurs, & ce qui pis est, d'une prolixité affomante: aussi presque tous les voyageurs Espagnols, traduits en François, sont abrégés par les traducteurs: M. Eidous, en traduisant Gumila; l'a réduit à la moitié de l'original. Les Italiens sont crédules & minutieux: ces deux défauts se font bien sentir dans Gemelli, qui passe pour un de leurs meilleurs voyageurs dans les pays lointains. Les Anglois ont en ceci, comme en beaucoup d'autres genres, réuni les extrêmes; mais généralement parlant leurs voyageurs, si on en excepte Halley, Wood, Chau, Anson, Pocke, Dampierre, Adisson, raisonnent plus profondément qu'ils n'observent avec exactitude. Les Hollandois ont toujours eu la réputation d'être véridiques, & on peut compter sur ce qu'ils disent, lorsque leurs voyageurs n'ont pas été, comme Aris & Struys, des hommes nés dans un état qui exclut toute éducation & toutes connoissances. Parmi les François, il vient de paroître un voyageur qui, s'il avoit plus écrit, auroit peut-être éclipsé les plus célèbres Auteurs de son pays dans ce genre. Au reste, Mr. le Poivre a rempli son titre.

de *Voyageur Philosophe* & c'est beaucoup (a).

Les Allemands ont produit des voyageurs très-estimables, tels que Kempfer, qui à un grand sens joignoit une étude profonde de l'Histoire Naturelle, si nécessaire pour écrire un bon voyage, que sans elle il me paroît presque impossible de réussir; & c'est une espece de prodige, qu'avec le secours seul d'une grande lecture & de peu de connoissances physiques, M. le Chevalier Chardin ait pu produire un ouvrage tel que celui dont on lui est redevable: il est parmi les Voyageurs modernes ce qu'est Pausanias parmi les anciens, Polybe parmi les Historiens, & Strabon parmi les Géographes. Cet homme avoit un esprit si juste, & une pénétration si grande, qu'il devina les principes sur l'influence des climats, que M. de Montesquieu a développés; ainsi qu'il avoit deviné la véritable origine du Despotisme oriental que M. Boulanger a tâché de développer (b). Enfin il étonne

---

(a) Cet petit ouvrage de M. le Poivre, est intitulé, *Voyage d'un Philosophe, ou Observations sur les mœurs & les arts des peuples de l'Afrique & de l'Asie.*

(b) Le premier chapitre du gouvernement civil, qui, dans la grande édition de Chardin in-4°. se trouve à la p. 286 du T. 3, renferme

D  
 autant  
 que le  
 ses con  
 & cela  
 cette  
 Franç  
 Il est  
 de la  
 parti,  
 de Voy  
 pays d  
 Montin  
 beck,  
 Berg,  
 & Falk  
 næus o  
 tier: s'  
 d'écrire  
 ver ave  
 bien pl  
 dans le

---

le germe  
 ger sur le  
 roit plut  
 la Sageff  
 fluence d

autant par la force de son jugement, que le Voyageur Belon nous étonne par ses connoissances en Histoire Naturelle, & cela dans le seizieme siecle, lorsque cette science ranimée par la voix de François I, sortoit d'une nuit profonde.

Il est sans doute bien-surprenant, que de la seule Université d'Upsal il soit parti, depuis 1745 jusqu'en 1760, plus de Voyageurs Naturalistes que d'aucun pays de l'Europe: Ternstroem, Calm, Montin, Hasselquist, Torenus, Osbeck, Lœffling, Kæhler, Solandre, Berg, Rolandre, Martin, Alstrœmer & Falk. Tous ces disciples de M. Linnæus ont presque parcouru le Globe entier: s'ils l'avoient aussi bien possédé, l'art d'écrire élégamment, que celui d'observer avec justesse, leurs ouvrages seroient bien plus répandus; mais en excellant dans le fond, ils ont péché dans la forme.

---

le germe de toutes les idées de feu M. Boulanger sur le Despotisme. M. de Montesquieu paroît plutôt avoir pris dans Chardin que dans la *Sagesse* de Charron, son principe sur l'influence des climats, ou il ne l'a pris nulle part.



---

## CHAPITRE XXXVII.

*Examen des motifs que peut avoir eus  
l'Auteur des Recherches Philosophi-  
ques pour nier l'existence des prétendus  
Géants de la Magellanique.*

**O**N a objecté, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu un intérêt tout particulier pour ne pas admettre l'existence des prétendus Géants : car, dit-on, s'il l'avoit admise, il eût détruit son propre système sur la dégénération de l'espèce humaine au nouveau Monde.

Cette objection n'est pas commune, & celui qui l'a faite n'y a pas réfléchi. Pour que cette objection fût bonne, il faudroit que tous les Américains fussent des Géants ; mais si ces Américains sont imberbes, si leur corps est entièrement dépilé, s'ils sont presque insensibles en amour, si la propagation est très-foible parmi eux, s'ils manquent de forces pour porter & remuer des fardeaux comme les autres hommes, s'ils se sont laissés subjuguier par les moindres petites armées Européennes, s'ils manquent d'esprit & de mémoire, si leur nom seul est une injure pour les Créoles, qu'impor-

te-t-il  
abâta  
ou no  
trémis  
Puisq  
sont q  
taille

Les  
divid  
côté d  
statur

Pou  
fût bo  
gigan  
les Am  
de per  
tion à  
se la p  
dans l  
*ægrif*

Si a  
à tren  
berbes  
tre cel  
de deu  
de dix  
de M  
grand  
à-dire  
vent c  
qui fo  
sauvag

te-t-il donc à cette race pusillanime & abâtardie, qu'il y ait quelques Géants ou non dans un très-petit canton à l'extrémité de leur malheureux continent? Puisqu'il n'en est pas moins vrai qu'ils sont quant à eux une race foible & de taille médiocre.

Les Lapons en sont-ils moins des individus chétifs & dégradés; parce qu'à côté d'eux on rencontre des Suédois d'une stature imposante & d'une belle figure?

Pour que cette objection qu'on a faite, fût bonne, il faudroit dire, que la taille gigantesque est la taille ordinaire de tous les Américains, & que ceux, qui sont de petite taille, ne sont qu'une exception à la règle. Or, ce seroit dire la chose la plus absurde qui pourroit tomber dans l'esprit d'un homme malade: *velut ægri somnia.*

Si au nouveau Monde il y a vingt-cinq à trente millions d'Américains tous imberbes & hauts de cinq pieds, & si outre cela il y a encore au nouveau Monde deux ou trois mille hommes élevés de dix pieds & demi; ce petit nombre de Monstres pourroit-il empêcher le grand nombre d'être ce qu'ils sont? c'est-à-dire, des mortels abrutis qui ne peuvent cultiver ni les sciences, ni les arts; qui sont, ou dans la misere de la vie sauvage, ou dans la misere de la servi-

tude, le rebut de l'espece humaine, & le triste objet d'une stérile pitié.

Pour que cette objection qu'on a faite ne fût pas entièrement déplacée, il falloit tout au moins commencer par faire venir quelques-uns de ces Géants en Europe, afin qu'on eût pu les mesurer; car j'ai démontré qu'en Amérique ce n'est pas la coutume de mesurer les Géants. Attaquer des faits très-avérés par des faits plus que douteux, est une mauvaise maniere de raisonner. Mais que seroit-ce donc, si on attaquoit des faits très-avérés par des faits absolument faux? Alors on seroit comme cet Indien de Calécut, qui prouvoit que notre Globe ne tourne pas autour du Soleil: car disoit-il, notre Globe est posé sur le dos d'une Tortue, & cette Tortue est soutenue par un Eléphant: je vous laisse à juger après tout cela, ajouta-t-il; si un Globe posé sur le dos d'une Tortue, peut tourner autour du Soleil, comme l'affurent ces Franguis qui n'ont pas le sens commun.

Pour démontrer jusqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a pas été guidé par les intentions qu'on lui prête, il suffit de placer ici ses propres termes.

„ Si la totalité de l'espece humaine est „ indubitablement affoiblie & dégénérée

D  
 „ au n  
 „ on in  
 „ tite  
 „ térée  
 „ nom  
 „ qui e  
 „ reco  
 „ nous  
 „ pas m  
 „ jouit  
 „ plus  
 „ qu'el  
 „ que l  
 On y  
 convain  
 xistenc  
 son syst  
 talité d  
 aucune  
 chacun  
 foibliss  
 ne con  
 des ind  
 bre: on  
 qui est  
 ganisme  
 les, n'e  
 y a d'ar  
 Ainsi le  
 un moti

(a) R

„ au nouveau continent, que pourroit  
 „ on inférer de la découverte d'une pe-  
 „ tite horde moins débile & moins al-  
 „ térée que le reste, & qui est très-peu  
 „ nombreuse, au rapport même de ceux  
 „ qui en attestent la réalité? Au lieu de  
 „ recourir à la puissance créatrice, que  
 „ nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il  
 „ pas mieux de dire que cette petite horde  
 „ jouit d'un climat plus pur, d'un air  
 „ plus sain, d'une terre plus bénigne;  
 „ qu'elle use d'aliments plus succulents  
 „ que les autres races Américaines, (a)?

On voit par-là, que l'Auteur a été convaincu, qu'en admettant même l'existence des prétendus Géants Patagons, son système sur la dégénération de la totalité des Américains ne pouvoit souffrir aucune atteinte; & cela est si vrai, que chacun est à portée de concevoir que l'affoiblissement dans une espece d'animaux, ne concerne pas le plus petit nombre des individus, mais le plus grand nombre: on conçoit encore qu'un individu qui est manifestement vicié dans son organisme, dans ses facultés intellectuelles, n'en est pas moins vicié, parce qu'il y a d'autres individus qui ne le sont pas. Ainsi le critique a eu tort de supposer là un motif auquel l'Auteur n'a pas pensé:

---

(a) *Recherches Philosophiques*, Tome I. p. 382.



car l'Auteur lui seul fait ce qu'il a pensé; & quand on a ses expressions, il ne faut pas chercher ses idées; mais il falloit absolument lui supposer un tel motif, pour se procurer celui de le noircir maladroitement, en l'accusant d'avoir falsifié des relations imprimées, qui sont entre les mains de tout le monde, & qu'il eût été par conséquent très-inutile de vouloir falsifier. D'ailleurs, si les Géants de 12 à 13 pieds existent, ils existent indépendamment des relations.

Comme la critique est une ostentation de ses forces, il faut nécessairement qu'elle soit soutenue par une supériorité de connoissances: car c'est se vouer à la risée, que de tomber dans des fautes infiniment plus lourdes que celles qu'on impute aux autres avec aigreur.

Il faut savoir que l'historien Laët n'a jamais été en Amérique; & Dom Pernetty le fait aller en Amérique, où il lui montre des femmes sauvages enceintes à l'âge de 80 ans, que Laët n'a eu garde de voir, dans son cabinet d'Anvers ou d'Amsterdam (a).

Je n'ai jamais trouvé dans tous les livres, une bévue plus plaisante: il en réulite, comme on voit, que le critique a cité par vanité des ouvrages qu'il n'a pas lus, ou qu'il n'a pas compris; car il n'y a en ce-

---

(a) *Dissertation sur l'Amérique*, p. 88.

la au  
& Pi  
ne le  
Au  
repro  
pêche  
teurs  
par ra  
ou si  
que,  
plus

Qu  
Moine  
le Mo  
qui vo  
les *D*  
xand  
en Tar  
posé d  
prouve  
pour p  
rins &  
montr  
dore d  
dont e  
reur. E  
compil  
connoi  
cheoux  
Qua  
ceux q  
d'après  
lée & I

la aucun milieu. Il cite aussi Marcgrave & Pison, d'une manière qui prouve qu'il ne les avoit pas lus.

Au reste, sans prétendre faire ici des reproches au critique, je ne puis m'empêcher de lui représenter, que les Auteurs dont il s'est servi, sont si surannés par rapport aux pays de notre continent, ou si modernes par rapport à l'Amérique, qu'il n'étoit pas possible de faire un plus mauvais choix.

Quand il parle des Tartares, il cite le Moine Plan Carpin qui voyageoit en 1246, le Moine Rubrequis, fameux imposteur qui voyageoit en 1253, Buchequius, & les *Dies geniales* du Jurisconsulte Alexandre ab Alexandro, qui n'a jamais été en Tartarie, mais en revanche il a composé deux savants chapitres: l'un pour prouver qu'il y a des spectres, & l'autre pour prouver qu'il y a des hommes marins & des Sirenes, qui se sont souvent montrées, dit-il, aux Philosophes Théodore de Gaza & George de Trapezunte, dont elles étoient amoureuses à la fureur. Est-ce donc bien dans un pareil compilateur qu'on peut apprendre à connoître les mœurs des Tartares Manchoux & Mongols?

Quant aux Auteurs sur l'Amérique, ceux que le critique cite le plus souvent d'après Guédeville, ce sont le P. Feuillée & Frézier, qui venus près de deux

cents ans après la découverte de l'Amérique, n'ont rien pu dire sur la situation où elle étoit à la fin du quinzième siècle, ils n'ont pu rien nous apprendre sur cette époque terrible & mémorable où une moitié du Monde fut subjuguée par l'autre.

Le critique assure qu'il a lu & relu une quantité de *Relations de l'Amérique*. Mais pourquoi donc ne pas citer ces relations? Pourquoi donc recourir à l'Atlas historique de Gueudeville? Ceux qui se connoissent en livres, ne pourront jamais comprendre cela. Ce qu'il y a encore de plus incompréhensible, c'est que le critique ajoute, que les Auteurs qu'il cite sont les mieux instruits & les plus dignes de foi: comme si le Moine Rubrequis & l'Avocat Alexandre ab Alexandro étoient croyables en ce qu'ils rapportent des Tartares.

Quant à moi qui n'ai jamais fait des *Dissertations critiques*, il me paroît, que je m'y serois pris tout autrement: j'aurois cité les bons Auteurs, & non les plus méprisables qu'on connoisse: j'aurois cité les Auteurs contemporains, & non ceux qui sont venus deux siècles après l'époque dont il est question: j'aurois cité des Auteurs que j'aurois lus, & non des Auteurs que je n'aurois pas lus. Si j'avois été membre de quelque Académie, & que j'eusse jugé à propos de lire ma Disserta-

DE  
tion  
n'auro  
ouvra  
tiere  
autan  
proch  
public

C I

L  
J E fu  
montr  
l'ouvr  
portoi  
je m'e  
Vois  
„ Q  
„ de E  
„ que  
„ de p  
„ l'org  
„ vée  
„ qu'il  
„ qu'il  
„ de l  
„ les f  
„ ench  
„ com  
„ plan

tion devant cette Académie; alors je n'aurois rien négligé pour donner à mon ouvrage toute la perfection dont la matière eût été susceptible, pour éviter, autant qu'il eût été en moi, ou les reproches de mes confreres, ou ceux du public.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

### *De l'Organisation de la matiere.*

**J**E suis réellement fâché de devoir démontrer, que le critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. S'il ne m'importoit pas de faire cette démonstration, je m'en serois volontiers dispensé.

Voici les termes du critique. Pag. 76.

„ Que M. de P. moins timide que M.  
 „ de Buffon, veuille soutenir avec lui,  
 „ que la matiere ne s'est organisée que  
 „ depuis peu au nouveau Monde; que  
 „ l'organisation n'y est pas encore ache-  
 „ vée de nos jours, c'est une opinion  
 „ qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant  
 „ qu'il lui plaira; on ne fera pas obligé  
 „ de l'en croire sur sa parole, puisque  
 „ les faits déposent contre lui. Mais qu'il  
 „ enchérisse sur M. de Buffon, qui ne  
 „ comprend dans son hypothese que les  
 „ plantes & les animaux; & que M. de

„ P. veuille l'étendre sur toutes les ra-  
 „ ces d'hommes en général Américains,  
 „ alors on pourra lui dire ce qu'il dit  
 „ au Docteur Maty: vos réflexions ne  
 „ sont pas heureuses; on pourra même  
 „ ajouter: vos arguments sont bien foi-  
 „ bles; & le comble du ridicule est de  
 „ fermer les yeux à l'évidence, & de  
 „ vouloir s'appuyer de phénomènes in-  
 „ contestablement faux „

Il résulte, comme on voit, de cette  
 imputation que M. de P. a soutenu que  
 la matière ne s'est organisée que depuis  
 peu en Amérique. Mais le lecteur ne fera  
 pas peu surpris d'entendre qu M. de P.  
 a soutenu précisément le contraire. Voici  
 d'abord comme il s'exprime là-dessus.  
 T. I. p. 114. 115.

*La Nature auroit-elle été assez impuissan-  
 te pour n'achever son ouvrage ou pour ne le  
 compléter que par intervalles? Elle avoit  
 placé en Amérique des animaux absolument  
 différents de ceux qui vivent dans le reste  
 de l'Univers connu: ces animaux étoient-  
 ils aussi d'une création postérieure à celle  
 des individus vivifiés de notre hémisphère?  
 On tomberoit dans l'absurdité, si l'on dé-  
 fendoit une telle hypothèse, & si on admet-  
 toit une formation successive d'êtres organi-  
 sés; pendant qu'on est convaincu qu'il ne  
 paroît pas même sur la scène du Monde un  
 nouvel insecte. Les germes sont aussi anciens  
 que les espèces, & les espèces paroissent aussi*

ancien  
 sponta  
 les P  
 étoient  
 percev  
 taphy  
 On  
 que l  
 ques a  
 souter  
 tande:  
 la sce  
 il a a  
 aussi a  
 qu'elle  
 rejeté  
 ble, l'  
 au no  
 me co  
 la créa  
 une or  
 & sur-  
 mes fo  
 les esp  
 le Glo  
 dans l'  
 ne, est  
 n'est p  
 seuls p  
 tout h  
 critiqu  
 Si l'o  
 teur d

anciennes que le Globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si long-temps les Philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais Physiciens pour s'apercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

On voit par ce passage si formel, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a rejeté, comme une absurdité insoutenable, la formation fortuite & spontanée: il a ajouté, qu'il ne paroît pas sur la scene de l'Univers un nouvel insecte: il a ajouté encore, que les especes sont aussi anciennes, selon lui, que le Globe qu'elles habitent. Il a donc absolument rejeté, comme une absurdité insoutenable, l'organisation récente de la matiere au nouveau Monde; car un enfant même conçoit, que celui qui n'admet pas la création spontanée, n'admet pas aussi une organisation récente de la matiere, & sur-tout lorsqu'il assure, que les germes sont aussi anciens que le Globe, ou les especes animales aussi anciennes que le Globe. Ces propositions rentrent l'une dans l'autre: ce qui est contenu dans l'une, est contenu dans toutes les deux. Ce n'est pas ici une chose dont les savants seuls puissent juger: c'est un fait dont tout homme qui sait lire peut juger. Le critique seul en a mal jugé.

Si l'on se rappelle tout ce que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a dit,

dans plus de trente endroits, de la destruction des grands quadrupèdes en Amérique, des os fossiles, des inondations & des vicissitudes physiques, de la retraite des Américains dans les montagnes, de leur tradition sur un Cataclysme; alors on verra qu'il a par-tout combattu ce système même, que le critique lui fait un crime de défendre. Lorsqu'il a soutenu que les grands animaux ont été anciennement anéantis en Amérique par les déluges & volcans, il ne prévoyoit sans doute pas qu'un critique viendrait l'accuser d'avoir soutenu l'organisation récente; puisqu'il est, dans son livre, exactement question du contraire. Il s'agit d'une ancienne destruction.

Je démontrerai par un autre passage encore plus formel que le premier, que loin d'avoir adopté ou outré le sentiment de M. de Buffon, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, n'a point du tout été d'accord avec cet illustre Naturaliste.

Voici encore une fois ses termes. T. I. p. 23.

*La grande humidité de l'Atmosphère en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupissantes, répandues sur sa surface, étoient, dit-on, les suites d'une inondation considérable qu'on y avoit essuyée dans les vallées & les bas fonds, & dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au*

long  
cet év  
la plu  
dépra  
sembl  
moins  
de Bu  
core  
avoit  
puis  
sions  
& qu  
tiles.  
cevoit  
sortir  
crépiti  
traire  
ou a  
vigues  
pece s

On  
teur  
de M  
l'est  
vre:  
voit  
surd  
réfut  
cédé  
Q  
aux  
bien  
voit

*long : il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plupart des causes qui avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants : & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficulté que l'hypothèse de Mr. de Buffon, qui suppose que la Nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les Etres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs, il n'est pas aisé de concevoir que des Etres quelconques seroient au sortir de leur création dans un état de décrépitude & de caducité : il paroît au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande que leur espèce seroit plus nouvelle.*

On voit par-là évidemment, que l'Auteur n'a pas adopté du tout le sentiment de M. de Buffon, comme le critique se l'est mis dans l'esprit : il attaque un livre : il a ce livre sous les yeux & il ne voit pas ce qui y est, & y met des absurdités qu'il forge uniquement pour les réfuter. Je n'ai jamais vu un pareil procédé, ni si peu de bonne foi.

Quand même l'Auteur auroit adhéré aux opinions de M. de Buffon, il seroit bien éloigné de s'en repentir ; & s'il n'avoit eu ou cru avoir des raisons très-for-



tes pour ne point embrasser, en quelques points, les idées de ce grand homme, il auroit senti autant de plaisir à le suivre qu'il a eu de peine à l'abandonner. Dom Pernety, qui n'a jamais lu les ouvrages de M. de Buffon, comme je l'ai démontré à l'article des animaux, s'imagine qu'il lui seroit fort facile de détruire le système de l'organisation récente; mais il se trompe, & s'il vouloit jouter en cette matiere contre M. de Buffon, il éprouveroit une résistance où tous ses vains efforts échoueroient. Il se contente de dire, que *les faits déposent contre*; mais quels sont ces faits? Voilà ce que j'eusse été charmé de savoir. On ne peut opposer à l'hypothese de l'organisation récente que de très-fortes probabilités, & non des faits; car, quand la Nature opere, elle opere en silence & pour ainsi dire, sans témoins. Je parle ici dans le système de M. de Buffon.

J'ai prouvé que le critique lui seul a trouvé dans les *Recherches Philosophiques* des choses que personne ne sauroit y trouver: il n'a donc pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. Voilà ce que je devois faire voir.

Je me souviens que quelqu'un m'a un jour proposé le problème suivant:

*Est-ce un avantage pour un Auteur d'être bien ou mal compris par son Critique?*

Je répondis qu'il n'y avoit pas à opter,

& qu'un paraisson moins ment m'fix objet accablé vaifes r mais fat roit être je défie la bien à l'aven tenir un se, avo chicanes par fern son pro en poin l'avocat

## C H

*Des plus*

CETTE est abso fond ce livre.

L'AUT en ric o

& qu'un critique éclairé étoit sans comparaison préférable à un autre critique moins éclairé; parce qu'il vaut infiniment mieux d'être assailli par cinq ou six objections bien faites, que de se voir accablé par un grand nombre de mauvaises raisons: alors on n'est pas blessé, mais fatigué. Je dis qu'une critique pourroit être si foncièrement mal faite, que je défierois l'écrivain le plus habile de la bien réfuter. Ceci ressemble beaucoup à l'aventure d'un avocat, qui, pour soutenir une cause manifestement mauvaise, avoit rempli son Factum de mille chicanes: là-dessus le défendeur attesta par serment, qu'il aimoit mieux perdre son procès, que de répondre de point en point à tant de mauvaises raisons; & l'avocat triompha.

---

## C H A P I T R E   X X X I X .

*Des plus anciens peuples de notre continent.*

CETTE maniere de critiquer un livre, est absolument vicieuse, où l'on confond ce que l'Auteur distingue dans son livre.

L'Auteur a distingué les montagnes en pic ou pyramidales, d'avec les mon-

tagnes convexes, ou, comme parle M. de Montesquieu, d'avec les *montagnes plates*.

L'Auteur a ensuite dit, que c'est sur les montagnes convexes de notre continent (a) qu'il faut chercher les plus anciens peuples de notre continent; & heureusement pour lui, ce sentiment étoit celui de Platon; ainsi qu'on peut s'en convaincre par un passage très-remarquable de Strabon: ce sentiment est encore celui de tous les Philosophes modernes qui ont fait des recherches sur l'histoire des nations. Or le critique objecte à cela; *mais, selon vous, on devoit trouver les plus anciens peuples en Amérique sur le Chimborazo.*

Voilà précisément ce que l'Auteur n'a eu garde de dire: car en ce cas, il eût dit trois grandes absurdités.

1. L'Auteur a parlé des peuples de notre continent, & le Chimborazo n'est pas dans notre continent.

---

(a) « Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de *notre Contin. nt.*, qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a pas de doute que les Tartares ne l'emportent à cet égard sur tous les autres. » *Recherches Philosoph.* T. II. p. 392.

Il est clair comme le jour, qu'il est ici question des peuples de notre continent & non pas des peuples du nouveau continent. Le critique a confondu tout cela, & n'a pas laissé une seule idée sans la bouleverser.

2. Il a  
comme  
montag  
boraço,  
Pic-Ada

3. Il a  
est trop é  
de végé  
sent y v  
sans leu

Ainsi  
bien à f  
*Philosop*  
fer le fer  
prend u  
pas croir  
ton, cel  
& s'il ne  
plus mod  
modeste.

L'Aute  
boraço;  
comme  
Condam  
tions d'U  
teur de  
Tartarie  
mesure,  
lume du

---

(a) « C  
„ de mon  
„ laquelle

2. Il a parlé des montagnes convexes comme celles de la Tartarie, & non des montagnes pyramidales comme le Chimborazo, ou le Pic de Ténérif, ou le Pic-Adam.

3. Il a dit que la tête de ce Chimborazo est trop élevée, trop aride, trop dégarnie de végétaux, pour que des hommes pussent y vivre avec leurs troupeaux, ou sans leurs troupeaux.

Ainsi Dom Pernety, pour combattre bien à son aise l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, commence par lui refuser le sens commun : alors il l'accable & prend un ton imposant ; mais il ne faut pas croire que, quand il prend un pareil ton, cela empêche qu'il ne se trompe, & s'il ne s'étoit pas trompé, il eût été plus modéré dans ses expressions, & plus modeste.

L'Auteur a connu l'élévation du Chimborazo ; puisqu'il l'a indiqué, non pas comme dit le critique d'après M. de la Condamine, mais d'après les observations d'Ulloa : il a connu encore la hauteur de cette espèce de bosse qui est en Tartarie ; car outre qu'il en avoit vu la mesure, estimée dans le quatrième volume du P. du Halde (a), il a dit que

---

(a) « Cette région est fort élevée & pleine  
 „ de montagnes. Il y en a une entr'autres sur  
 „ laquelle nous avons toujours monté durant

les rivières & les fleuves, qui en descendent, nous indiquent assez cette hauteur. Or, si après cela il avoit ajouté que les hommes, qui peuvent vivre sur une élévation convexe telle que celle-là, peuvent vivre encore beaucoup mieux à leur aise sur un rocher tout stérile, tout couvert d'une neige éternelle, comme le Chimborazo, il n'y auroit certainement eu dans tout son discours aucune trace de sens commun, & sa distinction des montagnes en convexes & pyrami-

---

„ cinq ou six jours de marche. L'Empereur ayant  
 „ voulu savoir de combien elle surpassoit les  
 „ campagnes de *Peking*, éloignée de là d'en-  
 „ viron trois cents milles : à notre retour, après  
 „ avoir mesuré la hauteur de plus de cent mon-  
 „ tagnes, qui sont sur la route, nous trouvâ-  
 „ mes qu'elle avoit trois mille pas géométri-  
 „ ques d'élévation au-dessus de la mer la plus  
 „ proche de *Peking*.

*Voyage du Pere Verbiest dans la Description  
 de la Chine & de la Tartarie. Par le P. du Hal-  
 de. T. IV. p. 100 & 101. in-4<sup>o</sup>.*

On conçoit bien que cette montagne n'étoit rien moins qu'en pic, puisque l'Empereur de la Chine y monta avec toute sa suite, qui consistoit en plus de soixante mille hommes, & cent mille chevaux. Il y a telles pointes des Alpes ou des Pyrénées où un Miquelet a beaucoup de peine à grimper avec des crochets. Au reste, ce n'est pas uniquement de cette montagne de la Tartarie, dont il est question; mais de tout le pays en général.

dales eût  
 système  
 ceci.

L'Au  
 plus an  
 sur le f  
 nées: p  
 ses, qu  
 plantes  
 tions de  
 sustente  
 leurs le  
 ne saur  
 auroit e  
 mentair  
 tre les tr  
 bier font  
 me dan  
 chasseur  
 des anim  
 gers du  
 leurs ani  
 dans les  
 bier ou  
 me ne fa  
 auroit a  
 besoin d'  
 tes les co  
 mes font  
 ges, & c  
 des inter  
 les des I  
 déjà par

dales eût été tout à fait inutile dans son système. Le critique n'a pas compris ceci.

L'Auteur n'a pas été chercher les plus anciens peuples de notre continent sur le sommet des Alpes ou des Pyrénées: parce que ces pointes montagneuses, quoique très-élevées, manquent de plantes & de toutes les autres productions dont les hommes pourroient se sustenter pendant un déluge, & d'ailleurs le froid y est si rigoureux qu'on ne sauroit y vivre, quand même on y auroit en abondance des végétaux alimentaires, & du gramen pour faire paître les troupeaux, qui au défaut du gibier sont absolument nécessaires à l'homme dans les pays froids: les peuples chasseurs du Nord se couvrent des peaux des animaux sauvages: les peuples bergers du Nord s'habillent des peaux de leurs animaux apprivoisés. Il faut donc, dans les pays froids, ou qu'on ait du gibier ou des troupeaux: sans quoi l'homme ne sauroit y vivre, quand même il auroit assez de plantes pour n'avoir pas besoin d'être sarcophage; mais dans toutes les contrées septentrionales les hommes sont ou Sarcophages ou Ichthyophages, & ces derniers se font des vêtements des intestins des poissons & des dépouilles des Phocas. Il n'y a que les nations déjà parvenues à la connoissance de cer-

tains arts, qui puissent tirer une partie de leurs habillements du chanvre & du lin, deux plantes qui exigent de grands apprêts. Les peuples du Midi, qui ont le moins besoin de vêtements, ont reçu de la Nature des végétaux, tels que les cotonniers, dont la bourre n'exige pas autant d'apprêts que le lin & le chanvre.

Quand il a été question des peuples de l'Amérique, l'Auteur a dit que les premiers d'entr'eux, qui aient été formés en une espece de société, ont été les Péruviens qui habitent sous un climat fort tempéré, & sur un terrain fort exhaussé.

Il n'a donc pas contredit par rapport aux nations du nouveau continent, les principes qu'il avoit établis par rapport aux nations de l'ancien continent; mais les grands bouleversements que l'Amérique a essuyés par les tremblements de terre, les volcans, les inondations, ne permettent pas qu'on adopte à son égard toutes les maximes & toutes les regles de la critique historique, dont on peut se servir pour éclaircir les antiquités des peuples de notre continent: car les Américains manquant absolument du secours des lettres, n'avoient ni annales, ni registres, ni mémoires: tout le dépôt de l'histoire y étoit confié à une tradition défigurée par mille fables, aussi grossie-

res que  
toient.

Quand  
phiques a  
tants d'  
devoient  
anciens,  
fisoit po  
mais il l  
même de  
la Chine  
formé da  
est une  
avancé.

Le cri  
moindre  
voir rie  
n'a pas e  
ces chose  
au hazard

Quand  
Negres &  
Pernety,  
moindre  
ce que vou  
faux. Et v  
dans tout  
un si imp  
gie. Je p  
Dom Per  
fondi cet  
l'Auteur à  
Blafards,

res que l'esprit de ceux qui les con-  
toient.

Quand l'Auteur des *Recherches Philoso-  
phiques* a assuré, que les Tartares habi-  
tants d'une immense élévation convexe  
devoient être des peuples extrêmement  
anciens, il n'a pas cru que cela seul suf-  
fisoit pour démontrer leur ancienneté ;  
mais il l'a démontrée par le témoignage  
même de l'histoire écrite ; & l'Empire de  
la Chine, le plus ancien des Empires,  
formé dans le voisinage de la Tartarie,  
est une preuve parlante de ce qu'il a  
avancé.

Le critique, loin d'entrer dans la  
moindre discussion historique, loin d'a-  
voir rien approfondi, rien examiné,  
n'a pas eu des notions claires de toutes  
ces choses, & il en parle véritablement  
au hazard, selon sa coutume.

Quand il est question du teint des  
Negres & des hommes basanés, Dom  
Pernety, sans avoir fait là-dessus la  
moindre recherche, dit à l'Auteur : *tout  
ce que vous avez avancé à cet égard porte à  
faux*. Et voilà les seuls mots qu'on trouve  
dans toute sa Dissertation par rapport à  
un si important article de la Physiolo-  
gie. Je prendrai ici la liberté de dire à  
Dom Pernety que, quand il aura appro-  
fondi cette matière autant que l'a fait  
l'Auteur à l'article des *Negres blancs, des  
Blafards*, & à celui qui traite de la cou-



leur des Américains, alors cet Auteur fera très-charmé de lui répondre. Mais que peut-on jusqu'à présent répondre à un homme qui nie seulement des faits qu'il ne connoît pas, & auxquels il n'en substitue pas d'autres? Quand un Auteur établit une cause: il faut que le critique qui nie l'existence de cette cause, en ait une autre toute prête pour remplacer celle qu'il détruit; sans quoi il est absurde de vouloir détruire une cause; puisque tout effet en doit avoir une. Quand on a rejeté les tourbillons de Descartes, on y a d'abord substitué le système de l'attraction, & ceux qui rejettent l'attraction, doivent à leur tour inventer une nouvelle hypothèse ou bien en refuser une ancienne; car enfin on ne peut pas laisser un instant les effets sans cause. Les critiques, qui démolissent un bâtiment, & qui n'en bâtissent point, peuvent être fort contents d'eux-mêmes; mais je doute que tout le monde soit fort content d'eux.

J'ajouterai encore ici quelques observations pour développer davantage les idées de l'Auteur sur la distinction des montagnes en convexes & en pyramidales, par rapport aux effets qui peuvent en résulter en un temps de cataclysme.

Les montagnes qui s'élevent perpendiculairement, vont toutes, comme on voit, se terminer en pointes de la figure

d'un

d'un cône  
pyramidale  
plus les  
montagnes  
ment à l  
pourroie  
qui occup  
miere su  
posées da  
& non d

Qu'on  
tion conv  
eaux tou  
qu'à un c  
la partie  
ille & non  
vent donc  
teurs ce  
les autres  
vivre dan  
de subsist

J'avoue  
des éléva  
vexes, no  
gnes géom  
les irrégul  
forme pri  
ment petit  
la Tartari  
pas que le  
ment; &  
qui fait la

Tome

d'un cône dressé sur sa base, ou d'une pyramide plus ou moins irrégulière : or plus les eaux s'élevent autour de ces montagnes, & moins il reste d'emplacement à leurs sommets, où les hommes pourroient se réfugier; puisque la base, qui occupe le plus de terrain, est la première submergée : ces montagnes ainsi posées dans les eaux, forment des écueils & non des isles.

Qu'on imagine après cela une élévation convexe, & qu'on fasse monter les eaux tout autour de cette élévation jusqu'à un certain point, alors on verra que la partie qui est restée à sec, forme une isle & non un écueil. Les hommes peuvent donc trouver sur ces dernières hauteurs ce qu'ils ne sauroient trouver sur les autres; puisqu'il est aussi possible de vivre dans une isle, qu'il est impossible de subsister sur un écueil.

J'avoue qu'il n'y a dans aucun pays des élévations géométriquement convexes, non plus qu'il n'y a des montagnes géométriquement coniques; mais les irrégularités du terrain, quand la forme primitive existe, sont des infiniment petits : ainsi quelques rochers dont la Tartarie est parsemée, n'empêchent pas que le terrain ne s'y élève insensiblement; & c'est cette élévation insensible qui fait la convexité, que M. de Mon-

telquieu nomme très-bien une montagne plate, lorsqu'il parle de la Tartarie.

---

## CH A P I T R E X L.

*De l'augmentation du froid vers le pôle antarctique.*

**J**E suis très-persuadé que, si le critique eût lu les *Considérations Géographiques & Physiques* de M. de Buache, il n'auroit jamais attaqué les observations sur le degré du froid dans les deux continents sous les mêmes latitudes.

Je suis encore très-persuadé que, si le critique eût lu les Collections du Président de Brosse, celle de Barrow traduite par M. Targe, celle de feu l'Abbé Prévôt, il n'auroit jamais nié l'augmentation du froid vers le pôle antarctique. Mais quand on ne cite pas des Auteurs, & qu'on s'autorise du rapport vrai ou faux d'un Marin tel que M. Guyot, qui n'a jamais rien écrit, & qui n'a jamais eu la réputation d'être Physicien ou Géographe, alors on peut dire tout ce qu'on veut. Dans de telles matieres il faut absolument citer des Auteurs connus, & sur-tout lorsqu'il s'agit de détruire un fait généralement reconnu.

Selon  
froid en  
latitude n  
huitieme  
C'est une  
l'Auteur  
ignorée.  
pe pas,  
ignorée.

S'il fa  
degré la  
pourquoi  
dans son  
si prodig  
le eût su  
Manche  
pas de C  
Halley &  
ment pas  
deux les  
observati  
cieuse po  
les rappo  
mis des os  
pieds, da

Je pour  
plusieurs  
celui de  
découvert  
le port de  
Australe c

Selon Dom Pernety, *il ne fait pas plus froid en hiver sous le soixantieme degré de latitude méridionale, que sous le quarante-huitieme degré de latitude septentrionale.* C'est une chose, dit-il, qu'il fait, & que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a ignorée. En cela j'avoue qu'il ne se trompe pas, puisque l'Auteur l'a très-fort ignorée.

S'il fait si chaud sous le soixantieme degré latitude Sud, & cela en hiver, pourquoi donc M. Halley marque-t-il dans son routier, sous les 32 degrés, une si prodigieuse quantité de glaces, qu'elle eût suffi pour boucher le canal de la Manche? Cependant il est inoui que le pas de Calais se soit gelé. Or entre M. Halley & M. Guyot, il n'y a certainement pas à balancer: ils ont couru tous deux les mêmes mers: mais une seule observation de M. Halley est plus précieuse pour les vrais savants, que tous les rapports de ce même Marin qui a mis des os d'un Géant, haut de 12 à 13 pieds, dans une caisse.

Je pourrois ici donner les routiers de plusieurs vaisseaux; mais je me borne à celui de la *Marie* & de l'*Aigle*, qui ont découvert le *cap Circoncision*, qui, avec le *port de Drack*, est la Terre la plus Australe que nous connoissons. (a)

(a) La relation de ces vaisseaux est dans la

Les deux navires, que je viens de nommer, furent en 1738, envoyés à la découverte des Terres Australes par la *Compagnie Françoisse des Indes* : ils trouverent la brume dès les 44 degrés de latitude méridionale, & 344 de longitude. Cette brume les enveloppa & ne les quitta plus : le froid devint très-vif, & cela au cœur de l'été, puisqu'on étoit dans le mois de Décembre: qui correspond, comme on fait, pour ce climat, à notre mois de Juin. Quand ces vaisseaux parvinrent au 48 degré, 50 minutes, ils se trouverent entourés de glaçons hauts de trois cents pieds, & de trois lieues de tour ; au point qu'ils ressembloient à de grands écueils flottants; on manœuvra entre ces glaces en courant au Sud : mais sous le cinquante-quatrième degré la brume devint si épaisse & les glaçons si serrés, que les vaisseaux y furent barrés, & ne purent jamais pénétrer au-delà; malgré tous leurs efforts pour continuer la route, il fallut retourner.

On voit que ces vaisseaux étoient encore à six degrés en deçà du point, où Dom Pernety assure qu'il ne fait pas plus froid pendant l'hiver austral, que sous le quarante-huitième degré latitude

---

collection du Président de Broffe, & dans l'*Histoire Générale des Voyages*. T. XI. Edition de Paris.

D  
Nord,  
temps  
çons ha  
Dan  
vaissea  
vingt-c  
au qua  
la latit  
certain  
me, &  
de quel  
y avoir  
tain enc  
sons au  
nomme  
critique  
re satisf  
lieues to  
pole arct  
là la diff  
gardé de  
maniere  
défaut: i  
nomene &  
donne l  
bonne ou  
à croire,  
qu'on ép  
véritable  
vigateurs  
ces mariti  
à la déco

Nord, où l'on peut naviguer en tout temps, & où l'on ne voit jamais des glacons hauts de 300 pieds.

Dans notre latitude septentrionale les vaisseaux sont parvenus jusqu'au quatre-vingt-cinq, & même à ce qu'on prétend au quatre-vingt-huitième degré; dans la latitude opposée aucun vaisseau n'a certainement dépassé le soixante-troisième, & on doute même de la bonne foi de quelques Navigateurs qui prétendent y avoir atteint: ce qu'il y a de bien certain encore, c'est que nous ne connoissons aucune terre au-delà de ce qu'on nomme le *Port de Drack*. Je supplie le critique de nous expliquer d'une manière satisfaisante, pourquoi on a été à 500 lieues tout au moins plus avant vers le pôle arctique que vers l'antarctique. Voilà la difficulté; mais le critique s'est bien gardé de la résoudre; de sorte que sa manière de raisonner est sans cesse en défaut: il rejette l'explication d'un phénomène & d'un grand phénomène, & ne donne lui-même aucune explication, bonne ou mauvaise. Il faut donc persister à croire, que l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud, est la véritable cause qui a arrêté tous les Navigateurs, comme le savent les Puissances maritimes qui ont envoyé des navires à la découverte des Terres australes, &

comme un chacun peut s'en convaincre par lui-même en consultant les recueils de voyages que j'ai cités plus haut. On peut bien s'imaginer que, si l'on n'avoit pas été arrêté par quelque obstacle, on eût tout au moins été reconnoître le cercle polaire austral ; mais on peut assurer que jamais aucun homme de notre continent n'y a été : au point qu'on ne fait si à cette latitude il y a des terres, des animaux, des hommes ; tout cela est inconnu ; tandis que les mers & les pays, qui gisent sous le cercle polaire boréal, sont exactement décrits dans des cartes, & parcourus tous les ans par les Marins & les Voyageurs.

Quand le critique parle du froid qu'on ressent aux isles Malouines, il dit que la glace n'y porte point de grosses pierres. A cela je répons, que des Physiciens, qui veulent connoître la nature d'un climat, ne se servent pas de grosses pierres ; mais de bons thermometres bien sensibles. Ainsi, pour pouvoir parler du climat des isles Malouines, il faudroit avoir des tables d'observations météorologiques ; & le critique n'a pas été en état de faire de telles tables, qui sont l'unique chose dont on pourroit s'occuper utilement dans ces isles ; au reste, comme le terrain y est assez uni, & qu'il n'y a pas des futaies, cela diminue le degré

de fro  
avoit d  
montag

J'ai c  
l'explic  
en don  
Pernety  
reconnu  
les noti  
rience d  
Non seu  
froid ve  
stirue en  
leur si-g  
ment à d  
fait aussi  
me deg  
quarante  
qu'il y a  
férence  
douze d  
je viens

En éta  
tique dev  
de long  
une seule  
hasarde  
d'une ma  
connu se  
de la Gé

Rejet  
raison, &

de froid qu'on y éprouveroit, s'il y avoit de grandes forêts ou de hautes montagnes.

J'ai dit que quand un critique rejette l'explication d'un phénomène, il doit en donner une autre : cependant Dom Pernety remplace un effet généralement reconnu par un effet qui choque toutes les notions qu'on a acquises par l'expérience & les observations des Physiciens. Non seulement il nie l'augmentation du froid vers le pôle austral ; mais il y substitue encore une augmentation de chaleur si grande, qu'elle répond précisément à douze degrés de latitude : car s'il fait aussi chaud en hiver sous le soixantième degré de latitude Sud que sous le quarante-huitième degré Nord, on voit qu'il y a dans les deux latitudes une différence de température qui équivaut à douze degrés, ce qui choque, comme je viens de le dire, l'expérience même.

En établissant un tel paradoxe, le critique devoit nécessairement entrer dans de longues discussions ; mais c'est en une seule ligne, en un seul mot, qu'il hasarde une telle proposition, & cela d'une manière qui prouve qu'il n'a pas connu seulement les premiers éléments de la Géographie.

Rejeter une cause sans en dire la raison, & y substituer une cause con-



traire fans en dire encore la raison , c'est une maniere de raisonner inconnue à tous les Phyliciens du Monde.

---

## CHAPITRE XLI.

*De la supériorité de l'ancien continent sur le nouveau.*

DOM PERNETY prétend que l'ancien continent n'a absolument aucun avantage sur le nouveau , & il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques* , de s'être livré puérilement à des préjugés nationaux (a) , lorsqu'il a loué l'Europe & les Européens. Selon le critique, qu'on prendroit à ses discours pour un Américain , cette Europe est un malheureux petit pays où le Cacao & le Baume du Pérou ne veulent pas croître , & où les hommes n'ont pas plus d'industrie & d'intelligence que les Caraïbes & les Hurons.

On voit que je pourrois très-bien me dispenser de répondre à de telles absurdités : cependant je répons, que l'Europe est la mere de tous les arts & de tou-

---

(a) *Dissertation sur l'Amérique* , p. 9. & en général à toutes les pages.

D  
tes les  
trie de  
ont ho  
combl  
être u  
avouer  
Dan  
depuis  
Hudso  
sophe,  
me d'e  
tre infé  
ou dor  
nité.  
Si au  
homme  
qu'ils s  
ricains.  
re : c'es  
appliqu  
Les Hu

(a) *Quiqu  
Invent  
- Quiqu  
- Omnit*

Les anc  
lophes,  
envers la  
contraste  
Moines ig  
ton & pre

tes les sciences ; que l'Europe est la patrie de tous ces immortels génies, qui ont honoré l'humanité, ou qui l'ont comblée de leurs bienfaits (a). Il faut être un véritable critique pour ne pas avouer cela, ou pour ne pas le savoir.

Dans toute l'étendue de l'Amérique depuis le cap Hoorn jusqu'à la baie de Hudson, il n'a jamais paru un Philosophe, un Savant, un Artiste, un homme d'esprit, dont le nom ait mérité d'être inséré dans l'histoire des sciences, ou dont les talents aient servi l'humanité.

Si aujourd'hui il y a en Amérique des hommes qui savent lire & écrire, c'est qu'ils sont venus d'Europe : car les Américains naturels ne savent ni lire, ni écrire : c'est un peuple abruti qu'on ne peut appliquer à aucune science, à aucun art. Les Hurons & les Iroquois sont encore

---

(a) *Quique pii vates, & Phæbo digna laquei :*  
*Inventas aut qui vitam excoluere per artes :*

*Quique ui memores alios fecere merendo.*

*Omnibus his niveâ cinguuntur tempora vitæ.*

*Æneï. VI.*

Les anciens mettoient dans leur paradis les Philosophes, les Poètes, les Artistes, par une gratitude envers la mémoire de ces grands hommes ; qui contracte singulièrement avec la bassesse de ces Moines ignorants qui ont damné Descartes, Newton & presque tous les Poètes.

aussi sauvages qu'ils l'étoient en 1525 ;  
 Ils logent encore dans de chétives cabanes ,  
 comme ils y ont toujours logé : ils n'ont  
 jamais cultivé la terre , & ils ne la  
 cultivent pas encore.

L'Europe a conquis l'Amérique , & elle  
 la tient sous son joug avec autant de  
 facilité que l'Empire Romain tenoit la  
 Corse ou la Sardaigne. Si à tout cela  
 on ajoute les conquêtes que les Euro-  
 péens ont faites en Afrique , en Asie &  
 au centre même de ce formidable Em-  
 pire de Mogol , alors il faut bien sup-  
 poser , que ces Européens surpassent au-  
 tant les autres nations du Monde par  
 leur bravoure qu'ils les surpassent par  
 leurs connoissances dans les arts & dans  
 les sciences. L'Europe est le seul pays  
 de l'Univers où on trouve des Physiciens  
 & des Astronomes : car les Chinois , qui  
 se vantent de tant de choses , n'ont pas  
 un seul Astronome , ni un seul Physi-  
 cien : ils n'ont ni Sculpteurs , ni Pein-  
 tres , non plus que les autres peuples de  
 l'Asie (a). Quant à leurs Poètes , & sur-

---

(a) Je publierai un jour quelques recherches  
 que j'ai faites sur les causes qui ont toujours em-  
 pêché les Orientaux de réussir dans la peinture ,  
 & dans des pays où le Mahométisme n'a jamais  
 été dominant , comme à la Chine & au Japon ,  
 où on ne fait pas encore aujourd'hui dessiner  
 correctement.

tout  
 des  
 dista  
 Tcha  
 ou au  
 dista  
 la Pu  
 No  
 jusqu  
 bourg  
 qu'il  
 l'Amé  
 fans c  
 (2300  
 veau M  
 tient  
 veau M  
 trémit  
 de gra  
 des qu  
 de neu  
 rencon  
 qu'à s  
 gnon &  
 Je la  
 ancien  
 sur le  
 le souc  
 lue , à  
 l'Acad  
 1769 a  
 pas une  
 ni mèn

tout à leurs Poëtes Dramatiques, ce sont des Troubadours, & il y a autant de distance de leur meilleure Tragédie *Tchaochi-cou-Ell* à la *Phedre* de Racine, ou au *Cinna* de Corneille, qu'il y a de distance de l'*Alaric* de Scudéri ou de la *Pucelle* de Chapelain à l'*Énéide*.

Notre ancien continent depuis Cadix jusqu'à Jédo, depuis Goa jusqu'à Pétersbourg, renferme plus de grandes villes qu'il n'y a de misérables villages dans l'Amérique. L'Allemagne elle seule a sans comparaison plus de villes murées (2300) qu'il n'y a de bourgades au nouveau Monde. L'Empire de la Chine contient plus d'hommes que tout le nouveau Monde n'a d'indigenes d'une extrémité à l'autre. L'Amérique n'a que de grandes forêts, & des forêts si grandes qu'on peut y voyager par un pays de neuf cents lieues en ligne droite sans rencontrer une ville : il n'y a pour cela qu'à s'embarquer à la source du Maragnon & le descendre jusqu'au Para.

Je laisse à juger après cela si notre ancien continent n'a aucun avantage sur le nouveau, ainsi que Dom Pernety le soutient dans la Dissertation qu'il a lue, à ce qu'il dit dans sa préface, à l'Académie de Berlin le 7 Septembre 1769 à ce que je suppose, car il n'y a pas une seule date d'année dans son écrit, ni même au titre. Quoiqu'il en soit, j'o-

se bien lui dire qu'il est le seul homme en Europe, qui ait jamais soutenu un tel paradoxe, & je doute qu'on pût trouver en Europe un autre homme assez prévenu pour défendre ce paradoxe.

Mais, objecte-t-il, dans notre continent il y a des Tartares qui ne vivent que de chasse. A cela je répons encore, qu'il est le seul homme qui ait jamais fait des Tartares un peuple chasseur: s'il avoit consulté d'autres Auteurs que le Moine Plan Carpin & Alexandre ab Alexandro, il n'auroit pu ignorer que les Tartares sont un peuple berger. On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique; mais dans tous les pays connus de notre continent, il seroit difficile de trouver trois peuples véritablement chasseurs: car les Lapons, les Samoyèdes, les Tunguses qui ont des Troupeaux de Rhennes apprivoisés, sont déjà des peuples pasteurs. Il ne faut pas confondre toutes ces choses & prêter aux nations des mœurs qui ne sont pas les leurs.

On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique: on assure qu'il y a des Anthropophages; mais dans tous les pays connus de notre continent, il n'existe plus d'Anthropophages: si en Espagne, en Italie & en France on nourrit quelques troupeaux d'hommes, ce n'est certainement pas pour les manger, comme le croyoit cet Iroquois dont j'ai parlé, & qu'on

mena  
Cord

Ma  
terres  
ture c  
donne

En  
les cli  
car les  
même

de l'E  
l'Euro  
seroit  
Angle  
glois n  
ne la tr  
que di  
possibl  
te-vid  
rivages  
jugeoit  
& le D

Au r  
pour la  
d'avoir  
cultiver  
le gouv  
ment m  
non l'a  
l'ordre  
n'y a q  
belles p  
Valence

mena voir, en 1666, le réfectoire des Cordeliers.

Mais, objecte encore le critique, les terres de l'Europe ont besoin d'une culture continuelle; & en Amérique la terre donne tout d'elle-même.

En vérité, c'est s'opiniâtrer à confondre les climats, les pays & la Nature entière: car les contrées de l'Amérique, qui ont les mêmes latitudes que les différentes parties de l'Europe ont encore plus besoin que l'Europe d'une culture continuelle. Que seroit le Canada, l'Acadie, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Yorck, si les Anglois n'y travailloient pas la terre, & s'il ne la travailloient pas sans cesse? Le critique dit avoir été à Monte-video: cela est possible; mais il ne faut pas juger par Monte-video des bords du Lac Huron, & des rivages du Labrador: c'est comme si l'on jugeoit de la Lapponie par la Provence & le Languedoc.

Au reste c'est un bonheur inestimable pour la plus grande partie de l'Europe, d'avoir des terres qu'il faut sans cesse cultiver: cela entretient, pour peu que le gouvernement ne soit pas excessivement mauvais, l'amour du travail, & non l'amour de l'oïveté, l'amour de l'ordre, & non celui du brigandage. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur les plus belles provinces de l'Espagne comme la Valence, l'Estremadoure & sur les meil-

leurs terres du Royaume de Naples telles que celles de l'Apulie, & on y voit une misere que les payfans Anglois n'ont jamais connue, parce qu'on y a perdu l'esprit du travail; on y compte plus de Moines que de Laboureurs; preuve évidente qu'on y a perdu l'esprit du travail. Il est plus commode de lire du latin qu'on n'entend pas, que de conduire des herfès & de battre en grange: les laboureurs mêmes de ce pays-là, sont des fainéants qui se font promener dans leurs champs, assis sur un estrapontin de la charue: ce qui est la chose du monde la plus choquante aux yeux de ceux qui ont vu labourer dans nos pays du Nord où l'on fait tant de récoltes uniquement pour nourrir le Midi. La Hollande a avitaillé pendant trois ans de suite l'Italie, & elle pourvoit en tout temps une partie de l'Espagne: l'Angleterre entretient l'autre partie de l'Espagne & tout le Portugal. On peut bien croire qu'il n'en coûte pas peu à ces excellents pays du Midi pour être nourris ainsi par les septentrionaux. Dans les Etats du Pape, où l'on a effuyé tant de disettes, on a aussi vendu tant d'antiques qu'un jour on ira voir les raretés de Rome en Angleterre.

Quand le Nord de l'Europe étoit moins cultivé, il étoit précisément sans police: aussi long-temps qu'on continuera à bien cultiver les terres, on n'y re-

tombe  
dépér  
prono  
Ce  
presqu  
dernes  
y a en  
milieu  
tous  
des an  
n'ayan  
loppée  
nue, v  
que to  
nes ont  
Caton,  
Pallad  
parce  
& que  
qu'on c  
lement  
peuple

(a) Il  
que l'on  
dans un  
posé à l'  
sensé que  
m'abstien  
*dum rerum*  
*cessarium*  
qui écrit  
roles Lib

tombera pas dans la barbarie: mais le dépérissement de l'agriculture sera le pronostic d'un siècle d'ignorance.

Ce n'est pas au reste que je pense avec presque tous les Auteurs agronomes modernes, qu'il faille très-bien cultiver; il y a en cela comme en toutes choses un milieu qu'il faut garder, & qu'il faut toujours garder. Cette admirable maxime des anciens *optimè colere damnosum* (a) n'ayant pas été bien pesée, bien développée, que dis-je, pas même bien connue, voici ce qu'il en est arrivé: presque tous les Auteurs agronomes modernes ont écrit sur l'*Agromanie*: tandis que Caton, Varron, Columelle, Pline & Palladius, ont écrit sur l'*Agriculture*, parce que les anciens ont bien cultivé, & que ces Auteurs modernes ont voulu qu'on cultivât très-bien, ce qui est réellement une chose absurde: aussi aucun peuple de l'Europe n'oseroit-il se vanter

---

(a) Il semble que les anciens avoient prévu que l'on donneroit un jour dans l'*Agromanie* ou dans un excès, un raffinement entièrement opposé à l'esprit de l'*Agriculture*. Quoi de plus sensé que ces paroles de Pline que je ne puis m'abstenir de citer; *Imò hercule! Judico modum rerum omnium utilissimum. Bene colere necessarium est. optimè damnosum.* Je supplie ceux qui écrivent sur l'*Agriculture* de peser ces paroles *Libro XVIII, C. VI.*



d'avoir porté son agriculture au point où étoit celle des anciens Romains, qui s'instruisoient dans des livres qu'on ne daigne pas même lire aujourd'hui : il y a peut-être actuellement en Europe dix mille personnes, qui ont lu du Hamel, & qui n'ont pas lu Columelle.

Quoi qu'il en soit, je répète, que c'est un bonheur pour un pays d'avoir des terres qui, sans la culture la plus pénible, ne rendroient absolument rien, & qui, par une culture pénible, donnent un excédent considérable. Le critique a-t-il eu sur tout cela des idées bien claires ? J'en doute très-fort.

L'ancien continent a sur le nouveau une supériorité si grande qu'il est impossible d'imaginer une supériorité plus grande d'un pays sur un autre, & c'étoit encore bien pis du temps passé, & avant que l'Amérique eût reçu de notre Monde les Chevaux, les Bœufs, les Anes, les Cochons domestiques, les Chats domestiques qu'on vendoit si cher pendant tout le commencement du seizième siècle, qu'un matelot Hollandois fit une fortune singulière en Amérique en y vendant des Chats : on y a encore été porter des Chèvres, des Brebis, plusieurs races de Chiens, des Poules, des Pigeons, du Riz, du Seigle, du Froment, la Vigne cultivée, les Grenadiers, les Cannes à sucre, les Cafiers, les Melons, les Citroniers, les

Orange  
les Oliv  
les Pru  
les Abr  
malheu  
choses,  
qu'on p  
qu'aussi  
d'Histo

Je co  
pu faire  
sans ma  
habitan  
quelque  
réellem  
péens,  
vent-ils  
ples d'  
conqué  
que ? V  
tique. L  
Espagn  
tions d  
Sepulve  
qu'il pu  
volté le  
que Ch  
ment d  
tez ; ma  
conquê  
recevoi  
étoit au  
re ense

Orangers, les Pommiers, les Poiriers, les Oliviers, les Noyers, les Amandiers, les Pruniers, les Mûriers, les Cerisiers, les Abricotiers, les Pêchers. Enfin ce malheureux pays manquoit de tant de choses, & on y a porté tant de choses qu'on pourroit en faire un catalogue presque aussi grand que celui d'un cabinet d'Histoire Naturelle.

Je conviens très-volontiers, qu'on eût pu faire tous ces présents à l'Amérique sans massacrer un seul de ses stupides habitants, mais les infames excès de quelques voleurs Espagnols, doivent-ils réellement être imputés à tous les Européens, comme le critique l'a fait? Doivent-ils sur-tout être imputés aux peuples d'Allemagne, qui n'ont jamais été conquérir un pouce de terre en Amérique? Voilà ce que j'ose bien nier au critique. La plus saine partie de la nation Espagnole n'a jamais approuvé les actions de Pizarre, ni même le livre de Sepulveda; car on voit par l'apologie qu'il publia, combien ce livre avoit révolté les esprits. On trouve fort mauvais que Charles-Quint ne voulût pas seulement donner audience à Fernand Cortez; mais il étoit plus facile de jouir des conquêtes de ce méchant que de le bien recevoir. Quant à Vasco Nunnez, qui étoit aussi méchant que Cortez & Pizarre ensemble, il fallut absolument que

la Cour d'Espagne envoyât un ordre en Amérique pour le faire pendre : c'étoit l'unique moyen de faire cesser les déprédations inouïes de ce brigand. Il faut convenir encore , que les historiens Espagnols n'ont pas tous tâché de pallier les crimes de leurs prétendus conquérants : on voit que Zarate rapporte avec beaucoup d'ingénuité la confession publique que fit Pizarre avant que de mourir : *il avoua d'avoir fait très-injustement , & sans aucune raison , étrangler l'Empereur Atabaliba , & d'avoir couché avec la femme de ce prince après sa mort & encore durant sa vie.* Le Moine de la Vallé Virindi lui donna la plus belle absolution qu'on puisse donner à un péniènt.

C'est avec bien du plaisir que je finis ce chapitre , dans lequel il me paroît , que j'ai démontré l'existence du Soleil à ces Sauvages du Pont-Euxin , qui soutiennent qu'il n'y a pas de Soleil.



**I**L n  
tombé  
lorsqu  
passag  
sans a  
les ra

Vo

Lor

ses, H

Musie

dois ,

carbet

Canad

D'a

croya

endroi

roit en

pas, q

Anglo

les Fla

reflem

& aux

basse &

on a p

qu'elle

que c

---



---

## CHAPITRE XLII.

### *Inadvertance du Critique.*

**I**L me paroît, que Dom Pernety est tombé dans une espece d'inadvertance, lorsqu'il a inféré dans sa Dissertation le passage suivant, qu'il eût pu omettre sans affoiblir en rien les arguments & les raisons dont il se fert.

Voici ses termes, pag. 154.

*Lorsque j'entre dans les tabagies Angloises, Hollandoises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois, ou Suédois, il me semble être transporté dans un carbet de Caraïbes, ou de Sauvages du Canada.*

D'abord il n'est pas humainement croyable qu'il soit entré dans tous ces endroits dont il parle; & quand il y seroit entré mille fois, il ne s'enfuivroit pas, que six nations très-respectables, les Anglois, les Hollandois, les Allemands, les Flamands, les Danois & les Suédois, ressemblent aux Sauvages du Canada & aux Caraïbes : cette comparaison est si basse & si outrée, que je ne fais comment on a pu y penser : car on ne sauroit dire, qu'elle est adressée à la populace; puisque ceux qui connoissent l'Angleterre

& la Hollande, savent que les premiers seigneurs & les négociants les plus distingués y fréquentent ces endroits, qu'on compare ici à des carbets de Caraïbes où l'on rôtit des prisonniers, & où dans une joie brutale on mange les membres de ses semblables.

Le critique, en comprenant dans son énumération presque toute l'Europe, a eu grand soin de ne pas parler des François, ce qui feroit soupçonner qu'il est lui-même François : quand on l'entend faire l'apologie des Bénédictins, alors on s'apperçoit qu'il est lui-même Bénédictin. Je ne disconviens pas qu'il ne soit louable d'aimer l'ordre monastique où on est entré pour faire son salut, & d'aimer encore la nation où on est né ; mais il ne faut pas pour cela vouloir insulte les autres nations, parce qu'elles n'ont point chez elles des couvents de Bénédictins.

Voici maintenant d'autres traits que le critique a tâché de lancer contre les Allemands. Il assure, pag. 134, que Comus n'oseroit venir faire des tours de passe-passe *chez les peuples de l'Allemagne savante*, de peur d'être brûlé vif comme forcier, & il disoit cela en Allemagne. Moi, qui ai vu l'escamoteur Comus & M. le Pelletier son associé, j'ose bien répondre d'eux ; ils pourront, quand ils voudront, venir dans l'Allemagne sa-

vante,  
mal.

Le cr  
n'avoit  
eux ave  
*Brioché*  
bien étr  
pour qu  
les con

Il ne  
autels d  
d'appre  
pas su,  
blier.

Les p  
qui alle  
Paris, f  
arrêt d  
manifes  
ces Alle  
Juges,  
qu'on ne  
éditions  
tituées c  
enlevées

Il con  
ments d  
eux seu  
tous les  
J'ouvre  
quime t  
qu'en 19  
te mille

vante, & il ne leur sera fait aucun mal.

Le critique s'étant ressouvenu, qu'il n'avoit pas médité des Suisses, revient sur eux avec *l'aventure des Marionnettes de Brioché*, qui, par parenthèse, pourroit bien être un conte inventé à plaisir; mais pour quelqu'un qui veut médire, tous les contes vrais ou faux sont bons.

Il ne s'agit pas ici de défendre les autels de tant de nations; mais il s'agit d'apprendre au critique ce qu'il n'a pas su, ou ce qu'il n'auroit pas dû oublier.

Les premiers Imprimeurs Allemands, qui allèrent porter des livres imprimés à Paris, faillirent à être brûlés vifs par arrêt du Parlement, comme forciers manifestes, & surpris en fortilege; mais ces Allemands, plus malins que leurs Juges, se sauverent si promptement qu'on ne put les attraper: on faisoit leurs éditions, qui ne leur ont jamais été restituées dans l'état où on les leur avoit enlevées contre le droit des gens.

Il consiste par les registres des Parlements de France, que les François ont eux seuls brûlé autant de forciers que tous les peuples de l'Europe ensemble. J'ouvre la première Histoire de France, qui me tombe sous la main, & j'y trouve, qu'en 1572, il y avoit à Paris seul, trente mille forciers reconnus pour tels, &

déférés comme tels à la justice par leur chef mis à la torture. Les annales de tous les peuples de l'Europe ne contiennent pas autant d'absurdités qu'il y en a dans la seule *histoire de la possession des religieuses de Loudun*, qui se termina par l'assassinat de Grandier. Les Convulsionnaires, les Jansénistes, les Molinistes, les Fanatiques des Cévenes valent bien les Wampires de Hongrie. Au reste, il faut oublier tout cela ; les François & les autres peuples de l'Europe n'en sont pas moins respectables. On ne reproche pas à un homme qu'il a eu la fièvre chaude ou le mal caduc : on ne doit pas reprocher à une nation policée la barbarie de ses ancêtres.

Ainsi tous les contes au sujet de Comus, rapportés par Dom Pernety, ne prouvent rien du tout, ni contre l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, ni contre son livre. Dom Pernety ; dis-je, parle dans trois endroits différens de sa Dissertation, des *tabagies & des auberges* de l'Europe (a) ; & cela pour réfuter un ouvrage écrit sur l'Histoire Naturelle de l'homme. J'avoue, que cette maniere de critiquer n'est pas commune, & que l'Auteur ne s'y étoit assurément pas attendu.

---

(a) *Dissertations sur l'Amérique*, aux pages 227. 154.

Quand  
ennemi  
livre de  
derniere  
teur, alo  
trer un b  
abslolum  
pas telle  
des hom  
fait une  
permette  
aussi inu  
ceux qui  
Est-il  
que les p  
de plusie  
nois man  
que les f  
pes fort  
de tuer  
neur de  
des Ora  
c'est par  
table que

---

(a) Page  
sicle du p  
chaire con  
ge. Ces dé  
barbarie q  
notre faço  
Je ne fai  
P. 149. qu

Quand on se déclare, pour ainsi dire, ennemi d'un livre, & qu'on attaque ce livre depuis la première page jusqu'à la dernière, en noircissant sans cesse l'Auteur, alors il est bien difficile de montrer un bon caractère; mais il faut alors absolument montrer un bon esprit, & ne pas tellement compter sur la malignité des hommes, que, sous prétexte qu'on fait une critique ou une satire, on se permette de dire des choses triviales, aussi inutiles à ceux qui les lisent qu'à ceux qui ne les lisent point.

Est-il donc bien intéressant de savoir que les pèlerins Turcs portent des habits de plusieurs pièces; que les valets Chinois mangent les restes de leurs maîtres, que les femmes de Chio portent des jupes fort courtes, que David a été obligé de tuer cent Philistins, que le Gouverneur de Monte-Video, avoit fait planter des Orangers dans une prairie, & que *c'est par une fourberie & une hypocrisie véritable que les Dames mettent du rouge (a)?*

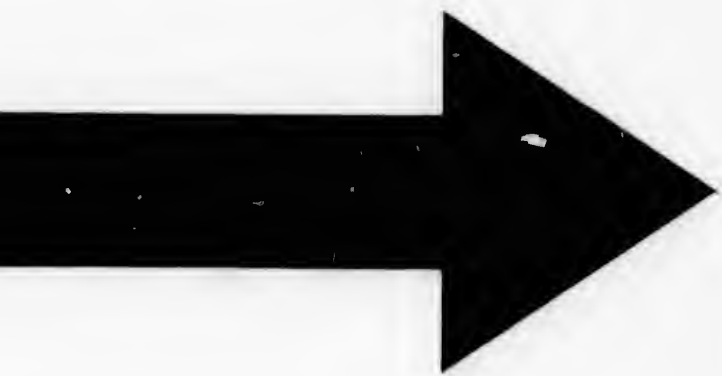
---

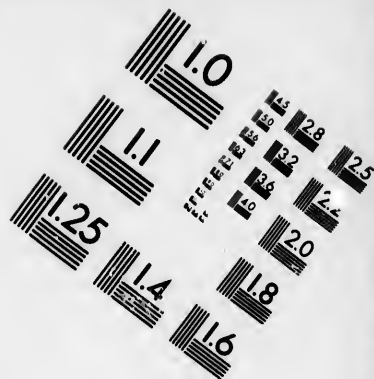
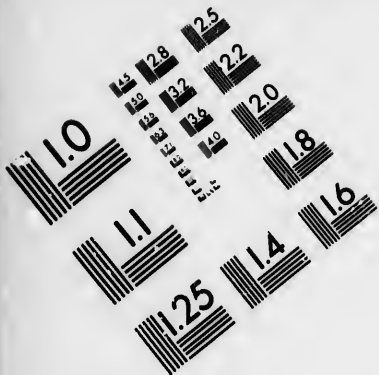
(a) Page 143. Nous ne sommes plus dans le siècle du prédicateur Ménor, qui déclamoit en chaire contre les femmes qui mettoient du rouge. Ces déclamations, dis-je, sont un reste de barbarie qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans notre façon de penser.

Je ne sais comment Dom Pernety a pu assurer, p. 149. que les femmes d'Europe réussissent si mal

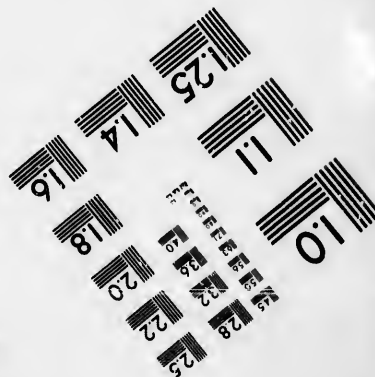
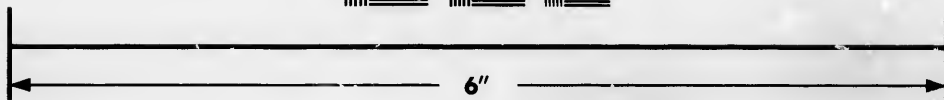
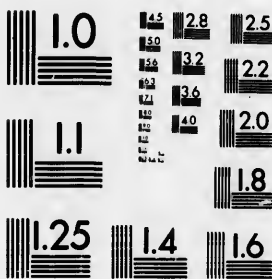








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.5  
3.2  
4.0  
5.0  
6.3  
8.0  
10.0

10  
11  
12  
15  
20  
25  
32  
40  
50  
63  
80  
100

Il me paroît que le critique, sans affoiblir les arguments dont il se sert, auroit pu passer sur de tels détails, qui n'ont absolument aucun rapport avec les matieres contenues dans les *Recherches Philosophiques*. Et cependant il faut bien qu'il y ait un certain rapport entre ce que dit un critique, & entre ce que l'Auteur a dit, sans quoi le lecteur ne conçoit pas même de quoi il est question; on lui parle de choses si différentes, qu'il lui est impossible de débrouiller un tel cahos.

Je ne dis pas, qu'un critique doive tellement s'acharner contre un Auteur, qu'il ne le quitte pas d'un instant: il lui

---

*à s'habiller, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.*

A-t. il donc examiné de près la moitié des femmes de l'Europe? Personne n'a jamais pensé à dire de telles choses où il n'y a aucune ombre de vérité. Etoit-il mieux instruit lorsqu'il assure, que les Dames de la premiere distinction ont la mauvaise coutume de voler le dessert? Et cependant il dit cela p. 124.

Il est pardonnable à un Religieux de ne pas mieux connoître les mœurs des femmes d'Europe, mais alors il ne falloit en rien dire, & ne pas lancer contre elles des traits de satire si peu ingénieux. D'ailleurs une Dissertation sur l'Amérique n'est pas un ouvrage où l'on doit insérer de tels détails,

est

est sa  
sions  
moins  
que c  
jours  
pas au  
car ils  
celui q  
L'an  
re plus  
c'est ré  
fection  
cette ro  
fait d'a  
prendra  
cir tel  
rison,  
bonne,  
est bien  
qu'on p  
jusqu'à p  
système.  
si-tôt tan  
de livres  
qu'elles  
elles étoi  
droit lon  
la, les c  
leur répo  
pas des c  
ne sont  
laissé, p  
leurs pro

Tom

est sans doute libre de faire des digressions plus ou moins longues, plus ou moins ennuyeuses; mais il me semble, que ces digressions mêmes doivent toujours avoir un rapport quelconque; non pas au sujet que les critiques traitent, car ils ne traitent aucun sujet; mais à celui que l'Auteur a traité.

L'art de la critique ne me paroît guere plus avancé que du temps d'Homere: c'est réellement une routine qu'on ne perfectionne pas, & dont on se sert toujours: cette routine est tellement connue qu'on fait d'avance comment un critique s'y prendra pour décrier tel livre, pour noircir tel Auteur: c'est ici l'histoire du hérisson, qui n'a qu'une ruse; mais elle est bonne, puisqu'elle consiste à piquer. Il est bien triste pour les lettres qu'un art, qu'on pourroit réduire en regles, ne soit jusqu'à présent qu'une calomnie mise en système. On s'étonne de ce que l'on oublie si-tôt tant de critiques faites contre tant de livres: j'en fais bien la raison, c'est qu'elles ne sont pas instructives; car si elles étoient instructives on s'en souviendrait long-temps. Mais, malgré tout cela, les critiques écriront toujours, & on leur répondra toujours; car on ne fait pas des critiques contre des Auteurs qui ne sont pas en état de répondre: on les laisse, pour ainsi dire, ensevelis sous leurs propres absurdités. Et cet Auteur,

qui alla à la Sorbonne solliciter une condamnation contre son propre ouvrage, n'étoit pas absolument fou.

## CH A P I T R E X L I I I .

*Observation sur quelques usages des peuples policés, & des peuples sauvages.*

J'Ai dit que le critique auroit pu s'abstenir d'entrer dans des détails si peu intéressants sur quelques usages des nations de notre continent: il auroit sans doute pu s'abstenir de parler des fleurs & des aigrettes que les femmes d'Europe portent dans leurs cheveux (a); mais ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est qu'il accuse le l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait comme les Tirolois qui ont le goître: & qui se mocquent, dit-il, de ceux qui ne l'ont pas. Si le critique devoit indiquer dans quel endroit de son

(a) *Dissertation sur l'Amérique. Page 142.*

Le critique assure que les Dames en Europe portent aux oreilles des pandeloques qui leur descendent jusqu'au bas de la mâchoire. p. 145.

Ce mot de mâchoire est bien dur, & la politesse veut qu'en parlant des femmes, on dise jusqu'au bas des joues.

D  
livre,  
ne son  
de ceu  
faits,  
a pas  
cherche.

Don  
de diff  
les usa  
ge bea  
n'en av  
ches il  
matiere  
ne se pe  
les que

D'abo  
modes  
les qui  
vêtemen  
raison, &  
sont très  
les quitte  
s'en trou  
fois la té  
cains, on  
dir: on  
fait, au

un autre.  
Les E  
beaucoup  
& en pre  
peut dire  
rope, qu

livre, l'Auteur s'est moqué de ceux qui ne sont pas naturellement contrefaits, ou de ceux qui sont naturellement contrefaits, il seroit fort embarrassé; car il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philosophiques*.

Dom Pernety a cru qu'il étoit très-aisé de disserter long-temps sur les modes & les usages; mais il s'est trompé: cela exige beaucoup plus de recherches qu'il n'en avoit faites, & après bien des recherches il est encore difficile de traiter ces matieres avec précision; hormis qu'on ne se permette d'écrire des choses triviales que les enfants n'ignorent pas.

D'abord il faut bien distinguer les modes qui affectent le corps, d'avec celles qui n'affectent que la parure & les vêtements: les premieres choquent la raison & le bon sens: toutes les autres sont très-indifférentes, puisqu'on peut les quitter en un instant, & dès qu'on s'en trouve mal; mais quand on a une fois la tête aplatie comme les Américains, on ne sauroit plus se la faire arrondir: on est contrefait & on reste contrefait, au point de n'oser se montrer dans un autre pays que dans le sien.

Les Européens n'ont jamais adopté beaucoup d'usages qui affectent le corps, & en prenant ce mot à la rigueur, on peut dire qu'il n'y a, dans toute l'Europe, que la mode de percer les oreilles



aux filles, qui soit une violence faite à la Nature; car les corps de jupe font partie de l'habillement: on peut y renoncer, & on n'est point estropié.

La pratique de se faire la barbe, ou de la laisser croître, est encore très-indifférente, quoique, dans l'onzième siècle, il en résulta une guerre qui coûta la vie à trois millions de François. Mais ce furent l'amour, la religion & l'intérêt, qui se servirent de ce prétexte: si ce prétexte leur eût manqué, on en auroit trouvé un autre; & ce siècle étoit si barbare qu'on s'y entre-détruisoit souvent sans prétexte.

Il est encore indifférent de se teindre les cheveux, ou de les poudrer; pourvu qu'on n'y emploie point de farine. On assure que les Polonois, pour cacher la *plica* à laquelle ils sont sujets, ont les premiers imaginé de saupoudrer leur tête de froment moulu: mais comme les navigateurs ont aussi rencontré aux Terres australes des Papous qui se blanchifient les cheveux avec de la craie broyée, il faut bien supposer que cette idée a pu venir à d'autres hommes qu'à ceux qui ont la *plica*; cependant il n'y a pas de doute que cette idée n'ait été suggérée par un besoin.

Il n'en est pas ainsi des Sauvages de l'Amérique: presque toutes leurs modes sont des cruautés atroces, qui ne tendent

qu'à r  
monst  
nez,  
levres  
dans l  
coupe  
passer  
courci  
point  
ou sp  
dents  
bes pa  
la pea  
retran  
tout ce  
nable  
tits cha  
même  
ches, &  
les hor  
France  
Ce n'éto  
surajou  
n'influo  
un vain  
dépouil  
ne se l'  
Il est  
l'Améri  
forêts o

qu'à rendre l'espece humaine difforme & monstrueuse. Se percer le cartilage du nez, se faire des ouvertures dans les levres, se faire de profondes incisions dans les joues; s'allonger les oreilles, en couper un morceau de façon qu'on peut passer deux doigts par le trou, se raccourcir le cou, se comprimer la tête au point de la rendre plate, ou conique, ou sphérique, ou cubique, s'ôter des dents gélatines, se faire enfler les jambes par des ligatures, se découper toute la peau du corps, s'écraser le nez, se retrancher quelques articles des doigts: tout cela est bien autrement déraisonnable que de porter aujourd'hui de petits chapeaux, & demain de grands, ou même que d'avoir de gros ventres postiches, & de gros culs postiches, comme les hommes & les femmes en avoient en France sous le regne de François II. (a). Ce n'étoit encore là qu'un vain accessoire surajouté à la figure humaine, & qui n'influoit pas sur la constitution: c'étoit un vain accessoire dont on pouvoit se dépouiller avec plus de facilité qu'on ne se l'ajustoit.

Il est singulier que les Sauvages de l'Amérique, qui vivent dans d'obscures forêts où ils se bâtissent à peine des ca-

---

(a) Voyez les *Essais historiques sur Paris*.  
Part. 4. p. 22.

banes, soient tellement entérés de leur beauté, que pour paroître bien-faits, ils s'estropient, & font essuyer à leurs enfants des supplices qu'on n'imagineroit pas ailleurs pour châtier des criminels; & tout cela afin que ces enfants aient la tête plate, & afin que cette tête plate ressemble à la pleine lune qui est ronde. Ces idées sont celles de tous le Sauvages du Monde: il seroit difficile de rencontrer parmi eux un homme tel que la Nature l'a formé: ou il lui manquera un testicule, ou un doigt, ou quelques dents, ou il sera cicatrisé, ou il aura dans la peau des marques ineffaçables qu'on y aura gravées par artifice. La raison de ceci est, que presque tous ces Sauvages vont nus: ainsi leurs modes, qui ne fauroient affecter les vêtements, affectent le corps même; aussi est-ce chez les peuples nus que les modes sont les plus barbares.

Il subsiste sans doute en Asie & en Afrique quelques usages aussi révoltants que le sont ceux des Américains; mais il seroit difficile de trouver en Asie & en Afrique la réunion de toutes les modes Américaines, dont la plupart ne renferment aucun avantage sensible, ce sont des absurdités sans effet: & dont la cause est dans un renversement complet des notions communes; car il est contre les notions communes de se faire racourcir

le cou  
résult  
endur  
pour  
est pa  
les pi  
Chino  
très-m  
heure  
eux. C  
parce  
si ses  
sancti  
des fe  
à ébra  
qu'il e  
la d'av  
On  
d'hom  
che ju  
faut d  
le tien  
Europ  
sage d  
ces mo  
tumed  
pas mé  
vient c  
se des

(a)  
des Imp  
en com

le cou; puisqu'il est impossible qu'il en résulte quelque utilité, ni pour ceux qui endurent cette opération, périlleuse, ni pour ceux qui ne l'endurent pas. Il n'en est pas ainsi à la Chine où l'on écrase les pieds aux filles de distinction: les Chinois ont en cela des raisons qui sont très-mauvaises pour nous; mais qui malheureusement ne sont pas mauvaises pour eux. Ce peuple a adopté un usage cruel, parce qu'il lui manque une loi injuste: si ses législateurs avoient, par une sanction expresse, ordonné la clôture des femmes, on n'y auroit jamais pensé à écraser les pieds aux filles: de sorte qu'il eût été expédient pour ce peuple-là d'avoir une loi injuste.

On trouve aussi à la Chine beaucoup d'hommes conocéphales, sans qu'on sache jusqu'à présent s'ils tiennent ce défaut de l'art ou de la nature; mais s'ils le tiennent de l'art, cela prouve que les Européens ont surpassé le peuple le plus sage de l'Asie, en adoptant moins de ces modes, qui affectent le corps. La coutume de percer les oreilles aux filles n'est pas même de notre invention: elle nous vient des Romains (a), qui l'avoient prise des Africains & des Maures chez qui

---

(a) On peut voir là-dessus les médailles des Impératrices Romaines du bas Empire, en commençant par celles de Flavie Helene.

on la pratiquoit pour des raisons de santé. Il n'y a aucun sens à dire, comme le critique le dit, que la perforation des oreilles se fait dans l'idée de les agrandir en y suspendant des bijoux : c'est pour y suspendre des bijoux qu'on les perce, & c'est pour prouver qu'on a des bijoux qu'on les y suspend. Au reste, il paroît qu'on n'a pas fait attention parmi nous qu'il seroit aisé de porter des oreillettes, sans se faire une ouverture dans l'extrémité du lobe, ce qui ne laisse pas que d'entraîner quelquefois des accidens.

Rien n'est plus commun que de voir les Historiens se tromper, lorsqu'ils veulent découvrir l'origine des usages qu'ils décrivent, & pour convaincre le critique, qu'il est bien plus difficile qu'il ne se l'est imaginé, de traiter ces matieres avec précision, je ne citerai que l'exemple de M. le Beau, qui, en parlant des Huns, dans son *Histoire du bas Empire* (a), assure qu'ils écrasoient le nez à leurs enfans, afin que le casque pût s'appliquer plus juste à leur visage : je ne disconviens pas qu'il n'ait tiré ces détails de quelques Auteurs anciens; mais ces Auteurs anciens étoient certainement mal instruits des mœurs & de la constitution des Tartares, qui sont tous naturel-

---

(a) T. IV. L. 19 p. 378.

I  
 lemen  
 qu'on  
 ques,  
 ourlet  
 tile d'  
 faire  
 de la  
 d'écran  
 pas a  
 ne son  
 chez  
 ont n  
 homm  
 la na  
 M.  
 ajouté  
 lades  
 leur b  
 leur v  
 toient  
 fres;  
 écrou  
 ne se l  
 au vil  
 du co  
 Hippo  
 qui ne  
 aux a

lement camus. D'ailleurs, pour peu qu'on connoisse la figure de leurs casques, faits d'une petite calotte avec un ourlet (a), on conçoit qu'il eût été inutile d'écraser le nez à quelqu'un pour lui faire tenir cette calotte sur le sommet de la tête: il eût été plus inutile encore d'écraser le nez aux femmes qui n'étoient pas armées chez les Huns, comme elles ne sont pas encore aujourd'hui armées chez aucune horde de Tartares, & elles ont néanmoins le même défaut que les hommes; parce qu'elles le tiennent de la nature & non de l'art.

M. le Beau se trompe encore, lorsqu'il ajoute que les Huns se faisoient des taillades dans le visage, afin d'empêcher leur barbe de croître. Ces cicatrices qu'on leur voyoit aux joues & au menton, n'étoient ni des scarifications, ni des balafres; mais des brûlures pour prévenir les écrouelles & les humeurs froides: ils ne se brûloient pas seulement de la sorte au visage; mais dans différents endroits du corps: aussi seroit-il difficile, dit Hippocrate, de rencontrer un Scythe qui ne se fût appliqué le feu aux bras, aux articles des doigts, aux épaules, à

---

(a) Voyez la description des casques Tartares, dans le voyage du P. Gerbillon. Pag. 327.

la poitrine, aux reins, aux hanches (a). Ce peuple-là ne connoissoit & ne connoît encore aujourd'hui contre ses maux d'autre remede que l'application du feu, qui est un grand remede chez les Asiatiques; ils ont des coliques & des dysenteries qu'on ne sauroit guérir que par le fer ardent.

Il y a, à la vérité, des pays où on écrase le nez aux enfans; mais on ne peut en alléguer d'autre raison que le caprice & les fausses idées qu'on s'y est formées de la beauté corporelle. C'est une bien grande impertinence que celle qu'on lit dans un voyageur, qui soutient que les Negres simes contractent cette difformité en tétant leurs meres, dont le sein est si dur, dit-il, que les enfans en deviennent camus. Quand on le feroit exprès, il ne seroit pas possible d'imaginer une absurdité comparable à celle-là.

Le critique se trompe à-peu-près dans le même sens, lorsqu'il assure qu'il y a des peuples qui regardent les grands ongles comme une beauté. Dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Afrique on se laisse croître un ongle à chaque main, non pas pour prouver qu'on est beau, mais pour prouver qu'on est noble ou lettré; puisqu'avec deux grands ongles aux mains on ne peut exercer aucun art

---

(a) *De aëre, aquis, locis.*

méch  
dre c  
avec  
beau  
Ce  
une d  
mes  
l'orig  
de fa  
confor  
rure a  
le cri  
défa  
rolois  
imprim  
une pu  
re que  
qui ne  
bien p  
dont  
ne cer  
en qu  
& c'est  
sentim  
malad  
lon &  
tendu  
me, i  
goître  
enfant  
sembla  
sujet à  
défaire

mécanique. Il ne faut donc pas confondre ce qui est une preuve de noblesse, avec ce qui pourroit être une preuve de beauté.

Ce n'est pas mon idée d'entrer ici dans une discussion suivie de tant de coutumes dont on a ridiculement expliqué l'origine ou la cause : je me contenterai de faire encore observer qu'après avoir confondu les modes qui affectent la parure avec celles qui affectent le corps, le critique n'a pas même distingué un défaut naturel, tel que le goître des Tyrolois, d'avec ces défauts artificiels qu'on imprime aux enfans Américains. C'est une pure imagination de sa part de croire que les goitreux se moquent de ceux qui ne le sont point : ils connoissent trop bien pour cela la source de leur mal, dont ils savent se consoler en usant d'une certaine déférence à l'égard de ceux en qui ce mal est parvenu à son comble, & c'est le bon naturel qui leur inspire ce sentiment de commisération envers des malades incurables. Je fais bien que Belon & quelques autres Auteurs ont prétendu qu'en employant un certain régime, il seroit possible, sinon de guérir le goître, au moins de le prévenir dans les enfans ; mais cela n'est pas même vraisemblable, & un peuple qui est une fois sujet à cette extumescence, ne peut s'en défaire qu'en quittant sa patrie. Les seize



mille Saltzbourgeois qui, en 1732, abandonnerent leurs montagnes, pour s'aller fixer dans la Prusse, étoient la plupart goîtreux, & je doute que leurs descendants le soient encore aujourd'hui. Dès la première année, quatre mille d'entr'eux moururent (a), comme cela arrive aux montagnards qui s'établissent subitement dans les plaines: d'ailleurs un peuple qui s'émigre, ne sauroit éviter les maux attachés aux émigrations, aux regrets d'avoir quitté sa terre natale, & aux soucis enfin qu'il retrouve dans une terre étrangère.

Le critique, après avoir disserté si superficiellement sur les usages nationaux, parle aussi des goûts nationaux, & il assure entr'autres choses qu'en Europe les hommes aiment à la fureur les femmes qui ont un nez retroussé, & que les femmes aiment à la folie les hommes qui ont un nez aquilin (a). Il a pris cela dans les Contes de Marmontel, ou dans quelque ancien Traité de Physionomie, de la force de celui de Jean-Baptiste Porta, qui étoit assez peu Philosophe pour s'appliquer à la prétendue science des Physionomistes, qui est la sœur de l'Astronomie Judiciaire. Quoi qu'il en soit, ce

(a) Voyez l'article de la Prusse dans la Géographie de Hubner.

(b) *Dissertation sur l'Amérique* p. 247.

n'est  
tés d  
appr  
ples  
quel  
géné  
la ch  
homa  
mes,  
les a  
tôt  
leurs  
qui  
form  
critic  
cher  
instr  
insta  
perfo  
fonne  
une  
pouv  
parle

n'est ni dans des Contes, ni dans des Traités de Jean-Baptiste Porta, qu'on peut apprendre à connoître le goût des peuples de l'Europe : il ne faut pas tirer de quelques cas particuliers des inductions générales, ni vouloir connoître les regles la chose du monde la plus variable. Les hommes qui ont le nez aquilin, & les femmes, qui l'ont retrouffé, sont comme tous les autres individus de leur espece, tantôt heureux, tantôt malheureux dans leurs amours, suivant les circonstances, qui ne dépendent assurément pas de la forme de leur nez, quoiqu'en dise le critique, qui auroit pu attaquer les *Recherches Philosophiques* d'une maniere plus instructive, sans s'appesantir à chaque instant sur des détails minutieux que personne n'iroit chercher, & que personne ne soupçonneroit même dans une dissertation sur l'Amérique, où l'on pouvoit dire tant & tant de choses sans parler des nez aquilins.



---



---

## CHAPITRE XLVI.

### *Conclusion.*

**S**I le critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques*, eût été plus au fait des matieres qu'il a voulu traiter, s'il eût mieux approfondi les choses, on auroit pu lui répondre en neuf ou dix chapitres; mais il a fallu en faire plus de quarante, tantôt pour prouver, qu'il n'a pas compris l'Auteur, tantôt pour démontrer, qu'il a changé l'état de la question en ne prenant pas l'Amérique pour ce qu'elle étoit il y a deux cents cinquante ans. Cependant il étoit bien facile de rester dans les bornes de la question, & de comprendre l'Auteur qui n'a pas écrit en Grec.

Si on examine bien toutes les imputations du critique, qui sont peut-être au nombre de plus de mille, on n'en trouve aucune qui soit fondée, & qui ait été faite avec connoissance de cause. Premièrement il accuse l'Auteur d'*avoir décrié tout le nouveau Monde, & de l'avoir décrié sans y avoir voyagé.* C'est comme si on faisoit un crime à M. Rollin d'avoir décrit la bataille de Carnes, & de ne s'être pas trouvé à la bataille de Can-

nes,  
fons  
voya  
critic  
vous  
Colo  
comm  
dans  
Moin  
procè  
Ojed  
nellen  
génér  
ni le  
parlé  
cela e  
Il  
voit,  
sophiq  
sicle  
sicle  
Ainsi  
de M  
la ba  
L'A  
l'Am  
ne s'a  
Perne  
du P  
voya  
d'avo  
qu'il  
C'est

nes, ni au souper d'Annibal. Supposons pour un instant, que l'Auteur eût voyagé au nouveau Monde, alors le critique lui eût dit tout de même; mais vous ne viviez pas du temps de *Christophe Colomb*: vous n'étiez pas présent à l'excommunication qui fut lancée contre lui, dans l'isle de *Saint-Domingue*, par le *Moine Buellio*: vous n'avez pas assisté au procès entre *Améric ou Alberic Vespuce & Ojeda*; vous n'avez pas connu personnellement le héros *Fernand Cortez*, ni le généreux *Ovando*, ni le brave *Pizarre*, ni le *Capitan Vasco Nunnez*. Et vous avez parlé de tous ces personnages-là? En vérité cela est impardonnable.

Il résulte de tout ceci, comme on voit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui vit dans le dix-huitième siècle, ne vivoit pas dans le quinzième siècle, ni pas encore dans le seizième. Ainsi son crime est le même que celui de *M. Rollin*, qui ne s'est pastrouvé à la bataille de *Cannes*.

L'Auteur, ayant sans cesse parlé de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, ne s'attendoit vraiment pas que *Dom Pernety* viendroit lui opposer le journal du *P. Feuillée* ou celui de *Frézier* qui voyageoit en 1711: cependant il l'accuse d'avoir toujours parlé entre la vérité; parce qu'il n'a pas dit ce que le *P. Feuillée* a dit. C'est comme si on faisoit un grand cri-

me à un Historien d'avoir parlé de Philippe de Macédoine, & de n'avoir pas consulté le Dictionnaire de Moreri.

Je crois avoir assez insisté sur les inclinations, les habitudes & les mœurs des Sauvages de l'Amérique, pour avoir mis le lecteur à portée de juger si ces barbares sont des *Philosophes*, comme Dom Pernety le soutient depuis la première page de sa Dissertation jusqu'à la dernière.

Quand même il ne seroit pas ici du tout question des Américains en particulier, je dirois toujours, qu'on ne peut assurer, sans choquer les notions communes, que la vie sauvage est préférable à la vie sociale.

La perfectibilité est le plus grand présent que la Nature ait fait à l'homme, qui a reçu cette faculté pour qu'il la cultivât, & non pour qu'il ne la cultivât point. Dans la vie sauvage on ne se sert que de l'instinct animal, qui nous est commun avec les bêtes, & non de la perfectibilité, qui nous met au-dessus de toutes les bêtes; l'intention de la Nature a donc été que l'homme vécût dans l'état civil; car si son intention eût été qu'il vécût dans l'état sauvage, elle ne lui auroit donné que le seul instinct animal, qui, en ce cas, eût suffi pour le guider, comme il suffit aux autres animaux. Cet argument me paroît sans réplique.

On  
liom  
on se  
plus  
abfu  
n'ont  
aussi  
ment  
conf  
conf  
L'i  
à se  
avec  
parle  
de fr  
tions  
contr  
y a-t  
seule  
vage  
des r  
petits  
se, d  
raque  
On v  
opéra  
cune  
cond  
a reg  
l'ont  
ter d  
Natu  
don

Or, si après cela on veut savoir à quel<sup>s</sup> hommes compete le titre de *Philosophe*, on sent qu'il appartient à ceux qui ont le plus étendu leur perfectibilité. Ainsi il est absurde de dire, que des Sauvages, qui n'ont jamais cultivé cette faculté, sont aussi des *Philosophes*. Ce n'est pas seulement abuser des termes; mais c'est confondre les idées au point que leur confusion n'est plus qu'un délire.

L'instinct animal enseigne au Sauvage à se construire une cabane, à coucher avec sa femelle, à élever ses enfants, à parler, à vivre de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, suivant les productions naturelles du pays, à se défendre contre ses ennemis, ou à les attaquer. Or, y a-t-il, dans toutes ces actions, une seule qui distingue réellement ce Sauvage d'avec les bêtes? Elles se bâtissent des nids, s'accouplent, élèvent leurs petits, ont leur langage, vivent de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, s'attaquent ou se défendent suivant le besoin. On voit bien, que ce ne sont là que des opérations de l'instinct, & qu'il n'y a aucune trace de la perfectibilité dans la conduite de ce Sauvage, & cependant il a reçu cette faculté tandis que les bêtes ne l'ont pas reçue: on peut donc lui imputer de n'avoir pas rempli les vues de la Nature, qui ne lui a pas fait en vain un don si précieux.

*Mais*, dit Dom Pernety, *si nous n'admirons pas les Iroquois & les Caraïbes, nous avons donc été de grands stupides de tant admirer le Philosophe Bias (a)*. En vérité, j'ai beaucoup de peine à concevoir que quelqu'un ait pu penser seulement à dire de telles choses.

Si Bias n'avoit pas appris à lire & à écrire, s'il ne s'étoit pas servi de sa perfectibilité naturelle, s'il n'avoit pas cultivé les sciences pendant toute sa vie, & avec une opiniâtré singulière, nous ne l'admirerions non plus, que nous n'admirons les Iroquois & les Caraïbes. Ainsi les raisons, qui font que nous admirons tant Bias, & en général tous les Philosophes anciens & modernes, sont précisément les raisons, qui nous empêchent d'admirer les Iroquois & tous ceux, qui comme eux se guident par l'instinct, & oublient la perfectibilité.

Je viens de détailler en peu de mots les actions animales, produites par la seule force ou la seule impulsion de l'instinct; or, qu'on les examine toutes, & on trouvera qu'elles excluent le travail indirect, & ne renferment qu'un travail direct, & qui ne concerne immédiatement que la nourriture & la construction du nid où on élève les petits; & cela est si peu un vrai travail, qu'on peut dire,

---

(a) *Dissertation sur l'Amérique*, p. 100.

que l'  
 vaille  
 que l'  
 dre s'  
 lumen  
 rect,  
 dur,  
 S'il  
 tre G  
 jour  
 nivers  
 lumen  
 grand  
 nuel c  
 élevés  
 bier p  
 maine  
 arrivé  
 l'on co  
 seul i  
 Globe  
 feroie  
 guerre  
 leur p  
 roient  
 duiroi  
 plus il  
 subsist  
 jours p  
 maux  
 les Ser  
 l'espec  
 car ell

que l'homme sauvage & les bêtes ne travaillent pas ; & voilà la preuve évidente, que l'homme sauvage ne pense pas à étendre sa perfectibilité qu'on ne peut absolument étendre que par un travail indirect, c'est-à-dire, par l'étude, le plus dur, le plus pénible des travaux.

S'il n'y avoit que des Sauvages sur notre Globe, ce seroit le plus horrible séjour qu'on pourroit imaginer dans l'Univers entier; le travail manquant absolument à la terre, elle deviendroit un grand marais par le débordement continu des fleuves & des rivières, les lieux élevés se couvrieroient de bois, & le gibier prendroit le dessus sur l'espèce humaine, comme cela étoit précisément arrivé dans le Nord de l'Amérique, où l'on comptoit plus de cent Castors sur un seul individu à face d'homme. Sur ce Globe inculte & désolé des barbares ne feroient que s'entre-détruire, & leurs guerres augmenteroient à mesure que leur paresse augmenteroit; plus ils seroient paresseux, & moins la terre produiroit; moins la terre produiroit, & plus ils se battoient pour se disputer la subsistance toujours nécessaire, & toujours plus difficile à trouver. Si les animaux carnassiers prenoient le dessus, si les Serpents prenoient le dessus, alors l'espèce humaine périroit totalement, car elle ne feroit jamais en état de repren-



dre sur les animaux carnassiers & les Serpents, la supériorité qu'elle auroit une fois perdue. La Nature a donc donné à l'homme la perfectibilité pour prévenir les horribles désastres dont je viens de parler, & qui seroient infaillibles si notre Globe n'étoit habité que par des Sauvages : mais un seul peuple policé peut prévenir tous ces maux ; car un peuple policé s'étend, fait des établissemens, envoie des colonies, & bâtit des villes : les Sauvages au contraire n'envoient pas des colonies ; parce qu'ils sont eux-mêmes une espece de colonie errante, qui ne se fixe nulle part, & qui se bat sans cesse contre d'autres vagabonds.

On a vu cet état de guerre où vivoient les Américains du nord au temps de la découverte : ce n'étoit pas un état de guerre où on pouvoit s'attendre à la paix ; il falloit ou fuir, ou mourir, ou vaincre ; car il s'agissoit de la subsistance ; il falloit se battre par la même nécessité qu'il falloit manger, & ces barbares ont toujours été si atroces dans leur vengeance, si furieux dans leur colere, qu'ils n'ont jamais su ce que c'étoit que pardonner.

J'ai lu les déclamations véritablement indécentes de M. Serran de la Tour contre les Anglois, qui, pendant la dernière guerre, avoient mis à prix la tête de tous les Sauvages, qui tenoient le parti de la France : il est surprenant que cet

écrivain  
eu un  
eût fa  
la Pen  
de la  
n'a pu  
oblig  
gré eu  
ges. (c  
mes,  
vages  
ce qu'  
res. L  
camp  
bataill  
se cac  
ne sai  
vienn  
trente

(a  
rent la  
France  
payoit  
Ce ne  
rent co  
la tête  
que le  
jours  
faire  
& s'ils  
deroit  
princi

Écrivain n'ait pas compris, que, s'il avoit eu une plantation en Amérique, il en eût fait tout autant; car les Quakers de la Pensilvanie, qui ne se sont pas mêlés de la guerre, les Quakers, dis-je, qu'on n'a pu ni par promesses, ni par menaces, obliger à prendre les armes, ont dû malgré eux mettre à prix la tête des Sauvages. (a) Il est bien certain, que des hommes, qui font la guerre comme ces Sauvages la font, ne peuvent se plaindre de ce qu'on les traite comme des incendiaires. Ils ne se présentent jamais en rase campagne pour qu'on leur puisse livrer bataille, & vuider un grand démêlé: ils se cachent & se cachent tellement qu'on ne fait pas où ils sont, cependant ils parviennent pendant la nuit au nombre de trente à quarante jusqu'aux plantations

---

(a) Dès le 28 Juin 1755, les Anglois mirent la tête de chaque Sauvage à 200 livres de France: puis à 300 livres, outre 350 qu'on payoit à celui qui faisoit sur eux un prisonnier. Ce ne fut qu'en 1757, que les Quakers imitèrent cette conduite, & ils commencerent par la tête d'un Sachem Dellavvare. On conçoit, que les Sauvages étant en petit nombre & toujours cachés dans les bois, on ne peut les défaire qu'un à un. S'ils étoient en grand nombre, & s'ils se barroient en rase campagne, on se garderoit bien de mettre leur tête à prix; mais la principale difficulté est de les trouver,

& y mettent le feu avec des meches d'agarcic, comme je l'ai dit dans le chapitre où j'ai traité cette matiere plus au long. On conçoit que, quand on a à faire avec des ennemis, qui n'ont pas le courage de se battre, & qui ont néanmoins le secret de commettre de si horribles dégâts, il faut bien changer à leur égard les loix ordinaires de la guerre; & d'ailleurs, quand on est en guerre avec eux, il est indifférent de les défaire après avoir mis leur tête à prix, ou sans la mettre à prix; puisqu'on fait bien, que de leur côté ils ne font jamais quartier à personne, ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfans à la mamelle, ni même aux bêtes; & ils seroient bien fâchés, lorsqu'ils brûlent une habitation, de laisser en vie un bœuf ou un cheval échappé à l'incendie de l'étable: aussi les plus grands excès de férocité qu'on puisse lire dans l'histoire d'un peuple barbare, sont ceux que commirent les Sauvages Dellawares contre les Quakers de la Pensilvanie; qui dirent enfin: nous avons à faire à des loups & à des incendiaires; nos loix nous défendent de nous battre; mais elles nous permettent de tuer des loups & de punir les incendiaires suivant le code civil, & non suivant le code militaire.

Comme j'ai répondu à toutes les objections du critique, & mis tous ses paradoxes dans leur jour, je me crois dis-

penf  
lesqu  
page  
critiq  
les lu  
Je  
de le

Ce 20

pensé de devoir répondre aux injures par lesquelles il termine sa Dissertation ; page 160 & 161. Il en résulte que le critique fait dire des injures, & qu'on fait les lui pardonner.

Je finisici cet écrit ; & suis très-charmé de le finir.

*Nec luisse pudet ; sed non incidere ludum.*

Ce 26 Mars 1770.

F I N.



